

Red romance

Isla A.

LA PERLE *Rose*



Butterfly
L'ESSENCE

- [Introduction](#)
- [Copyright](#)
- [Note de l'auteur](#)
- [Dédicace](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Chapitre 26](#)
- [Chapitre 27](#)
- [Chapitre 28](#)
- [Chapitre 29](#)
- [Chapitre 30](#)
- [Chapitre 31](#)
- [Chapitre 32](#)
- [Chapitre 33](#)
- [Chapitre 34](#)
- [Chapitre 35](#)
- [Chapitre 36](#)
- [Chapitre 37](#)
- [Chapitre 38](#)
- [Chapitre 39](#)
- [Chapitre 40](#)

- [Chapitre 41](#)
- [Chapitre 42](#)
- [Chapitre 43](#)
- [Chapitre 44](#)
- [Chapitre 45](#)
- [Chapitre 46](#)
- [Chapitre 47](#)
- [Chapitre 48](#)
- [Epilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [A venir](#)

Isla A.

La perle rose



ISBN : 978-2-37652-156-3

Titre de l'édition originale : La perle rose

Copyright © Butterfly Editions 2018



Couverture © Droniou - Shutterstock

Tous droit réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

ISBN : 978-2-37652-156-3

Dépôt Légal : Décembre 2018

20180612-1200

Internet : www.butterfly-editions.com

Note de l'auteur

Cette histoire est le spin-off de *La Rose des Vents*. Je les ai écrites de façon que chacune se lise indépendamment. Toutefois, ici, certaines informations du premier opus vous seront révélées...

Vous trouverez à la fin les chansons m'ayant accompagnée durant l'écriture de *La Perle Rose*. Je les ai classées par chapitre pour celles ou ceux qui aiment lire en musique.

Je vous souhaite une belle lecture en compagnie de Karys et Caleb. Et souvenez-vous, lutter sous les eaux ne veut pas toujours dire sombrer...

À Carmen Mallet qui a toujours su remonter malgré la vie parfois si cruelle.

À SYML, je n'aurais pu rêver meilleur accompagnement pour cette histoire. Better leur sera à jamais associée...

Prologue

— Non, je regrette, mais ce que tu dis n'a aucun sens.

Milyia arque un sourcil en me renvoyant son typique regard « je suis blasée de la vie et je t'emmerde ». L'été est à son paroxysme, la canicule nous écrase de sa chaleur étouffante jusqu'à assécher entièrement nos corps. Tels deux mollusques en passe de se lyophiliser, nous sommes allongées sur le ponton en bois près de l'étang, derrière la maison où vit ma meilleure amie avec sa grand-mère.

— Je trouve ça très logique moi au contraire, dis-je en inclinant mon visage vers le soleil.

Tant pis si je meurs de déshydratation, ma peau a besoin de se gorger au max de mélanine avant que la grisaille de Paris et ses environs ne reprenne ses droits sur la météo.

— Il n'y a rien de cohérent dans tes pensées, Karys, soupire Milyia, je suis certaine que ton cerveau a été monté comme une boîte de nuit. Tu dois avoir une musique assourdissante là-dedans qui te vrille les neurones et t'oblige à sans arrêt bouger ton cul comme tu le fais. Je mettrais même ma main à couper que des néons clignent le mot sexe au point de donner des crises d'épilepsie à ta matière grise.

Je ne peux m'empêcher de sourire face au tableau dépeint par ma Creepy.

— Tu as oublié les mecs à moitié à poil qui font de la *pole dance* le long de mes synapses.

Un rire franc s'échappe de sa bouche.

— Tu vois ? C'est ça que je ne comprends pas. Tu crois dur comme fer au grand amour et au prince charmant qui viendra te chercher sur son cheval blanc. Cependant, à côté de ça, tu couches avec tout ce qui ressemble de près ou de loin à un homme.

— T'abuses. Je fais une présélection quand même...

— Et la drag-queen la semaine dernière, on en parle ?

Je fais la moue en repensant à la tête de la pauvre queen quand je lui ai fait du rentre-dedans de façon aussi subtile qu'un tank qui débarquerait sur la place du Tertre à Montmartre. Pour ma défense, j'étais surtout ronde comme une queue de pelle.

— Bah, ça reste un mec sous la couche de maquillage et un pénis sous les bas résille.

— T'es dingue...

Je me contente de hausser les épaules. Nous savons toutes deux qu'elle n'est pas loin de la réalité.

— Tu as raison. Je suis persuadée que mon prince est là, quelque part. Et je sais que c'est lui et aucun autre qui m'est destiné. Toutefois, je ne suis pas débile au point de croire qu'il m'attend sagement et, honnêtement, j'espère bien qu'il s'éclate autant que moi... parce que, bordel, tu imagines ce que ça va donner quand on va enfin se rencontrer ? Hiroshima, ma Creepy, mais sans le côté glauque et morbide du truc... juste une puissante explosion dévastatrice pour nos sens.

Je ferme les paupières et mes lèvres s'étirent en imaginant ce que me réserve sans aucun doute l'avenir.

— À supposer que l'Amour existe...

— Tais-toi ! Ne viens pas gâcher la vision que j'ai de mon bonheur. Tu as choisi de dire non aux sentiments, pas moi. J'ai foi en l'amour et je sais du fond de mes tripes que lorsque je le verrai, je le

reconnâtrai immédiatement.

Et, en effet, j'ai su...

Chapitre 1

Karys

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ! m'agacé-je toute seule.

Je dandine sévère du postérieur tout en ramassant un soutien-gorge qui traîne sur le sol. J'hésite un instant à le laisser là, juste pour voir la tronche de six pieds de long que fera Soen en le découvrant dans son précieux appartement avant de me raviser et de le ranger dans ma valise. Huit mois que je vis dans son antre, enfin dans leur antre maintenant vu que ma Milyia a décidé d'emménager avec lui après leur tour du monde. J'ai dû lui promettre mille et une choses insensées pour qu'il me laisse occuper ce superbe loft le temps de leur absence et la principale étant, je cite : « Hors de question que ces murs soient témoins d'une baise sauvage autre que les nôtres, à Milyia et moi ! ». Bien qu'en réalité, cette promesse n'avait rien de bien difficile pour moi étant donné que jamais l'une de mes conquêtes d'un soir n'est autorisée à entrer chez moi, je me suis amusée à le faire tourner en bourrique en lui demandant de m'énumérer TOUT ce que je n'avais exactement pas le droit de faire... et je dois bien avouer qu'il manque d'imagination en matière de sexe. Ma pauvre Creepy, ce mec est une bête. Je l'imagine faire l'amour de la même façon qu'un cow-boy pénètre dans un saloon à coups de pied, brutale et féroce, mais un peu trop radicale à mon goût.

Je dirige mon regard vers les grosses enceintes qui crachent le dernier tube de Shakira, puis grimace. OK, ça par contre, Soen risque de ne pas me le pardonner... Pour ma défense, jamais il ne m'a interdit d'installer un home cinéma chez lui, ni de percer des trous dans ses murs pour y fixer les immenses enceintes en hauteur, ni d'avoir repeint le mur en rose, d'ailleurs. Mouais, je ferais peut-être mieux de ne pas attendre leur retour finalement... Sauf que je meurs d'envie de voir ma meilleure amie. Huit mois sans elle, c'est long, trop long... douloureusement long. Non, pour une fois, je n'exagère pas. Être loin de ma Creepy autant de temps est l'une des pires expériences de ma vie, se partageant le podium entre la mort d'Adam et... stop Karys !

Je secoue la tête, donne un coup de bassin à droite, puis à gauche en ramenant mes cheveux au-dessus de ma tête et chasse ce souvenir dans les tréfonds de ma mémoire où il aurait dû rester. Je relève la tête fièrement et... un cri de joie immense sort de ma poitrine. Ma Milyia se tient sur le pas de la porte, un sourire éclatant aux lèvres.

Je me précipite aussitôt vers ma belle rousse alors qu'elle se met également à courir dans ma direction. Le choc est violent, mon menton cogne durement son front, et nous grognons toutes deux de douleur. Mais peu importe, je peux enfin la serrer dans mes bras. Cela pourrait sembler pathétique qu'à nos âges nous ayons encore ce besoin l'une de l'autre. En grandissant les amitiés ne sont-elles pas censées se délier à cause du temps ? Honnêtement, je m'en bats les ovaires. Milyia et moi n'avons rien en commun avec les autres. La vie n'a pas été tendre avec ma meilleure amie : une mère junkie et suicidaire, puis son ex décédé, plus d'un aurait payé un aller simple en enfer. Pas elle, pas ma tigresse. Et je sais que, sans présomption de ma part, une partie de sa force provient directement de mon amour sans faille à son égard.

Quant à moi, c'est simple. Je suis dépendante de cette fille. Milyia pense me devoir beaucoup,

mais c'est faux. Nous nous sommes épanouies au contact l'une de l'autre. J'étais son oxygène dans ses moments sombres et ma folie a toujours eu besoin de sa lumière pour briller.

— Ma Furie, tu me serres trop fort, couine Milyia dans mon cou.

— M'en fous, je vais t'étouffer comme ça tu ne pourras plus jamais me quitter !

Alors que je la devine en train de rouler des yeux, une voix rauque résonne autour de nous.

— Je te conseille d'éviter si...

Je lève mon regard sur la brute bardée de tatouages, qui entre et s'approche de nous, sans même prendre la peine d'écouter la fin de sa menace. Certes, il impressionne avec sa taille immense, ses larges épaules et sa barbe blonde qui lui confère cet air sauvage et bestial, sans oublier tous ses entrelacs d'encre qui le recouvrent. Toutefois, j'ai connu bien plus dangereux que lui...

— Je pensais que tu l'aurais abandonné au fin fond de l'Amazonie, pesté-je dans l'oreille de ma Creepy.

— Tu sais ce que c'est... elles sont tenaces ces bêtes-là, me répond-elle en haussant les épaules.

Elle se recule légèrement pour me dévisager. Ses beaux yeux noisette s'illuminent aussitôt à l'instar des miens.

— Bordel, c'est trop bon de te revoir, ma Furie ! Tu m'as tellement manqué !

Je lui souris tendrement, puis l'embrasse sur le front.

— Vous vous êtes appelées toutes les semaines, bougonne Soen en passant à côté de nous.

Au moment où il nous frôle, j'enroule mon bras autour de son cou pour l'attirer contre moi malgré ses réticences. J'en fais de même avec Milyia et place mon visage entre eux deux. Bon, mon affaire est bancale puisque Soen fait une tête de plus que moi et ma meilleure amie une demie de moins. On doit ne ressembler à rien, mais là aussi je m'en tape le coquillard. Un sourire s'épanouit sur mes lèvres sous la chaleur de ce câlin collectif. Je soupire d'aise. Milyia rit et Soen... grogne. En l'espace d'une minute, tout est redevenu comme avant. En l'espace d'une minute, ils ont réussi à combler un petit morceau de ce trou béant qui ronge mon cœur petit à petit en attendant de pouvoir s'attaquer au reste.

Trois secondes plus tard, je sens le corps de Soen se tendre. Un coup d'œil en biais sur ses poings qui se referment contre ses cuisses m'indique que le rose recouvrant un pan de mur n'est pas passé inaperçu. Je prévois de lui balancer Milyia entre ses papattes pour le distraire un peu quand elle éclate de rire :

— Putain ! T'as osé !

Je décide donc de ne pas trop insister avec mes débordements d'amour et opère un mouvement de retraite. Seulement Soen est plus rapide que moi, il m'attrape par le poignet et me pousse jusque sur les lieux de mon crime. Je tente un regard suppliant vers ma Creepy qui déclare lâchement :

— Moi, je vais prendre l'air. Je m'en fiche de celui qui finit par bouffer le pavé tant qu'il souffre en silence... j'ai un mal de crâne horrible après ces douze heures d'avion.

— Saleté ! je lui hurle alors qu'elle fuit sur l'immense terrasse.

Je me laisse donc traîner par Soen, consciente que de toute façon il ne pourra pas faire grand-chose contre moi... Il m'apprécie bien trop, ce petit con !

Subitement, notre course se stoppe. Je me fracasse le nez contre son dos et grommelle quelques insultes de mon cru. Je suis le regard du grand loup mal léché, comme aime l'appeler Milyia, qui semble s'être bloqué sur le portrait, réalisé par ses soins, de sa belle que j'ai cloué au mur également. Tout son corps s'est statufié, c'est à peine s'il respire.

— Je n'aurais pas dû ? demandé-je, tout à coup plus si sûre de moi.

Ces deux-là sont passés par tellement de drames avant d'être capables de profiter sereinement de leur amour que je panique soudain à l'idée d'avoir fait une connerie.

Ses lèvres s'incurvent cependant en un sourire d'une douceur assez étrange sur les traits continuellement durs de son visage. Je me détends alors à mon tour.

— Pourquoi l'as-tu accroché ?

— Milyia me manquait, expliqué-je, en me plaçant à ses côtés.

— Tu es dingue, mais au sens propre, je parle.

Je ne réponds pas. Peut-être a-t-il raison après tout...

Nous nous abîmons quelques minutes dans la contemplation de son œuvre quand son index vient se placer sous mon menton. Il soulève ma tête vers lui alors que ses sourcils se froncent. Perturbée par cet élan assez intime, trop intime même pour Soen, je tente un mouvement de recul, mais il m'en empêche en resserrant sa prise sur ma peau. Ses yeux d'un bleu sombre m'analysent intensément.

— Tu ne vas pas bien, énonce-t-il simplement.

Mon cœur cogne brutalement. Par réflexe, je porte la main à ma poitrine afin de le calmer ou dans l'espoir de l'étouffer à tout jamais pour qu'il me fiche enfin la paix.

— Quoi ? Tu es soudain devenu attentif aux autres ? Laisse-moi deviner, tu as eu une illumination lors d'un voyage initiatique dans le désert et tu t'es enfin rendu compte que tu étais un connard ? rétorqué-je.

— Milyia et toi êtes faites du même bois. Vous devenez de vraies pestes lorsque l'on vous blesse...

D'un revers de main, je vire la sienne de mon visage. Un rictus de vainqueur s'imprime sur sa tronche avant de se tourner face à ma connerie. Ah oui... j'avais presque oublié...

— On négociera ta peine plus tard, soupire-t-il, va voir Milyia. Tu en as besoin.

Et sans un mot de plus, il s'évapore dans le couloir.

Je me retourne face à la grande baie vitrée à travers laquelle j'aperçois Milyia, les yeux clos en train de respirer à pleins poumons. Je secoue la tête. Il n'y a que ma Creepy pour inspirer la pollution de Paris comme si elle était en pleine montagne.

Soen a raison. J'ai seulement besoin de passer du temps avec ma meilleure amie.

Après j'irai mieux.

J'irai forcément mieux.

Je dois aller mieux...

* * *

J'allonge mes longues jambes sur le tabouret haut en face de moi en soupirant. J'ai passé la soirée avec mes deux amis, nous avons commandé des pizzas pour fêter nos retrouvailles, mais à présent, il est temps de regagner mes pénates, comme le dit souvent Iris, la grand-mère de Milyia. À savoir cet appart' dans le neuvième arrondissement que je n'ai pas du tout envie de rejoindre. Je l'ai dégoté de justesse la semaine dernière alors que cela faisait bien quatre mois que j'avais entamé mes recherches. Seulement voilà, trouver une location dans Paris est aussi difficile que de balancer ce putain d'anneau dans le volcan du Mordor ! Si je suis honnête, j'ai été bien chanceuse de dénicher ce duplex d'une quarantaine de mètres carrés. Il est quasi neuf et, détail non négligeable quand on sait ce qui se loue sans vergogne dans la capitale, propre. Alors pourquoi l'idée de m'y retrouver seule me serre le cœur ?

Milyia s'affale presque sur le plan de table. Sa main se déploie dans sa tignasse pour les basculer sur ses épaules.

— Toi et moi, coiffeur, semaine prochaine, programmé-je, en affichant une mine dégoûtée devant ses longs cheveux roux.

— Toujours aussi directive à ce que je vois !

— C'est dead, crache Soen. Elle ne coupe pas ses cheveux.

Je coule un regard blasé dans sa direction.

— Non, mais regarde-la ! Elle va bientôt pouvoir y abriter une colonie de rongeurs !

Sans s'offusquer, ma meilleure amie soulève une mèche au-dessus de son nez.

— OK je te laisse prendre rendez-vous, cède-t-elle en grimaçant.

J'adresse un rictus moqueur à Monsieur le loup.

— Tu oublies que je dispose d'arguments que tu n'auras jamais, dit-il calmement.

— Tu oublies que Milyia et moi sommes faites du même bois, répliqué-je en référence à ses mots de l'après-midi, défier est dans notre nature.

Les lèvres de ma meilleure amie s'étirent jusqu'à renvoyer un sourire ravageur à Soen. J'éclate de rire.

— Avoue, tu es content de me retrouver, le provoqué-je.

— Tu rigoleras moins quand j'aurai décidé de ta sentence pour cette horrible couleur sur mon mur !

Je lui tire la langue quand quelque chose se met à vibrer sous mes fesses. Je hausse un sourcil et doute une microseconde.

— C'est ton téléphone, dépravée ! souffle Milyia.

Une main sur la poche arrière de mon jean slim atteste des dires de ma Creepy. Je récupère mon portable et m'empresse de décrocher en apercevant le nom de ma collègue et amie. Milyia et moi avons eu une sale période il y a un an environ... Lors de notre traversée du désert, nous avons échoué à Nice où habitent Solène et son mari. Nous vivions alors toutes les trois un drame, entre la perte d'Adam et la fausse-couche de Solène, nous rapprochant jusqu'à créer de liens forts. Si forts, qu'elle et moi avons décidé de monter notre propre agence d'événementiel. Solène a enfin eu le droit à son bonheur en accouchant d'une magnifique petite fille, il y a deux mois. Ce qui explique aussi que l'entreprise est un peu au ralenti en ce moment. Mais nous attendons des nouvelles d'un contrat qui devrait nous assurer une rentrée d'argent considérable et surtout nous apporter par la suite un beau carnet d'adresses.

Je mets mon téléphone sur haut-parleur afin que Milyia puisse suivre la conversation, puis salue Solène :

— Bien le bonjour, poule pondeuse !

— Bonjour à toi, l'obsédée.

— Coucou Solène ! intervient Milyia.

Un grésillement désagréable nous transperce tout à coup les oreilles et le cerveau avec.

— Ah Milyia ! Ça y est, vous êtes rentrés ? Comment c'était ? Vous allez bien ? s'égosille-t-elle dans le combiné.

— Stop ! l'interromps-je, plus tard ! Pour le moment, je veux des nouvelles de la fille à son papa !

— Justement à son propos, je peux savoir ce que tu lui as dit ? Elle ne jure plus que par toi ! Certes, ça arrange nos affaires, mais cette nana semble t'aduler.

Un large sourire se peint sur mon visage.

— Tu en doutais ? Tout le monde m'adore, chérie... surtout les jeunes filles que je tiens à dépouiller d'une partie de leur portefeuille.

— Karys, tu lui as proposé une soirée sur le thème *Cinquante nuances de Grey* pour son anniversaire !

— Remercie-moi au lieu de râler ! Nos concurrents leur avaient proposé une soirée anges et démons. Anges et démons sérieux... Les anges ne font plus rêver personne et même les démons ça fait un bail que les jeunes de maintenant les ont bouffés tout cru !

— Mais elle n'a même pas encore dix-huit ans, bordel !

— Et ? Tu veux que je te dise tout ce que je savais déjà du sexe à mes dix-huit ans ?

— Tu n'es pas un exemple, Karys, soupire-t-elle.

Milyia acquiesce vivement de la tête.

— Oh, tais-toi, mademoiselle Creepy ! Tu n'étais pas une sainte non plus !

Elle écarquille des yeux face à ma vengeance puérile. Soen semble soudain prêter attention à notre conversation et la fusille du regard. Gagné !

— Bref, reprends-je, on a le contrat alors ?

— Bien sûr qu'on l'a.

Je saute de mon perchoir en criant un "Yes" victorieux. Après une petite danse bien méritée sous les rires de ma meilleure amie, je me rassois le plus naturellement du monde.

— Merci qui ? dis-je en reprenant le téléphone resté sur la table.

— Merci, espèce de dégénérée !

Après avoir dit au revoir à ma collègue, je cours dans les bras de Milyia, heureuse de mon coup et surtout soulagée d'avoir un projet auquel me raccrocher. Soen s'absente sans rien dire, puis revient un petit quart d'heure plus tard avec une bouteille de champagne. Je l'enlace brièvement malgré ses grognements, touchée par cette attention particulière.

Alors que nous trinquons, je ferme un instant les paupières en expirant lentement. Ma meilleure amie est revenue, je les ai enfin récupérés tous les deux, elle et Soen. J'ai décroché mon premier gros contrat... deux petits pas vers la guérison.

Je peux être heureuse, je le sais. J'en suis sûre même. Mon bonheur n'est pas loin... et je suis la seule à pouvoir l'attraper.

Chapitre 2

Karys

Je descends l'escalier en chantonnant. Mes pieds nus entrent en contact avec le parquet gris perle et je grimace. Pas à cause du froid, mais, car cette couleur me donnerait presque la nausée. Et le regard que je lève sur le reste de l'appartement n'arrange en rien mon humeur. Une cuisine ouverte est séparée par un bar du salon où dépriment mon canapé de cuir ainsi que ma table basse. Même mon écran plat, accroché au mur, semble sur le point de se pendre avec ses propres câbles. Et j'ose à peine parler de la salle de bain et de la chambre à l'étage, mes meubles eux-mêmes paraissent avoir envie de se défenestrer. Tout est... lisse. Je sais que la mode est aux lignes épurées, au blanc, au beige... Comment peut-on vivre là-dedans ? Entre des murs sans vie, sans joie, sans passion. J'ai horreur de ce qui est constant, uniforme. Mon cœur a un besoin désespéré de fouillis. Mes yeux sont en demande d'ondes douces et chatoyantes qui ne peuvent être apportées que par des couleurs chaudes. Je veux que ça dépasse dans tous les sens, que les vides soient comblés et que mon intérieur vibre. En gros, je veux du bordel !

J'allume la musique, puis baisse le volume en maugréant. Mon voisin est déjà venu se plaindre deux fois. Deux fois en cinq jours, c'est un record. J'ai bien essayé de l'amadouer en usant de mes charmes sauf que j'ai vite compris : je manque d'attributs pour le séduire. La prochaine fois, je lui envoie Soen. Au mieux, le mec a la frousse de sa vie et me fiche la paix. Au pire, il tombe raide love de son côté sauvage et me mangera dans la main...

Pendant que ma machine Nespresso effectue son boulot, je pianote un message rapide à Milyia afin de savoir si elle est libre pour un après-midi shopping « sauvetage de l'appartement de Karys ». Sa réponse est presque immédiate. Trop rapide même, je dirais. Depuis qu'ils sont rentrés tous les deux, elle a ce côté un peu *overprotective* qui commence à m'agacer prodigieusement. Elle a juste omis quelques détails. D'un, ça n'a jamais été son rôle et je ne tiens pas à ce que cela le devienne. Et de deux, elle ne sait pas faire. Elle est maladroite et lourde. *Una rompicoglioni (1)* comme m'avait sortie mon prof d'italien à la fac après deux semestres de cours à me supporter.

Je lui donne donc rendez-vous dans une heure à La Défense, ce qui me laisse trente minutes pour me préparer. *C'est juste, mais faisable.* J'avale d'une traite le liquide brûlant et me rue dans la salle de bain. Une fois propre, j'enfile des sous-vêtements de dentelle noire, puis prends quelques minutes pour observer mon corps dans le miroir. Ce corps qui a bien changé en seulement cinq ans, s'épaississant par endroits et s'arrondissant à d'autres... à moins que je l'aie délaissé exprès... à moins que je n'aspirais qu'à le punir de m'avoir trahie. Comme un vieux disque rayé, mon index se pose sur l'intérieur de ma cuisse, remonte jusque mon nombril, sinue entre mes seins avant de presser mes lèvres. Ces gestes que je répète tous les matins me sont devenus presque vitaux bien que, paradoxalement, ils me broient de l'intérieur. Tous ces morceaux de ma peau laiteuse qu'il a touchés, toutes ces parties de moi qu'il a dominées. Mon doigt redescend jusque sur ma poitrine, sur cet organe dont il a usé et abusé. Me souvenir de qui il est. Me souvenir de qui je suis afin de ne pas me perdre. Il a pris mon corps, la moitié de mon cœur, mais ma foi, ça, je ne la lui laisserai pas. J'autorise mon esprit à errer momentanément vers ses pupilles aussi noires que la couleur de son âme.

Puis, je redresse mon menton et souris à mon reflet. Je change la musique à l'aide de mon smartphone et augmente le volume. *Tant pis pour le coincé d'en dessous !* Tout en bougeant du bassin, je maquille mes yeux verts et laisse la peau de mon visage nue. Je relève mes longs cheveux

bruns en un chignon désordonné sur le sommet de mon crâne et m'habille d'une robe noire assez courte sur des collants opaques. Je parfais ma tenue avec des bottines à talon et un perfecto rouge avant de partir m'enterrer dans les couloirs de métro.

Je n'aime pas les Parisiens. Pourquoi ce besoin de toujours tirer la gueule ? Certains vous diront que la vie dans la capitale est si stressante qu'elle contamine ses habitants pour les transformer en espèce de Bergen grognon et antipathique. Je ne suis pas d'accord. Depuis mon enfance je parcours les rues de cette ville et même jusque dans le métro, mon sourire est toujours vissé à mes lèvres. Le bonheur, on le choisit. Une existence morne aussi, d'ailleurs.

Je retrouve ma meilleure amie au milieu de la cohue qui se presse pour choper le prochain tram menant en banlieue. Je la vois fusiller un mec – l'ayant bousculée – du regard avant de dresser un majeur bien haut sous les yeux effarés du type. J'explose de rire et c'est alors qu'elle me remarque. Son changement de comportement est fulgurant. Un *smile* de la taille du Grand Canyon s'invite sur sa bouche au moment où elle me serre dans ses bras.

— Eh bien ! Tu es contente de me voir ! dis-je en lui rendant son étreinte.

— Tu sais combien de temps s'est écoulé depuis notre dernière sortie en amoureuses ?

— Trop longtemps, ma Creepy... Je n'ai pas trop été dispo depuis votre retour, mais j'ai plein de boulot à cause de ce nouveau contrat. Puis bon, pour ma défense, tu t'es barrée pendant huit mois.

Elle se recule en levant les yeux au ciel. Je baisse le regard sur sa tenue, une moue désapprobatrice sur mon visage. Vêtue d'une longue chemise à carreaux que je suppose appartenir à Soen, elle a osé mettre un legging gris avec ses affreuses Doc Martins vieilles de... trop vieilles pour leur donner d'âge. Dans ses longs cheveux roux se débat son sempiternel bandana rouge.

— Je sais plus comment les coiffer, se plaint-elle face à ma grimace.

— Ça tombe bien, on a rendez-vous chez le coiffeur à quinze heures.

— Tu es la meilleure !

J'enroule mon bras sur ses épaules et pose ma joue sur le sommet de son crâne. *Ma minipousse à moi...*

Alors que nous prenons les escalators pour rejoindre le centre commercial, Milyia m'interroge :

— Comment ça se passe avec ta gosse de riche ?

— Franchement, pas trop mal. Elle dit amen à tout ce que je propose, et toutes mes idées sont trop *swagues*. Le souci, c'est qu'on n'a toujours pas trouvé le lieu... Elle veut à tout prix le faire à Paris, mais dès que je soumets un endroit, ses copines ne sont pas d'accord, je vais finir par les cravacher sauf que je serai moins tendre que Grey !

Un mec devant nous se retourne au son du mot *cravacher*. Je lui adresse un clin d'œil en mimant quelques coups de fouet sous les rires de Milyia pendant que nous filons vers Maison du monde.

Quelques heures plus tard, c'est les bras chargés de sacs de courses que nous débarquons au salon de coiffure. Après avoir envahi leur vestiaire de mes achats, nous patientons sur deux fauteuils face à des miroirs. Mon estomac ronronne de plaisir suite à notre repas copieux au Paradis du Fruit. Je laisse l'arrière de mon crâne reposer sur le dossier en écoutant Milyia me parler d'un accident de moto qui a bien failli les blesser, elle et Soen, au Cambodge à cause d'un chauffard. La sonnerie de mon téléphone retentit soudain et me fait sursauter. Le nom de Leslie, la fameuse fille à papa, apparaît. Je décroche aussitôt.

— Salut, Leslie.

— Karys ! Ça y est, je sais où organiser ma soirée d'anniversaire !

— Alléluia ! Et quel est le nom de cet endroit béni des dieux pour trouver grâce auprès de tes

copines ?

Milyia m'adresse une mine outrée sûrement à cause de ma façon de parler à ma cliente. Je hausse les épaules quand la réponse de Leslie me tire soudain un frisson glacé me secouant violemment l'échine. À partir de ce moment, notre conversation me parvient comme à travers plusieurs couches de plâtre. Sa voix bien qu'excitée me semble alors si lointaine que je ne réussis pas à me concentrer sur ses requêtes et décide de prétexter un manque de réseau avant de raccrocher. Ma meilleure amie n'a bien sûr pas perdu une miette de notre échange et surtout de mon changement de comportement. Ma main se porte par instinct sur ma poitrine, puis presse fortement ma cage thoracique. Délicatement, des doigts viennent s'entremêler aux miens avant de m'obliger à les laisser choir sur mes cuisses.

— Ma Furie, que se passe-t-il ? demande Milyia d'une voix voilée d'inquiétude.

— Cette saloperie veut faire sa soirée au Lamponne, craché-je alors.

Ses yeux noisette s'agrandissent aussitôt. Les éclats dorés incrustés dans ses iris tremblent littéralement en me sondant. Parler de cet endroit et de *lui* est aussi douloureux pour l'une que pour l'autre. Il reste le meilleur ami d'Adam, le seul lien encore vivant nous rattachant à lui... mais pour ma part, cet homme est avant tout celui qui a déraciné mon cœur de son endroit d'origine pour se l'approprier avant de tout bonnement le laisser pourrir.

J'ai très longtemps gardé notre liaison secrète, à *sa* demande, et ce même, bien après ma fuite à Nice. Et cela m'arrangeait faut dire, je n'avais pas à justifier mes actes, de pourquoi je supportais sa folie, jusqu'à cet hiver où un soir alors que je discutais par téléphone avec ma meilleure amie, je lui ai tout débballé, dans les moindres détails.

— Tu as revu Caleb depuis la dernière fois qu'on en a parlé ? se renseigne-t-elle timidement.

— Non.

Elle inspire profondément.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Je... je n'en sais rien. Laisse-moi y réfléchir...

— ... face à un mojito. Ce soir, c'est toi, moi et les bars de Paname.

J'arque un sourcil.

— Je dois vraiment avoir une sale tronche si c'est toi qui le proposes...

Nous sommes interrompues par une coiffeuse, venue s'enquérir de ce que nous désirons infliger à nos cheveux.

Alors que mes pensées hésitent entre s'affoler ou déprimer, je balance la première chose qui semble les réjouir un peu.

— Je veux des cheveux licornes.

* * *

— Je suis saoule, affirmé-je le plus naturellement du monde.

— Je crois bien, se met à rire ma meilleure amie, mais je me demande si ce n'est pas un état permanent chez toi. Ça expliquerait cette horreur que tu as faite à tes cheveux.

Je me redresse du sol où nous étions affalées, les yeux sur le ciel ombrageux de Paris by night enfin... la tronche littéralement dans les nuages me concernant. Milyia, elle, est aussi sobre qu'une nonne après un jeûne puisqu'elle refuse de boire, conséquence d'une enfance auprès d'une mère toxico.

— Arrête, j'adore ! m'exclamé-je, en passant mes mains dans ma chevelure.

Je me félicite de ma décision. Décision n'est pas vraiment le mot, je parlerais plus de coup de

sang, mais cela m'a fait un bien fou. Ce matin, j'aspirais à plus de couleur, je suis servie ! Une teinture fuchsia part du sommet de mon crâne pour se dégrader doucement en passant par le rose pâle, le jaune et le bleu et enfin se terminer par du violet sur mes pointes.

Milyia, toujours allongée sur le quai de la Seine, me lorgne du coin de l'œil avant d'ajouter :

— Tu sais pourquoi tu as fait cette folie, n'est-ce pas ?

— Parce que je suis folle justement. Soen n'arrête pas de le dire, d'ailleurs...

— Ma Furie, on va devoir en parler à un moment...

Je soupire doucement, attrape sa main, puis la force à se redresser à mes côtés. Je l'attire contre moi et pose ma joue sur son épaule. Mes yeux plongent dans les reflets des lumières de la ville à la surface de l'eau avant de plonger encore plus loin.

— J'ai peur, ma Creepy. Peur de sa réaction en se trouvant face à moi, peur de ma réaction en me trouvant face à lui, peur de tomber à nouveau.

— Tomber amoureuse ?

Je souris.

— Tu vois, j'ai toujours trouvé ça débile de dire *tomber* amoureux, car pour moi l'amour est censé nous élever comme pour toi et Soen.

— Karys, on est tombés pas mal de fois avant d'être ce que nous sommes aujourd'hui.

— C'est là que je veux en venir ; l'amour c'est... comme s'accrocher sur les ailes d'une bombe. On s'envole tout doucement, puis on prend de la vitesse, c'est grisant, puissant, addictif et enfin... tout explose pour dévaster nos corps, nos cœurs et même tout ce qui se trouve autour de nous. Toutes les langues du monde se sont plantées, on ne devrait pas dire tomber amoureux, mais s'annihiler par amour.

Milyia s'écarte doucement et enfonce ses yeux au fond des miens, les sourcils froncés. Sa main se déploie sur ma pommette alors qu'elle murmure :

— Ma Furie, je suis tellement désolée. Je ne pensais pas que tu l'aimais à ce point. Enfin, je veux dire... Tu es joyeuse en toute circonstance, tu couches toujours à droite à gauche, tu...

— Je t'arrête tout de suite. Je ne sacrifierai mon bonheur à personne. Je peux faire une croix sur l'amour, mais pas sur la vie. Tu sais, je veux juste être capable de regarder autour de moi et... sourire, juste sourire.

Une fine pellicule de larmes recouvre les pupilles de mon amie sans que je comprenne pourquoi.

— Tu n'as pas toujours dit ça, murmure-t-elle, la voix tremblante.

— Ma Creepy, qu'est-ce qui te perturbe autant ? Je te...

Une voix grave recouvre tout à coup la mienne.

— Ce qui la perturbe ? Peut-être ta coiffure ! Passe me voir plutôt la prochaine fois que tu veux te prendre pour une toile d'art abstrait !

Milyia se reprend et roule des yeux avant de dévorer du regard Soen qui s'assoit à côté d'elle. Il entoure ses jambes d'un bras possessif, la colle à son torse, puis l'embrasse comme un camé en manque. Il m'adresse un clin d'œil au moment où je soupire exagérément. *Salé con !*

Je me rallonge sur le sol froid, attendant que leur besoin d'affection se fasse plus... discret. Heureusement pour moi, Soen n'est pas du genre à faire étalage de mièvreries.

— On rentre ? propose Milyia, je suis crevée.

— Allez-y, je vais rester un peu, réponds-je distraitement.

— Dans tes rêves, tu ne restes pas ici toute seule !

— Et saoule, renchérit Soen.

Je me relève sur les coudes en affichant une mine blasée.

— Même saoule, je suis capable de vous foutre une branlée aux échecs ! Ce n'est pas quelques mojitos et shots qui vont me faire perdre la raison.

— On a vu, raille Soen, même à jeun tu es douée pour les conneries !

Quel coup bas ! Un élan de rage s'empare de mes nerfs alors que je me mets debout. Le grand tatoué m'imité et se plante face à moi, un rictus d'enfoiré sur ses lèvres qui me fait sortir de mes gonds.

— Bordel ! OK, tu n'as jamais été doué en relations amicales, mais on ne se sert pas des confidences de ses amis pour les leur retourner en pleine gueule après ! C'est dégueulasse, même venant de toi !

Les mains dans les poches de son jean, ses commissures s'étirent davantage.

— Je parlais de tes cheveux, dit-il alors calmement.

Avant de rajouter en inclinant la tête :

— Et toi ?

— Connard, craché-je, la mâchoire serrée.

Je récupère rageusement mon sac sur le pavé et me retourne en lâchant :

— Rentrez ! Je vais faire un tour.

Milyia bondit alors, puis parvient à choper ma besace.

— Rends-moi ça, m'exclamé-je.

— Non. Tu viens avec nous, c'est non négociable. J'ai perdu un morceau de ma meilleure amie, je tiens à garder le reste sous la main !

Je la considère, sidérée.

— Mais de quoi tu parles ?

Soen se colle alors dans le dos de Milyia, en posant une main protectrice sur son ventre.

— Elle parle de cette part de toi que tu as décidé d'abandonner en te cachant derrière tes sourires.

J'expire lentement l'air comprimé dans mes poumons. *Me cacher ?* Ils n'ont rien compris. Le bonheur se choisit certes, mais surtout il se provoque à force de sourires justement, de joies simples, de musiques entraînantes, de couleurs... du moins, c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour qu'il grignote peu à peu ce truc sombre ayant pris possession de mon âme.

— Vous êtes nuls, soupiré-je, venir à la rescousse des autres, vous ne savez pas faire.

— On manque d'expérience, se défend Milyia, laisse-nous au moins une chance.

— Une chance pour quoi ?

Elle s'avance de quelques pas avant de se stopper à mi-distance entre Soen et moi.

— Pour te récupérer, tout entière.

Je me rapproche à mon tour et enlace ma chieuse.

— Je vais commencer par rentrer avec vous, dis-je en lui embrassant la tempe. Quant au reste, fais-moi confiance.

(1) Casse-couilles

Chapitre 3

Karys

J'ai perdu un morceau de ma meilleure amie, cette phrase tourne et tourne dans ma tête, creusant des sillons au plus profond de mon assurance, depuis que j'ai ouvert les yeux. Milyia a raison, une part de moi s'est détachée de mon cœur devant cette fichue porte dont je ne cesse de faire des cauchemars. Toutefois, je reste persuadée que cela ne m'empêchera en rien d'être heureuse. Après tout, c'est ça aussi la vie, non ? On perd des petits bouts de nous au cours d'épreuves plus ou moins dures afin de s'en forger d'autres, moins fragiles, plus combatifs. Ma meilleure amie devrait le savoir mieux que quiconque, elle qui a perdu son premier amour... Alors, merde, pourquoi je n'arrive pas à ôter son regard larmoyant de mes pensées ? Cette fille m'agace, me met les nerfs en boule quand elle se sert de mon amour à son égard dans l'unique but de me toucher.

Je me tords la nuque sur le canapé de Soen, où j'ai passé la nuit, et constate que ma Creepy dort encore. Ce loft est immense. J'en suis tombée amoureuse grâce à ses verrières recouvrant la moitié des murs et du plafond. Le hic ? Aucune place pour l'intimité, seul un minuscule panneau sépare ce grand atelier d'artiste de la partie salle de bain, où Soen est d'ailleurs en train de se laver. Je me lève et enfile ma robe sur mes sous-vêtements. À pas de loup, je m'approche de leur lit et observe avec tendresse Milyia. Ses cheveux roux qu'elle a raccourcis à ses épaules sont étalés sur son visage. Sa bouche s'est ouverte en un petit « o » adorable alors que l'un de ses bras est ramené sous son oreiller. L'autre est étendu sur le vide laissé par Soen, comme si, même dans son sommeil, son corps le cherchait. Je soupire. Je suis jalouse. Non pas parce que mon amie a trouvé le bonheur. Non, personne – même pas ce grand loup tatoué – ne l'aime plus que moi. Non... je suis jalouse, car ses relations avec Adam et Soen, malgré la souffrance, ont toujours été des évidences. Me concernant, mon histoire avec Caleb relève plus d'un chemin de croix... même Cersei avec sa marche de la honte n'a pas autant galéré que moi, je suis sûre.

Je me penche et embrasse la tempe de ma belle endormie. Sa main me repousse alors sans ménagement et un grognement s'échappe de ses lèvres. Milyia n'est pas du matin. Dommage... parce que moi si !

Je me recule de quelques pas, prends de l'élan, puis fais le saut de l'ange sur le matelas, en travers du corps de ma Creepy.

— Putain, mais qu'est-ce...

— Debout, feignasse ! hurlé-je.

Ses mains parcourent fébrilement son visage pour en écarter toutes les mèches de cheveux. Ses yeux se rétrécissent lorsqu'elle m'aperçoit, tout sourire, à moitié affalée sur elle.

— Je me disais, un poids aussi lourd ne pouvait pas être Soen, crache-t-elle.

— Peste !

J'attrape la peau de ses hanches et entreprends de la pincer pour la chatouiller. Milyia gesticule dans tous les sens en poussant de petits cris assez bizarres. Je m'esclaffe avec elle, puis me laisse tomber à ses côtés au moment où un Soen arrive comme un boulet de canon sur nous.

— Karys, fais gaffe un peu ! Tu vas finir par lui faire mal ! éructe-t-il.

Milyia et moi haussons un sourcil en le dévisageant.

— Tu m'as prise pour Chuck Norris ou quoi ? Je ne vais pas lui rompre les côtes en la chatouillant !

— Je rejoins Karys, dit calmement Milyia, tu exagères là...

— Et puis va t'habiller !

Je pointe un doigt sur la minuscule serviette cachant sa virilité et qu'il tient d'une seule main.

— Je te perturbe ? lance-t-il, amusé.

— Pas moi, mais mes ovaires, oui. Je les sens en train de ramper à l'intérieur de leurs trompes...

les pauvres, un tel spectacle doit les pousser à renier leur envie de procréer.

Milyia éclate de rire. Soen soupire.

— Tu me dis ça alors que

Il s'interrompt soudain. Je croise mes bras sur ma poitrine, le défiant du regard de continuer sur sa lancée, car je sais exactement ce qui traverse son crâne d'abruti. Mais il faut croire que même les abrutis apprennent de leurs erreurs parce qu'il fait craquer sa nuque – sûrement pour ne pas craquer tout court – et repart dans l'autre sens sans un mot de plus... nous offrant une vue imprenable sur son cul. Il faut l'avouer, il est sacrément bien foutu ce con.

Je penche ma tête, mes mirettes s'en donnant à cœur joie quand je reçois une tape sur le front.

— Aïe !

— Arrête de le mater, grogne Milyia.

— Oh, ça va ! C'est un vieux réflexe, je suis incapable de me détourner d'une paire de fesses musclées, tu le sais bien.

Je saute hors du lit et me dirige vers la cuisine.

— Café ? proposé-je à ma meilleure amie.

— Non, plutôt un verre de lait, s'il te plaît.

Je me retourne sur elle, interdite.

— Pas de café ? Toi ? Et tes trois litres au réveil ? Ils sont passés où ?

— Karys, je n'en ai pas envie, c'est tout, soupire-t-elle en se levant à son tour.

— Mouais, quand même. Une partie de mon monde s'écroule là.

Je m'active et nous prépare un petit-déjeuner à tous les trois. Soen réapparaît dans une tenue plus décente et force Milyia – qui était alors uniquement vêtue d'un long tee-shirt – à mettre un gilet.

— Soen, tu te rends compte que tu es pire qu'avant ? Sérieux, tu me donnes des nausées à la mater autant !

Je plisse les paupières, suspicieuse, alors que ni l'un ni l'autre ne pipe mot, mais hausse les épaules, nous sommes tous les trois fatigués après tout.

— Tu as un rendez-vous ? s'enquiert Milyia, après mon dixième coup d'œil à la montre de Soen.

— Oui, enfin non. Je vais passer au Lamponne pour choper un responsable.

— Mais le responsable c'est...

— Caleb, je sais. Mais on est dimanche, il ne bosse jamais les dimanches, tu te souviens ? dis-je, amère.

Je réprime un frisson et repousse cette vague acide menaçant de brûler tout mon bon sens si je repense à ce qu'il fait ces jours-là.

— Tu ne vas pas pouvoir l'éviter, ma Furie.

— Je sais, mais laisse-moi mettre un pas dans l'ancre de la bête sans... la bête. Juste une petite dose histoire de réhabituer mon organisme et ne pas planter notre premier gros contrat.

— Je t'accompagne ? intervient Soen qui était resté silencieux jusque-là.

Je l'observe longuement. *Bordel, mon cas est si désespéré ?*

— Nope. Je suis une femme forte, indépendante et... bref, tu as compris.

Raide comme un piquet, je fais le pied de grue devant la façade du Lamponne, club branché de la capitale.... putain de club où ma saleté de cliente veut à tout prix fêter son anniversaire. *Connard de karma !*

En partant de chez Soen et Milyia, après avoir bataillé pour qu'aucun des deux ne me colle aux basques aujourd'hui, je suis retournée chez moi afin de me changer et avoir l'air plus présentable. Habillée d'un slim noir et de ma veste de cuir rouge assortie à mes bottes, je serre mon sac à main et ma pochette contre moi. Je secoue la tête en lissant ma queue de cheval et soupire. *À croire que je m'apprête à rencontrer l'antéchrist...* De toute façon, Caleb n'est pas là. Je m'en suis assurée en téléphonant un peu plus tôt et son assistant a confirmé être seul cet après-midi. Et quand bien même je tombe sur lui, il me suffira de faire semblant, rien de bien difficile me concernant.

J'inspire et actionne enfin la poignée de la porte d'entrée... dans le vide. Bon, logique, l'établissement n'ouvre qu'à dix-neuf heures. Je cherche et trouve un bouton qui doit sûrement être la sonnette. J'appuie dessus et attends pas moins de cinq minutes avant que le panneau ne s'ouvre sur un séduisant blond. Un large sourire s'épanouit aussitôt sur mes lèvres. Putain d'automatisme, un beau mec débarque et mon corps se met en mode chasse direct.

— Mademoiselle Léry ?

— Karys, ça ira, lui réponds-je, en lui tendant la main.

Il me la serre un peu trop longuement en me fixant de ses beaux yeux bleus, puis laisse glisser ses doigts le long de ma paume. Je ricane dans son dos quand il me propose de le suivre. *Les mecs et leur technique de drague à deux balles...* Je dépose ma veste et mon sac sur une table près de l'entrée, et avale ensuite une grande bouffée d'air.

Lorsque je pénètre à l'intérieur, une onde de nostalgie se répercute douloureusement au fond de ma poitrine, me contraignant à m'immobiliser quelques secondes. Rien n'a changé ici, je crois que j'aurais préféré le contraire. À travers mon regard qui se voile, je peux encore voir Adam, meilleur ami de Caleb, en train de chanter sur la petite scène au fond de l'immense salle. Mes yeux se perdent un instant sur la droite où se situe la mezzanine recouverte de voilages couleur framboise occultant les canapés et fauteuils aux personnes qui préfèrent la piste de danse. Piste de danse où il me semble apercevoir nos ombres, à Milyia et moi, s'excitant au tempo ou non de la musique toujours trop forte. Et puis... il y a ce bar, juste en face de la mezzanine, et qui domine tout l'intérieur du club. Ce bar où je le devine partout, ce bar imprégné de la présence du maître des lieux au point qu'il m'est difficile de le regarder sans hurler.

— Vous êtes déjà venue ici ?

Je soupire de soulagement quand le blond interrompt mes pensées.

— Anthony, c'est ça ? On peut se tutoyer, non ? Parce que là tu viens de me foutre dix piges dans la tronche, et ce n'est pas vraiment agréable, grimacé-je.

— Oui, bien sûr. Je n'ai pas l'habitude de vouvoyer ceux de mon âge, je vous... te rassure, mais comme je suis sur mon lieu de travail...

— Ah ouais ? Alors quand tu es au bar et qu'une gonzesse s'aplatit sur le zinc en secouant ses seins sous ton nez pour te demander sa conso, tu la vouvoies ?

Par réflexe, et comme je m'y attendais, son regard se baisse immédiatement sur ma poitrine. *Il veut peut-être que je les lui secoue aussi ?*

— Bon, maintenant que tu m'as bien matée, on peut presque dire qu'on est intime. Par conséquent, on peut se tutoyer, dis-je tranquillement.

Sa respiration se bloque. Je crois un instant qu'il va s'étouffer. Toutefois, au lieu de ça, il part dans un rire franc et, je dois l'avouer, carrément craquant.

— Désolé, je l'ai bien mérité, concède-t-il, mais pour ma défense, je ne *mate* que...

— Les belles femmes, ouais je sais. Allez Don Juan, passons aux choses sérieuses, si tu veux bien, ris-je à mon tour en lui agitant ma pochette sous les yeux.

Il m'offre une moue creusant une fossette sur sa joue droite manquant de me faire fondre. Il se retourne alors pour me proposer de nous installer au bar afin de *parler affaires* et je lorgne ses fesses moulées dans un jean. Dommage que je doive rester pro...

La demi-heure suivante, nous nous concentrons sur le choix de la date pour la soirée et qui se rapprocherait le plus du jour d'anniversaire de ma cliente. Hors de question de privatiser cet endroit les week-ends, il faudrait au moins compenser le chiffre d'affaires d'un samedi soir ce qui est inenvisageable. OK, ma cliente est riche – rectification – le père de ma cliente est riche, mais on userait tout le budget juste pour retenir la salle. Entre les soirées étudiantes et les *after-work*, nous tablons sur un lundi soir. Leslie risque de faire la gueule, tant pis, il est temps qu'elle affronte *la dure réalité de la vie*, si on peut l'appeler ainsi dans ce cas-là...

Anthony me propose un jus de fruits que j'accepte avec plaisir. Alors qu'il saute par-dessus le zinc et que je songe à combien il doit être souple, je me sens soudain étrangement fiévreuse. Je gigote doucement sur mon tabouret pour chasser cette tension dans mes épaules quand mon cœur se découvre une volonté propre et s'emballe.

Un friselis douloureux chute dans mes reins et c'est à ce moment précis que je sais. Caleb est là. Je demeure immobile bien que l'envie de fuir le plus loin possible m'étreint violemment, à moins que ce ne soit le besoin de courir dans ses bras pour y trouver refuge et oublier ces deux dernières années loin de lui. Mes yeux fusent tout à coup sur le miroir accroché au mur en face de moi et qui s'étend sur la largeur du bar. Une ombre se détache derrière les volutes roses de la mezzanine. Là encore, putain d'automatisme ; l'organe dans ma cage thoracique s'affole davantage, comme un abruti de clébard devant son maître... *quel con, lui non plus n'a rien compris.*

La voix de mon barman réclame mon attention et s'enclenche alors cette espèce de mode assez déconcertant que seule la présence de Caleb savait m'imposer... *sait* m'imposer devrais-je dire. Je me scinde en deux. Une Karys parfaitement détendue, fidèle à ce qu'elle a toujours montré aux autres, donne le change et discute tranquillement avec son interlocuteur. Son reflet dans le miroir s'agite, soupire exagérément aux blagues assez lourdes du blond, rit en se moquant et redevient sérieux en étudiant les papiers sous son nez. L'autre part de moi observe ce ballet étrange entre mon enveloppe qui s'anime presque sans mon bon vouloir et cette silhouette nous surplombant. Cette silhouette qui ne bouge pas d'un cil, comme si lui ne voyait pas la comédie de gestes à laquelle je m'adonne, mais sonde plutôt ce morceau détruit de moi. Celui qui, en réalité, n'attend que lui.

J'ignore combien de temps cette torture continue, combien de temps je parviens à entretenir cet étrange don d'ubiquité sans craquer une seule fois. Toujours est-il que lorsque je rentre chez moi, j'ai en main toutes les informations nécessaires pour mener à bien mon job ainsi que le numéro perso d'Anthony. Vidée, je m'assois sur mon canapé, encore vêtue de ma veste. Mon sac et ma pochette sont toujours coincés entre mes doigts crispés.

Quelques minutes. Non. Quelques secondes. Je m'autorise quelques secondes, pas plus, pour être malheureuse et assumer le fait que de le savoir à quelques mètres m'a complètement perturbée pour ne pas dire anéantie. Je ferme les paupières et les rouvre aussi sec. *Non !* Qu'il aille au diable. Moi, j'ai les pieds bien ancrés sur Terre et compte en profiter pleinement. Hors de question que je devienne une de ces âmes en peine ne trouvant que noirceur dans la vie elle-même. J'ai trop côtoyé ce

genre de personne pour ne pas me rendre compte que chaque minute nous est offerte et qu'il n'appartient qu'à nous de la bouffer pour la faire nôtre.

Je me relève, puis, d'un geste rageur, balance mes affaires et me défais de ma veste.

D'abord un son. Quelque chose roulant sur le parquet. Et enfin, un souvenir s'infiltrant dans ma mémoire comme un boa cherchant à m'asphyxier. Mes yeux suivent la petite perle rose qui continue doucement son chemin sur le sol de mon salon. Une nausée me soulève l'estomac alors que je cours jusqu'aux toilettes pour y déverser tout mon déjeuner.

Chapitre 4

Karys

Cinq ans plus tôt,

Mes cheveux courts collent sur ma nuque, mon corps est en sueur. Je décide de faire une pause d'au moins dix secondes. J'arrête de sauter comme une dératée dans tous les sens et fais le point sur ma situation. Ma Creepy s'est barrée il y a quelques... Minutes ? Heures ? Aucune idée. Je perds totalement la notion du temps lors de soirées comme celle-ci. Je ne me souviens même plus comment nous avons atterri dans ce concert fantôme. Ce qui est certain en revanche, c'est que je m'éclate comme jamais. J'adore cette sensation de lâcher-prise dans ces moments. La musique court le long de ma peau, la pénètre dans une sorte de grésillement délicieux pour faire vibrer toutes mes cellules jusqu'à ce que mon cœur explose de bonheur. Les ondes sonores résonnent dans mon âme, l'élevant tellement plus haut. Je suis isolée dans mon trip et en même temps consciente de chaque être autour de moi.

J'agite la main au niveau de mon cou afin de me donner un peu d'air. Je pense à Milyia qui doit sûrement être au septième ciel avec son amant du soir, un mec sexy, mais carrément à l'ouest. C'est tout elle ça, plus ils ont l'air torturés, plus ils lui plaisent.

Je songe au regard translucide, et surtout perdu de ce musicien quand le tempo change tout à coup pour balancer des ondes plus lentes, plus suaves. *Ou bien suis-je en pleine hallu ?* L'atmosphère tout entière ne semble plus sur le même rythme que moi. L'univers tourne au ralenti, les visages deviennent peu à peu des masses informes, les sons ne me parviennent au cerveau que dans un brouhaha diffus et lointain. Mes membres s'engourdissent pour me plonger dans une espèce de transe carrément délirante.

Un sourire éclot sur mes lèvres.

Je pensais qu'un coup de foudre était d'une rare violence, un éclair prêt à vous arracher le cœur. Il faut croire que je me trompais. J'observe cet homme avancer vers moi, les yeux plantés sévèrement au fond des miens, et ce que je ressens n'a rien de violent. Au contraire, une paresse lascive s'infiltré dans chacun de mes muscles, libère au passage ma poitrine qui inspire à pleins poumons, et termine sa course lente et enivrante dans mes reins, à l'image d'une flamme léchant doucement l'intérieur de ma chair.

Mon apparition se rapproche et la flamme se transforme en explosion. Bien que mon regard soit perdu – à tout jamais, j'en ai peur – dans le sien, je parviens à analyser et enregistrer chaque détail de son visage et de son corps. La lumière artificielle des spots, sommairement accrochés pour l'occasion, illumine subrepticement sa peau dorée avant de la replonger dans l'obscurité. Ce ballet sur sa silhouette rend mes cellules nerveuses impatientes et un brin frustrées de le voir se dérober ainsi à mes yeux, même pour une fraction de seconde. Quand enfin ce jeu de clair-obscur cesse, ma soudaine fascination semble trouver écho chez lui. Sa bouche aux lèvres pleines se pince en me détaillant jusqu'à se tordre en un rictus qui devrait sûrement m'inquiéter. Au lieu de ça, je préfère m'abîmer dans la contemplation de sa barbe de quelques jours prenant vie sous les tressautements de sa mâchoire qui se crispe tout à coup.

Il arrive enfin à ma hauteur, mais ne ralentit pas sa progression pour autant. Sa main se lève et au moment où nos peaux entrent en collision, je prends conscience que je me fourvoyais : un coup de foudre est bel et bien brutal, quelque chose d'agressif et de chaud à la fois. Une onde de choc se propage entre nos deux corps, soufflant tout ce qui n'est pas lui et moi sur des kilomètres à la ronde. Ses doigts se déplient le long de ma mâchoire, d'une tempe à l'autre, et ensèrent un peu trop brusquement mon menton. *Devrais-je m'en révolter ?* Sûrement... Toutefois, là encore, ses sourcils froncés sur ses yeux en amande aussi sombres que deux saphirs noirs étoilés me captivent au point d'en oublier ses manières d'homme des cavernes. Il soulève mon visage vers lui puis se baisse. Ses cheveux de jais retombent sur son front en boucles souples et viennent chatouiller mes joues quand il colle son nez au creux de mon cou.

Sa cage thoracique se gonfle, humant mon odeur et moi... je suffoque. À mesure qu'il inspire profondément, je manque d'air. Un grognement s'échappe de sa gorge me forçant à reprendre mes esprits. Je pose le plat de ma main sur sa ceinture abdominale et manque de gémir. La nature m'a conçue trop faible, incapable de résister à des muscles aussi bien dessinés que ceux que je sens sous ma paume.

Je le repousse, pas avec force, mais assez pour m'arracher à son étreinte somme toute perturbante. Sans reculer d'un seul pas, il se redresse, me poignardant du regard, et se permet même de se rapprocher jusqu'à carrément écraser ma poitrine contre son torse. Ses doigts s'emmêlent dans ma chevelure, tirent sèchement ma tête sur le côté et il replonge aussitôt dans mon cou. *OK, monsieur ne souffre pas être contrarié...* J'oublie ma nature d'ordinaire belliqueuse et ferme mes paupières, savourant la folie qu'il fait naître en moi, ce truc dingue qui prend possession du peu de raison que j'ai pour l'envoyer se faire foutre.

Puis, il reprend sa position initiale, ne se reculant toujours pas, cependant. Son autre main, qui comprimait mes reins, glisse sur ma taille pour se placer entre nous deux. Cette fois, il opère un pas en arrière, sa paume flottant toujours dans l'air. Par ce simple geste, il me propose de le suivre. *Le dois-je ?* Je tente de le sonder, espérant inutilement y trouver une réponse. Inutilement, car son visage est fermé, à la limite de l'animosité, seule cette lueur brillant au fond de ses iris me renvoie au même désir ardent qui brûle mes entrailles. Inutilement, car, en vérité, je sais ne pas avoir le choix. La décision a été prise à ma place au moment où il a posé ses yeux sur moi.

Néanmoins, je ne bouge pas, me contente de le fixer sans ciller. Une part de moi refuse catégoriquement de lui céder et aspire qu'il s'impose. L'autre crève qu'il comprenne, sans mot, sans geste, juste à travers notre lien visuel. Nous nous jaugeons, immobiles au milieu de la foule qui tourbillonne autour sans jamais franchir les frontières de notre bulle.

Au bout d'un temps indéfinissable, sa main s'accroche à mon poignet comme les serres d'un aigle sur sa proie. D'un coup sec, il m'entraîne à le suivre et... je le suis, bien sûr... *Quoi faire d'autre quand votre corps semble avoir trouvé ce que vous avez passé votre vie à attendre ?*

Nous sortons des sous-sols en silence, ses doigts ancrés férocement dans la chair de mon bras. Plongée dans la torpeur que diffuse sa présence à la mienne, je le laisse me guider. Son souffle lourd, mais assuré résonne entre nous. Je n'essaie même pas de le regarder, je suis bien trop absorbée par... quoi au juste ? Ma folie ? Dans mon délire, les rues de Paris ne m'apparaissent plus qu'en bleu et noir, un étrange mélange d'harmonie et de chaos. Un mélange au parfum de bonheur et de désolation.

Enfin arrivés à son appartement, nous fendons l'air jusqu'à sa chambre. Cet homme dont j'ignore le nom ouvre la porte en manquant de l'arracher dans sa hâte. Lorsqu'il referme le panneau, un

changement s'opère. Chez lui. Chez moi. Dans chaque particule d'air qui nous entoure. Je me retourne sur lui avec l'impression de me retrouver sur un ring, avec l'impression d'avoir enfin trouvé un adversaire à ma taille.

Je souris, encore.

Un éclat vorace ravage ses yeux, sans pour autant contaminer son faciès imperturbable. Je me refuse à parler, ne voulant pas briser ce mutisme qui nous berce pour mieux captiver nos sens, alors je relève le visage et le défie du regard. Le brun m'épie durant quelques secondes quand, brusquement, son index s'accroche à la ceinture de mon mini-short en jean pour m'attirer contre lui. Toutefois, même si je meurs d'envie de me fondre contre ce torse puissant, je résiste, un rictus en coin. J'avance de quelques centimètres sous sa force, mais parviens à stopper ma progression. Il penche la tête sur le côté, arque un sourcil et je me mords l'intérieur de la joue pour m'empêcher de le violer sur place. Il effectue ensuite un pas, puis un second jusqu'à se retrouver à quelques millimètres de moi. Une fois de plus, nous nous affrontons en nous observant. J'ignore si c'est sa façon habituelle de procéder ; impressionner en plaquant un masque impassible sur ses traits. Manque de bol, je suis aussi douée que lui pour tout dissimuler. Jugeant sûrement que le temps de l'inaction est révolu, ses mains entreprennent de déboutonner ma chemise à manches courtes sans pour autant me toucher. Ses yeux consentent enfin à lâcher les miens lorsque le tissu glisse à nos pieds. Un frisson ondoie à la surface de mon épiderme, suivant le chemin de ses iris. Sans cesser de me reluquer d'un œil appréciateur, il m'intime silencieusement de l'accompagner alors qu'il s'assoit sur le bord de son lit. Je m'exécute, le désir pour unique moteur, et me place entre ses jambes. Ses paumes s'aventurent dans mon short et serrent brutalement mes fesses pendant que son visage plonge dans mon décolleté. Je ferme les paupières, rejette la tête en arrière et m'agrippe à ses épaules larges en soupirant. *Est-ce réellement possible de se dissoudre sous un toucher ? Ou bien suis-je encore en plein délire ?*

Mon bas ne tarde pas à choir également sur le sol. Je sens une morsure pincer la peau de mon flanc, puis une seconde et encore une autre, creusant un sillon vers mon intimité. Sa langue effleure la couture de mon shorty en dentelle et le besoin irréprouvable de le goûter, moi aussi, m'envahit à m'en faire péter les synapses. Je reproduis le geste qu'il a eu plus tôt et déploie ma main sur sa mâchoire pour l'inciter à relever son visage afin de coller ses lèvres sur les miennes. Dans un ultime affront, il se laisse faire jusqu'à frôler ma bouche et s'arrête. Je lève les yeux au ciel, les siens me répondent en pétillant soudain de malice. Son ricanement chatouille mes oreilles et... Je perds pied. Pas à cause de la proximité de son corps, ni de ce désir qui nous consume l'un comme l'autre, mais bien à cause de cette ridicule seconde où il m'a souri. Je me bloque à mon tour et mes ongles viennent se planter dans ses joues. C'est alors qu'il se décide à m'embrasser. Une tornade s'engouffre dans mon ventre en même temps que sa langue prend possession de la mienne et de tout le reste : mon corps, mes pensées, et mes instincts. Je m'accroche comme une perdue à sa nuque, ceins sa taille de mes jambes et lui enlève son tee-shirt pour enfin toucher son buste. Je l'entends gronder des paroles inintelligibles dans ma gorge juste avant de rompre notre baiser pour me propulser sur le matelas. Son attitude change radicalement, son regard se ferme et semble vouloir me dominer. Il s'agenouille au-dessus de moi, un genou de part et d'autre de mes cuisses, puis plante féroce et un peu trop profondément ses iris dans les miens. Lentement, il déboutonne son jean. Le regard sombre, sa paume droite se referme sur son membre érigé afin d'effectuer de lents va-et-vient. Je gesticule sur les draps, troublée par cette façon d'agir incroyablement sexy malgré sa posture menaçante. Pendant que sa main le masturbe tout en me torturant, l'autre attrape un préservatif dans la poche arrière de son pantalon. Il

enfile alors le morceau de latex après avoir baissé son jean sur ses genoux, puis se penche ensuite au-dessus de moi, écarte mon dessous et s'enfonce dans mes chairs jusqu'à la garde. Mon souffle se coupe. Je me cabre sous cette violente intrusion et pourtant, je ne souhaiterais être remplie d'une aucune autre façon. Son nez retrouve le creux de mon cou alors qu'il s'immobilise dans mon ventre. Dans un réflexe assez étrange, j'enroule mon bras sur sa nuque et le serre contre ma poitrine. En silence, son bassin s'écarte doucement pour mieux retrouver le mien. J'accentue mon étreinte tandis que ses doigts se referment douloureusement sur mes hanches. Il accélère soudainement ses mouvements. OK, là c'est bon. J'en peux plus. *Qu'il me baise, bordel !*

— Putain, haleté-je en m'arc-boutant, plus fort...ou non... pas plus fort. Merde, plus jamais je te laisse sortir d'ici !

J'ignore si ce sont mes paroles ou autres choses qui le perturbent, mais il redresse son buste, révélant un regard déconcerté et déconcertant. Sauf que j'ai bien du mal à soutenir ses yeux devenus encore plus noirs. Le plaisir me retourne le cerveau et ce dernier refuse catégoriquement de se fixer sur un point en particulier. Je dérive davantage quand son pouce et son index se mettent à caresser presque tendrement le contour de mes yeux. Mes paupières clignent dans le flou et la réalité me rattrape. Sans que je comprenne comment, je me retrouve le visage dans le matelas et le cul en l'air. Dans un grondement sourd, mon amant réintègre mon corps avant d'envahir ma bouche de sa main tout en tirant ma tête en arrière pour me cambrer contre son buste. Ma langue caresse ses doigts et se délecte de son goût, ce qui semble provoquer chez lui une réaction presque primaire. De furieux coups de boudoir me secouent tout à coup, nous soudant et nous dessoudant dans un tempo effréné. Mon corps tremble, mon cœur s'affole et tout explose. Mon orgasme est tellement libérateur que je m'octroie le droit de poser, un minuscule instant, l'arrière de mon crâne sur son épaule. Je sens son torse s'emballer sur la peau transpirante de mon dos alors qu'il ralentit ses mouvements. Je tends donc mon bras en arrière pour le plaquer contre ses reins, l'incitant ainsi à poursuivre afin de me rejoindre.

Mais la scène suivante me plonge dans l'incompréhension la plus totale. Sa paume s'abat agressivement entre mes omoplates et me fait tomber sur le matelas. La pression devient alors plus forte, mon visage s'enfonce dans le lit. Puis, en une fraction de seconde, il se retire de mon intimité et se relève. J'ai tout juste le temps de l'apercevoir remonter son jean sur son sexe encore gorgé de sang qu'il disparaît de la chambre... toujours sans un mot.

Un bon quart d'heure passe avant que la triste vérité s'impose à mon esprit. Il a fui et ne reviendra pas tant que je ne désertai pas à mon tour. Mes poings se referment sur les draps froissés par notre corps-à-corps sur le lit où je demeure assise, les jambes repliées et encore en sous-vêtements.

Je me sens humiliée. Repue aussi. Deux sensations assez désarmantes. Mon corps, cet abruti, est heureux. Mon cerveau, lui, a la sensation d'avoir été trahi.

Merde ! Quel mec boude son plaisir et refuse de jouir d'un corps qui lui est presque offert sur un plateau ?

Cela m'est déjà arrivé de n'avoir aucun orgasme, mais jamais, au grand jamais, un homme a refusé de jouir en moi, ou *sur* moi. Jamais. *Alors c'est quoi ce délire ?*

Bien que mes jambes soient encore alanguies de mes ébats, je me mets debout en pestant. Mon petit père, je ne sais pas qui tu es, mais sache que tu viens de devenir ma cible pour les cent prochaines années !

Je me rhabille à toute vitesse et passe dix minutes à fouiner dans sa chambre. Lorsque je trouve enfin mon bonheur, je bondis presque de joie en détaillant la carte de visite entre mes doigts : Le Lampone, gérant.

À nous deux, Caleb Andersen...

Chapitre 5

Karys

Présent,

Je balaie l'intérieur de mon appartement d'un œil dépréciateur. Un lit parapluie a été installé à côté de mon canapé recouvert d'un plaid pourpre. Une valise et un sac à langer gisent dans l'entrée, un chauffe-biberon ainsi que des boîtes de lait artificiel ont envahi le plan de travail de la cuisine ouverte. Sans parler du paquet de couches négligemment posé sur l'escalier.

— Désolée pour le bordel, s'approche alors Solène, une moue contrite sur son joli visage rond.

Je lui adresse un sourire chaleureux pour la rassurer. Lorsque je l'ai eue au téléphone pour boucler les derniers préparatifs de l'anniversaire de Leslie, j'ai bien senti que ma collègue était stressée à l'idée de venir sur Paris en laissant sa fille à Nice. Qui pourrait l'en blâmer après sa première grossesse si tragiquement interrompue ? Pour la tranquilliser, je lui ai donc proposé de s'installer deux jours avec son mari et sa fille dans mon appartement. Des gazouillis attirent mon attention sur le petit bonheur qui gigote dans les bras de mon amie.

— Comment dire non à une bouille pareille ? dis-je, en frottant mon nez sur celui de la petite fille.

— Attends qu'elle régurgite sur ton pull ou de l'entendre hurler en pleine nuit et tu changeras d'avis, crois-moi, intervient Damien en ricanant.

Solène et lui échangent un regard entendu alors qu'il récupère Élodie des bras de sa maman.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je vais rester ici ? *No way* ! Je préfère aller faire chier Milyia et monsieur le loup chez eux avant que bébé se transforme en Miss Hyde !

— J'ai l'impression de te chasser de chez toi, s'excuse presque Solène.

— Ça y est, tu m'agaces, soupiré-je, si je t'ai proposé de venir c'est aussi pour mon bien. J'ai besoin que tu sois concentrée et j'aurais fondu un plomb à te voir regarder ton téléphone toutes les trois secondes.

Solène redresse le menton en haussant les sourcils. Un air malicieux se peint sur ses traits. *Aïe, la peste est de retour.*

— Eh la dépravée, ce n'est pas mon ex plan cul qui travaille dans le club où on va bosser. On verra bien qui manquera de concentration ce soir...

Je repousse la boule qui menace de se loger dans ma gorge. *Plan cul* ? Mon esprit en a oublié les trois quarts et c'est parfait ainsi. Mais *lui* semble bien décidé à me hanter jusqu'à mon dernier souffle.

Par souci de franchise avec ma collègue, je lui ai avoué que l'une de mes conquêtes était le patron du Lamponne. Néanmoins, je me suis bien gardée de développer sur notre relation passée.

— Lequel plan cul ? Précise, car je n'ai pas vu tous les mecs qui seront là, il est possible que je me retrouve à une réunion des addicts de Karys, après tout.

— Bon, nous interrompt Damien, c'est le moment pour Élodie et moi de vous laisser. Une petite promenade lui fera du bien... et à mes neurones aussi d'ailleurs.

Solène secoue la tête en agitant ses boucles blondes, puis embrasse tendrement son mari et sa fille. Nous décidons de boire un café tranquillement en papotant avant le rush des prochaines heures.

Alors que nous marchons dans la rue menant au Lamponne, je pose une main sur le bras de ma collègue pour la ralentir.

— Écoute, je dois te dire, la préviens-je, le gérant du club était le meilleur ami d'Adam alors on y va mollo avec Milyia, OK ?

Elle se stoppe net sur le trottoir et me dévisage, les yeux ronds.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Jamais je n'aurais demandé à Milyia d'être la photographe de la soirée !

— Tu l'as fait sans me consulter avant, maligne, lui rappelé-je, j'ai bien essayé de l'en dissuader, mais tu la connais, il n'y a pas plus têtue qu'elle.

— Si, toi. Merde, je m'en veux sur ce coup. C'est pour ça que Soen voulait à tout prix être présent.

Je l'enjoins à poursuivre notre progression vers le club en attrapant son poignet.

— Ne me parle pas de lui, je vais finir par l'égorger. Qu'est-ce qu'il est chiant en ce moment ! Milyia ne peut pas faire un pas sans qu'il soit derrière son cul !

— C'est compréhensible, Karys. Il a toujours été protecteur avec elle et...

— Non ! Ne ramène pas le passé là-dedans ! C'est de l'histoire ancienne et le pire c'est que Milyia ne dit rien ! Auparavant, elle l'aurait envoyé bouler, mais là... rien. Au contraire, elle lui sourit béatement.

Solène éclate de rire malgré mon regard furieux.

— C'est ce qui s'appelle la sérénité, espèce de folle. Notre Milyia est juste heureuse et bien dans ses baskets, voilà tout.

Je tique au mot *notre*. C'est *ma* meilleure amie, non, mais...

Une fois ravalée ma possessivité déplacée, je me dois d'admettre que les paroles de ma collègue ne sont pas dénuées de sens. Et quelque part, j'espère de tout cœur qu'elle ait raison... ma Creepy mérite le bonheur.

Nous entrons enfin dans le club et... c'est le foutoir total. Plusieurs personnes sont en train de déplacer des banquettes, d'autres installent des tables ou se battent littéralement avec les voilages. Je rappelle toutes mes pensées à l'ordre, les force à se focaliser sur l'essentiel : le boulot et laisse la Karys professionnelle prendre le dessus.

Il doit être environ dix-huit heures quand la salle est enfin aménagée au goût de princesse Leslie. La couleur fuchsia reste toujours dominante, mais de grandes tentures blanches et noires ont été rajoutées. Les canapés ont changé de place, des fauteuils sont regroupés ici et là pour former des sortes de stands allant de la simple manucure au tatouage éphémère. Un box a été créé pour recevoir une prof de lap-dance ainsi que d'effeuillage, cours cent pour cent féminin, bien sûr. J'aimerais éviter d'enfoncer le talon de mes escarpins dans les couilles d'un mec hormonalement en combustion. Des hautes tables et des tabourets sont disposés à des endroits stratégiques pour ceux qui préféreront papoter ou juste faire monter leur taux d'alcoolémie. La scène a été agrandie afin d'accueillir une piste de danse assez large et une toile recouvre le mur du fond, un rétroprojecteur y diffusant des scènes de ce fameux film avec *Jamie Dornan*.

Mes ongles peints de bleu électrique pianotent sur ma joue en détaillant une nouvelle fois la

toute nouvelle déco quand un bras s'enroule autour de ma taille. Une petite tête s'appuie sur mon épaule.

— Tu es en avance, dis-je en déposant un baiser sur le front de ma meilleure amie.

— Je sais, je voulais voir comment tu t'en sortais et prendre la température avant le show.

— Quand tu parles du show, tu fais allusion à la soirée ou à Caleb ? ricané-je.

— Je m'en fiche pas mal de tes jeunes à peine majeurs, répond-elle à ma question.

Je me dégage doucement de son étreinte.

— Milyia, je suis ici pour bosser et puis il s'est arrangé pour ne jamais être là quand je venais.

Je suis certaine qu'il ne sera pas présent ce soir.

Je détourne mon regard, faisant mine de vérifier une fois de plus la salle. J'ai menti, Caleb était présent à chaque moment que j'ai passé ici avec son collègue sauf qu'il s'est astreint à demeurer caché comme la première fois. Toutefois, en parler à Milyia ne servirait à rien de plus que l'inquiéter, car je sais qu'elle aussi redoute de le voir.

— Où est ton ombre ? me renseigné-je.

— Derrière toi, résonne alors une voix grave.

— Tu pourrais dire bonjour, Ducon ! râlé-je en me retournant, tant pis, je vais devoir te faire un gros câlin pour compenser.

Je lui décoche un sourire à cent mille dollars, me jette dans ses bras, enroulant les miens autour de ses épaules et le serre de toutes mes forces. Alors que je pensais qu'il allait grogner, il se contente d'expirer de lassitude. Puis, d'une main, il me repousse comme si je n'étais qu'un vulgaire insecte accroché à son pull.

— Je déteste quand tu fais ça, maugrée Soen.

— Je sais, me moqué-je en lui faisant un clin d'œil.

J'entraîne ensuite ma meilleure amie et nous rejoignons ma collègue dans la réserve. Après une Solène complètement hystérique de retrouver Milyia, elle m'interroge :

— Euh, le boss jamais il ne se ramène ? On privatise son club, ce qui nous a coûté la peau du cul et il ne vient même pas superviser son équipe ?

— Le connaissant, gérer une soirée avec pour thème cinquante nuances de je ne sais plus quoi ne doit pas l'enchanter, répond Milyia.

— Et puis, Anthony se débrouille très bien, rajouté-je.

— Ouais, tellement que c'est moi qui me retrouve le nez dans la poussière à checker les stocks !

— Ce qui a déjà été fait ce matin, par lui justement, répliqué-je.

Ses paupières se plissent soudain alors qu'elle scanne mon visage. *Quoi bordel ?*

— T'as encore fait ta dépravée, c'est ça ? m'accuse la blonde, tu te l'es tapée !

— Mais n'importe quoi ! me défends-je. Je sais être pro quand il le faut ! Je ne compte pas coucher avec lui... pas avant la fin de la soirée en tout cas...

Je m'interromps soudain, ignorant royalement les remontrances de Solène. *Quelque chose cloche...* Je pivote légèrement et découvre ma Creepy le visage baissé, les bras croisés sur son abdomen. J'adresse aussitôt un signe de tête à ma collègue pour lui faire comprendre de nous laisser, elle s'exécute sans mot dire.

Mon index force ma meilleure amie à me regarder. Ses yeux brillent, entaillant une partie de mon cœur.

— C'est... ici... hésite-t-elle, la première fois que je l'ai trouvé...

— ... en plein shoot, soupiré-je, j'avais oublié ma chérie.

Je l'attire dans mes bras en soufflant combien je suis désolée. Tout à mon organisation, j'avais

totallement zappé que c'était dans cette même réserve que Milyia avait découvert le penchant d'Adam pour les drogues dures. Mon ventre se serre. Trop de souvenirs sont présents ici, une époque certes révolue, mais qui restera à jamais gravée en lettres de sang au plus profond de nous. En cet instant précis, je prie de toutes mes forces pour que Caleb ne se montre pas. Si cette simple pièce ravive trop de sentiments chez Milyia, qu'en sera-t-il lorsqu'elle reverra celui qui fut le meilleur ami de son premier amour ? *Et moi ? Comment ne pas me briser en croisant ses yeux, les seuls capables d'étouffer ma soif de vivre ?*

— Milyia, tu ne devrais pas être là. Rentre, s'il te plaît. Je ne serai pas être tranquille si je t'imagines en train de déprimer.

— Et comment vous ferez sans photographe ? Ne t'inquiète pas pour moi, je t'assure que ça va. C'est toi qui psychotes trop. Je te l'ai déjà dit mille fois, arrête de jouer les mères de substitution, dit-elle en me repoussant doucement, occupe-toi de ton cas déjà.

— Mon cas ?

— Caleb.

— Ce *cas* est déjà classé, je te remercie de ta sollicitude, craché-je en sortant de la pièce.

Non, mais je rêve ! Je cherche à l'apaiser et elle me fait la morale !

— Karys, tu dois t'expliquer avec lui, me rattrape-t-elle dans le couloir étroit, tu es partie alors qu'il était en plein deuil !

Le coup que m'infligent ses mots me laisse sans voix. Je m'appuie sur le mur décrépi et tente de reprendre le souffle qu'elle vient de me voler.

Ma meilleure amie passe alors ses bras autour de ma taille et pose son front entre mes omoplates.

— Ma Furie, tes raisons étaient on ne peut plus valables. Je ne te reproche rien, tu n'es pas la fautive de l'histoire... et quand bien même, tu pourrais être la pire des garces que je te soutiendrais contre vents et marées. Mais tu dois comprendre que dans *sa* tête, tu l'as abandonné au moment où son meilleur ami est mort. Lui ne sait pas que... tu es au courant. Tu as changé de ville sans fournir aucune explication à ta fuite. C'est un enfoiré, on est d'accord. Cependant, il mérite de connaître les raisons à tout ça parce que... parce qu'il t'aime. Et tu en es parfaitement consciente, n'est-ce pas ? Sinon ce ne serait pas aussi douloureux.

Mes muscles se tendent. D'agacement à cause de Milyia et son sentimentalisme. De colère à l'afflux des souvenirs qu'elle fait ressurgir. De rage face à la véracité de ses paroles. Mais aussi d'obstination.

Je me recompose une contenance en me retournant et fais ce pour quoi je suis la meilleure : je souris.

— Tu as peut-être raison. Ou pas d'ailleurs. Le truc, c'est que je m'en fous. Je me suis fait avoir, c'est la vie. Trouve-moi fataliste si tu veux, mais je préfère me concentrer sur le positif.

— Tu n'es pas fataliste, tu as peur.

— Un peu, je te l'accorde, toutefois j'apprends juste à vivre avec ce qu'on me donne. Je choisis d'être heureuse plutôt que de souffrir, tout simplement.

Devant son air sceptique, je rajoute :

— Ma Creepy, fais-moi confiance. Tu sais quoi ? Je vais te faire une promesse, si un jour je n'arrive plus à gérer toute cette merde, je te jure de courir directement te voir. Mon bonheur, c'est en grande partie notre amitié. Je choisirai toujours de me réfugier dans tes bras plutôt que de prendre le risque de sombrer.

Ses iris ambrés s'illuminent, conférant cet éclat si solaire qui caractérise tant ma chieuse.

— C'est bon ? insisté-je. Tu m'autorises à aller changer de tenue, maman ?

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité !

Je soupire en roulant des yeux, agite mes fesses sous son nez, puis me dirige vers les vestiaires du personnel. N'étant plus de toute première fraîcheur suite à ces dernières heures à courir dans tous les sens, je me lave comme je peux au-dessus du mini lavabo. L'endroit est mixte, mais je m'en fiche.

Je m'habille ensuite d'une combinaison noire, sobre avec seulement un décolleté dévoilant mon dos. Mon téléphone diffuse des notes de musique salsa enclenchant une réaction chimique dans mes cellules. Je me trémousse tout en enfilant mes stiletto nude et parviens même à me maquiller sans cesser de me remuer. Enfin, je regarde longuement ma chevelure arc-en-ciel avant de décider de les tresser.

Mes doigts entament donc leur tâche lorsque mon corps entier se transit. Le reflet de Caleb dans le miroir face à moi me dérobe un instant toute force, toute assurance... et tout espoir. Un instant seulement.

— Tu seras mignon d'attendre que la prof de *pole dance* arrive pour une démonstration perso, l'agressé-je, acide.

Le visage aussi cassant que les roches d'une falaise, il ne fait cas de ma remarque et se rapproche doucement, dangereusement, dans mon dos. Ses yeux noirs me percutent méchamment, s'infiltrèrent sournoisement dans mon sang pour venir s'enraciner douloureusement plus profond.

Je refuse à mes paupières de se fermer bien qu'elles en crèvent d'envie. Au contraire, je le toise avec tout le dédain dont je suis capable pendant qu'il continue d'avancer. Caleb ne s'arrête qu'une fois son bassin collé au mien. Eh merde !

Il se penche alors et pose ses mains sur le lavabo, encadrant ainsi mes hanches sans pour autant les toucher.

— Qu'est-ce que tu fous ? dis-je avec véhémence, si tu penses que je ne vais pas oser te foutre un coup dans les parties, tu rêves. Ce n'est pas comme si j'en avais encore l'usage de toute façon, quoique...

Ma voix se meurt soudainement dans ma trachée. Sa main fuse sur ma bouche, recouvre mes lèvres tout en m'obligeant à incliner la tête en arrière. Mon crâne bute sur son torse et mon bas-ventre se met soudain à danser la samba. *Putain de réflexe !*

— Tu te permets d'envahir mon monde, une seconde fois, murmure-t-il froidement à mon oreille, ce même monde que tu as lâchement déserté. Tu n'es plus en terre conquise ici, ma jolie Perle.

Sa langue effleure la peau fine de mon cou et je le sens durcir contre mes fesses.

— Et tu sais ce que je fais à ceux qui osent encore opprimer ma vie ?

Sa question reste en suspens. Et je ne suis pas certaine d'avoir envie d'entendre la réponse. Quand enfin, il se détache de mon corps, une bouffée de colère explose dans mes veines.

Sans me retourner, je le défie à travers le miroir :

— Tu réagis comme un pauvre petit animal blessé alors que de nous deux, c'est toi l'enflure, toi qui déchires les cœurs sans t'en soucier.

Un tic nerveux déforme subrepticement ses traits. *À croire qu'il est étonné de ma remarque...* Sale con.

Toutefois, il se reprend immédiatement et un rictus d'arrogance pure ourle ses lèvres.

— Je t'ai laissé ta chance. Il aurait suffi que tu ne reviennes jamais... Tant pis pour toi, dit-il, énigmatique, avant de sortir des vestiaires.

Chapitre 6

Karys

Après plusieurs gifles mentales et autant de scénarii de meurtres imaginés le concernant, je sors des vestiaires, prête à tout passer une dernière fois en revue avant le coup de feu. J'inspire profondément afin d'occulter cette sensation de brûlure sur ma peau et fonce rejoindre ma meilleure amie. C'est presque sans surprise que je la découvre en train de discuter avec Caleb. Enfin discuter... elle parle, lui écoute – sans grand intérêt d'ailleurs si on considère ses yeux noirs braqués furieusement sur moi. Assis sur une des tables – ce qui au passage fout ma déco en l'air – il garde ses mains croisées contre son torse, simulant la décontraction. Milyia, légèrement penchée en avant, est debout face à lui, le bras de Soen enroulé de façon possessive autour de sa taille. Tiens, parlons-en de ce grand con ! Pour une fois qu'il a tous les droits de s'exciter, il demeure sagement là, à les écouter comme un gentil clebs ! Que ma Creepy ressente le besoin de parler à l'autre débile, je peux le concevoir. *Mais lui !* Adam et Soen n'ont jamais pu se sentir à cause de leur passé commun... Or le voilà en train de se taper la discut' avec le meilleur pote de son ennemi juré.

C'est le monde à l'envers...

Je repousse les insultes qui polluent subitement mon cerveau, puis adresse un clin d'œil accompagné d'un baiser à Caleb. *Enfoiré !* J'ignore s'il dit quelque chose ou s'il grogne, mais Soen se retourne immédiatement sur moi. Je le fusille aussitôt du regard et lui envoie un mini-Caleb. Le mini-Caleb, inventé par Milyia, il y a... une vie. Elle et Caleb ne se supportaient pas à l'époque, elle avait donc décidé de rebaptiser son majeur en son honneur. Une des meilleures idées de sa vie, il faut bien l'avouer.

Le grand tatoué me sourit avant de murmurer quelque chose à l'oreille de ma douce rousse, puis vient à ma rencontre.

— Jalouse ? raille-t-il à ma hauteur.

— Non, je me demandais juste à quel moment Milyia avait réussi à finalement te faire bouffer tes couilles.

— Tu sais qu'on ne peut pas l'empêcher de parler avec lui, explique-t-il, ignorant ma remarque. Elle a besoin d'une connexion avec Adam. Et je préfère être à ses côtés dans ces moments-là.

Je soupire en passant les mains sur ma nuque raidie.

— Tu as raison... Bon, passons. Viens, avec moi, que je te montre à quoi tu vas servir ce soir, dis-je avec un grand sourire.

Je l'attrape par le poignet et le traîne jusqu'au fond de la salle, près d'un fauteuil flanqué d'un tabouret roulant.

— Voilà ton salon de tatouage pour la soirée ! m'exclamé-je gaiement en agitant les mains en l'air.

Silence...

Je pivote légèrement pour l'observer et me retrouve face à un loup ayant subitement retrouvé ses crocs. Je jubile.

— Quoi ? Ça ne te plaît pas ? Je t'ai pris le matériel nécessaire, mais vérifie quand même que je n'ai rien oublié, insisté-je.

— Tu veux que je tatoue des gosses de riches, et gratuitement en plus ? rugit-il.

— Relax, ce ne sont que des tatouages éphémères. Et je t'avais prévenu que tu allais devoir

donner de ta personne si tu venais !

— Je pensais que... je ne sais pas, tu aurais pu me foutre à la sécurité ou un truc du genre !

Je le dévisage un instant et éclate de rire.

— À la sécurité ? Et pourquoi pas en tant qu'hôtesse ? C'est un coup à me retrouver avec une plainte au cul ! Allez, tu verras, dessiner des plumes ou des symboles chinois toute la soirée, ce sera quand même plus sympa !

Je me pince les lèvres sous son regard glacial, tentant vainement de réprimer mon hilarité devant sa mine furieuse. Comprenant que le point de rupture n'est pas loin, je lui tapote le bras et préfère lâchement fuir.

Une demi-heure plus tard, je suis en train de faire un dernier point avec Solène quand Milyia se décide à me rejoindre.

— Tout se passe bien ? s'enquiert-elle.

— Reviens poser ta question quand tout sera fini, répond ma collègue en triturant ses doigts.

— Ah non, hein ! Interdiction de stresser ! Tu vas aller au bar te prendre un shot de téquila et tout de suite ! m'agacé-je.

— N'importe quoi ! Je vais...

— C'est un ordre !

Solène lève les mains en signe de reddition, souffle, et s'éloigne en direction du zinc.

— Tu tiens vraiment à devoir gérer une collègue bourrée en plus de tout le reste ?

— Je t'en prie, un shot ne va pas la saouler. Elle me fout le bourdon à s'angoisser depuis ce matin, j'aime mieux avoir à faire à la Solène alcoolisée, dis-je, avant de plonger mes yeux au fond des siens et d'ajouter, ça va toi ?

Les lèvres de ma Creepy s'étirent en un sourire sincère.

— Nickel, ne t'en fais pas.

— Bien. Quand tout le monde arrivera, je veux que tu te postes à l'entrée pour tous les mitrailler devant le photocall. Essaie de prendre un max de photos en début de soirée, avant que toutes les gonzesses se transforment en Joker avec maquillage qui coule et coiffure qui se barre en sucette.

— Pas de soucis, rit-elle.

Elle reprend alors son sérieux, puis commence :

— Karys, je ne lui ai pas parlé de toi, mais il faut que tu saches...

— Non ! lui coupé-je la parole. Je ne veux rien savoir justement.

— Comme tu veux, cède-t-elle.

— Bon, dis-je afin de changer de sujet, je suppose qu'il n'y a plus qu'à maintenant.

Ma meilleure amie pose une main réconfortante sur mon bras.

— Vous allez tout déchirer ce soir, m'assure-t-elle.

— Mouais, le but est de ne pas trop *déchirer* justement.

— Tout va se dérouler à merveille, je le sais.

Et en effet, Milyia avait raison. Cela fait plusieurs heures que la fête bat son plein et tout le monde semble passer un très bon moment. Bien sûr, on a un peu de viandes saoules et quelques couples exhibitionnistes, mais c'est ce qui fait une fête réussie après tout. Fatiguée de courir dans tous les sens, je vais pour sortir deux minutes prendre l'air quand Solène me pète un tympan.

— Je rêve ou tu viens juste de me siffler ? me récrié-je, outrée.

— Désolée, ma chérie, j'ai essayé de t'appeler seulement tu n'entendais rien avec tout ce bordel !

— Qu'est-ce que tu veux ?

— On a un souci au bar, ils sont noyés sous les commandes de cocktail. Du coup, je me disais...

— ... que je pourrais aller leur donner un coup de main, soupiré-je.

Tant pis pour ma micro pause. J'amorce quelques pas avant de soudain me rappeler un détail essentiel : Caleb. Lui aussi est derrière le bar. *Super...* Je suis tentée de rebrousser chemin et les laisser se débrouiller. Mais soyons honnêtes, si ça merde, c'est notre réputation qui va en prendre un coup, pas celle du club. Je prends une seconde pour maudire la Terre entière, les dieux, le positionnement des planètes ou que sais-je encore qui aurait pu me mettre dans cette situation. Puis je remets fièrement ma poitrine en place en allant aider les deux boulets derrière leur comptoir. Anthony m'observe arriver, un sourire en coin. Je me glisse dans son dos avec assurance bien qu'en vérité je n'en mène pas large et me positionne entre lui et Caleb.

— Petits joueurs ! Obligés de vous faire aider par une fille ! Vous avez honte, j'espère ! crié-je dans l'espoir qu'ils m'entendent tous les deux.

Le sourire d'Anthony s'évanouit pour laisser place à une moue moqueuse. Son index soulève alors mon menton pour me forcer à regarder la foule se pressant pour commander. Sous la surprise, j'ouvre la bouche aussi grande que si je devais faire une fellation à Hulk en personne. *Merde ! Je ne me souvenais pas qu'il y avait autant de monde invité !*

— On fait moins la maligne ! s'esclaffe le blond. Tu sais faire des cocktails au moins ?

— T'inquiète, j'ai été à bonne école, rétorqué-je en jetant un œil en direction de Caleb qui, trop occupé à servir, ne m'a même pas remarquée.

— Alors go, Ariel !

— *Ariel ?*

— Bah ouais les cheveux roses !

Je réprime une envie soudaine de le traiter de gros débile ou de le gifler, voire les deux. *Que ça peut être con un mec qui veut baiser...*

— Ariel a les cheveux rouges, genius, et j'espère sincèrement que, de nous deux, je ne suis pas celle avec une queue...

Sur ce, je le laisse à sa réflexion et me lance dans la cage aux lions. *Thunder* d'Imagine Dragons s'enclenche dans la playlist, tout ce dont j'avais besoin. Je commence à préparer quelques cocktails en me trémoussant sans plus réellement tenir compte de ce qui se passe autour. J'aime la musique, j'aime la laisser prendre possession de mon corps et bien trop souvent de mon esprit. Je suis certaine d'être capable de me taper une macarena en plein enterrement. Même dans le pire des contextes, un tempo entraînant peut me faire occulter l'environnement dans lequel j'évolue. Comme en cet instant précis, au moment exact où d'un coup de hanche, je pousse Caleb en gloussant comme une dinde pour attraper la bouteille de gin qu'il tenait. Au moment exact où nos peaux entrent en contact me ramenant sur Terre à la vitesse d'une bombe s'écrasant sur l'asphalte. Nos regards s'entrechoquent puissamment et se révoltent autant que nos corps s'attirent.

Je grimace en retirant ma main avant de me raviser pour en fin de compte arracher l'objet de ses doigts, sans dévier mes yeux des siens une seule seconde. Le visage penché, je lui offre mon plus beau sourire hypocrite, puis retourne à ma besogne.

Besogne qui ne tarde pas à devenir un vrai parcours du combattant. Si dans ma cuisine je suis plutôt douée pour préparer des cocktails, le faire à la vitesse de l'éclair sous les grognements de jeunes en manque est loin d'être aisé. Je me retrouve vite dans l'obligation de cibler les spécimens mâles afin de les amadouer en jouant de mes charmes, ce qui fait bien marrer Anthony. Celui-ci se permet d'ailleurs certaines libertés en frôlant d'un peu trop près mes fesses sous prétexte de devoir

passer derrière moi ou encore en posant la main dans mon dos trop souvent pour que ce soit naturel. En temps normal, je me serais amusée d'une telle situation jusqu'à en profiter, mais... en temps normal, je ne bosse pas et surtout je ne suis pas si proche de... *lui*. J'avoue que là, ce cher Anthony commence à me mettre mal à l'aise et l'envie de lui foutre la gueule en travers du miroir au-dessus du comptoir devient de plus en plus prégnante.

D'ailleurs, il ne faut pas plus de cinq minutes pour que mon voisin de gauche semble ressentir le même besoin. En effet, Caleb agrippe soudain brutalement mon bras pour échanger nos places et fonce sur son collègue. Quelques paroles murmurées à son oreille plus tard, Anthony reprend son service, le visage fermé et les mâchoires contractées.

Quant à moi, c'est mon être entier qui se crispe à en avoir mal. *Comment ose-t-il jouer les jaloux ?* Ce sentiment, je le connais que trop bien pour avoir partagé chaque minute de ma vie avec lui ces dernières années. La jalousie ne naît pas d'un simple contact qui au final restera éphémère, elle naît d'une trahison, d'un mensonge qui devient une certitude au point de transformer un simple sourire en coup de poignard. Au point de pervertir chaque geste tendre en blessure, chaque corps à corps en bataille sanglante et chaque parole en poison. Lui ne connaît rien à la jalousie, la vraie.

S'apercevant de mon blocage, Caleb se stoppe et me dévisage. Je crois que c'est la première fois de ma vie que je hais à ce point une personne. Viscéralement. Je sens ma lèvre supérieure se retrousser légèrement sous l'effet de la colère. Un éclair d'incompréhension zèbre son regard, ses sourcils se froncent. Il tente alors un pas vers moi quand une petite masse rousse s'interpose entre nous.

— Karys, je te remplace. Va prendre l'air, déclare alors Milyia.

Je ferme les paupières pour sortir de ma transe et les rouvre aussitôt.

— Ça va aller, ma Creepy...

— Maintenant !

J'arque un sourcil. Depuis quand est-elle devenue aussi autoritaire avec moi ? Je vais devoir le calmer le petit pimousse ! Néanmoins, je suis forcée de constater que son intervention tombe à pic, car déjà je ne songe qu'à mettre le plus de distance entre lui et moi.

— Bien, mon capichef !

Je n'ai même pas encore quitté le bar que j'entends sa voix partir dans les aiguës.

— Mais t'es con ou t'es con ! Je t'avais dit de ne....

Ses paroles se perdent dans le brouhaha et c'est tant mieux. Je les ai bien méritées mes cinq minutes de pause maintenant...

* * *

Épuisée. Lessivée. Cuite ! Je n'en peux plus ! Je referme sans bruit la porte de l'appartement d'Anthony et enfille mes chaussures dans le couloir. Cette soirée – si on oublie mon essai lamentable en tant que barmaid – fut un succès. Leslie n'a pas arrêté de nous remercier et a promis de nous engager pour ses vingt ans. Deux ans ne seront pas de trop pour m'en remettre ! Non, je mens. Si je pouvais, je recommencerais dès demain. Je m'appuie sur le mur un instant, ferme les yeux et souris. Je suis fière de Solène et moi, fière d'avoir aussi bien géré notre premier gros contrat.

— Dois-je l'augmenter pour ses heures supp ?

J'expire lentement.

— Tu devrais, réponds-je d'une voix lasse, de petits à côté pareils doivent être encouragés.

Je rouvre les paupières. Caleb est adossé au mur, lui aussi. Ses yeux sombres me sondent sans toutefois faire preuve d'animosité.

— Tu es sûre ? Je t'ai connue plus bruyante.

J'incline la tête sur le côté, mords ma lèvre avant de laisser échapper :

— Tu sais à quel point j'adore être bâillonnée.

Il ne pipe mot, et nous nous affrontons du regard en silence. Je suis bien heureuse d'être aussi fatiguée, mes émotions ont au moins le mérite de rester tranquilles.

— Pourquoi tu es là, Caleb ?

— Je te l'ai dit, tu n'aurais pas dû revenir. Il fallait rester à Nice.

Nice ? Comment est-il au courant ?

— Revenir ? Mais je ne suis pas *revenue*, Caleb, du moins pas pour toi. C'est juste mon karma de merde qui s'est encore foutu de ma gueule. Crois-moi j'aurais préféré bosser dans tous les clubs de Paname plutôt que le tien.

— Le résultat est le même. Tu es là. Je suis tout sauf un gentil garçon, ma jolie Perle, je t'ai laissé t'en sortir une seule fois. Une fois qui était déjà de trop.

— Qu'est-ce que tu me veux ? soupiré-je, vide de forces.

— Toi. Ton corps. Ton cœur. Tout ce qui m'appartient. Te faire payer aussi.

Je me redresse alors et parcours lentement les quelques mètres qui nous séparent. Ma main se pose sur sa ceinture abdominale avant de remonter doucement jusque sur sa poitrine.

— Me faire payer d'être partie à la mort d'Adam ? chuchoté-je. Réponds à ma question : penses-tu sincèrement mériter mieux ?

Ses lèvres s'incurvent, un rictus carnassier lui dévore le visage. Sa paume englobe la mienne avant de suivre la courbe de mon bras, puis de mon épaule pour venir enserrer ma nuque. D'un coup sec, il rapproche mes lèvres des siennes.

— Je m'en carre, ma Vipère. Ton amour est à moi, que je le *mérite* ou non.

— Mon amour ? L'unique sentiment que je ressens pour toi est la haine, Caleb. Tout le contraire de l'amour...

— Le contraire de l'amour n'est pas la haine, mais l'indifférence. Alors, déteste-moi dans la pénombre de tes nuits, exécute-moi du fond de tes draps, maudis-moi quand mon corps dominera le tien... je me nourrirai de ta haine comme d'un délicieux nectar. Tu peux te taper tous les abrutis que tu voudras, ils ne feront que glisser sur ta peau, glisser sur les empreintes que j'y ai moi-même gravées.

Son souffle sur ma bouche, sa chaleur se mélangeant à la mienne, sa présence à la fois écrasante et apaisante... rien n'a changé. Tout me replonge dans cette transe que lui seul m'impose. Même ses mots ne m'angoissent pas alors qu'ils le devraient.

Mon front tombe sur son torse, je me sens si fatiguée. Ses doigts en profitent aussitôt pour s'emmêler dans mes cheveux. Je frotte délicatement ma joue sur son tee-shirt... non, rien n'a changé. Caleb a toujours été là, tapi dans la moindre goutte de mon sang à parcourir chacune de mes veines, à occuper chacune de mes pensées, à...

— Reste avec moi, murmure-t-il.

Je ricane doucement, puis relève le visage.

— Ça n'arrivera pas, Caleb.

Je me détache lentement de lui avant d'ajouter :

— Je choisirai toujours le bonheur, et toi, tu es incompatible avec le mien.

J'ignore son expression brisée vite remplacée par une rage sourde et me retourne sans plus un regard vers lui.

Chapitre 7

Caleb

« *Penses-tu mériter mieux ?* », quel verbe dénué de sens que *mériter*. Plus rien ne se *mérite* dans ce monde sclérosé qu'est le nôtre. Le malheur fuit les âmes sales, préférant s'acharner sur cette pureté pourtant déjà si faible. La chance choisit la facilité, trop épuisée pour inverser les rôles. Quand une femme battue ayant tué son mari termine en taule alors qu'un homme participant indirectement à un génocide finit, lui, ses jours au chaud entre ses murs, on est en droit de se demander si ce mot a encore sa place dans notre langage actuel. Pour le coup, mériter mériterait bien d'être relégué dans un catalogue intitulé *beaux souvenirs* avec ses copains justice et équité.

Alors ouais, elle mérite d'être heureuse. Et non, je ne le mérite pas. Mais je m'en fous. Le sacrifice, je ne le connais que trop bien. Assez pour savoir que jamais je ne sacrifierai mon besoin d'elle, même pas pour son propre bonheur. J'ai tenté une fois de la laisser partir et pourtant, ma jolie Vipère est encore de retour, à ondoyer sous mes yeux jusqu'à sentir sa présence se resserrer inexorablement autour de ma trachée. Si ce n'est pas une preuve que ce monde débloque : renvoyer entre mes mains souillées cet être si confiant et plein de vie.

Je ne la mérite pas. Elle mérite mieux. La nature peut être tellement cruelle parfois, car s'il y a une chose dont je suis certain c'est que son existence entière m'appartient... tout comme la mienne ne m'appartient plus...

Je remonte le col de mon cuir, les yeux fixés sur cette chevelure bleue qui s'agite dans le dos de sa propriétaire au loin. Je divague quelques secondes sur ce corps devenu voluptueux, sur ce cul élargi d'assez de centimètres pour me transformer en clébard, sur ces cuisses qui ne demandent qu'à être marquées de mes doigts... et sur ce cœur qui se croit suffisamment fort pour espérer me tenir hors de portée.

Mon ombre se fond dans celles des rues, dans l'air froid de la nuit quand je n'aspire qu'à disparaître dans sa chaleur. Voilà à quoi j'en suis réduit. Traquer celle qui devrait être à mes côtés, fuir une menace et en devenir une moi-même pour la seule personne que j'ai jamais aimée. Parce que oui, je l'aime cette folle furieuse. Je suis bien trop fataliste sur mon sort pour ne pas avoir compris dès le départ qu'elle incarnait cette part cruelle de mon destin, celle qui ne cesserait de me punir. Et comme un camé inexorablement à la recherche de ce qui le fait plonger, je me suis accroché à ce châtiment qu'elle représentait, qu'elle représente toujours d'ailleurs. Je pourrais, je *devrais* la laisser me fuir encore, mais la vie s'est acharnée à faire de moi un enfoiré égoïste. J'ai cessé de lutter le jour où j'ai décidé de poursuivre cette folie avec ma Perle. Alors je vais continuer de l'aimer à lui en faire mal. J'ai conscience quelque part de me venger sur elle de ce que l'on m'inflige, et même de ce que j'ai moi-même pu infliger. Seulement, je ne vois que cette manière pour qu'elle ne m'oublie jamais...

Ses talons claquent furieusement sur l'asphalte, répercutant sur la ville entière cette assurance qui lui sert de barrière, dissimulant toutes les facettes à la fois colorées et sombres de sa personnalité. Et c'est bien mieux ainsi. Je veux être le seul à en caresser chaque contour lisse, chaque arête acérée.

Son téléphone sonne. Je la regarde souffler alors qu'elle le cherche au fond de son sac à main. Elle décroche enfin et sa voix, même lointaine, me fout un coup violent dans l'estomac... cette voix capable de sortir les pires saloperies comme des paroles à retourner mon cœur contre son proprio

pour le faire sien. Comme lorsque mes yeux l'observent avec un dégoût non dissimulé agiter ses bras dans tous les sens pour attirer l'attention d'un crétin qu'elle devait sûrement rejoindre. Le mec s'approche d'elle avant de l'embrasser à pleine bouche. Je ferme les paupières sous le flot de haine pure qui me submerge. Cette envie de la faire souffrir refait surface, étouffant le peu de bon qui restait en moi.

Encore une fois, elle ne le *mérite* pas et je le *mérite*. Mais encore une fois, le monde est pourri et surtout... le monde s'en fout de nos âmes en peine.

De retour chez moi, je chope la bouteille de tequila qui traînait sur le comptoir de la cuisine et porte le goulot à mes lèvres. Je stoppe la descente du liquide brûlant dans ma trachée uniquement quand je le sens cramer aussi l'intérieur de mes artères. Seulement, l'alcool devient insuffisant pour noyer ma rage. Si je n'avais pas été témoin tellement de fois des ravages des paradis artificiels, je crois que je serais capable de me foutre une aiguille direct dans les veines. Heureusement ou malheureusement – tout dépend du point de vue – la vision d'Adam dans ses plus mauvais jours me vrille encore trop les tripes pour ne serait-ce que songer à cette solution. Le souvenir de mon ami finit de parfaire cette soirée sordide. Les membres ankylosés par l'alcool – à moins que ce ne soit par ce fichu destin qui m'emprisonne de plus en plus dans le creux de sa paume implacable – je titube jusqu'à la porte de la chambre de celui qui fut le seul à réellement tout savoir de moi. Mon poing s'abat féroce sur le bois. S'ensuivent un second, puis un troisième et encore un autre. Je rugis entre les murs quand une pluie de coups désespérés secoue violemment le panneau. Mes articulations saignent et mes forces me lâchent enfin. Vidé et temporairement apaisé, je parviens à me traîner jusque mon lit où je m'enfonce dans une inconscience salvatrice.

Une sonnerie retentit tout à coup, s'écrasant douloureusement sur les parois de mon crâne. Je grogne en attrapant mon portable et grogne toujours au moment où je décroche.

— Oula ! J'en connais un qui a dû abuser cette nuit, glousse une voix douce.

J'inspire profondément et tente d'adoucir la mienne.

— J'ai surtout bossé jusqu'à pas d'heure. Il y avait un monde de dingue, hier soir. Merde... je suis en retard, c'est ça ?

— Étant donné que nous sommes dimanche, oui tu es en retard, gros malin.

— Désolé Emma, je file sous la douche et j'arrive.

— Pas de souci. Je m'inquiétais juste. À tout à l'heure, mon amour ! dit-elle joyeusement avant de raccrocher.

Bienvenue dans mon monde, celui où personne ne mérite d'être heureux.

Chapitre 8

Karys

5 ans plus tôt,

Ma seconde nuit avec Caleb Andersen. Je l'avais pisté jusqu'à une fête étudiante. Après avoir littéralement viré une pouffe qui s'agrippait à son cou comme une goule en manque de sang, j'étais parvenue – avec une facilité déconcertante, il faut bien l'avouer – à finir dans sa chambre. Chambre où j'avais passé un long, très long moment à prendre mon pied.

Ma troisième nuit avec Caleb Andersen. J'étais en compagnie de Milyia et d'Adam et cette enflure avait fait semblant de ne pas me reconnaître pour mieux m'appeler le soir même, la queue entre les jambes, afin de le rejoindre dans l'obscurité de ses murs. Et là encore, j'avais passé un long, très long moment à prendre mon pied.

La quatrième fois. Rebelote : on fonce dans la chambre, on se saute dessus comme des sex-addicts privés de contact humain depuis des années et ensuite viennent les orgasmes à répétition. Bref, je prends mon pied etc... etc...

Dans ce cas, où est le problème, me direz-vous ? Pourquoi se plaindre alors que j'ai les mains attachées au pied du lit de mon amant pendant que celui-ci s'applique à faire de mon corps sa nouvelle œuvre d'art ? Parce que bon, faut pas déconner, le mec c'est du travail d'orfèvre qu'il exécute sur mes terminaisons nerveuses...

Pourquoi, hein ? *Pourquoi ?*

Eh bien sûrement, car, *lui*, ne le prend pas son pied ! *Jamais !* Jamais il n'a joui ! Il ne s'est même pas donné la peine de me pénétrer une seconde fois, ce petit con ! Et malgré tout, je commence à être sacrément frustrée ! Un peu comme si, on vous offrait un Kinder Bueno, mais sans la crème à l'intérieur, ou comme un épisode de *L'Arme Fatale* sans Riggs. Impensable ! Et là, ma chair réclame plus, beaucoup plus.

Si au début, je n'ai pas voulu le bousculer de peur qu'il me file entre les griffes, je pense que le temps de la patience est révolu.

J'ouvre la bouche, prête à foncer dans le tas, quand mes paroles sont devancées par un gémissement anormalement rauque. Les lèvres de Caleb se posent habilement sur mon intimité, remballant au passage ma tentative de rébellion. Bon, ça peut attendre encore un peu.... Après tout, ne jamais interrompre un artiste en plein travail. Un coup de langue d'une expertise à couper le souffle... bah, me coupe le souffle justement. Je tourne la tête et l'enfonce dans le matelas afin de parer au cri qui menace de s'échapper de ma gorge. Un grondement sourd vibre sur la peau de mes cuisses et me fait sursauter. Au même moment, Caleb cesse tout et remonte lentement jusqu'à mon visage. Sa main enserme ma mâchoire pour m'obliger à le regarder. Je suis aussitôt plongée dans une mer noire d'une immensité infinie, une lumière semble y vaciller au loin comme en pleine tempête. Durant un instant, j'oublie où je me trouve et me surprends à espérer avec force que cette faible lueur se rapproche jusqu'à m'embraser entièrement.

— Ne te détourne jamais, grogne-t-il en plantant ses incisives dans mon cou. Je veux...

Oh non ! Pitié ! S'il me dit qu'il veut voir mon plaisir, je lui éclate de rire à la tronche.

— ...ressentir à travers toi. Je veux éprouver la moindre de tes sensations. Montre-moi ce qu'est vraiment le plaisir, montre-moi ce qu'est le véritable abandon.

Pour le coup, la dimension de ses paroles me paralyse totalement. Pour la première fois de ma vie, je suis bouche bée et dans l'incapacité de rétorquer quoi que ce soit. Au-delà de ses mots, aux premiers abords d'une sensualité affolante, je perçois une vraie souffrance. J'ignore si côtoyer Milyia m'a rendue plus réceptive aux âmes perdues. En revanche, la douleur qu'il vient d'infliger à la mienne est, elle, bien réelle.

Caleb se redresse alors légèrement. Un regard d'abord insaisissable vient chahuter mon cœur, puis... un autre, indécidable à première vue, le griffe avant de l'envelopper dans un étrange voile de coton.

Perturbée par mes propres émotions, je décide d'agir comme je le fais toujours. Par instinct. Mes jambes s'enroulent autour de sa taille, ramenant son bassin contre moi. Mon unique réflexe en cet instant est de le sentir au plus près, dans l'espoir de... je ne sais même pas en fait. Juste le sentir davantage.

Seulement, j'ai oublié que j'avais affaire à un mec et que la subtilité d'un geste tendre devait sûrement lui être étrangère. Encore plus avec une gonzesse nue dans son lit. Cet abruti entame de lents mouvements, frottant son érection, emprisonnée dans ce maudit boxer, contre mon entrejambe affamé. Sale con ! Quand je pense qu'il me refuse mon dessert et que cela ne l'empêche pas de l'agiter sous mon nez !

— Arrête de gémir, ricane-t-il.

Je fais ça, moi ?

— Tu sembles frustrée, continue-t-il sur le même ton, ma jolie Vipère en voudrait-elle plus ?

Ah bah si c'est si gentiment proposé...

— Tu veux des sensations ? Mes sensations ? Plonge en moi et tu les ressentiras toi aussi.

Caleb enfouit soudain son nez dans mon cou, se dérochant ainsi à mon regard. Son dos se soulève lorsqu'il prend une profonde inspiration, à croire qu'il se tape un rail de coke à même ma peau. Son souffle devient brusquement plus haché et sa voix plus tranchante.

— Je regrette. Tu ne mérites pas.

Je suis de nouveau paralysée. De colère cette fois. Je ne le mérite pas ? WTF (2) ?

Un élan de rage engloutit la tendresse qui m'avait plus tôt envahie. Quelle gourde je suis ! Je ne pensais qu'à le câliner comme un animal blessé et lui ose me sortir ça ? Il se prend pour un étalon de compétition ? Il prend sa queue pour du matériel de précision tout droit sorti de la NASA ? Connard de mec ! Un animal blessé ? Un putain de chien, ouais !

— Détache-moi, dis-je froidement.

Sa langue s'amuse à courir le long de ma gorge...

— Certainement pas. Tu fais une victime si alléchante.

... puis remonte taquiner mes lèvres. Je les ouvre en un sourire cruel et d'un coup sec, attrape sa langue entre mes incisives. Il tente de se reculer, mais je raffermis ma prise. Mes commissures s'étirent sournoisement à leur maximum quand ses yeux me poignent.

— Détache-moi si tu tiens à goûter d'autres femmes après moi.

Bon, c'est à peu de choses près ce que ça donne. Pas facile de parler avec la langue d'un mec enragé entre les dents !

Au lieu de s'exécuter, Caleb enfonce ses coudes de chaque côté de mes tempes. Il s'allonge ensuite sur moi, son poids pesant entièrement sur mon pauvre corps avant de... s'immobiliser.

Super, nous voilà bien...

Ses pupilles s'assombrissent davantage – chose que je pensais impossible – me sondent avec insistance et me dévorent... pendant une éternité. Ma mâchoire commence à s'engourdir, contrairement à mon palpitant rendu fou par les deux billes noires qui me font face. Lentement quelque chose change dans sa façon de m'observer, un métal en fusion se fond dans l'onyx de ses iris et l'impression dingue de le sentir se répandre dans mes propres veines noie ma rage. Une nuée de frissons sur mon épiderme accompagne cet index qui, tout à coup, semble vouloir partir à la découverte d'un territoire déjà conquis. Sans dévier son regard du mien, Caleb caresse délicatement l'intérieur de mes cuisses. Sa main sinue sur la chair de mon ventre, épouse les formes de ma poitrine pour se poser sur ma joue. Puis, avec une douceur qui m'anéantit, ses lèvres rejoignent les miennes. Sa langue force le passage et me contraint à le relâcher pendant que ses doigts s'emmêlent dans mes cheveux. Une larme perle entre mes cils. Une saloperie de larme menace de couler à cause de lui, à cause de cette affection désarmante qu'il met dans sa façon de m'embrasser. Ma bouche, mon corps ont eu plus que leur lot de baisers en tous genres. Mais jamais... jamais un homme n'avait fait preuve d'une réelle tendresse envers moi, du moins aucun homme que je ne sois obligée d'appeler papa. Mon visage maintenu dans l'étau de ses paumes, ma peau recouverte de la sienne, j'ai l'impression de découvrir ce qu'est censée être une étreinte. Rien à voir avec cet échange de chaleur humaine, de souffles ou de fluides. Dans les bras de Caleb, je touche enfin du doigt cette sensibilité que je n'avais fait qu'enterrer au contact d'autres membres du sexe opposé.

Mes membres se transissent subitement de froid quand il s'éloigne. En silence, il dénoue mes poignets. Libérée de mes entraves, je me rassois sur le matelas, l'esprit complètement à l'ouest. Caleb se lève et passe un jean, conservant son torse nu, avant d'attraper mes chevilles pour m'attirer sur le rebord du lit. Il s'agenouille alors entre mes jambes tout en me dévisageant gravement.

— Tu as pris mes paroles à l'envers, Karys. Tu ne les as pas comprises, soupire-t-il. Mais tant mieux dans un sens...

— Ne me prends pas pour une idiote, le coupé-je, tu refuses de me pénétrer et tu as cette fixette insensée à propos de mon plaisir. Il n'y a qu'à voir cette manière que tu as de me contempler quand tu t'acharnes, parce que je ne vois pas d'autre mot, à me faire jouir. Je suis loin d'être conne, tu sais. Tout ça cache ou un traumatisme ou un sérieux problème mental, quoique je penche plus pour la première option.

— Pourquoi es-tu encore là dans ce cas ?

— Peut-être que je suis encore plus dingue que toi. Ou peut-être que je préfère composer avec tes casseroles plutôt que sans... Ou peut-être que ma folie a besoin de la tienne.

Un sourire triste trace des lignes amères sur son visage. Il se met debout et m'attire contre son torse. Je le sens coller son nez dans mes cheveux.

— Ou peut-être ai-je besoin de ta folie pour faire taire la mienne, murmure-t-il.

Mon cœur se serre, bien qu'une nouvelle fois, le véritable sens de ses paroles m'échappe. Je me blottis contre lui, encore en proie à ce réflexe de le rassurer.

Je suis en train de me demander si je ne vais pas devenir la nouvelle mère Thérèse avec des cas comme lui et Milyia entre les pattes quand il s'arrache à mon étreinte.

— Habille-toi, j'ai besoin d'un cocktail, dit-il en me jetant mes sous-vêtements au visage.

Je riposte par un doigt d'honneur et une insulte de mon cru.

— Et tu fais quoi de ta règle « jamais en dehors de l'appart » ?

— Parce que tu crois que je vais payer pour un cocktail alors que j'en fais à longueur de soirée ? J'ai tout ce qu'il faut ici.

— Oh, une balade nocturne dans la cuisine, au clair d'une lumière artificielle. Rien à dire, tu es vrai gentleman, toi !

Il se rapproche au moment où je suis penchée, le cul en l'air afin d'enfiler mon shorty, et me claque généreusement la croupe.

— T'as pas idée, bébé.

Je grimace. Dieu que j'ai horreur de ce surnom !

Caleb disparaît de la chambre alors que je suis à quatre pattes, à la recherche de ma jupe.

Ce soir-là, en rentrant chez moi, j'ai encore retrouvé une perle rose accrochée au porte-clefs de mon sac à main.

Ce soir-là était ma cinquième nuit avec Caleb Andersen.

Ce soir-là, je suis tombée amoureuse.

(2) What The Fuck ?

Chapitre 9

Karys

Présent,

La puissance d'un souvenir est étrange quand on y pense. Une essence immatérielle capable de vous transporter ou, a contrario, vous terrasser. Un événement passé qui refuse de se fixer sur le fil du temps, persiste à accompagner vos actes présents et parfois même influence votre futur. Qu'il soit un brouillard éthéré ou une douleur lancinante, un souvenir reste cette part de nous que l'on ne pourra jamais fuir. Celle qui déterminera bien des aspects de notre personnalité.

Plus j'y réfléchis et plus je me dis que l'être humain est quand même sacrément débile. Des millions d'années de souvenirs et nous nous obstinons à répéter les mêmes conneries, encore et encore. Comme moi. En cet instant précis. Que Diable fais-je ici ? Dans cette rue qui doit, elle aussi, se rappeler de moi pour avoir vu des morceaux de mon cœur s'écraser lamentablement sur son fichu pavé. Pourquoi suis-je revenue ? L'espoir ? Peut-être. La folie ? Sûrement. J'ignore si je veux me convaincre de continuer à repousser Caleb ou si justement je cherche une excuse pour justifier mon besoin de le retrouver. Le simple fait d'avoir été dans ses bras – aussi fugace fut l'instant – a bouleversé mes certitudes. Quoi qu'il en soit, je ne peux m'empêcher de croire. D'avoir foi en lui. Oui, sur ce même trottoir où je l'ai haï pour la première fois, je me surprends encore à avoir foi en lui.

Je relève alors les yeux pour me retrouver deux ans en arrière. Quand je dis que l'être humain est débile... Caleb apparaît au coin de la rue, vêtu, comme toujours, d'un jean et de son cuir. Quelques mèches brunes retombent sur ses yeux qui ne laissent pas apparaître le moindre sentiment. Rien. Le néant. Du moins, pour les autres. Je me recule afin de m'effacer de sa ligne de mire et me poste derrière un muret. En l'observant approcher de cette saleté de porte, je remarque alors ce que je refusais de voir depuis le Lampon. Sa lumière, ma lumière, qui, bien que ténue, rendait ses iris sombres si vivants, a disparu. Je le déteste. Ma colère devrait prendre toute la place, surtout maintenant que je sais mes infimes espoirs morts et enterrés. Mais non, au lieu de ça, une force supérieure semble s'acharner à trouver la moindre faille chez moi en me dévoilant tout simplement celles qui le composent. *Bordel, je ne devrais pas être là !*

Enfin à destination, sa main se lève afin de presser la sonnette quand il stoppe soudain son geste. Son visage se tourne de quatre-vingt-dix degrés, droit sur... moi. Durant quelques secondes, le choc de nos regards se heurtant puissamment souffle tout autour de nous. Ni l'un ni l'autre, nous ne bougeons. Mes paumes contractées sur mon sac à main tremblent de tellement de sensations diverses que je peine à me contrôler de ne pas me ruer sur lui et laisser mes nerfs exploser sur ce visage aussi beau que traître. Un éclair fugace de panique tord ses traits, vite remplacé par une grimace de rage. Sa fureur trouve écho dans la mienne, un voile pourpre couvre ma vue ne me laissant plus qu'entrevoir la souffrance et la peine qu'il me cause une seconde fois. J'y ai cru, putain j'y ai cru ! J'ai toujours choisi de voir le meilleur, en toutes circonstances. Et cet enfoiré a réussi à retourner ça contre moi. Encore. Il ne m'aura fallu que quelques secondes en sa compagnie pour que mon cerveau ne sache plus comment penser.

Caleb avance d'un pas dans ma direction, l'air grave et profondément ennuyé. *Ennuyé ? Sale con !* J'hésite une microseconde à accepter la confrontation, juste pour pouvoir lui hurler dessus à loisir et

planter mes ongles dans sa peau. Toutefois, je ne suis pas certaine d'être en mesure d'écouter ses explications, de l'entendre me révéler que ce qui hante mes cauchemars relève bien du réel. Le sort décide pour moi quand la porte s'ouvre sur lui. Obligé de faire face à son interlocuteur, il me délaisse et se détourne à contrecœur. Mes poumons se vident aussitôt, libérés du joug de sa présence destructrice. *Je dois m'en aller !* Ce mec me bouffe de l'intérieur, dévore le meilleur pour ne laisser que le pire me pourrir les entrailles. Qu'il reste dans son enfer, je préfère la vie. Je tourne les talons aussi sec et cours m'engouffrer dans la première station de métro sur laquelle je tombe.

Une fois chez moi, un malaise m'envahit. L'aura étouffante de Caleb s'étend jusqu'entre mes murs. À moins que ce ne soit son regard blessé et perdu qui cherche à me hanter. *Blessé ? Dans quelle réalité virtuelle je me crois ?* Caleb est bien trop Caleb pour ça. J'ignore pourquoi il tient tant à me garder près de lui. Pendant un moment, j'avoue avoir eu la faiblesse de croire que c'était par amour, mais je suis forcée de me rendre à l'évidence. Tout n'est qu'une question de domination avec lui. De domination et de possession.

D'un coup de tête, je fourre quelques affaires dans un sac, attrape les clefs de ma vieille coccinelle et décide lâchement de fuir chez mes parents après leur avoir envoyé un message pour les prévenir. Sur la route, je chante à tue-tête sur Roman Holiday de Halsey, fenêtres ouvertes et décibels en liberté – un peu trop d'ailleurs. Je distribue des sourires, tire la langue ou envoie des doigts d'honneur aux automobilistes selon que leurs têtes me reviennent ou pas. Je parviens même à récupérer un numéro de téléphone d'un mec qui passait dans la rue alors que j'étais coincée dans un embouteillage en pleine capitale. Soi-disant que ma petite danse sur mon siège l'aurait inspiré... Je mets deux fois plus de temps à sortir de Paris qu'à parcourir les vingt kilomètres qui mènent à la maison de mon enfance.

Je gare mon antiquité dans l'immense allée devant le garage. Mon père sort aussitôt, me sourit tendrement avant de lancer un regard suspect à ma pauvre voiture.

— Elle fait encore plus de bruit que la dernière fois, remarque-t-il en ouvrant le capot situé à l'arrière.

— Change de refrain, Papa. Tu dis ça à chacune de mes visites, soufflé-je en m'extirpant de l'habitacle.

— Preuve qu'il est temps de changer de voiture. Laisse-moi t'en racheter une... avec une direction assistée au moins. Je risque la crise cardiaque à chaque fois que tu fais un créneau, hausse-t-il le ton, le nez dans le moteur.

— Comment je ferais mon sport quotidien après ? rétorqué-je. Et laisse mon bébé tranquille. Je t'interdis de me séparer d'elle.

Je le rejoins, passe un bras sur ses épaules carrées et embrasse sa joue. Mon humeur se radoucit aussitôt en voyant cet homme aux cheveux poivre et sel. Ses yeux du même vert que les miens me couvent avant de se plisser accentuant davantage ses pattes d'oies.

— Je suppose que je ne devrais pas vraiment m'en étonner, mais pourquoi ce changement de style ? demande-t-il en faisant allusion à ma récente teinture bleue.

— Une envie, réponds-je, en haussant les épaules.

— Toutes les envies ne doivent pas forcément être assouvies...

— Mat' ne va pas lui bourrer le crâne avec tes sottises !

Je pousse un cri de joie en me retournant sur ma mère et fonce dans ses bras qui se referment immédiatement avec force sur ma taille. Dans mon dos, j'entends mon père grogner un « telle mère, telle fille ». Il referme le capot de mon engin de mort, selon ses dires, dépose un baiser sur ma tempe,

puis celle de ma mère et attrape mon sac sur le siège passager.

— Je vous attends à l'intérieur, bougonne-t-il, après avoir levé les yeux au ciel en entendant ma mère complimenter ma coiffure.

— J'avais peur que tu sois de garde, aujourd'hui, dis-je en me détachant de son étreinte.

— Non, mon chat. Je suis off, ce dimanche.

Hélène Léry est gynécologue dans une clinique privée près de Neuilly, compromis entre un cabinet et le milieu hospitalier. Ses horaires, bien que souvent décalés, restent tout de même compatibles avec une vie de famille. Mon père étant responsable marketing d'une grosse boîte, lui et ma mère sont très souvent débordés. Je me demande encore comment ils ont réussi le tour de force de ne jamais avoir été absents durant mon enfance et mon adolescence. Pas une seule fois, ils ont manqué un événement important ou ne serait-ce qu'une réunion parents-profs. Bon, sur ce dernier point, j'aurais préféré qu'ils ne soient pas si assidus... Bien que je frôlasse l'excellence dans toutes les matières, mes enseignants déploreraient mon caractère trop explosif. Un trait de ma personnalité que ma mère a toujours encouragé. Je me souviens encore du jour où elle a « conseillé » à l'un de mes professeurs de nous permettre de briller de couleurs jusqu'alors inconnues plutôt que de nous restreindre à une palette triste de nuances de gris. Juste avant d'ajouter un « Vous devriez essayer. Regardez votre tête, on dirait qu'on vous mène à l'abattoir » sous les yeux dépités de mon père. Maman... ma folle furieuse.

Je suis sa petite silhouette jusque dans les murs de notre maison. Ses longs cheveux noirs s'agitent dans son dos. Elle se retourne soudain, pose un regard azur sur moi, puis me tend une main que j'attrape immédiatement. Lorsque nous pénétrons à l'intérieur, je ne peux empêcher un sourire de fleurir sur mes lèvres. C'est... le bordel, comme d'habitude. Aucun élément de décoration ne s'accorde avec les autres, aucun espace n'est inoccupé, aucune couleur n'est assortie au reste. Et j'aime ça. Cette maison vit, exhale d'un bonheur vif et truculent.

Mon père réapparaît, un immense sécateur dans les mains.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? m'étonné-je. Tu as horreur de ces choses-là en général. C'est pour ça qu'on paie un jardinier, d'ailleurs.

— Que je paie un jardinier, tu veux dire. Je vais juste tailler les haies chez Iris. Hier, je l'ai trouvé en équilibre sur un escabeau à tenter de couper une feuille de la taille d'une pièce de monnaie. J'ai dû la menacer et lui piquer son outil. C'était ça ou prendre le risque de la retrouver à l'hôpital. Je comprends de qui Milyia tient son obstination...

Mamie Iris est la grand-mère ou plutôt la mère de substitution de ma Creepy. Comme l'a si bien précisé mon père, cette femme est dotée d'un caractère bien trempé, voire en acier trempé même. Après avoir perdu son mari jeune à cause d'un cancer, puis sa fille tombée dans ce cercle infernal qu'est la dépendance, elle s'est retrouvée seule à élever sa petite fille. Je ne pense pas me tromper en déclarant qu'elle est un exemple pour beaucoup d'entre nous même si, clairement, j'espère ne jamais passer par ce qu'elle a vécu.

— Attends, je viens avec toi. Cela fait plusieurs semaines que je ne l'ai pas vue. J'ai envie de lui faire un bisou.

— Pas la peine, intervient ma mère. On l'a invitée pour un barbecue ce soir.

— Génial ! Je vais prévenir Milyia, si elle veut ...

— Déjà fait, me devance-t-elle.

Je l'interroge du regard. *C'est fiesta chez Karys et je suis la dernière au courant ?*

— Quand j'ai su que tu venais, j'ai eu envie qu'on se retrouve tous ensemble. Et puis, je n'ai toujours pas vu son copain. Si ce mec a réussi à la faire tomber amoureuse, il doit forcément valoir le

coup d'œil !

T'as pas idée, maman...

— En attendant, je comptais aller à un cours de Zumba, tu m'accompagnes ? me propose ma mère.

— Et comment ! Bouger ses fesses en rythme et en plus mater un beau prof tout transpirant, je plussoie et plutôt deux fois qu'une !

— Karys ! Attends au moins que je sois sorti avant de balancer ce genre de conneries !

J'adresse une moue contrite à mon tendre paternel qui ne s'est pas encore fait à l'idée que oui, je suis en âge de baver sur le sexe opposé, et ce, depuis quelques années déjà. Mes parents ont deux façons différentes de voir l'éducation, ce qui n'est pas plus mal dans un sens. Ainsi, j'ai trouvé un juste milieu, mon juste milieu entre devenir une femme avec un balai fiché un peu trop profondément dans l'arrière-train et la parfaite déjantée.

Une fois mon adorable, mais néanmoins rabat-joie de papa parti, nous nous changeons et filons à la salle de sport la plus proche. Lorsque j'habitais encore chez mes parents, nous allions souvent toutes les deux nous défouler à des cours de Zumba. Qu'on se le dise, je n'aime pas le sport toutefois, observer ma mère tenter – et je dis bien tenter – de copier les pas du prof vaut tous les sacrifices du monde. Quatre-vingt-dix pour cent du temps, je repars sans avoir pu suivre le moindre mouvement avec, cependant, des abdominaux en béton à force d'avoir ri.

Le soir, c'est en sautillant sur place malgré mes courbatures que j'ouvre la porte sur Mamie Iris, Milyia et Soen. Ma meilleure amie ouvre ses bras pour m'inviter à un câlin. Pour la faire râler, je l'ignore et enlace aussitôt son aïeule.

— Saleté, siffle ma peste.

— Mia, intercède Iris alors que j'adresse un discret majeur à ma Creepy, tu vois Karys presque tous les jours !

— Mouais, ça risque de changer, maugrée-t-elle.

Je me détache de l'étreinte de mamie et embrasse ma Milyia sur la joue en ricanant. Je m'approche de Soen pour faire la même chose, mais celui-ci m'évite en me fourguant une cocotte dans les mains.

— J'ai préparé quelques accompagnements pour la viande, informe joyeusement la grand-mère de Milyia, avant de filer dans le jardin où se trouvent mes parents.

— Quelques ? grimacé-je, en soulevant le plat devant peser plus lourd qu'une de mes cuisses entières.

Nous les rejoignons à notre tour. Alors que je dépose les préparations d'Iris sur la table déjà dressée, ma mère, habillée d'une longue tunique jaune et orange sur un pantalon de lin blanc, vient immédiatement à la rencontre de notre couple phare. Le pauvre Soen n'a pas le temps de comprendre ce qui lui arrive qu'il se retrouve coincé entre deux petits bras frêles. Je penche mon buste pour apercevoir sa tête. Son air à mi-distance entre la fureur, l'étonnement et la résignation me fait hurler de rire. À la vitesse de l'éclair, je décoche mon portable et le prends en photo sous ses yeux criant toutes les insultes qu'il ne peut décemment pas me jeter en pleine figure ici.

Une fois les démonstrations d'affection de maman taries, place aux câlins pour Milyia. Étant habituée à ce genre de débordements – notamment avec moi – ma meilleure amie lui rend avec une joie non dissimulée son étreinte. Étreinte vite brisée par mon père.

— Hélène ! Laisse-les tranquille un peu, râle-t-il en donnant une poignée de main à Soen avant de rajouter à l'attention du grand tatoué : tu connais ma fille alors tu dois être habitué maintenant.

— Les chiens ne font pas des chats comme on dit, rétorque-t-il.

Je lui adresse un clin d'œil muni de mon plus beau sourire. Mon père serre brièvement Milyia dans ses bras avant de tirer maman par la main afin de nous laisser tous les trois.

— Tu m'enverras la photo, dit Milyia en se postant à côté de moi, cela me fera une arme de chantage.

— Toi, tu as le sexe comme arme de chantage, répliqué-je, je vais plutôt la garder précieusement. Sait-on jamais...

Nous observons toutes deux Soen, face à nous, sûrement en train de bouillir de l'intérieur.

— Tu as vu sa mine rageuse ? se moque Milyia.

— Il est en train de planifier une façon de me tuer le plus lentement et douloureusement possible, je suis sûre, renchéris-je.

— Je pense qu'il est surtout en train de te maudire sur des siècles, mais il ne peut rien dire....

— ... car on est chez mes parents. Pauvre chéri, il va devoir se contenir toute la soirée. Tu sais ce que ça veut dire ? me réjouis-je.

— Que nous on va passer un super repas !

Je tape ma paume dans celle de ma Creepy. Nous ignorons ensuite le regard noir de Soen, promesses de représailles, puis nous asseyons à table.

Le dîner se déroule exactement comme je l'espérais, à savoir dans la bonne humeur. Même Soen – malgré nos blagues et nos moqueries incessantes – parvient à se déridier. Il semble d'ailleurs avoir un très bon feeling avec Monsieur Léry en personne, chose étrange quand on pense que ces deux-là évoluent dans deux mondes complètement différents. Je pense surtout que mon père apprécie le côté (trop) protecteur de Soen envers Milyia, qui n'est pas sans me rappeler son comportement envers ma mère. Quelques années auparavant, alors que nous discutons tous les deux à propos de la mère de Milyia, mon père m'avait révélé que l'enfance de celle m'ayant élevé avec tant d'amour et de tendresse avait été assez chaotique. Je me rappelle le choc ressenti alors. Il n'a d'ailleurs jamais voulu me donner plus de détails, me faisant promettre de ne surtout pas en parler à ma mère. Perdue dans ce souvenir, je le contemple caresser la joue de sa femme du revers de sa main quand une aiguille s'enfonce douloureusement dans ma poitrine. Je me détourne aussitôt pour me concentrer sur une anecdote de Mamie Iris concernant le jour où Milyia et moi avons tenté de teindre en rose le chien de la voisine.

La soirée se poursuit dans la même ambiance. Suite à une partie de mime, je me retrouve de nouveau en possession d'une vidéo très compromettante de mon grand blond colérique. En même temps, un Soen en train d'imiter Marilyn Monroe, la bouche en cul de poule sur un poupoupidou méritait d'être immortalisé. J'ai bien failli me pisser dessus à ce moment-là.

La musique, provenant du poste posé sur le rebord de fenêtre de la salle à manger, en fond sonore, je m'assois avec Milyia dans le salon extérieur sous la pergola au fond du jardin. Soen est en pleine discussion avec mon père sur le canapé, à l'intérieur, pendant qu'Iris et maman papotent encore à table.

— Les soirées chez les Léry me manquaient, soupire ma Creepy, après avoir pris place à mes côtés.

Elle étend ses jambes sur mes cuisses et rajoute sans plus de préambule :

— J'ai eu un coup de fil intéressant aujourd'hui.

— Christina Cordula a eu pitié de toi et veut se lancer dans la folle expérience de te relooker ?

Elle lève les yeux au ciel avant de revenir les ancrer profondément aux miens.

— Caleb... il m'a téléphoné cet après-midi. Il était furieux, un peu paniqué aussi, mais

essentiellement furieux. Comme il te cherchait, je présume que tu lui as fait un sale coup. Ma question est : quel sale coup ?

Je souffle et laisse tomber ma tête sur l'assise extérieure.

— Je ne lui ai strictement rien fait. Il s'est juste rendu compte que ses petites cachotteries ne sont plus... des cachotteries justement.

— Comment il a su ?

— J'y suis retournée. Je voulais voir s'il y allait toujours et au vu de son appel, tu devines que la réponse est oui. Le léger souci est qu'il m'a aussi vue l'espionner.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— J'ai fait la bêtise de croire que... Je ne sais pas... peut-être que j'avais imaginé ces conneries ou peut-être que ça appartenait au passé. Bref, je suis venue, j'ai vu et mes espoirs ont été vaincus. Fin de l'histoire.

— Fin de l'histoire ? Je relève le visage au son agacé de sa voix. *Fin de l'histoire ?* Moi ce que je vois, c'est qu'il y a encore des sentiments et donc aussi de l'espoir !

— Ai-je prétendu ne plus rien ressentir pour lui ? Non. Non, car mon cœur lui appartiendra toujours. Là où tu te trompes, en revanche, c'est concernant l'espoir. Il a bel et bien disparu cette fois.

— Enfin, Karys ! Tu ne peux pas vivre avec ça tout en cherchant ce bonheur auquel tu tiens tant !

— Tu es heureuse, Milyia ?

— Oui, je suis heureuse, mais qu'est-ce que ça vient foutre ici ?

— Pourtant tu vis avec tes sentiments pour Adam. Tu vis avec tes sentiments pour un homme qui n'est même plus là... et tu es quand même heureuse.

Je me déteste aussitôt de lui avoir balancé le prénom d'Adam. Toutefois, là où je pensais apercevoir de la tristesse, une certaine assurance se déploie dans ses prunelles.

— Ne compare pas notre histoire, à Adam et moi, avec la vôtre. Mais tu sais quoi ? Tu as bien fait de prendre cet exemple, au final. Adam est mort, Karys. Tu vois ? Ici réside toute la différence. Mort. Et là, là uniquement, on peut dire qu'il n'y plus d'espoir !

— Laisse-moi deviner, tu vas me sortir le couplet du « tu as de la chance qu'il soit en vie, etc. » ? ronchonné-je.

Milyia se met alors debout en secouant la tête. Elle défroisse lentement son horrible pull bleu à grosses mailles, puis regarde tendrement Soen au loin.

— Certains combats sont perdus d'avance, hein ? crache-t-elle.

Je hausse les épaules bien qu'elle ne me voie pas.

— Tu te souviens qui m'a sorti cette phrase ? demande-t-elle juste avant de répondre : ma mère. Tu sais, celle qui s'est défoncée au crack jusqu'à l'overdose par amour.

Ses paroles entaillent ma peau. De la glace pilée sillonne douloureusement sous mon épiderme. D'un bond, je suis sur mes deux jambes. J'enroule mes bras autour de la taille de ma meilleure amie, pose mon menton sur son épaule et murmure :

— Excuse-moi.

— Ne sois pas désolée. Sois... toi. Sois ma Furie. Va trouver cet enfoiré, fais-lui bouffer ses couilles ou tout ce qui pourra te soulager, mais par pitié, aie une explication avec lui !

— Je suis toujours ta Furie si j'admets être effrayée ?

— Bien sûr. En revanche, tu ne l'es plus si tu ne tentes pas de tordre le cou à cette garce qu'on appelle peur ! Tu es ma meilleure amie, celle qui m'a portée pendant des années et surtout la plus forte que je connaisse. Si toi tu ne te bats pas... alors plus rien n'a de sens. Les personnes comme moi, Soen ou Caleb ont besoin de personnes comme toi. C'est peut-être injuste, mais c'est ainsi. Tu n'as

pas le droit de fuir, Karys.

— Sauf que toi et moi sommes dans des situations différentes, Milyia. Être forte c'est aussi se préserver, surtout quand on sait que celui en face de vous possède le pouvoir de tout détruire. Mais soit, je garde en mémoire cet autre soir où tu m'as fait une promesse qui t'était à l'époque douloureuse... alors je vais te faire la même promesse, ma Creepy. J'irai le voir... Par contre, je compte sur toi pour me rendre visite en prison quand son cadavre flottera dans la Seine.

Chapitre 10

Karys

Mon corps se réveille avant mon cerveau. Enfin mon corps... mon cul surtout. Celui-ci reconnaît les vibrations dues à la musique alors même que mes neurones n'ont pas encore analysé la moindre note. Avec cinq minutes de retard, ma tête imite soudain mon postérieur et se balance en rythme. Mes paupières s'ouvrent, je prends deux secondes pour sourire, puis saute de mon lit. J'enfile des sous-vêtements ainsi qu'une robe légère et rejoins ma mère qui doit sûrement être en train de s'agiter dans tous les sens en bas. Effectivement, je la découvre en plein déhanchement incertain sur *Scooby Doo Pa Pa* de DJ Kass en faisant la vaisselle. Je lève les yeux au ciel et ne peux m'empêcher de pouffer lorsqu'elle tente un moonwalk complètement raté en aspergeant le carrelage de la cuisine de flotte.

— Maman, certains mouvements devraient t'être interdits, me moqué-je. Tu vas te briser le bassin un jour.

Ma mère me répond par un sourire éclatant tout en m'attrapant par la taille pour m'entraîner dans une valse qui ferait frémir d'horreur n'importe quel danseur professionnel. Je pars dans un fou rire au moment où ses pieds trouvent le moyen de se mêler aux miens manquant de peu de nous envoyer valser certes, mais au tapis cette fois. Lorsqu'enfin, maman décide de nous épargner une visite aux urgences en me relâchant, je l'embrasse sur la joue et décide de me préparer un thé.

— Tu te souviens qu'on a un lave-vaisselle ? lui rappelé-je, en l'observant s'exciter sur un plat en verre.

— J'aime nettoyer en bougeant, tu le sais, dit-elle en poursuivant sans me regarder.

— Amuse-toi bien alors !

Assise sur le plan de travail, le nez perdu dans ma tasse fumante, je songe à ce que j'ai promis à Milyia hier soir. Décidément, c'est ma semaine à conneries ! J'ai beau retourner le problème dans tous les coins de mon esprit, j'ignore ce qui m'a pris de lui sortir une débilité pareille. Ah si, je sais... ma meilleure amie a encore trouvé le moyen de jouer avec mon empathie. M'en fous, je n'irai pas le voir ! Puis comme il n'a pas mon adresse, je ne suis pas près de lui parler à ce connard ! Je trouverai bien une excuse à balancer à ...

— Milyia est là ! se réjouit soudain ma mère, le visage collé à la fenêtre au-dessus de l'évier.

Ma conscience se fout de ma gueule ou bien ?

Je bondis de mon perchoir, les sourcils froncés, en suivant son regard et aperçois Milyia flanquée de Soen.

— Qu'est-ce qu'elle fait là si tôt ? Et sans faire la tronche, en plus ! m'étonné-je, suspicieuse. Et pourquoi tu es toute contente, toi ? m'adressé-je à ma voisine en train de sauter, tapant dans ses mains.

— Prépare-toi, ma fille !

— À quoi ?

— À l'une des plus belles nouvelles de ta vie. Savoure cet instant, mon chaton, dit-elle, avant de se précipiter les accueillir.

C'est quoi ce délire encore ? Ou ma mère s'est avalé un space cake entier et pense que Milyia est en fait Jared Leto venant toquer à sa porte ou... ma meilleure amie me cache quelque chose. Quoi qu'il en soit, dans un cas comme dans l'autre, elles vont m'entendre !

J'attends patiemment que les effusions de tendresse de maman s'épuisent et fusille du regard Soen

qui pénètre la cuisine, un sourire en coin. OK, lui aussi est dans le coup, ce qui m'en fait un de plus à écharper. Loup ou pas, je n'en ferai qu'une bouchée au besoin. Ma Creepy arrive à son tour, un air serein et particulièrement joyeux imprègne les beaux traits de son visage. Étrangement, maman ne les suit pas et s'isole dans le salon.

— Crachez le morceau. Je n'aime pas quand quelque chose se trame sous mon nez sans que je ne sache de quoi il s'agit.

Je m'adosse à l'évier tandis que Milyia se place juste en face de moi. Mes yeux font des aller-retour entre elle et Soen posté à l'entrée de la pièce. Leurs mines conspiratrices ne m'inspirent rien de bon et je sens les battements de mon cœur s'affoler comme s'il pressentait qu'un événement décisif est sur le point de se produire.

— C'est quand vous voulez, hein. Je sens la ménopause arriver à force d'attendre, m'agacé-je.

Ma rouquine se mord les lèvres, sourit, ouvre la bouche, puis hésite avant de la fermer. *J'en connais une qui va finir au fond du jardin, sous trois mètres de terre si elle ne l'ouvre pas dans la seconde !*

Consentant à mettre fin à mes souffrances, Milyia parle enfin, me volant au passage mon souffle pour en créer un nouveau, me déroband aussi un bout de mon cœur pour en implanter un différent, tellement plus beau, plus pur.

— Je suis enceinte, ma Furie.

Arrêt sur image. Je contemple – car il n'y a pas d'autres mots – mon amie dont les paroles viennent de me mettre à terre. Cette amie qui est devenue femme sous mes yeux. Cette femme qui va devenir maman... Un défilé de souvenirs inonde mon esprit. Je la revois petite, apeurée à l'idée qu'une gamine aussi exubérante que moi puisse l'approcher. Je me rappelle le jour où, quelques années plus tard, elle m'a offert sa confiance en me parlant de sa mère toxico. Tous ces jours, ces mois, ce temps à s'épanouir l'une à côté de l'autre. Et puis... ce soulagement quand enfin, j'ai vu ma Milyia être heureuse.

Alors ouais, je vais sûrement exagérer, mais... *Putain ! Mon bébé va avoir un bébé !* Une cascade de larmes se déverse sur mes joues aussitôt que ce constat hallucinant s'impose à toutes mes pensées en vrac. J'ai à peine le temps d'apercevoir les lèvres de Soen s'étirer tendrement que ma Creepy m'attrape pour me serrer contre elle.

— Oh mon dieu ! On va avoir un bébé ! couiné-je pathétiquement.

— Comment ça on ? s'insurge soudain Soen alors que Milyia se met à rire aux éclats.

— Oui, ma Furie. On va avoir un bébé.

— Mais... amorce le grand blond.

— Soen ! hurle ma mère à travers le mur. La ferme et viens me rejoindre !

— Je commence à en avoir ras le bol de ces gonzesses, ronchonne-t-il dans sa barbe avant de s'éloigner.

Je me recule alors et prends le visage de ma meilleure amie en coupe. Elle rayonne et réchauffe mon cœur fatigué.

— Je suis tellement heureuse pour toi, ma Creepy. C'est une merveilleuse nouvelle et putain, je ne l'avais pas vu venir celle-ci !

— Je l'ai appris juste après notre retour. Dès que les premiers symptômes se sont fait sentir, j'en ai parlé avec Hélène et la suite, tu la devines. Je voulais te le dire immédiatement, mais Soen a insisté pour attendre la fin du premier trimestre. Par superstition, je suppose. Je crois surtout qu'il est en flip total à l'idée de le perdre...

— Je comprends mieux son comportement trop protecteur. Viens, on va prendre le petit déjeuner

dehors, proposé-je.

Milyia et moi remplissons un plateau de viennoiseries, de fruits et de jus, puis nous éclipsons dans le jardin. Un coup d'œil au salon où ma mère semble en pleine analyse des tatouages de Soen sous le regard désabusé de celui-ci achève de me mettre de bonne humeur.

— Avoue, vous avez paniqué en apprenant ta grossesse, dis-je en m'asseyant, la bouche encore pleine de croissants.

— Moi oui. Soen, étrangement, était plutôt serein.

— Raconte, qu'est-ce qui t'a fait douter ? Ou te fais encore douter, peut-être ?

Milyia soupire lentement en se rencognant au fond de son dossier. Ses prunelles dorées sous le soleil d'été plongent avec assurance au fond des miennes. Cette assurance que je reconnais entre mille, celle symbolisant sa confiance totale en notre amitié.

— On ne peut pas dire qu'on ait eu de super modèles comme parents...

— Faux, l'interromps-je aussitôt avant d'entendre les âneries qu'elle compte me débiter. Le patrimoine génétique ne définit pas la capacité à élever un enfant. Mamie t'a élevée, pas ta toxico de mère. Mamie t'a couverte d'amour. Mamie a toujours veillé à ce que tu ne manques de rien. Pas ta mère. Mamie. Le voilà ton modèle.

— Je sais. Le pire justement c'est que je sais tout ça.

— Écoute, toute personne face à la venue d'un enfant se demande forcément s'il sera à la hauteur. C'est normal et légitime. Surtout quand on a un passé tel que le vôtre. Et tu veux que je te dise ? C'est même sain. Cela prouve que tu te préoccupes déjà du bien-être de ton bébé alors qu'il n'est pas encore dans tes bras. Et puis paraît-il que c'est le lot de tous les parents de s'inquiéter alors tu vois ? Tu es sur la bonne voie finalement !

— Tu me promets de rester à mes côtés ? D'être ma confiance dans mes moments de doute ?

J'emmêle mes doigts aux siens au-dessus de la table et grimace.

— C'est le cas depuis longtemps déjà, ma Creepy.

Ses yeux se perdent dans le vague, puis un immense sourire étire ses commissures.

— Putain, c'est vrai en plus ! s'esclaffe-t-elle.

— De ? Que les Léry sont folles de mère en fille ? gronde une voix rauque.

Je balance aussitôt un quartier d'orange que j'ai épluché sur Soen.

— Hey ! Un peu de respect pour ma mère ! Même si ce que tu dis est vrai...

Il se plante sur ma droite, raide comme un piquet, les poings contre les cuisses. Je pivote mon visage vers lui.

— Quoi ?

— J'attends, dit-il énigmatique.

Un sourcil arqué, je m'apprête à lui suggérer d'attendre loin de mon espace vital quand un cri sort de ma bouche. La réalité du moment me revient comme un boomerang en pleine tête. Je me lève subitement, projetant ma chaise par terre et lui saute littéralement dessus. Mes bras s'enroulent autour de sa nuque et je dois lui arracher les tympanes à force de le féliciter. Pour la première fois depuis que je le connais, Soen me rend mon étreinte. Sa paume se plaque dans le creux de mon dos et me serre brièvement, mais puissamment contre lui.

— Vous allez me faire chialer, intervient alors Milyia.

— Quand je pense que tu as foutu ma copine enceinte, m'adressé-je à Soen en reprenant place, après avoir ramassé ma chaise.

Il me balance un clin d'œil et contourne la table. En passant derrière Milyia, il s'incline, déploie ses mains sur le cou de ma Creepy et l'oblige à pencher son visage en arrière pour l'embrasser. Puis

il s'assoit à son tour à sa droite.

— Alors c'est quoi la suite des réjouissances ? demandé-je.

— Changer d'appart déjà, déclare Milyia en soupirant.

— Hein ? Pourquoi ?

— On ne peut pas élever un enfant dans ce loft.

— Euh, qui a décrété un truc pareil ? Et puis quoi après ? Soen va effacer tous ses tatouages et trouver un boulot de comptable ?

L'intéressé fait mine de vomir.

— Hors de question de le revendre ! Il est génial cet appart et vous étoufferiez ailleurs. Vous devez avoir au moins cent cinquante mètres carrés, de quoi largement foutre quatre panneaux pour une chambre de bébé.

Soen, comme à son habitude, reste silencieux en jetant un œil en biais, synonyme d'un « je te l'avais dit » à ma meilleure amie.

— Ma Creepy, être un parent responsable ne veut pas forcément dire rentrer dans un moule ou remplir des cases. Ne confonds pas tout et surtout n'en fais pas trop en voulant compenser l'absence de ta mère. N'oublie pas ta propre identité si tu désires que ton enfant trouve la sienne.

— Tu vois ? La meilleure tata du monde, dit-elle en assenant un coup d'épaule à Soen.

* * *

Tata. Je vais devenir tata. Mais pas n'importe laquelle. Celle de la petite merveille de ma Creepy. Les larmes n'ont cessé de couler sur le chemin du retour. Un mélange assez déstabilisant de joie, d'allégresse et de mélancolie chahute mes nerfs. *À croire que c'est moi la femme enceinte aux hormones en fusion !* Après avoir passé la journée à parler bébé, prénoms et échographie, le tout entre deux crises d'hystérie, je suis vidée. En quittant la maison familiale, j'ai ressenti le besoin de m'effondrer dans les bras de ma mère, comme un bébé en manque de réconfort. Toutefois, je me suis bien gardée de me laisser aller sous peine d'être harcelée d'appels pour les six prochains mois à venir. Je sors de la voiture en n'aspirant qu'à une seule chose : plonger dans l'eau bouillante de mon bain jusqu'à être bonne à servir en bisque. Dans le hall d'entrée, je tombe sur mon relou de voisin du dessous en récupérant mon courrier. Je me dirige vers l'ascenseur quand il m'interpelle :

— Karys, c'est bien ça ?

Je lève les yeux au ciel et soupire.

— Pas aujourd'hui le casse-couille. Ma journée a parfaitement commencé, je compte bien que le reste suive le même *mood*, craché-je en pénétrant la cabine. Tiens, je te propose demain, vingt heures. Et amène du rosé ! lancé-je pendant que les portes se referment sur son visage interloqué.

Dans le couloir, je suis forcée de vider mon sac sur le palier afin de mettre la main sur mes fichues clés. Lorsqu'enfin je rentre chez moi, une odeur d'alcool envahit mes narines. Des bruits me parviennent.

Euh... WTF ? Bêtement, je vérifie le numéro de l'appartement... comme s'il m'était possible d'ouvrir une autre porte que la mienne avec mes propres clés.

J'avance lentement jusqu'à la cuisine et me pétrifie face au sourire cruel de l'homme qui me foudroie de ses iris onyx.

— Bonsoir, ma jolie Perle, susurre Caleb d'une voix trop sombre pour ne pas présager du pire.

Chapitre 11

Karys

Que faire quand le Diable s'invite chez vous ?

Certains vous diraient sûrement de fuir. D'autres d'attaquer. Quant à moi, ce que j'en dis... allons lui faire bouffer ses couilles et renvoyer son petit cul cramer dans son propre Purgatoire. Certes, il règne déjà en maître sur mon Enfer personnel et c'est bien là le seul rôle que je lui autoriserai.

Ma journée était sûrement trop belle pour finir sur cette même note positive. Mon karma me hait, me poursuit et veut me faire payer. Je devais être une sacrée connasse dans mon ancienne vie, j'espère au moins m'en être donné à cœur joie en torturant de beaux mâles.

Je jette ma veste avec mon sac à main sur ma table basse et lui lance un regard noir. La flamme teintée de rage et de désir reprend place dans les yeux de Caleb, embrasant mes nerfs déjà à vif de le savoir si près.

— Comment tu es arrivé ici, toi ? craché-je.

Un rictus mauvais ourle ses lèvres. *Je vais me le faire ! Et pas comme il aimerait !*

— Peu importe. Toi et moi devons parler, dit-il froidement, en posant deux cocktails sur le bar de la cuisine américaine. Je t'avais prévenue, Karys, tu as voulu t'immiscer là où tu n'aurais pas dû. J'espère que tu as apprécié ta liberté, ma Perle, car tu n'es pas prête d'y goûter à nouveau.

— Alors c'est ça ? En fait, tu n'es qu'un sale gosse qui refuse de jouer seul dans sa prison. Parce qu'il est là le problème, Caleb, n'est-ce pas ? De nous deux, c'est toi qui es privé de liberté. Pas moi.

Je souris de satisfaction en apercevant son poing se crispier sur le pauvre verre qui risque de se briser. À l'instar du peu de contenance qu'il me reste.

— Quoi qu'il en soit, renchéris-je, tout ça ne m'intéresse plus. Fut un temps où accorder des moments de répit à cette peine que tu te trimballes comme une enclume bouffait la moindre de mes pensées. Plus maintenant. Pendant trois ans j'ai accepté de garder notre liaison secrète, de te voir uniquement quand toi tu le voulais et toujours dans l'ombre. Trois ans où je suis devenue ta marionnette, où je t'ai laissé te servir de moi. Et tu sais quoi ? Je m'en fichais. J'adorais ça même. Je suis capable de tellement de choses par amour... mais *uniquement* par amour. Trois ans, Caleb. Trois ans où tu m'as menti. Trois ans durant lesquels je t'ai fait confiance. Tu as gâché trois ans de ma vie, car quand je repense à tous ces instants que nous avons partagés, je n'ai qu'une envie : vomir. Par ta faute, j'en suis venue à détester cette partie de moi qui croyait en l'amour. J'ai autorisé un monstre à posséder mes sentiments et à présent, je dois reconstruire ce morceau de mon âme qui avait tant foi en la vie. À cause de toi. Mais j'y arriverai. Je sais que j'y arriverai. Sans toi.

Je reprends une profonde inspiration, pensant me sentir soulagée de ce poids qui comprime depuis trop longtemps ma poitrine. Seulement, quand mon souffle se bloque dans ma trachée, je comprends n'avoir réussi qu'à le rendre plus lourd encore. Est-ce dû à la douleur infligée par mes propres paroles ? Ou tout simplement à cette lumière brusquement éteinte qui ne me fait plus face ?

Ses yeux s'assombrissent et se referment sur moi, accentuant la pression sur ma gorge. Sans cesser de me fixer, Caleb contourne le bar et réduit l'espace qui me gardait encore à bonne distance de lui en quelques enjambées. L'idée de m'enfermer dans la salle de bain afin de téléphoner à Soen et l'appeler à l'aide m'effleure. Toutefois, je l'abandonne rapidement. Maintenant que mes amis vont devenir parents, je ne peux décemment pas entacher leur vie de mes problèmes. Non. C'est à moi de

gérer ça. Et tout va se régler ici et maintenant. Il le faut.

Aussi quand ses doigts se déplient pour venir encadrer fermement ma mâchoire, je ne réagis pas.

— Parce que tu penses avoir le choix ? siffle-t-il en penchant son visage près du mien. Ou bien serais-tu encore plus naïve en imaginant que j'ai le choix ? *J'ai* besoin de toi, Karys. Besoin d'absorber ton plaisir, chacune de ces putains de sensations qui imprègnent la moindre parcelle de ton corps, chacun de tes sentiments. Je veux tout ce qui te rend si meilleure que les autres. Parce que j'emmerde ce que ce monde a fait de moi ! Parce que, pour une fois, je veux posséder quelque chose de bon... et pour ça, je vais te posséder, toi. Rectification : je vais continuer de te posséder.

La fureur de ses mots, mais surtout de son regard me transperce violemment la poitrine. Caleb a toujours eu ce comportement typique de dominateur avec moi, du moins, il a toujours essayé. Sauf que là, je réalise enfin pleinement que cela va bien au-delà. J'ai toujours pensé être une bouffée d'air frais pour lui, que nos moments ensemble l'apaisaient. Il est clair que je me suis trompée... Un frisson d'effroi me glace les os : ses sentiments pour moi, si tant est qu'on puisse les qualifier ainsi, sont malsains et semblent reposer sur quelque chose de déjà bien pourrie à la base. J'ai la soudaine impression d'avoir été dans le faux toute ma vie. Notre réaction n'a rien de beau, en tout cas, plus maintenant. Elle est beaucoup trop brutale, violente et douloureuse pour être sauvée. Comme pour illustrer cette constatation amère, un sentiment cruel serpente sournoisement dans mes veines : une envie de blesser. De le mettre à terre en espérant jamais ne le voir se relever. Voilà ce que m'inspire Caleb Andersen à présent. Et je hais ça encore plus que je ne le hais à cet instant précis.

— Me posséder ? ricané-je, mauvaise. Pauvre type, tu ne sais même pas ce que veut dire ce mot...

Sa main libre s'enroule dans mes cheveux pour tirer ma tête en arrière alors que ses lèvres se retroussent tel un chien enragé cherchant à dissuader sa victime de poursuivre sa route.

— ... tu ignores même ce que l'on ressent lorsque l'on me possède réellement, le provoqué-je, en emprisonnant brusquement son entrejambe entre mes doigts. Techniquement, tu es même l'un des rares à ne pas pouvoir t'en targuer.

La tension qui inonde tout à coup ses muscles contamine l'air autour de nous. Pendant une seconde interminable, je vois le feu dans son regard s'embraser pour tout ravager. Moi y compris. Un grognement rauque résonne contre les murs. La main sur mon visage me pousse alors sans ménagement jusqu'à me propulser sur le canapé.

— C'est ça que tu veux ? Être traitée comme toutes les autres ? vocifère-t-il debout, face à moi, sans pour autant esquisser le moindre mouvement.

Seuls ses iris me poignent, m'empêchant de bouger.

— Rejoindre cette fange dans laquelle je me débats ? Soit. Laisse-moi te souhaiter bienvenue dans mon monde.

Être traitée comme les autres ? Un vent de panique souffle sur mon assurance quand il commence à déboutonner son jean. C'est quoi ce délire ? Rien ne va comme je le pensais ! Je désirais uniquement le blesser, le pousser assez dans ses retranchements dans l'espoir qu'il fuie. Mais... je ne voulais pas ça ! Je ne veux pas ça ! Je le voulais... je le veux, mais... pas comme ça, pas maintenant... Merde, non ! Jamais !

Et pourtant...

Je me scinde en deux. Encore. Une partie de moi, certes la plus faible, mais la plus raisonnable néanmoins, se détache de mon corps afin d'observer l'autre prendre les commandes.

Sans desceller mes lèvres, j'enfonce mes yeux au fond des siens, là où je sais le hanter – il ne se tiendrait pas devant moi le cas contraire – le mettant au défi silencieusement d'exécuter ce que je sais

être une erreur monumentale. Ne l'ai-je pas dit après tout ? L'être humain est con...

Un épais voile recouvre l'atmosphère environnante, nous plongeant dans une sorte de brouillard de ressentiments et de folie. Son pantalon ouvert sur un boxer où apparaît un renflement plus que révélateur, Caleb s'agenouille en silence. L'onyx de ses iris est devenu aussi dur et ferme que la pierre du même nom. Au moment où ses mains se posent sur mes jambes, je le maudis. Je maudis ma peau de frissonner. Je me maudis d'être trop garce pour ne pas accepter de perdre la face. Ses doigts remontent lentement le long de mes cuisses et attrapent le bas de ma robe que Caleb fait lentement coulisser sur ma poitrine, puis au-dessus de ma tête. En sous-vêtement, sous la brûlure de ses yeux qui me dévorent furieusement, je n'essaie même pas de cacher les battements de mon cœur sur le point de défoncer ma cage thoracique. Je m'en fiche à vrai dire. Caleb sait très bien l'effet que son toucher a sur ma peau. En revanche, je parviens parfaitement à dissimuler mon trouble de le sentir contre moi en dardant sur lui le regard le plus dédaigneux possible. L'une de ses paumes se glisse sous l'arrière de mon genou pendant que l'autre me force à m'étendre sur le sofa. Toujours enveloppés de ce fichu silence à couper au couteau voire à la hache, nous nous retrouvons allongés, son corps sur le mien. Comme si souvent auparavant. Sauf que tout est différent. Oui, mes cellules se consomment toujours de sentir sa peau sur la mienne. Oui, le désir qui rampe alors sous ma chair est insoutenable. Seulement... la douleur infligée à mon âme, par cette situation dans laquelle je crains, par ma faute, qu'il n'y ait plus d'échappatoire, prend toute la place. Sans compter sur ces mots prononcés par une autre femme qui ne cessent d'arpenter les dédales de mon esprit.

Malgré cela, par fierté, par connerie et sûrement par vengeance, je ravale ma souffrance et plante mes ongles dans mes cuisses quand, lentement et sans jamais rompre notre lien visuel, Caleb baisse son jean ainsi que son boxer sous ses fesses avant d'en faire de même avec mon shorty. Mon buste se soulève brusquement. Par envie, bien que le contexte soit des plus tordus. Mais surtout pour occulter ce truc au fond de moi qui s'amuse à me lacérer de l'intérieur.

Bordel, Karys ! Il n'est pas trop tard !

Ou si justement...

Caleb s'immobilise, appuie ses mains sur mes joues et m'embrasse. Ses lèvres se posent sur les miennes d'abord avec fureur avant de lentement se fondre sur ma bouche.

Je détourne mon visage au moment précis où il me pénètre.

Et c'est là que se produit notre point de rupture. À tous les deux. Je me sens déchirée. Pas mon corps, mais bien mon cœur. Caleb plonge son nez dans mon cou. Fiché profondément dans mon ventre, il ne bouge pas. Son bassin est plaqué contre le mien et ne semble pas vouloir s'en détacher.

Soudain, ses épaules s'affaissent, son corps devient plus lourd et sa respiration hésitante.

— Tu... tu n'as jamais rien compris, murmure-t-il à mon oreille, tu mérites tellement mieux que moi. Tellement mieux que mes démons. Je t'aime, Karys. Putain, tu n'as pas idée à quel point. Et oui, cet amour est ignoble, car je veux que tu souffres, que tu portes mes cicatrices pour que plus jamais tu ne m'oublies. C'est le seul moyen que j'ai trouvé, de te posséder sans te salir. Ça...ajoute-t-il en se retirant de mon intimité, je ne peux pas te le faire subir.

Il se redresse, à genoux, sur le canapé.

— J'ai besoin que tu m'appartiennes pour survivre, avoue-t-il, comme une confession honteuse, avant de se rhabiller à la hâte et de s'éclipser.

Seule dans mon appartement subitement glacial, je reste allongée un long moment, tremblante, choquée et le cœur en miettes.

Chapitre 12

Karys

Merde ! Ça ne fonctionne pas !

J'ai tout essayé, toutes les chansons de mon répertoire y sont passées ! De mes mix de salsa en passant par du Shakira, mais rien n'y fait. Même Kings and Queens de Thirty Seconds to Mars qui d'ordinaire me regonfle à bloc n'a aucun effet sur mon humeur. Rien. Rien ne fonctionne. Mon corps reste amorphe. Mon esprit refuse catégoriquement de se réveiller de ce foutu cauchemar. Quant à mon cœur... il est aux abonnés absents. Depuis mon réveil, à l'exact endroit où Caleb m'a laissée, je me sens vide.

Et je hais ce sentiment.

Jusqu'ici, même dans les moments les plus sombres, j'ai toujours réussi à trouver le moindre prétexte pour sourire. Seulement aujourd'hui, j'ai l'impression de ne plus appartenir à ce monde, à cette réalité. J'observe mon reflet dans le miroir de la salle de bain sans réellement le voir. En revanche, chaque parole, chaque geste, chaque... toucher de la veille se découpe précisément sous mes yeux.

Me serais-je trompée ? Non, impossible. Je me souviens parfaitement de ce que j'ai vu quelques années plus tôt. Depuis ce jour, je me suis persuadée que Caleb ne souhaitait que me dominer, s'amuser avec moi et qu'il me voulait par égoïsme. Bon, ce dernier point est toujours vrai si j'en crois nos mots échangés hier soir. Toutefois, la faille que j'ai entr'aperçue a totalement chamboulé mes repères. Et puis, il y a ce *je t'aime* qui, si je ne prends pas garde, risque bel et bien d'abaisser mes défenses. Ce qui est hors de question, pas au vu de *sa situation*.

Mais il y a pire... ce pressentiment qui rôde dans les méandres de mon esprit. Quelque chose d'encore plus violent que toutes mes émotions pourtant déjà bien sens dessus dessous. Je dois me rendre à l'évidence : pour la première fois de ma vie, je suis perdue. Et l'unique solution qui apparaît dans le brouillard formé par mes idées revêt les couleurs du Soleil. Ma Milyia, mon seul moyen de retrouver le sourire.

* * *

— J'ai fait une connerie, dis-je à peine la porte ouverte.

Je débarque comme une tornade dans la boutique de tatouage de Soen où Milyia m'attend suite à mon appel. Celle-ci, assise derrière le comptoir, relève le nez de son livre et grimace.

— Je vois ça. Et vu la tête que tu te paies, je présume que la fin du monde est programmée pour la semaine prochaine.

— Je ne plaisante pas, soufflé-je en la rejoignant.

J'enlace ma meilleure amie et là se produit ce que je redoutais le plus : je me mets à pleurer. Je ne suis pas une personne méfiante et je pense même être plutôt spontanée avec tout le monde, mais ma rouquine est la seule à avoir accès à la totalité de mes sentiments. Ce qui explique sûrement que quelques larmes roulent silencieusement sur mes joues, sa présence a su, comme toujours, parler directement à mon cœur. Au moment où Milyia essaie de se détacher de moi, je resserre mon étreinte

sur son petit corps. Je ne veux pas qu'elle me voie dans cet état bien que je sois consciente que l'empêcher de me regarder en l'étouffant entre mes bras ne va pas m'aider.

— Tu comptes me lâcher un jour ou je dois appeler Soen pour qu'il me sauve de ces deux tentacules qui cherchent à m'asphyxier ?

— Chut, dis-je, la voix tremblotante.

Je la sens aussitôt se raidir contre moi. Ma Creepy est longue à la détente, mais il semblerait qu'elle ait enfin compris. Ses mains s'enroulent autour de ma taille et elle colle son petit nez à hauteur de ma joue. Je ferme les paupières, puis nous attendons toutes deux patiemment. Nous attendons que ma peau daigne oublier celle qui a osé y réaffirmer son empreinte hier soir, que ce parfum s'évapore dans l'air afin que je puisse reprendre le contrôle sur cet organe débile cognant au fond de ma poitrine.

Je relâche enfin ma pauvre Milyia qui s'empresse de me dévisager. Je lève les yeux au ciel.

— Ne me regarde pas comme ça. Je n'ai pas encore envie de me passer la corde au cou, soupirez-je.

Elle arque un sourcil et fait rouler un tabouret pour le placer à côté d'elle. D'un signe de menton, elle m'invite – ou m'ordonne plutôt – à m'asseoir dessus. *Mouais, ça va qu'elle est enceinte...* Je m'exécute non sans avoir pesté un peu.

— Raconte, m'enjoint-elle.

— Hier soir, quand je suis rentrée chez moi, j'avais un invité surprise, dis-je avant de préciser sous son regard interrogateur : Caleb.

— Comment il s'est débrouillé pour entrer ?

— Bonne question, mais je t'avoue que c'est le cadet de mes soucis, là.

Je me lance donc dans un récit détaillé des événements de la veille. Je n'ometts aucune parole, aucun geste, aucune blessure impitoyablement infligée à l'autre. Révéler tout ceci à voix haute ne me soulage en rien. À croire que cette fichue enclume pèse à présent aussi sur mes épaules sauf que je n'ai rien demandé moi ! Le brouillard se dissipe et m'apparaît alors clairement ce qui me ronge tant au-delà de tout le reste : la détresse de Caleb était bien réelle et a malheureusement trouvé refuge dans mon cœur, jusque dans mon âme. Âme qui n'a que trop bien compris lui être désormais nécessaire pour soulager la sienne.

— Oui, mais à quel prix ? me prévient Milyia alors que je réalise avoir formulé mes pensées à l'oral.

— Je n'ai pas dit être capable de me sacrifier pour lui.

— Bien sûr que si tu en es capable, Karys. Tu dois bien être la personne sur Terre la plus capable justement de lui venir en aide. Tu as assez d'amour pour sauver n'importe quelle âme déchue, mais à toi de voir si tu es prête à sombrer aussi. Parce que pour le sauver, tu devras plonger ne serait-ce que pour le rejoindre.

— Tu ne comprends pas, ma Creepy. Je pourrais plonger jusqu'en enfer que je finirais toujours par remonter. Toujours. Et avec cet abruti sous le bras qui plus est. Tu oublies juste que... il ne s'agit pas seulement de lui et moi.

Milyia rejette sa tête en arrière sur le dossier de sa chaise en caressant distraitement son ventre. Cette vision effleure chaleureusement ma poitrine et infiltre un rayon de lumière dans mes pensées trop obscures.

— Vous en avez parlé, d'ailleurs ? m'interroge-t-elle, les yeux rivés sur le plafond.

— Non. Il sait que je sais. Je suppose qu'il n'y a rien à ajouter.

— Sérieux, tu es aussi conne que lui sur ce coup. Il t'a juste distraite pour éviter le nœud du

problème. Et tu t'es empressée de le suivre sur son chemin tortueux, trop contente toi aussi d'y échapper !

Piquée au vif, je me lève et pose mes mains sur ses accoudoirs en collant mon visage au sien.

— La prochaine fois que tu m'insulteras de conne, j'attrape ton petit cul, enceinte ou pas, et je m'amuse avec les aiguilles de tatouage de Soen !

Nullement impressionnée, Milyia avance son buste.

— Pour une fois que c'est toi qui merdes et pas moi, je ne vais pas bouder mon plaisir de te le faire remarquer.

J'expire l'air de mes poumons, souris à ma saloperie, puis l'embrasse sur le front avant de reprendre ma position initiale sur mon tabouret.

— C'est pour ça que je ne voulais pas me retrouver en tête-à-tête avec lui, avoué-je en allongeant mes jambes sur le comptoir après avoir calé mon dos contre le mur. Je savais que me prendre en pleine face sa souffrance me ferait craquer. Sauf que je n'en ai pas le droit à cause *d'elle*, tu vois ? Pour une fois, je suis celle qui doit jouer les raisonnables.

— Ma Furie, je flaire un truc louche dans cette histoire, et tu sais que j'ai raison.

Je n'ai pas le temps de répondre que Soen sort de la pièce adjacente avec un homme d'une trentaine d'années, blond aux cheveux mi-longs. Son corps fin et élancé lui donne une allure féline et assez envoûtante. Ses yeux sombres m'hypnotisent un instant alors qu'il m'adresse un sourire en coin.

Désolée, mec, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui...

— Niklaus (3), l'interpelle Soen en lui adressant un regard noir. La sortie est de l'autre côté.

Un rictus chafouin plisse les traits du fameux Nik. Ses lèvres s'étirent aussitôt, révélant un sourire de prédateur en chasse. Je hausse un sourcil quand il ricane en se retournant sur notre tatoueur un peu trop protecteur, lui tapote l'épaule et disparaît comme une ombre.

— Karys, tes pieds sur mon putain de comptoir ! gronde alors Soen.

Je lève mon majeur dans sa direction.

— Je t'ai déjà présenté mini-Caleb ? rétorqué-je. Aussi antipathique que le vrai, mais beaucoup moins casse-couilles. En un mot : parfait !

— Tu as vraiment une sale tête, affirme-t-il.

Je bondis sur mes pieds.

— Ouaip ! Et comme tu as raison, je m'en vais de ce pas rendre visite à mon esthéticienne préférée. Un hammam suivi d'un massage : voilà ce dont j'ai besoin.

— Hey ! On n'a pas fini de parler, intervient Milyia.

— Plus tard, ma Creepy. Ça fait trop de sombre pour moi en une journée. Place à la futilité jusqu'à ce que le soleil se couche, déclaré-je en claquant un bisou sur sa joue.

— Et demain ?

Demain ? Mon problème ne sera pas résolu. Loin de là. À moins que je ne trouve d'ici là le moyen d'extirper Caleb de mes veines sans en perdre la vie.

* * *

Quoi de plus futile que d'écouter une vieille chanson des Backstreet Boys en se vernissant les ongles de pieds ? Pas grand-chose en fait... ah si, regarder un épisode des Anges de je-ne-sais-plus-trop-quoi. Quoique, non. Ça, c'est juste con. La frivolité a du bon parfois, la connerie, en revanche, reste de la connerie. Je roule des yeux ; ça y est, je m'autosaoule. Je pense à tout et surtout n'importe

quoi pour empêcher mon esprit de dériver vers son bourreau sous peine de me mettre à broyer du noir. Et il est hors de question de déprimer. Le jour où ce sera le cas, je pourrais dire avoir touché le fond. Agacée, je baisse le volume de mes enceintes dernier cri – achetées en partie pour emmerder mon voisin – lorsque le blondinet se met à chanter « *you'd better rock your body now* ».

— J'essaie connard, sifflé-je entre mes dents.

La sonnette retentit soudain dans l'appartement. Je râle, puis, des morceaux de coton entre les orteils, claudique jusqu'à la porte. Ma main se pose sur la poignée et un frisson d'appréhension me secoue l'échine. Pitié, pas lui. Je ne suis pas prête pour un second round. Un soupir de soulagement s'échappe de mes lèvres en apercevant la tête d'abruti de mon voisin à travers le judas. Pour lui, par contre, je suis plus qu'opé ! J'ouvre la porte et l'accueille d'un chaleureux :

— Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

Son visage se décompose. Il commence à bredouiller quelques paroles inintelligibles avant de me tendre piteusement une bouteille de rosé. Merde ! J'avais oublié. J'ai autant envie d'entretenir une conversation avec lui que de m'épiler l'entrejambe à la pince, néanmoins je lorgne, malgré moi, le vin d'un œil appréciateur. Finalement, c'est peut-être ce dont j'ai besoin. De l'alcool, pas du mec, cela va sans dire.

— Excuse-moi, la journée fut longue.

Je m'efface pour le laisser entrer à l'intérieur. J'ai horreur d'inviter du monde chez moi, mais je ne peux décemment pas me saouler sans au moins lui avoir proposé un verre. Je reprends place sur le sofa dans le but d'achever ma tâche.

— Je te laisse prendre ce qu'il faut dans la cuisine, lui dis-je. Les verres sont dans le placard au-dessus de l'évier et le tire-bouchon dans le tiroir de droite.

Le jeune homme s'exécute, j'en profite alors pour l'observer discrètement. Plutôt grand, son corps est fin. Des muscles secs se dessinent sous son pull rouge. Ses fesses moulées dans un pantalon bleu s'agitent quand il referme le tiroir d'un coup de hanche. Il est plutôt pas mal si on oublie cette affreuse teinture grise sur ses cheveux courts.

— Purée, je ne t'ai même pas demandé ton prénom, me rends-je subitement compte.

— Joshua, me répond celui-ci en s'asseyant à mes côtés.

— Et ta voisine bordélique du dessus c'est...

— ... Karys, je sais. J'ai vu ton nom sur la boîte aux lettres. Justement en parlant de bordel...

— Attends, l'interromps-je. Sers-moi avant de commencer à jouer les relous.

Un sourire fleurit sur ses lèvres suite à ma remarque. Cinq minutes et quelques gorgées plus tard, je l'invite à reprendre la parole.

— Je ne suis pas quelqu'un de chiant seulement, ces appart' sont super mal insonorisés et quand tu mets ta musique à fond, non seulement tu sautes partout à en croire le bordel sur ton parquet, mais en plus tu hurles presque plus fort que le chanteur lui-même. Et j'ai bien dit hurler, pas chanter.

Je glousse en voyant sa grimace horrifiée.

— Écoute, poursuit-il doucement, je ne veux pas être un empêcheur de tourner en rond. Est-ce possible pour toi de diminuer juste le volume ? Je suis en deuxième année de médecine et je rame comme un pauvre galérien pour me maintenir à la moyenne. Sans compter que mes parents vont m'arracher les yeux si je me plante.

— Tu veux être médecin et tu parviens à peine à la moyenne ? Ce n'est pas vraiment rassurant pour le futur de l'humanité ce que tu me dis là.

— T'es une vraie peste, en fait !

Je pars dans un rire franc. OK, il me plaît bien ce petit con.

— Tu n'as pas idée ! Mais s'il y a une chose que je respecte, c'est l'obstination surtout dans le travail. Alors je te propose de limiter mes heures de *dé foulage* musical. Tu révises quand ?

— Le soir. La journée, je suis en cours.

— Soit. Après dix-neuf heures, tu ne m'entendras plus. Deal ?

— Deal ! se réjouit-il en me serrant la main.

Nous passons la prochaine demi-heure à bavarder. Je me surprends à apprécier sa compagnie, à moins que ce soit le fait de tout simplement parler avec quelqu'un d'extérieur à mon monde. Joshua m'offre une distraction plus que bienvenue.

— Au fait, tu as passé une bonne soirée avec ton mec, hier ?

J'avale mon vin de travers.

— Comment ça ? toussoté-je.

— Bah, le grand brun aux yeux noirs ! Caleb, c'est bien ça ? C'est moi qui lui ai ouvert ton appartement hier.

OK, s'il était sympa jusqu'ici, j'ai la soudaine envie de lui faire avaler ses dents !

— Et je peux savoir pourquoi tu as fait un truc pareil ? Et d'où tu as les clés de chez moi en plus ! m'énervé-je.

À son air penaud, je peux deviner qu'Einstein ici présent vient de comprendre sa bourde.

— Merde ! Je n'aurais pas dû ? Il est venu me voir en affirmant être ton copain et qu'il voulait te faire une surprise, déblatère-t-il à une vitesse hallucinante. La gardienne de l'immeuble a toutes les clés et il s'avère que c'est ma cousine, alors je lui ai piqué celle de chez toi. J'ai indiqué le numéro de ta porte à ton mec et...

— Ma parole, t'es débile ! me révolté-je en bondissant sur mes pieds. Tu ne t'es pas dit que s'il était effectivement mon copain, il saurait au minimum où j'habite ?

Sa bouche s'ouvre grand comme une carpe que l'on viendrait de pêcher. *Putain et ça va devenir médecin ça ?* Un son sort d'entre ses lèvres. Je l'empêche de parler d'un index rageur.

— Sors de chez moi, genius ! Et je te conseille de la boucler ! craché-je alors qu'il persiste à vouloir se confondre en excuses.

Je claque la porte à peine met-il un pied dans le couloir. Plusieurs minutes défilent avant que je ne me décide à enfiler une robe rouge dissimulant juste ce qu'il faut de mon anatomie pour ne pas risquer de commettre un attentat à la pudeur. Des escarpins de la même couleur aux pieds, j'attrape ma veste et mon sac à main, puis sors.

Objectif : me saouler et effacer ses putains d'empreintes de ma peau !

(3) Personnage de *Jamais 2 sans trois* de Milyi Kind, édité chez Butterfly Editions

Chapitre 13

Caleb

4 ans plus tôt,

Comme toutes les fins de week-end, j'avance en me focalisant sur ces quelques jours de répit à venir que la vie m'a si *généreusement* accordés. Je me traîne cette couche d'horreur supplémentaire à chaque pas, chaque souffle. J'en viendrais presque à désirer en crever d'asphyxie afin que tout s'arrête enfin. *Presque* me précise mon esprit alors que me parvient, à travers la porte de mon appartement, la voix de celle qui me permet petit à petit de réapprendre à respirer. *Qu'est-ce qu'elle fiche ici ?* Dans le couloir, ma main s'enroule autour de la poignée, mon front se pose sur le panneau. Un sourire se dessine sur mon visage épuisé alors que je l'entends déformer chaque note de *Life is a Highway* des Rascal Flatts. Cette fille est folle. Et j'ai beau le savoir, elle n'en finit pas de m'étonner par sa spontanéité, mais surtout par cette soif de vie qui annihile la moindre petite touche d'obscurité autour d'elle.

Doucement, je tape plusieurs fois ma tête contre le bois. Tout ça craint. Je le sens. Je le sais. Je deviens chaque jour plus dépendant de cet oxygène qu'elle m'insuffle sans même s'en rendre compte. Et ce que la vie a fait de moi m'a rendu bien trop rancunier et haineux pour que j'accepte désormais de me passer d'elle. Si au début son corps et ses émotions ont immédiatement su trouver cette faille en moi, ma jolie Perle s'y est vite engouffrée avec cette façon bien à elle d'agir : en dévastant tout à coup de malice, de positivisme et de sourires. Je soupire. Ouais, c'est bel et bien trop tard. Remarque, quitte à plonger, autant foncer la tête la première en se gavant au maximum des sensations. Crever OK, mais pas sans avoir adressé un pied de nez à cette salope d'existence.

J'actionne la poignée, entre et me prends en pleine tronche un raz de marée d'ondes positives. Karys, une bouteille de whisky entre les mains en guise de micro, se trémousse sur la table basse du salon. Son cul serré dans un short en jean se dandine beaucoup trop dangereusement pour mon bien, mettant à mal ma promesse de ne jamais la posséder – du moins de cette manière-là. Malgré moi, je ricane en l'observant. Il n'y a que Karys pour se lancer dans un twerk sur un country rock. Au son de ma voix, elle se retourne, grimace de se faire surprendre avant de tout simplement décider de m'ignorer. Je referme la porte et m'y adosse pendant qu'elle chante de plus en plus belle entre deux éclats de rire sous mon regard à la fois moqueur et captivé.

— *Life is a highway! I wanna ride it all night long*, s'égosille-t-elle.

Puis, un index braqué sur moi, elle continue :

— *If you're going my way, I wanna drive it all night long !*

Quand elle se lance dans une parodie de solo de guitare, je pense pouvoir déclarer que l'on touche le fond. *Il faudrait songer à lui montrer dans quel sens ça se tient...*

Karys bondit soudain de son perchoir et me rejoint, toujours perdue dans son délire. Ses pieds nus sautillent jusqu'à moi alors que la ceinture nouée de sa chemise à carreaux laisse apparaître, par intermittence, des morceaux de sa chair qu'il me tarde de dévorer. Les doigts de sa main libre caressent mon torse, puis passent sous mon tee-shirt. Sa peau entre en contact avec la mienne, éveillant comme depuis le premier jour ce truc démentiel au fond de moi, bien au-dessous de cette surface si abîmée. Parce qu'elle est bien là la différence, ma beauté ne provoque pas seulement mes plus bas instincts –si l'on est honnête plus de trois secondes, n'importe quelle paire de seins en est

capable – mais révèle peu à peu cette part de moi que je pensais définitivement morte. Elle seule semble assez forte pour creuser assez loin afin de la débusquer sans jamais s'essouffler ou même prendre peur.

Observer ses lèvres remuer dans tous les sens – à moins que ce soit la nécessité de cesser cette torture pour mes tympans – agit comme un déclencheur. J'attrape sa nuque pour précipiter sa bouche contre la mienne. Sous le choc, ses ongles se plantent dans mes abdominaux provoquant un râle dans le fond de ma gorge. J'adore l'embrasser. C'est le seul moment où Karys quitte totalement sa folie pour glisser dans cette douceur qui la rend encore plus désirable à mes yeux. J'aime sentir son corps s'alanguir dans mes bras, qu'elle s'abandonne à moi comblant, alors, ce besoin qu'elle m'appartienne.

— Ton accent serait plutôt mignon si les décibels que crache ta bouche ne massacraient pas les paroles, dis-je en me détachant d'elle tout en tenant son menton entre mon pouce et mon index.

— Je te concède le coup du massacre, rit-elle sans cesser de bouger du bassin en rythme contre le mien, mais l'accent ? Qu'est-ce que tu en sais, toi, petit frenchy parisien ?

Un rictus étire l'une de mes commissures.

— Ma beauté, l'anglais est ma langue paternelle.

— Hein ? Et depuis quand ?

— Bah depuis toujours, c'est le principe, me moqué-je avant de reprendre plus sérieusement : mon père est américain, il est originaire de La Nouvelle-Orléans. Ma mère est française.

Elle se recule, les yeux écarquillés, sa main en l'air dessinant des allers-retours entre nous deux.

— Et pourquoi je ne suis pas au courant ?

— Parce qu'on n'en a jamais parlé.

— Ouais, c'est vrai que c'est tellement facile d'avoir une discussion avec Caleb Andersen sur Caleb Andersen, ironise-t-elle.

J'arque un sourcil. Une nuance plus chaude inonde ses prunelles vertes, celle de l'audace... de l'audace teintée d'une légère pointe d'agacement. Immédiatement, mes muscles réagissent à la tension qui a envahi les siens. J'opère une volte-face, l'entraînant avec moi avant de la plaquer contre la porte. Mes doigts se déploient sur sa gorge, mon index crocheté sur les dents de sa mâchoire inférieure, exactement comme la première fois que je l'ai vue. Ma langue se promène sur son cou, lèche ses lèvres, puis pénètre sa bouche. Je l'embrasse, la dévore. La pressant durement contre la porte, j'entrave son corps du mien en épousant chacune de ses courbes. J'aime la dominer. Essentiellement, car elle ne se laissera jamais faire. Karys se battra toujours pour les autres, mais aussi, et surtout pour elle. Et c'est ce dernier point qui, indirectement, me pousse davantage à la vouloir. Jamais elle ne se laissera complètement engloutir dans une relation, jamais elle ne s'oubliera pour les beaux yeux d'..., pour *mes* beaux yeux. Cette femme se préservera quoi qu'il lui en coûte.

Amer, je songe à quel point ma jolie Vipère est parfaite pour mon esprit tordu. Il est clair qu'elle m'est destinée. Tout comme il apparaît évident que le destin s'est complètement désintéressé de mon sort.

Eh merde !

Je la relâche subitement, puis me dirige vers la chambre d'Adam. J'en ressors quelques secondes après sous le regard inquiet et révolté de Karys. Elle ouvre la bouche, mais la referme aussitôt alors que je secoue sous son nez les clefs de la voiture de mon colocataire.

— Tu me menaces avec des clefs ? ricane-t-elle.

— Tu m'as proposé de rouler toute la nuit si je venais avec toi, non ?

— C'était une chanson, Caleb. Et puis, on fait quoi de ta règle « jamais en public » ? dit-elle en mimant des guillemets.

Je m'approche d'elle, à croire que je suis incapable de réprimer mon besoin de la toucher. L'un de mes doigts se balade sur la peau nue de son ventre avant de dériver vers la couture inférieure de son short.

— Tu viens ou tu restes. À toi de voir.

— Pff, dit-elle en roulant des yeux, comme si tu me laissais le choix.

— Tu l'as et tu le sais. Pour combien de temps, ça, en revanche, je l'ignore.

Elle penche sa tête sur le côté et passe ses mains derrière ma nuque en se redressant sur la pointe des pieds.

— Je devrais m'enfuir tant que je le peux encore dans ce cas.

— Si tu étais raisonnable, c'est exactement ce que tu ferais, grogné-je, en la soulevant d'un bras sous ses fesses.

Ses jambes se resserrent autour de ma taille.

— Ou peut-être est-ce toi qui n'as plus vraiment le choix, susurre-t-elle à mon oreille.

Je dévie mon regard du sien et divague un court instant.

— Je ne l'ai plus depuis bien trop longtemps. Avec toi, je l'ai...

... *Et c'est bien pour ça que tu m'es si précieuse.*

Ses sourcils se froncent. Je sens ses yeux étudier attentivement les traits de mon visage crispé. Aussi, dans le but de cesser ses tergiversations, j'attrape ses affaires, dont ses bottes qui traînent sur le sol d'une main – l'autre toujours occupée à la porter – les fourre dans ses bras, puis file dans le couloir.

— Hey ! Et si je voulais m'échapper ? se révolte-t-elle mollement.

— Trop tard.

Une fois dans la voiture de mon ami, Karys allonge ses jambes sur le tableau de bord devant elle et caresse le cuir du siège.

— C'est une bombe cette voiture. C'est quoi le modèle ? demande-t-elle.

— Impala 67.

— Bordel, manque plus que Dean pour que ...

Elle s'interrompt sous la brûlure de mon regard. Ouais, en plus d'être un enfoiré d'égoïste de l'embarquer dans notre histoire, je suis aussi jaloux. Très jaloux. Trop jaloux. Un comble dans ma situation...

— Oh ça va ! Pète un coup ! Je suis en train de parler d'un mec qui n'existe même pas ! Tu sais les fantasmes sont bons pour le mental, ça évite de vraiment finir frustrée si tu vois ce que je veux dire, sous-entend-elle.

— Soit. Continue de fantasmer alors, répliqué-je froidement.

— Connard, dit-elle tout bas en croisant ses bras sous sa poitrine.

Je démarre le moteur sans répondre quoi que ce soit. J'ai conscience que cette partie de notre relation la désoriente totalement – qui ne le serait pas ? Pourtant, cela fait presque un an que notre liaison se poursuit. Et encore une fois, plus d'une aurait jeté l'éponge ou détalé ventre à terre. Plus d'une. Pas Karys.

Un silence pesant grignote peu à peu tout l'espace dans l'habitacle. En sortant de Paris, ma beauté n'a toujours pas émis un seul son, me plongeant dans une bulle inconfortable. Cette femme parle tout le temps. Et je me suis habitué au ronronnement de sa voix qui berce mes idées noires jusqu'à les endormir.

Je tends le bras jusque sa tête où mes doigts s'emmêlent dans ses cheveux pour attirer son visage

à moi. Son regard hargneux me soutire un sourire. Je reporte mon attention sur la route sans pour autant desserrer ma prise et lâche :

— Ose me dire que tu es frustrée. Jamais personne n'a autant pris soin de ton corps, j'en suis persuadé.

— Certes. Tu as raison. Mais... et toi ? Comment tu fais pour ne pas l'être ?

Mes lèvres se posent sur son front dans un réflexe inattendu. Déroutée par mon geste, elle plisse les paupières, soupire en frottant sa joue contre mon épaule, puis reprend sa place en appuyant son dos sur la portière pour me fixer pendant que je lui réponds :

— Tu veux parler mécanique ? raillé-je. Pas de soucis. Je me soulage sinon je virerai carrément dingue.

— Tu te *souleges* ?

— Oui, je me branle si tu préfères.

Je détourne mes yeux du pare-brise juste le temps d'apercevoir une grimace outrée.

— Tu te rends compte à quel point c'est vexant pour moi ? s'insurge-t-elle.

— Tu n'as pas à l'être, Karys. Au contraire. Je comprends tout à fait ta réaction, mais ne te sens pas rejetée. C'est justement parce que je tiens beaucoup à toi que...

Je ne finis pas ma phrase. Un son étranglé me force à tourner mon visage vers elle. Mes paroles résonnent encore entre nous, expliquant cette lueur qui brille intensément dans ses iris à m'en couper le souffle. Désireux de l'amener sur une autre voie que je saurais gérer, j'ajoute :

— Et puis, existent aussi les fantasmes... tu te souviens ?

— Je serais curieuse de savoir sur quoi fantasme Caleb Andersen, rétorque-t-elle d'une voix plus douce.

Sur quoi ? Toi. Toi et ma liberté.

— Des femmes sans vagin.

Elle écarquille des yeux, la bouche grande ouverte avant de partir dans un rire à l'étrange pouvoir de me réchauffer.

— Mais c'est immonde ton truc, s'esclaffe-t-elle.

— J'avoue, me marré-je avec elle.

Le silence plus serein, cette fois, reprend ses quartiers doucement. Ma jolie Perle appuie son front contre la vitre, sourit, puis dit, pleine d'assurance :

— Un jour, tu seras à moi. Entièrement. Et sans concession. Et ce jour-là, tu seras fini, mec. Rien ne pourra plus jamais t'éloigner de moi.

Là encore, je ne réponds pas. *Si seulement, elle disait vrai...*

J'allume le poste et choisis une musique qui, je sais, va la faire partir au quart de tour. C'est donc sans surprise aucune que, à peine les quelques notes retentissent, son corps et sa tête s'agitent dans tous les sens. Son cul saute sur son siège pendant qu'elle tente un head-banging manquant de l'assommer sur le tableau de bord.

— Qu'est-ce que c'est que cette tuerie ? s'exclame-t-elle.

— *Eat it up* de Blues Saraceno.

— J'adore ! Un truc à te vriller les neurones !

— Et la nuque si tu ne t'arrêtes pas, rigolé-je.

Mais elle ne semble plus m'entendre, trop occupée à se filer un torticolis. Par habitude maintenant, j'attends que son moment de folie passe. Ce qui arrive une bonne demi-heure plus tard.

— J'ai mal au crâne, se plaint-elle en planquant ses paumes sur ses tempes.

— Je suis étonné qu'il soit encore accroché au reste de ton corps.

— Haha, bien accroché et bien décidé à te tourmenter mon cher, me menace-t-elle d'un index rageur. Mais après une petite pause, gémit-elle, en se rencognant au fond de son dossier.

Ma main vient instinctivement se poser sur la peau brûlante de sa cuisse. Elle soupire d'aise en fermant les paupières et chante sur les paroles de *Life is a sin* de Nick Nolan.

— Parle-moi de tes parents, murmure-t-elle un long moment après.

La nuit s'installe doucement sur la petite route de campagne sur laquelle nous roulons, chassant cette horrible journée. Un bref regard vers ma passagère me donne envie de croire... ou du moins de faire comme si un lendemain était réellement possible pour nous deux. Prétendre pour quelques heures, ça j'en suis capable. *La folie de Karys est peut-être contagieuse...*

— Mon père était diplomate. Il bossait à l'ambassade de Londres quand il a rencontré ma mère interprète. J'ai passé mon enfance transbahuté entre plusieurs capitales européennes jusqu'au jour où ma mère a craqué à cause de tous ces déménagements. Il a alors obtenu un poste fixe à Paris, ville d'origine de sa femme, grâce à un ami de la famille. Et il y a de ça quelques années, ils ont tout plaqué pour aller vivre à La Nouvelle-Orléans, lieu de naissance de mon père.

— Pourquoi ?

— Mon père et la politique n'ont jamais fait bon ménage, ricané-je.

— Handicapant quand on est diplomate, remarque-t-elle.

— Exact. Quand on ne sait pas fermer sa gueule ou lécher les culs qu'il faut, on ne fait pas long feu dans ce milieu. Heureusement pour lui, son intégrité et sa sincérité lui ont toujours attiré les sympathies. Mais des années au milieu de tous ces requins l'ont usé. Ma mère a vite compris qu'il était temps pour lui de retrouver ses racines afin de se retrouver tout simplement. À présent, ils vivent en Louisiane, heureux, et paisiblement surtout.

Ses doigts se resserrent sur ma main qui, apparemment, refuse de quitter sa place.

— Tu as l'air de beaucoup aimer ton père, chuchote-t-elle comme si elle avait peur de ma réaction, c'est la première fois depuis que je te connais que tu sembles concerné par une autre personne que Adam ou... moi.

— Je suppose que j'aurais aimé lui ressembler, avoué-je.

— Parce que ce n'est pas le cas déjà ? L'incapacité à jouer les hypocrites, de savoir quand il faut se taire, c'est tout toi ça ! La sincérité et l'int...

— Karys, grondé-je la faisant sursauter, stop !

Je retire ma paume de sa cuisse pour la replacer sur le volant. Mes poings se raidissent, blanchissant mes jointures. Je me sens en perte de contrôle. Entendre ça de sa bouche est pire que tout.

— Qu'est-ce que tu as fait, Caleb ?

La haine dans ce qu'elle a de plus brutal et primaire rampe sous ma peau pour ravager douloureusement tout ce que Karys s'acharne, sans le savoir, à ramener à la vie. Mes muscles se contractent violemment provoquant des tremblements dans mes bras tendus.

— Caleb ?

Je l'entends, mais ma mâchoire est tellement crispée que je ne peux desceller mes lèvres. Le clic de sa ceinture me parvient tout à coup. Elle enjambe alors le frein à main et atterrit sur la banquette arrière. Ses bras passent de chaque côté de mon siège pour se refermer fermement sur mon torse. Son menton se pose sur le haut de mon dossier, son nez vient chatouiller mon cou.

— Calme-toi, dit-elle, d'un ton apaisant en étalant ses doigts sur mon cœur. Je suis désolée d'avoir posé la question. Je te promets de ne plus jamais en parler tant que tu ne seras pas prêt. OK ? Mais calme-toi, s'il te plaît.

— Tu n'as pas l'air d'avoir peur, déglutis-je.

— Non. J'ai confiance. En toi. Et surtout en moi et mon instinct.

Sans réfléchir davantage, j'arrête la voiture sur le bas-côté, sors de l'habitacle et ouvre la portière arrière en obligeant Karys à s'étendre. Je m'allonge sur elle, ma joue sur sa poitrine, la serrant à m'en faire péter les articulations. Ma Perle s'enroule autour de moi, comme si elle pouvait s'enraciner à mon corps. Ses mains se glissent dans mes cheveux et me massent délicatement pendant qu'elle fredonne un air que je reconnais pour l'avoir déjà entendu plusieurs fois chantonner à mon oreille. Sa voix, son odeur, sa chaleur... sa présence entière repousse ce venin qui cherche à me détruire, anesthésie ma souffrance et insuffle à mon âme ce tout petit bout d'espoir tant nécessaire à sa survie.

— Qu'est-ce que tu chantes ? demandé-je, une fois ma tempête assez éloignée pour ne pas la blesser.

Un souffle réchauffé le sommet de mon crâne, seule preuve de son sourire.

— C'est un secret.

Je me redresse et approche mon visage du sien.

— Je n'aime pas quand tu me caches une part de toi.

— Bienvenue dans mon monde, réplique-t-elle avec un clin d'œil.

Ses ongles griffent doucement les poils de ma barbe. Ses yeux se fondent dans mon regard avant de se perdre encore plus loin. Quelques minutes défilent sans que je n'ose bouger. Quand enfin, Karys revient dans notre réalité, ses prunelles s'éclairent.

— Tu m'emmènes où au fait ?

— Franchement ? Je n'en ai pas la moindre idée, confessé-je en me relevant.

Nous regagnons tous deux nos places respectives sous un flot de paroles de ma passagère où se mélangent nourriture et une allusion aux gremlins.

— OK, OK, cédé-je en redémarrant. On va s'arrêter pour nourrir ton estomac !

— Et pour le reste ? badine-t-elle.

— Eh bien, on s'arrêtera une seconde fois s'il le faut.

Elle m'envoie un baiser en battant des cils avant de se caler confortablement au fond de son siège.

* * *

À trois heures du matin, je gare la voiture complètement à l'arrache non loin des Dunes du Pilat. Du revers de la main, je caresse la joue de Karys afin de la réveiller. Celle-ci s'étire comme un chat paresseux avant de froncer les sourcils pour tenter de deviner où nous sommes.

— On voit que dalle ! Tu as décidé de me tuer dans un endroit reculé, c'est ça ?

J'ignore sa remarque et m'extirpe du véhicule, le dos raide d'avoir si longtemps conduit. Une bourrasque de vent m'accueille malgré le temps clément et les températures plutôt chaudes pour un mois de juin.

— Oh ! On est au bord de la mer ! s'exclame joyeusement Karys.

Comme une gosse devant un sapin le matin de Noël, elle s'élanche en direction de la plage. Je soupire et malgré moi, malgré nous, malgré ma situation, souris en la suivant.

Lorsque j'arrive à sa hauteur, toute trace de joie a quitté son joli visage. D'instinct, je me déplace dans son dos, pose mes mains sur son ventre et mon menton sur sa tête.

— Dis-moi, ma beauté.

— Je vais partir, annonce-t-elle, avec Milyia.

J'encaisse. Difficilement. Douloureusement. violemment. Mais j'encaisse.

— Juste quelques mois, précise-t-elle. Cette dingue a décidé de partir à l'aventure aux quatre coins du globe. Je ne peux pas la laisser seule. Elle s'en croit capable, elle se pense forte sauf que ce n'est pas le cas. Pas encore.

— C'est son choix. Tu n'as pas à l'accompagner si tu trouves que c'est une connerie.

— Justement, si. Milyia est comme ma sœur.

— Certes, mais tu n'as pas à te sacrifier...

— *Me sacrifier ?* Ce n'est pas un sacrifice quand il s'agit de personnes que l'on aime. Je veux juste lui prêter un peu de ma... force.

— Et nous ?

Je me hais à peine ces mots prononcés. Je me hais à cause de ma faiblesse. Je me hais de ne même pas avoir le droit de lui demander ça.

Elle se retourne, la mine de nouveau radieuse et confiante, puis se blottit dans mes bras.

— Si tu me poses la question, c'est que tout ira bien alors. Rappelle-toi, j'ai confiance. Et puis... mon père a accumulé tellement de miles qu'il ne refusera pas d'en donner un peu à sa fille pour quelques allers-retours. Histoire de ne pas finir vraiment frustrée cette fois.

J'englobe son visage si clair sous la lueur de la lune et pourtant si lumineux.

— On va se baigner ? lance-t-elle, tout à trac.

— Pardon ?

— Toi, moi, un bain de minuit... dois-je développer ou ton esprit endormi a compris ?

— Tu es folle ? L'eau est gelée à cette heure-là !

— Quelle chochette, souffle-t-elle avant de s'écarter de quelques pas.

Je la dévore du regard alors qu'elle se déshabille lentement, une moue mutine sur ses lèvres, puis se précipite vers la mer.

— Si tu ne me rejoins pas, je vais être obligée de partir me trouver un pirate à la nage pour satisfaire mes envies ! Tant pis pour toi ! s'écrie-t-elle en rigolant.

Elle est dingue. Dingue et... à moi.

C'est quoi déjà les paroles de cette chanson ? *What a dangerous night to fall in love (4) ...*

(4) *Dangerous night* de Thrity seconds to Mars

Chapitre 14

Caleb

Présent,

Allongé en travers de mon lit, mes yeux s'abîment dans la contemplation du plafond pendant que mon esprit s'acharne à me repasser en boucle mes moments avec Karys, ceux où l'on était heureux ensemble. Parce que oui, en sa compagnie, j'ai enfin pu toucher du doigt une petite parcelle de ce que l'on appelle bonheur. Et ce, bien que je ne le méritasse pas. Notre première séparation, quand elle est partie arpenter le monde auprès de la rouquine, a été douloureuse certes, mais pas autant que je l'aurais cru. Égoïstement, j'étais flippé de me voir privé d'une partie de mon oxygène. Ce que je n'avais pas compris alors c'est que si ma beauté était en moi, la réciproque était également vraie. Je faisais aussi partie d'elle. Karys prétextait des coucherries à droite à gauche à sa meilleure amie pour s'isoler afin de m'apporter cette présence dont j'avais tant besoin. Elle me saoulait de paroles au téléphone, sans nécessairement attendre un retour de ma part, filmait ses visites pour ensuite me les envoyer avec tout un tas de commentaires de son cru ou bien elle partageait avec moi ses musiques récemment dénichées sur *YouTube* sans oublier de chanter par-dessus. Seul mon besoin de la toucher n'était pas comblé, et ce, malgré ses quelques allers-retours en avion pour que l'on puisse enfin se voir.

Toutefois, même en manque de sa peau, je ressentais toujours cet apaisement propre à sa douce folie. Lorsqu'elle a enfin posé de nouveau définitivement ses valises à Paris, je l'ai carrément enchaînée à mon corps pour m'abreuver d'elle jusqu'à plus soif.

Notre seconde séparation, en revanche... jamais je n'avais jusqu'alors ressenti une telle haine. Jamais. Et pourtant, on peut dire que j'étais devenu familier de ce sentiment à la fois puissant et abject. S'il existe un dieu ou une entité du genre, celui-ci n'a pas dû aimer ma tronche et m'a directement renvoyé me dépêtrer dans les bas-fonds où se traînent Lucifer et toutes ses putes prêtes à vous sucer jusqu'à la moelle. Mettre l'espoir sur ma route pour mieux m'étouffer ensuite en m'en privant. Si la vie est une garce, le destin est son plus bel instrument de torture... Inflexible et inévitable.

Karys s'est enfuie, sans aucune explication, après trois ans de relation. OK, je conçois que celle-ci était quelque peu bancale et vouée à l'échec. Le fait est que j'avais parfaitement conscience que notre histoire se finirait tôt ou tard. Ouais, sauf que je pensais plus à tard que tôt justement. J'imaginai aussi une scène de rupture avec larmes et sang, mais pas un simple vide... pas un simple courant d'air qui se serait engouffré dans ma vie pour en sortir aussi vite par une porte dérobée dont j'ignorais l'existence. Toutefois, le pire de tout demeure ce sentiment de trahison qui laisse un goût acide dans ma trachée. J'avais confiance en Karys. Confiance en cet amour qu'elle me portait – me porte toujours. Alors oui, encore une fois, rien ne m'octroie le droit de lui reprocher quoi que ce soit, mais jamais je n'aurais pensé qu'elle puisse me faire mal, me briser d'une façon autrement plus perfide que tout ce que j'avais pu subir jusque-là. Ma beauté m'a abandonné. Pire, elle m'a abandonné à peine un mois après la mort de celui qui fut mon meilleur ami, l'autre partie de moi qui m'aidait à ne pas flancher.

Alors quand elle m'a balancé en pleine tronche ces paroles l'autre soir qui ont que trop bien

trouvé écho en moi, j'ai perdu pied. Littéralement. Le choc de la voir chez Emma couplé à tout ce maelström de sentiments contradictoires dû à sa présence m'a terrassé. J'ai réagi comme un animal blessé et suis alors devenu dangereux pour elle, pour nous deux. Dangereux, car je me suis brisé au plus profond d'elle bien que, paradoxalement, je me sentais tout à fait à ma place. Sûrement parce qu'elle est la seule capable de détenir ce morceau de moi sans sombrer.

Mon unique but en allant chez Karys était de lui fournir une explication. Une explication biaisée certes, mais une voie que l'on aurait pu emprunter pour... stop. Qui crois-je berner, là ? Ce qui s'est passé devait se passer. Après tout, je voulais mon point final en larmes et en sang, non ? C'est chose faite. Peut-être devrais-je tourner la page cette fois et accepter mon sort. Emprisonner ce souffle nouveau loin, très loin dans mes souvenirs et finalement faire la paix avec ce que la vie veut de moi.

À ce propos, je jette un coup d'œil en direction de ma montre posée sur la table de chevet. Bien, il est temps de rendre visite à mon sort...

Une bonne demi-heure plus tard, j'arrive enfin à Neuilly et emprunte cette rue, la même depuis tellement de temps... si longtemps que je me refuse à compter les années. Arrivé au numéro quatre, je presse sur la sonnette en inspirant un bon coup. Une femme brune, à l'allure stricte, mais au sourire chaleureux, m'ouvre.

— Bonjour, Caleb, je t'en prie, entre, m'accueille en anglais l'intendante.

— Salut, Karen.

— Emma est sur la terrasse, précise-t-elle, avec un clin d'œil alors que je pénètre cet immense hôtel particulier.

Je la remercie et me dirige donc vers l'endroit indiqué. Je traverse une trop grande salle à manger, puis encore un vaste salon avant d'atterrir sur la fameuse terrasse. Je suis étonné de trouver le père d'Emma et accessoirement l'ancien boss et ami de mon père.

— Andrew ? Je te croyais à Copenhague ! ne puis-je m'empêcher de remarquer.

L'homme d'une cinquantaine d'années, au ventre rond et au visage aussi acéré qu'un requin, se lève pour me faire une accolade.

— Je vais là où les affaires me portent, tu le sais bien. Il s'avère que les relations franco-américaines ont besoin de retrouver leur confiance d'avant, alors me voilà. Pourquoi ? Tu n'es pas heureux de me voir, mon garçon ? Tu comptais sûrement garder ma fille pour toi tout seul. Je te l'ai déjà dit, faudra toujours composer avec son vieux papa !

— Arrête un peu tes bêtises ! intervient une voix douce sur ma gauche. Tu n'es pas si vieux que ça.

Je détourne mon regard sur la jeune femme venant d'apparaître. Deux yeux azur m'observent tendrement. Ses cheveux blonds rassemblés en queue de cheval, Emma, vêtue d'une robe bleue légère, s'avance vers moi. Son visage s'éclaire et un sourire s'invite sur ses lèvres.

— Je suis contente de te voir, dit-elle tout bas.

— Moi aussi, réponds-je en me penchant.

Ma bouche se pose doucement sur la sienne et je la sens soupirer d'aise.

— Vous vous câlinerez plus tard, nous interrompt Andrew. Venez donc profiter de ce brunch ensoleillé avec moi !

Emma ricane contre moi avant de se reculer légèrement.

— Tu m'aides ?

Je hoche la tête en lui rendant son sourire et passe derrière elle avant de conduire le fauteuil roulant sur lequel elle est assise depuis ses dix ans jusqu'à la table.

En regagnant mon appartement le soir, je me stoppe à peine sorti de l'ascenseur. Une surprise dont j'ignore si je dois apprécier la venue m'attend sur mon palier. Une petite rousse est assise par terre, le dos contre ma porte et des écouteurs vissés sur les oreilles. Ses yeux sont fermés pendant que sa tête se balance doucement au rythme de la musique. J'arrive à sa hauteur et donne un coup de pied dans le sien étendu sur le sol. Milyia rouvre ses paupières et lève son regard sur moi.

— Un simple bonjour c'était trop sympa pour toi ?

— Mets-toi à ma place, je découvre un corps sur mon palier. Je vérifiais juste si tu n'étais pas morte.

Son majeur s'impose aussitôt fièrement entre nous.

— Avoue, mini-Caleb te manquait.

— Autant qu'un second trou de balle. Ou autant que toi. C'est kif-kif tout ça...

La rouquine éclate de rire avant de me tendre sa main pour que je l'aide à se lever. J'hésite un long moment pendant lequel Milyia me défie du regard, puis accepte finalement. Une fois debout, elle m'adresse un sourire, celui qui me serre le cœur, car je ne vois plus que mon ami à travers lui.

— Bonjour, Caleb, dit-elle en tapotant mon torse.

— Bonjour, Bichette.

J'ébouriffe ses cheveux alors qu'elle roule des yeux lorsque je prononce son surnom. Milyia et moi avons toujours été comme chiens et chats. Je ne l'aimais pas et elle me le rendait bien. En réalité, je n'ai jamais rien eu personnellement contre elle. Au contraire, elle fait partie des rares personnes avec un minimum de matière grise et de sensibilité que j'ai pu connaître. Seulement, je pensais, à tort et à raison, qu'elle était dangereuse pour Adam. À ses côtés, il semblait vouloir retrouver la vue alors que la cécité était l'unique moyen pour lui de ne pas sombrer. Je fais mine de chercher mes clefs dans la poche interne de mon cuir afin de me détourner de ce visage et des souvenirs auxquels il me renvoie. Tout ceci est une époque révolue maintenant. Une preuve de plus que chaque pan de mon ancienne vie s'écroule peu à peu pour me révéler celle qui, inexorablement, attend que je vienne la trouver.

— Tu es venue pour...

J'hésite sur le terme à choisir.

— Oui, ricane-t-elle doucement. Je suis venue pour.

Milyia a cette habitude et ce besoin un peu bizarre, voire même carrément glauque, de « parler » à Adam. Alors elle vient ici, se rend dans sa chambre et s'allonge sur le sol pour lui raconter je-ne-sais-quoi. Je n'ai jamais osé écouter ce qu'elle pouvait bien lui dire. Uniquement par respect pour lui. Et puis... je sais ce que veut dire être heureux *à travers* une personne...

Je déverrouille la porte que j'ouvre en grand pour la laisser entrer.

— Dois-je avoir peur ? La galanterie ne fait pas partie des deux qualités que tu possèdes.

Grognant dans ma barbe, je la pousse légèrement et la devance dans l'appartement.

— Mes deux qualités ?

— Je suis sûre qu'en creusant un peu, je devrais pouvoir en trouver deux, dit-elle, en se retournant sur moi après avoir refermé derrière elle. Voyons voir, se moque-t-elle, son index sur ses lèvres. Hum... tu es fidèle... ah bah non.

Ses yeux me percutent aussitôt de plein fouet. Ses traits se durcissent et son sourire s'évanouit.

Super, manquait plus que la scène de la meilleure amie en colère.

— Ah, j'ai trouvé, énonce-t-elle sèchement. Effectivement, je peux citer deux éléments bons chez toi. Adam. Et Karys.

Cette fois, ce sont les muscles de mon visage que je sens se crispier. Si cette garce pense que je l'ai attendue pour m'en rendre compte, c'est que j'ai peut-être un peu trop surestimé sa matière grise, finalement.

— Milyia, je suis sympa jusqu'à un certain point. Je t'accueille volontiers chez moi uniquement pour lui. Je suis ravi que tu te réveilles et endosses enfin le rôle de la bonne copine. Toutefois, c'est trop tard. Tu as trop longtemps joué les gamines égoïstes. Le mal est fait. Alors maintenant, tu vas me faire le plaisir de t'éclipser dans la chambre d'Adam et me foutre, par la même occasion, la paix.

Sa poitrine se soulève alors qu'elle inspire lentement. La connaissant, je suis certain qu'elle meurt d'envie de m'arracher les couilles. Cependant, Bichette aussi me connaît très bien. Elle sait que mon taux de tolérance est relativement bas, à l'instar de ma patience. Milyia s'avance donc de quelques pas avant de m'avertir :

— Tu en as déjà perdu un sur les deux, Caleb. S'il te plaît, parle à Karys...

— Milyia, sifflé-je, la mâchoire serrée. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Ça ne changerait strictement rien, tu peux me croire.

— Soit, murmure-t-elle, en baissant la tête. Si tu as envie de te condamner après tout, c'est ton problème.

Puis, sans un mot de plus, elle part s'enfermer dans la chambre d'Adam.

De mon côté, je décide d'endormir mon cerveau et tout ce qui me pourrit l'existence de la meilleure façon que je connaisse. L'alcool. Je chope une bouteille de whisky dans la cuisine et me vautre sur le canapé, le goulot déjà porté aux lèvres. Une bonne demi-heure passe avant que mon portable ne sonne. Je décroche sans regarder de qui provient l'appel. L'esprit dans le coaltar, je mets un temps à analyser les paroles que l'on me pleure dans le combiné. Arrive alors le moment où je réalise. Une ombre s'abat sur moi, m'arrache violemment le cœur pour le remplacer. Cette fois, je crois qu'on y est : le dernier pan de ma vie vient finalement de s'écrouler...

Milyia repointe le bout de son nez exactement à ce moment-là. Elle s'assoit sur le fauteuil face à moi, soupire doucement en caressant son ventre, puis fronce les sourcils en entendant la voix toujours crachée par le téléphone que j'ai déposé sur mon genou. Son regard remonte sur mes yeux vides, ces derniers provoquant une lueur de panique au fond des siens.

— Caleb ?

Je ne réagis pas. Je veux seulement m'octroyer quelques minutes supplémentaires de répit.

La rouquine se décide alors à attraper mon téléphone. J'entends quelques paroles en anglais, et enfin un long silence. Milyia raccroche, du moins, il me semble, avant de s'asseoir à ma gauche. Sa main se glisse sous mon bras posé le long de mon flanc et ses doigts viennent trouver les miens. Elle les presse fortement avant de murmurer :

— Toutes mes condoléances pour ton père.

* * *

— Monsieur ?

L'hôtesse m'adresse un sourire en m'invitant d'une main à emprunter le petit couloir menant à l'intérieur de l'avion. Le regard perdu et le cœur froid depuis la veille, depuis l'annonce de cet AVC qui s'est avéré fatal à mon père, j'avance sans faire attention aux personnes m'entourant et m'installe à

mon siège. Je colle ma tempe au hublot dans l'attente du décollage bien que je n'aie pas l'impression d'avoir touché terre depuis plusieurs heures. Je progresse difficilement, pas à pas, dans une étrange dimension où tout a disparu excepté ma propre fatalité et d'où je ne suis pas certain de réussir à m'échapper. À moins que... peut-être... ce parfum qui semble soudain si proche n'y parvienne. Je pivote brusquement, le visage vers la personne prenant place à côté de moi. Des cheveux roses ramenés en une chose assez bizarre sur le sommet de son crâne, un visage plein d'assurance que je connais par cœur et ces yeux... ses yeux d'un vert incandescent qui me réaniment violemment.

— Avant que tu ne dises quoi que ce soit, j'ignore par quelle folie je suis ici donc... pour le moment... juste, la ferme, OK ? intime-t-elle d'un ton tranchant.

Je reste silencieux pendant qu'elle s'enfonce dans le dossier en soupirant. *Elle est là*. Ma beauté est là...

Chapitre 15

Karys

La veille,

Assise tranquillement sur mon canapé, mon pc en équilibre sur mes genoux et la musique hurlant dans mes oreilles à travers les écouteurs, je bosse un nouveau dossier. Le père de Leslie a été plutôt satisfait de notre boulot pour l'anniversaire de sa fille si j'en juge sa nouvelle demande. À la tête d'une très grosse agence spécialisée dans l'immobilier de luxe, il souhaite organiser un séminaire incentive pour les plus gros bonnets de sa boîte et nous a proposé de gérer le tout. Autant planifier une fête pour une jeune fille de dix-huit ans ne me faisait pas peur, autant là, on s'attaque à une catégorie autrement plus difficile et plus pointue. On n'a pas intérêt à se planter sauf qu'il ne faut pas se leurrer : Solène et moi sommes encore des novices dans ce domaine. Je ne pensais pas qu'un tel contrat nous tombe aussi vite sur la tête toutefois il arrive à point nommé. Parfait comme distraction pour ne pas songer à Caleb, à cette soirée maudite et à cette saleté de perle rose que j'ai retrouvée dans ma boîte aux lettres dans la semaine. J'attrape mon verre pour avaler une gorgée de Chardonnay quand quelque chose attire mon attention. D'où je suis, je vois la poignée de ma porte d'entrée verrouillée qui s'actionne toute seule. *C'est quoi le délire avec cet appart' ? Tout Paris a cru que c'était portes ouvertes chez Karys ?* J'enlève mes écouteurs en grognant et j'entends alors la voix de Milyia hurlant à travers le panneau. Merde ! Avec la musique, je ne me suis même pas rendu compte que ma meilleure amie s'arrachait les cordes vocales.

Je me lève et me précipite pour lui ouvrir.

— Ma Creepy, tout va bien ?

— Mais qu'est-ce que tu foutais ? s'enflamme-t-elle, en s'engouffrant à l'intérieur. Dix minutes que je tambourine à ta porte comme une dingue !

— Eh détends-toi, Madame, j'ai-du-mal-à-gérer-mes-hormones ! Je n'ai rien...

— Peu importe ! esquive-t-elle en se campant face à moi.

Sa mine grave m'alarme aussitôt. Et quand elle serre mes mains dans les siennes, c'est carrément la panique qui s'empare de moi.

— Ça ne va pas ? Un problème avec ma filleule ?

— Ta fil... mais de quoi tu parles ? On ne connaît même pas le sexe encore !

— Toi, tu ne le sais pas. Moi si.

Son visage se radoucit aussitôt alors qu'un sourire timide, mais franc étire ses lèvres. Elle secoue ensuite la tête comme si elle cherchait à reprendre ses esprits.

— Tu ne peux pas te taire, soupire-t-elle. Laisse-moi finir au lieu de raconter des conneries.

— Bah accouche aussi, merde ! Enfin non... pas accouche, du moins pas littéralement... bref, continue, me résigné-je.

— Je reviens de chez Caleb...

Je repousse aussi sec ses mains, souffle exagérément en lui tournant le dos et reprends place sur mon canapé en laissant ma copine en plan dans l'entrée.

— Euh, j'étais en train de te parler, là ! s'insurge celle-ci.

— Je t'ai déjà prévenue : je ne veux rien savoir de tes visites là-bas.

— Karys...

— Je ne plaisante pas, Milyia ! répliqué-je plus durement cette fois.

Je détourne mon regard du sien qui vient de s'embraser de colère et fais mine de m'intéresser à mon écran. Ma Creepy me rejoint alors d'un pas rapide, attrape mon ordinateur qu'elle balance sur le sofa, puis s'agenouille devant moi.

— Alors maintenant, tu vas m'écouter, déclare-t-elle froidement, parce que moi non plus je ne plaisante pas. Toi et moi avons cette confiance qui nous lie, car jamais nous nous sommes embarrassées de faux-semblants. On a cette chance de pouvoir être franche l'une envers l'autre sans menacer notre équilibre. Comme la fois où tu m'as accusée d'être égoïste avec Adam et Soen. Comme aujourd'hui où je te retourne tes paroles. Il ne s'agit pas de toi. Tu as toutes les raisons du monde de lui en vouloir et à ta place... bah, je réagis exactement comme tu le fais. Sauf que je ne suis pas toi. Et toi, tu es incapable de juste tourner le dos à une personne que tu aimes. Tu es en train de te trahir, Karys.

Abasourdie par la tirade de ma meilleure amie, je la dévisage pendant qu'elle se relève.

— Si je te dis tout ça, renchérit-elle, c'est pour être sûre que tu prennes la bonne décision. Comme je te l'ai dit plus tôt, j'étais chez Caleb tout à l'heure. Son père est mort.

Dans l'incapacité de lui répondre quoi que ce soit, je demeure muette, l'esprit et le cœur choqués.

Milyia se dirige vers l'entrée et ajoute avant de partir :

— Il doit prendre un vol demain en fin de matinée. Caleb a besoin de toi, ma Furie. Tu ne peux pas le laisser traverser un autre deuil sans toi. Karys Léry ne ferait pas ça...

S'ensuit le bruit d'une porte qui claque, puis un silence assourdissant. Une énième déchirure se produit à l'intérieur de ma poitrine. Là encore, j'ai le choix : ou je laisse la Karys raisonnable prendre les commandes et souffre avec lui, mais en restant seule, ou...

Et voilà comment je me suis retrouvée à pester derrière un mec prenant son temps pour s'installer comme s'il était le pape en personne, et ce, malgré l'allée de l'avion pleine à craquer. Je repère l'instrument de torture préféré de mon petit cœur et parviens à toper la personne placée à côté de lui avant qu'elle ne s'assoie. Après un bref échange, celle-ci accepte volontiers de me céder son siège. Je m'installe à mon tour, l'estomac noué malgré cette détermination qui ne m'a pas quittée depuis hier soir. À peine ai-je les fesses calées que Caleb se tourne brusquement vers moi. Son visage éteint me remue méchamment les tripes. Son expression, qui n'est pas sans me rappeler celle ayant pris possession de lui quand Adam est mort, me hurle de l'enlacer pour ne plus jamais le lâcher. Un filet ténu de lumière semble reprendre vie au fond de ses yeux me soulageant d'un poids par la même occasion.

Déroutée par la situation, une fois n'est pas coutume, je le devance :

— Avant que tu ne dises quoi que ce soit, j'ignore par quelle folie je suis ici donc... pour le moment... juste, la ferme, OK ?

Je me rencogne au fond du siège, attrape mon téléphone dans mon sac à main et pianote rapidement un mot pour ma meilleure amie.

[Je te déteste. Je suis dans l'avion pour la Nouvelle-Orléans]

Je suis le point d'éteindre mon portable, mais me ravise et écris un autre message.

[Ps : Prends soin de ma mini-Creepy.

Ps2 : je t'aime morue]

L'avion ne tarde pas à prendre de la hauteur, mon anxiété avec. Certes, ma confiance est encore solidement ancrée à mes basques en ce qui concerne ma présence ici. En revanche, concernant Caleb, c'est le flou total. J'ai pris cette décision sur un coup de sang, comme trop souvent, et je suis seulement en train de réaliser que je pars pour une ville américaine inconnue avec un mec qui n'est même pas le mien au final. Ou si justement. Et il est bien là le problème. Dieu que je me déteste dans ces rares moments. Le doute ne fait pas partie de mon tempérament et j'ignore comment le gérer. Ça y est : je m'autosaoule. Encore. Mon front finit par choir contre le siège devant moi alors qu'un long soupir franchit la barrière de mes lèvres.

— Tu as agi sur un coup de tête, ricane sombrement Caleb.

Sans bouger de ma position, je lui adresse un majeur.

— On est coincés ensemble pendant une dizaine d'heures dans cet avion. Tu ne vas pas pouvoir m'éviter. Karys, insiste-t-il d'une voix plus douce, dis-moi pourquoi tu es là.

Je me redresse, m'appuie de nouveau au dossier et baisse mon regard sur sa poitrine.

— Tu as mal ?

Ses sourcils se froncent subrepticement alors qu'il hoche la tête.

— La voilà ton explication, avoué-je du bout des lèvres.

— Si c'était le cas, tu ne serais jamais partie.

— C'est différent. Tu n'étais plus le seul à souffrir.

Les muscles de sa mâchoire tressautent méchamment, ce qui ne m'empêche pas de poursuivre sur ma lancée.

— D'ailleurs, elle n'est pas là ?

— Sa santé ne lui permet pas de faire un voyage si long.

J'ouvre la bouche pour répliquer quand sa main attrape mon menton et m'attire sèchement contre lui, m'obligeant à poser ma paume sur son ventre. Ses yeux se glacent, fossilisant cette pierre qui constitue par moment ses iris. Sans rien dire, il se contente de me toiser durement. Immobile et menaçant.

— Quoi ? Ça te gêne que je fasse allusion à elle ? Rêve pas, je suis sympa, mais pas totalement conne. Que je sois là, avec toi, ne change strictement rien. J'apporte mon soutien à quelqu'un qui a compté pour moi, car c'est ce que mon instinct me dicte. Je ne suis que ma voie, tu devrais le savoir.

— Faux. Ta venue change bien des choses.

Sa voix a subitement baissé de plusieurs octaves, infiltre mes pores pour provoquer un frisson dangereusement délicieux dans mes reins. Je rétracte mes doigts sur sa chemise en lin, froissant le tissu dans ma paume. Ma poitrine se soulève difficilement, me renvoyant à une autre époque, une autre vie. Je me souviens alors combien il m'était difficile à certains moments de respirer sous le poids de son regard. Nos lèvres sont si proches qu'il me suffirait de m'avancer d'à peine quelques millimètres pour enfin le retrouver. Et putain, je préfère crever là, maintenant, plutôt que de m'éloigner. C'est d'ailleurs pour cette raison que mon corps entier se meurt lorsque je retire sa main de mon visage, me recule et lui réponds :

— En effet, des explications et un choix à faire. Voilà ce que ma venue implique pour toi.

Mes yeux se posent sur ses poings qui se serrent contre ses cuisses.

— Tu ne...

— ... comprends pas. Je sais. Change de disque, Caleb. Tu m'as déjà servi cette excuse alors tu

peux gentiment la remballer et la servir à d'autres. Je ne te demanderai rien pendant que nous serons là-bas. Je serai là pour toi, pour tenter d'alléger ta douleur comme je l'ai toujours fait. Seulement, une fois rentrés...

Je ne termine pas ma phrase, je sais pertinemment qu'il en devine la fin. Je précise néanmoins :

— J'ai réservé un hôtel dans le centre-ville. Enfin, si je ne me suis pas plantée et que je ne me retrouve pas dans le fin fond du bayou. Tu n'auras... (je déglutis) qu'à m'appeler en cas de besoin. Ou je n'en sais rien moi...

— C'est ridicule. Tu ne vas pas aller à l'hôtel alors que la maison de mes parents pourrait en accueillir dix comme toi.

Je tique sur le « comme toi » avant de rétorquer :

— Je refuse de rester parmi les tiens. Ce ne serait pas... sain. Ni pour toi, et encore moins pour moi.

Le silence accueille mes propos. Connaissant le morceau, je comprends que sa colère ainsi que ses réflexions personnelles risquent d'accaparer son esprit un long moment. Je sors donc un magazine de mon sac sur les derniers endroits en vogue de la côte méditerranéenne et parviens à me concentrer durant la prochaine heure.

— Comment as-tu su ? me fait sursauter la voix de Caleb.

— Milyia, dis-je en me tournant vers lui.

Je m'interromps au moment où mes yeux plongent au fond des siens, noyant mon cœur au passage. Sa tristesse se lit sur chaque trait de son visage, m'implore et éloigne momentanément toute la fureur que je peux ressentir pour cet homme. *Je suis là pour lui. Les déchirures, les ressentiments et tout le reste peuvent bien attendre pour une fois...*

Je prends alors la décision de replonger dans cette ancienne vie justement. Pour lui.

— Regarde ce que j'ai téléchargé hier soir, lui dis-je, avec un grand sourire en enclenchant ma playlist sur mon téléphone.

Je lui tends un écouteur et place le second sur mon oreille avant de préciser :

— Le dernier album de Blues Saraceno. Histoire de me mettre dans l'ambiance !

— Tu es au courant qu'il n'est pas de Louisiane ? En fait, il vit en Californie...

— Et ? Je m'en fous, moi. Tais-toi et écoute, briseur de délire, ronchonné-je.

Caleb me balance un regard noir que je sais feint. *Bah ouais, mec... ne souris pas quand tu veux jouer les dominants !* On s'enfile donc l'album en entier au grand dam du couple placé dans la rangée devant nous. Disons que ma tendance à trop vivre la musique ne plaît pas forcément à tout le monde. Surtout, quand ce tout le monde essaie de dormir... Mais je m'en balance les miches, j'ai même réussi à faire éclater de rire Caleb quand l'homme s'est retourné pour m'engueuler et que je lui ai répondu :

— Vous savez, j'ai vu le pilote avant de décoller. Il avait vraiment mauvaise mine, je suis sûre qu'il est dépressif. Alors je préfère profiter de chaque seconde au cas où l'on finisse dans l'Atlantique. Vous imaginez ? Crever alors qu'on ronfle comme un porc ! Les boules !

Le type a immédiatement fait volte-face, la peur au ventre, je suis sûre. Quant à moi, le rire de Caleb m'a confortée à poursuivre mon délire musical. Je suis toutefois vite arrêtée lorsqu'il m'interroge sur la raison de mon intérêt pour le tourisme dans le sud de la France.

— Avoue, tu as peur qu'on nous jette de l'avion sans parachute, raillé-je, devinant qu'il tente juste une diversion.

— Vu le bordel que tu fous, je suis prêt à les aider.

Je lui tire la langue, puis réplique :

— Ne me la fais pas à l'envers. Tu adores me voir m'agiter. Je suis certaine que tu es jaloux, car

tu es trop coincé pour te laisser aller.

— Je déteste danser. J'aime juste te voir heureuse.

Dans la famille je-plombe-l'ambiance, je demande l'ex un peu – beaucoup – tordu.

L'envie de rétorquer que je ne le suis plus par sa faute me brûle la langue. Cependant, ce n'est clairement pas le moment alors je ravale ma remarque acide qui m'arrache le palais.

— Le bonheur ce n'est pas si mal que ça, tu sais. Tu devrais essayer.

Un sourire triste s'invite sur ses lèvres. Il semble subitement si fatigué, si las... Le revers de sa main caresse ma pommette, s'attarde sur ma bouche avant de se poser sur ma cuisse.

— Le bonheur est éphémère. Il débarque un soir sans crier gare, s'installe quelques années le temps de bien creuser son trou au fond de notre poitrine, puis s'évapore, sans un bruit. Ne reste plus que son fantôme, le regret.

Ses mots me lacèrent l'âme. Je suis consciente de l'avoir blessé en partant. Et pourtant, je reproduirais les mêmes actes si le temps venait à faire un bond dans le passé. Mais justement, le passé est le passé. Le passé conditionne notre présent. Ce sont nos choix qui influencent notre futur. Et bien que là, j'ignore encore de quoi sera fait mon avenir, je décide d'apaiser son présent.

Sans réfléchir davantage, je soulève l'accoudoir entre nous et me blottis contre lui, ma joue sur son torse. Je le sens inspirer profondément pendant que ses lèvres se posent sur mon cuir chevelu. Caleb ne tarde pas à ramener son bras sur ma taille qui, d'une forte pression, me garde captive. Les yeux fermés, je tente vainement de repousser tous les sentiments contradictoires qui m'envahissent alors. Mon corps se désolidarise de mon cœur ainsi que de ma raison et respire enfin, à sa place. Je décide donc de profiter, à mon tour, de cet instant hors du temps, hors de notre réalité et finis par m'endormir.

Lorsque je me réveille, ni l'un ni l'autre, nous n'avons bougé de notre position initiale. Même le bras de Caleb, bien que toujours endormi, me compresse encore les reins. Je me redresse délicatement pour observer son visage qui a retrouvé un semblant de sérénité. Sa tempe est appuyée contre le hublot et sa tête penche légèrement vers l'avant. Du bout des doigts, j'effleure ses paupières closes avant de laisser retomber ma main. Je déteste cette sensation : l'impuissance. Je sais être assez forte pour lui, pour moi, pour nous deux. Je sais être la seule capable de le rendre heureux. Et surtout, je sais que lui aussi en est conscient. Alors pourquoi ne sommes-nous pas ensemble ? Une putain de force supérieure semble vouloir accaparer mon destin, sans parler de cette... fille. Soudain, un éclair déchire ce voile de colère qui recouvrait ma vue. Milyia a raison, quelque chose ne tourne pas rond. À mesure que cette constatation s'impose à mon esprit, un feu impétueux, qui m'avait manqué, incendie mes membres.

La combativité.

Chapitre 16

Karys

Après un changement à Atlanta et une bonne dizaine d'heures de vol au total, nous voilà donc à La Nouvelle-Orléans en début d'après-midi. Caleb et moi sortons de l'aéroport ensemble, sans dire un mot. Depuis notre moment tendresse, nous n'avons que peu échangé. Bien que mon naturel trop expansif dépérit progressivement de ne pouvoir s'exprimer à tout va, je connais assez Caleb pour savoir que le mutisme est un refuge pour lui. Un refuge que je me suis toujours efforcée de respecter. Surtout un jour comme celui-ci.

Nous sommes à peine dehors que je suffoque déjà. En deux minutes, ma robe blanche en crochet me colle comme une seconde peau à cause de l'humidité alourdissant l'atmosphère. D'une main, je traîne ma valise et de l'autre, tente de dégager mes cheveux de ma nuque en sueur. Un soleil ardent brille intensément au-dessus de nos têtes me cramant l'épiderme sans pour autant parvenir à l'assécher ne serait-ce qu'un peu.

Caleb, à quelques pas devant moi, se retourne et un rictus timide, mais moqueur ourle ses lèvres en me découvrant essoufflée au bout de même pas dix mètres de marche. Il se stoppe donc et attrape la poignée de mon bagage.

— Les taxis sont par-là, m'indique-t-il du menton, on a qu'à en partager un si tu veux. On te dépose à ton hôtel, puis... je rentre chez moi.

Sa voix s'est éteinte sur ces derniers mots, me comprimant la poitrine. Je peux à peine imaginer ce qu'il traverse. Si je venais à perdre mon père, j'aurais le cœur en miettes, inconsolable. Quand on a la chance, comme Caleb et moi, d'être élevés par des parents aimants, je suppose que leur perte nous vole un morceau de cette identité qu'ils nous ont aidés à construire, nous laissant démunis pour un temps.

Je hoche la tête et le suis. Une fois dans le taxi, je tends ma réservation – que j'ai pris le soin d'imprimer avant de partir – à Caleb afin qu'il donne l'adresse au chauffeur. Pendant ce temps-là, je rallume mon téléphone pour découvrir un message de ma meilleure amie qui me suggère gentiment de ne pas faire de conneries et un second de ma mère me souhaitant bon voyage ainsi que de profiter des plaisirs locaux. *Maman quoi...*

Le moteur démarre et une tension envahit soudain l'habitacle. Aussitôt, je relève le visage sur celui de Caleb. Son regard est dur, froid et perdu. Surtout perdu d'ailleurs. D'instinct, ma main vient trouver la sienne sur la banquette arrière. Ses doigts se referment sur les miens, sans pour autant bouger le moindre muscle supplémentaire. Ignorant la piquûre qui s'enfonce douloureusement dans mon flanc, je dirige mon attention vers le paysage qui défile à l'extérieur.

Nous quittons le béton de l'aéroport pour nous enfoncer lentement dans un autre univers. Le véhicule emprunte la fameuse U.S highway 90 me dévoilant des paysages sauvages et luxuriants. Le nez collé à la vitre, mes yeux s'abreuvent de ces marais à la fois inquiétants tout en dégagant une étrange sérénité, comme un monde tolérant à peine la présence humaine. Le décor change peu à peu et cette fois, c'est dans une autre époque que je plonge. Des plantations de cannes à sucre s'étendent le long de River road, les bâtisses de bois ou de briques pour certaines s'élèvent, symbole d'une ère passée, au milieu d'une végétation de chênes ou de cyprès. Tout est verdoyant, riche et mystérieux. J'aime cette sensation, celle de n'être qu'une invitée au sein d'une nature aussi accueillante qu'impitoyable.

Soudain, nous ralentissons avant de bifurquer sur la droite pour emprunter un chemin de terre. Je me tords la nuque en observant un immense portail de fer forgé pendant que le chauffeur pénètre ce qui ressemble à un domaine d'un autre temps.

La voiture se gare enfin devant une imposante demeure. J'ouvre la vitre pour en sortir ma tête et être en mesure d'admirer la bâtisse dans son entièreté. Quatre colonnes blanches surplombent un porche pouvant accueillir une bonne vingtaine de personnes et soutiennent un balcon de la même taille. De larges fenêtres dominant le tout accentuant cette sensation de grandeur et de splendeur qu'inspire en premier lieu cet endroit. Je crois que je pourrais tomber amoureuse des couleurs rose et jaune, typiques du style colonial illuminant la façade. *Ah, trop tard... je viens de tomber love de cette baraque.*

Toutefois, je rameute mes pensées s'émerveillant un peu trop pour faire un point sur ma situation. La première est de me dire : bordel, ce genre de maisons existe ailleurs que dans *Autant en Emporte le vent* ? Ensuite arrive la seconde, celle qui débarque en écrasant la précédente pendant un temps... *ce n'est pas mon hôtel ce truc !*

Je me retourne sur mon voisin et constate que celui-ci a disparu. Je me précipite donc immédiatement hors de la voiture pour découvrir Caleb en train de sortir les deux valises du coffre.

— Mais qu'est...

Un bruit de démarrage en trombe couvre le reste de ma phrase. Je regarde le taxi s'éloigner, preuve que je me suis bel et bien fait avoir. Je reporte mon attention sur Caleb en plissant les paupières.

— Toi ! grondé-je.

— Ce soir, OK ? Ce soir, je te ramène à ton hôtel, dit-il d'un ton cassant signifiant que je n'ai pas vraiment le choix.

Sauf que ce choix-là ne me plaît guère. Mon premier réflexe est de l'envoyer au diable. *Comment peut-il penser que ma présence au sein de sa famille est une bonne idée ?* Et puis, je me rappelle la raison de ma venue ici et comprends...

— Ce soir, répété-je, d'un ton impérieux.

Je crois apercevoir ses épaules s'affaisser de soulagement. Il tente un pas dans ma direction, mais une présence nous force tous deux à pivoter vers l'entrée de la demeure. Une femme d'une trentaine d'années progresse dans notre direction, un mince sourire aux lèvres malgré son air grave. Caleb expire un bon coup, se rapproche inconsciemment de moi, puis ouvre la bouche :

— Salut, Isabel, dit-il dans un anglais teinté de cet accent du sud si caractéristique.

— Bonjour, Caleb, je suis contente de te voir même si les circonstances ne s'y prêtent pas.

Ignorant sa remarque, il pose le plat de sa paume dans le milieu de mon dos.

— Je te présente Karys, une amie. Elle a fait le voyage avec moi pour...

Je ne devrais pas. Je sais que je ne devrais pas. Pas aujourd'hui. Pourtant, mes muscles se crispent inconsciemment quand il prononce le mot *amie*. Bien que ce soit le terme le plus approprié au vu de la situation, j'ai un mal fou à réprimer ce besoin de hurler.

— Je comprends, sourit Isabel. Enchantée, Karys. Je suis l'intendante de la maison.

— Enchantée également, réponds-je chaleureusement dans sa langue.

Les yeux bleus de la jeune femme s'attardent quelques secondes sur ma chevelure rose avant de nous inviter à la suivre. Une légère anxiété m'envahit à mesure que nous approchons de l'entrée des lieux. Je suis d'un ordinaire sociable, voire même ultra-sociable, consciente de presque toujours réussir à mettre les gens dans ma poche. J'ai la séduction dans les gènes comme me répète souvent ma mère. Or là, tout est différent. Je ne cesse de me répéter que je n'ai strictement rien à faire ici. Pas

dans ces circonstances du moins.

Nous entrons et là, je me rends compte que j'ignore vraiment tout de la famille de Caleb. Si j'ai grandi dans un milieu aisé, je réalise que ce n'est rien comparé à lui. J'essaie de retenir mes yeux de s'agrandir sous l'effarement quand je découvre l'intérieur qui n'a cependant rien à voir avec l'extérieur. Un immense escalier s'étend devant nous. Des rambardes, mélangeant subtilement bois sculpté et acier brossé, nous invitent à grimper les marches recouvertes d'une sorte de parquet rose pâle. Si, si... rose pâle ! Je redresse alors le visage pour découvrir un lustre en verre soufflé que j'identifie comme du Murano pour en avoir un semblable dans ma chambre chez mes parents, en version plus soft cela étant dit. Plusieurs petites gouttes mauve et pourpre, faisant penser à des perles de pluies, retombent harmonieusement en cascade au-dessus de nos têtes. Les rayons de soleil provenant d'un puits de lumière au plafond dansent à travers leur transparence, projetant des éclats chatoyants sur les murs. À l'instar de cette vague de chaleur qui apaise instantanément mes membres.

Je refrène mon envie de tout observer à la loupe lorsque j'entends Isabel nous convier à l'accompagner sur la terrasse afin de rejoindre la mère de Caleb. Je ne réalise pas tout de suite que ce dernier s'est alors immobilisé dans l'entrée. Je me retourne pour me confronter à ce regard où le néant a repris ses quartiers, puis sans faire cas de l'intendante, reviens sur mes pas.

— Caleb, murmuré-je, en passant mes bras autour de son cou, ne fais pas ça. Ne te coupe pas de tout. Pas maintenant.

— J'en suis incapable, souffle-t-il à mon oreille. Tu me connais mieux que quiconque. Si je me laisse trop aller, c'est la colère qui prend le pas sur tout le reste. Ma mère ne mérite pas ça...

Son corps demeure figé contre le mien. Malgré tout, je peux sentir ses nerfs sur le point de lâcher. Pour une raison qui m'est inconnue, Caleb s'est toujours imposé un self-control face aux autres. Comme s'il avait peur de ce qui pourrait jaillir du plus profond de son âme.

— Je suis là. Tu peux compter sur moi, je te l'ai dit. Et ta colère, je n'en ferai qu'une bouchée. Je dévorerai tout pour que tu reviennes à nous, Caleb.

Il se recule légèrement et m'observe longuement pendant que ses poings se convulsent en s'emmêlant dans mes cheveux et inclinent mon visage en arrière.

— Ma beauté... se contente-t-il de soupirer contre mes lèvres.

Je me détache doucement de sa prise trop perturbante, prends sa main dans la mienne et l'enjoins à me suivre. Une fois à la hauteur d'Isabel, qui patiente sagement un peu plus loin, je soutiens son regard scrutateur et un brin inquisiteur. Voilà, pourquoi je ne devrais pas être là... Lorsqu'elle comprend que je ne baisserai pas les yeux, elle se détourne et nous arrivons enfin sur cette fameuse terrasse dont une partie est entièrement ombragée par une charpente de bois où se mêlent lierre et rosiers grimpants. La main de Caleb me lâche tout à coup quand, d'un pas rapide, il me dépasse. C'est alors que je repère la femme assise sur un rocking-chair, emmitouflée dans un plaid malgré la chaleur étouffante. Son esprit semble dériver vers des contrées lointaines, si bien qu'elle ne s'aperçoit de la présence de son fils qu'au moment où il s'agenouille pour la prendre dans ses bras. Cette fois, c'est à moi de me stopper. Le bruit des sanglots – arrachés de la poitrine de la jeune veuve – qui résonne soudain me transit. *Bordel, je n'ai pas le droit d'être ici. Je ne devrais pas être témoin de cette intimité.* Le regard brisé de Caleb croise le mien et m'anéantit. Pourtant, j'ignore comment, je parviens à lui renvoyer un sourire confiant. La seconde suivante, je le perds alors qu'il tente de calmer sa mère en lui chuchotant des mots que je ne peux entendre.

— Karys ?

La voix d'Isabel m'offre un répit plus que bienvenu.

— Je peux vous proposer un rafraîchissement ?

— Volontiers, laissons-les se retrouver, vous avez raison.

Elle m'offre un sourire entendu, puis nous nous éclipsons dans la cuisine. Et là encore, je dois réprimer un « putain de waouh » de sortir de ma bouche. Un revêtement en damier noir et blanc recouvre le sol ainsi qu'une partie d'un mur dans une sorte de trompe-l'œil jouant sur la continuité des lignes. Je m'assois sur une chaise haute de cuir blanc et caresse du bout des doigts l'immense bar en bois brut traversant la pièce d'un bout à l'autre. Pour le coup, le style bistronomie, se voulant à la dernière mode parisienne, me ferait presque sentir dans ma capitale. Isabel dont une mèche acajou s'échappe d'un chignon – que je rêve de foutre en bordel tant ses cheveux y sont serrés – me sert une tasse de thé glacé. Je la remercie et bois une gorgée. Ses yeux azurs me jaugent et bien que je meure d'envie de l'envoyer bouler, je n'en fais rien. Ce serait carrément malvenu et puis... je ne suis pas vraiment en droit de lui en vouloir. Au lieu de ça, j'opte pour la franchise enrobée d'un voile de douceur.

— J'ai conscience que voir débarquer une inconnue chez vous doit être perturbant. Surtout dans un moment pareil. Je m'excuse d'envahir votre intimité, je comprends parfaitement votre réticence à m'accueillir ici. Et c'est bien pour cette raison que j'ai réservé une chambre dans un hôtel du centre-ville. Je suis seulement venue apporter mon soutien à un ami.

La jeune femme penche la tête sur le côté sans toutefois me répondre. Ses pupilles ne me lâchent pas, sûrement à la recherche d'une trace de vérité ou non. Son analyse commence à me rendre dingue et l'espace d'un instant, je m'imagine en train de plaquer son joli visage à la peau mate sur le bois. Mais là encore, je reste imperturbable. Quand, enfin, elle arbore de nouveau son sourire chaleureux, c'est pour me proposer de la suivre.

— Ne vous méprenez pas, me dit-elle, en m'invitant à grimper l'escalier au parquet rose. Caleb n'a jamais amené de personne étrangère à la famille.

Nous empruntons un large couloir où une moquette murale fuchsia enchante aussitôt ma vue.

— Même Emma n'est jamais venue dans la maison des grands-parents de Caleb, renchérit-elle, en désignant les murs nous entourant.

Je masque mon trouble. Encore. Encore putain ! Ce séjour va définitivement enterrer le peu d'espoir qu'il me reste.

— Sa santé ne lui permet pas de faire de tel voyage, réponds-je simplement en reprenant les paroles de Caleb.

Elle acquiesce d'un signe de tête, puis ouvre la première des deux portes sur notre droite. Elle s'efface pour me laisser entrer et là... je tombe une fois de plus amoureuse. Un lit à baldaquin laqué noir, où virevoltent sous l'air de la climatisation des voiles piqués de plumes de toutes les couleurs, semble s'être échappé de l'un de mes rêves. Une peinture blanc effet nacré tapisse les murs et contraste avec un sol turquoise. Mes yeux se posent sur une coiffeuse au bois argenté et mon cerveau lâche. Cette maison est faite pour moi. Je vais avoir toutes les peines du monde à forcer mon corps de quitter un endroit pareil ! Mon cerveau est déjà en train de s'agripper mentalement à l'édredon en plume également et hurle de continuer sans lui.

— Ravie de voir que ça vous plaît, me ramène à la réalité la voix d'Isabel dans mon dos.

— Même plus que ça, soufflé-je.

— Parfait, dans ce cas, je vous apporte votre valise pour que vous puissiez vous y installer.

Étonnée, je fais volte-face.

— M'y installer ? Je vous ai dit plus tôt avoir loué une chambre...

— En effet, convient-elle, un large sourire aux lèvres. Et je me souviens aussi que vous avez affirmé être ici en soutien à Caleb. Me serais-je trompée ?

— Euh, non.

— Bien. Maintenant que tout est clair, je vais chercher vos affaires. Je ne peux malheureusement pas vous tenir compagnie. J'ai énormément de choses à préparer pour demain. Profitez-en pour vous rafraîchir et vous reposer. Le voyage a dû être long.

— Demain ?

— Oui, l'enterrement. Quelques membres de la famille et amis proches viennent ici dans la matinée, avant de se rendre à l'église.

Et sur ces paroles, elle ferme la porte, me laissant perplexe et quelque peu déroutée. C'est moi ou depuis que j'ai fichu les pieds dans cette ville, rien ne se passe comme je l'avais prévu ? Merde, l'univers entier déconne ou bien ? Je vais finir par regretter mon empathie !

Excédée, je donne un coup dans une chaise. Puis, comme s'ils avaient leur volonté propre, mes pieds me portent vers la fenêtre de la chambre. La vue donne sur le jardin et... sur Caleb et sa mère. J'entrevois seulement leurs silhouettes à travers les entrelacs de racines et de branches, mais je devine parfaitement celle de Caleb, assis en tailleur par terre, face à son seul parent encore vivant désormais. Ma colère retombe comme un soufflé. Je ne pensais pas que ce serait aussi facile de mettre de côté ma rancœur. Certes, celle-ci ronge encore mes pensées bien au-delà de ce que j'imaginai. Mais je sais être capable de faire avec. L'enfuir sous une multitude de couches. Chercher à l'étouffer est dangereux, je m'en rends compte. Tant pis. J'en prends le risque.

Une fois ma valise récupérée, je me réfugie dans la salle de bain attenante et me rue sous l'immense ciel de pluie de la douche. Dix heures de vol et sept de décalage horaire ont raison de mon énergie et de mon corps qui s'écroule avec une joie non feinte sur le matelas du lit.

Un frisson réveille ma peau et me sort de mon sommeil. J'ouvre les yeux sur ceux sombres de Caleb. Durant quelques secondes, nos regards s'attardent l'un sur l'autre, le sien se nourrissant de ce que, malgré moi, je lui transmets à travers le mien. Je me redresse alors en plissant les paupières lorsque je constate que le soleil a cédé sa place.

— Merde, quelle heure est-il ? grommelé-je.

— L'heure de dîner, dit-il à voix basse en s'asseyant sur le lit.

Je me déplace jusqu'à m'approcher de lui et appuie ma joue sur son épaule.

— Tu parles d'un soutien. J'ai ronflé toute la journée, râlé-je contre moi-même.

— Tu as bien fait. Je suis passé plus tôt pour te prévenir que j'allais aux pompes funèbres, mais tu dormais tellement bien, je n'ai pas voulu te déranger.

— Pompes funèbres ?

Je relève mon visage sur le sien qui n'est plus que fatigue.

— Pour dire au revoir à mon père. Avant que tout le monde soit là demain.

Son regard tente de se dérober, mais je ne lui en laisse pas le temps. Ma main se pose sur sa joue et l'oblige à me faire face.

— Parle-moi, murmuré-je.

— Je n'ai pas les mots, Karys. Je veux juste...

Il s'interrompt soudainement, plein de fureur. Ses lèvres se retroussent, puis d'un bond, il se lève précipitamment.

— Caleb ! aboyé-je.

Mon ton sans appel a au moins le mérite de l'immobiliser. Je m'extirpe du lit à mon tour et me campe devant lui.

— Je t'int...

Ma voix s'étrangle au fond de ma gorge quand il me projette contre son torse. Ses bras se referment brusquement sur ma nuque avec une telle force que ses muscles en tremblent.

— Reste. Ne t'éloigne plus, tranche-t-il, le timbre cassé.

J'analyse que trop bien la portée de ses paroles. Cependant, je suis incapable de lui promettre quelque chose que je sais impossible. Alors, pour notre bien à tous les deux, je biaise :

— J'ai déjà appelé l'hôtel pour annuler ma réservation.

Caleb ne me libère pas pour autant. Son cœur bat à une allure folle contre ma poitrine, en écho à ce trouble qui me saisit d'être aussi proche de lui. Je dois nous sortir de là ou je ne donne pas cher de ma peau si celle-ci côtoie de trop près la sienne. Je tente donc ce qui, généralement, fonctionne presque toujours avec lui.

— Tu prévois de m'étouffer ?

— Ce serait une solution.

— Et que comptes-tu faire de mon pauvre corps ?

— On est au pays des alligators ici. Je n'ai qu'à te balancer dans un marais.

Je grimace contre lui. Notre échange, somme toute bizarre, l'apaise et je le sens se détendre lentement.

— Je te manquerais beaucoup trop...

— Tu me manques déjà trop.

OK, mauvaise stratégie, Karys.

Mes bras, qui jusqu'alors étaient restés le long de mon corps, viennent se placer entre nous. Mes deux paumes sur sa ceinture abdominale, je le repousse doucement et ignore ce crépitement dans mon bas-ventre en sentant ses muscles fermes sous mon toucher. Caleb me relâche enfin puis recule. Son visage arbore de nouveau cet air glacial, preuve de la foule de sentiments qui doit l'assaillir en cet instant précis.

— J'aimerais bien saluer ta mère. Par correction. Pas longtemps promis, mais...

— Viens avec moi, acquiesce-t-il en ouvrant la porte.

Dans le couloir, je m'autorise une immense bouffée d'air. L'exiguïté de la chambre mélangée à la présence de Caleb me filerait presque le tournis. Nous nous rendons à la cuisine où j'aperçois, de dos, une femme brune en train de discuter avec Isabel. À peine pénétrons-nous la pièce, qu'elles se retournent comme un seul homme dans notre direction. Deux yeux d'un noir intense me dévisagent et me déstabilisent l'espace d'un court moment. J'ai l'impression de faire face à ceux de son fils, en moins hostiles bien sûr. Je me ressaisis immédiatement, puis m'avance vers elle, un sourire bienveillant sur les lèvres.

— Bonsoir, Madame Andersen, m'exprimé-je en français, je m'appelle Karys. Pardonnez-moi de ne pas être venue plus tôt, mais je trouvais le moment assez... inadéquat.

Un éclat chaleureux traverse son visage avant de s'évanouir dans une triste mélancolie. Elle ouvre ses bras et m'enlace brièvement.

— Élisabeth suffira. Mon fils m'a prévenue de ta présence. Je suis heureuse que quelqu'un soit là pour l'aider à traverser cette épreuve. Tu es la bienvenue Karys, mais tu m'excuseras, je vais devoir vous abandonner. Je monte me reposer un peu.

— Bien sûr. Je comprends parfaitement.

Elle rejoint alors Caleb et je me détourne au moment où elle l'étreint. Isabel vient encore à ma rescousse et m'informe :

— Je vous ai préparé à toi et Caleb des sandwiches. Je vais me retirer aussi. La journée de demain sera longue.

Je la remercie alors qu'elle prend congé, suivie d'Élisabeth. Un silence plane alors au-dessus de nos têtes. Je m'arrache donc au regard de Caleb, attrape ce que nous a préparé Isabel et place les deux assiettes sur le plan de travail.

Je tapote sur la chaise haute à ma droite et une fois Caleb installé, fais diversion :

— Pour un incentive entre des agents immobiliers plein aux as, tu tablerais sur un week-end de luxe en campagne ou...

— Capitale européenne, répond-il sans me donner le temps de finir.

Je souris sous cape. Non parce que nous avons eu la même idée, mais, car je savais que ce sujet était parfait. Caleb a commencé à bosser en tant que barman au Lamponne à vingt-deux ans. En à peine un an, il a réussi le tour de force de prendre les commandes du club. Le réel propriétaire des lieux, trop heureux de compter sur lui, ne s'intéresse uniquement qu'au chiffre d'affaires, conscient qu'avec Caleb à la barre depuis quatre ans maintenant, son affaire ne prendra jamais l'eau.

Je parviens à lui tenir la jambe pendant presque une heure où je parle, radote, le saoule de paroles pour endormir son esprit. Quand je réalise être littéralement en train de l'endormir, je débarrasse, puis le force à aller se coucher. Il me suit dans le couloir et alors que je lui jette un regard interrogateur, il me précise :

— Ma chambre est celle juste à côté de la tienne.

Bah tiens...

Je m'arrête à ma porte et attrape sa paume que je déploie sur ma joue.

— Bonne nuit, Caleb.

— Bonne nuit, Karys, marmonne-t-il, la bouche contre mon front avant de s'éloigner.

Sa main se pose sur la poignée de sa porte en même temps qu'il tourne le visage vers moi. Une partie de mon cœur se morcelle quand les pupilles de Caleb entrent en collision avec les miennes. Il est là, les yeux ancrés aux miens et... je ne perçois plus aucune étincelle. La seconde suivante, il disparaît entre ses murs. Et moi... je fixe ce fichu panneau de bois sans réussir à bouger le moindre membre.

Ma famille, mes amis, tous ne cessent de me répéter combien je suis dingue. Aussi, je ne peux m'empêcher de me demander au moment où je me glisse dans les draps : est-ce de la folie ou une monumentale erreur ?

Alors que le bras de Caleb vient barrer mon abdomen pour me ramener au plus près de lui et qu'il enfouit son nez dans mon cou, je me perds...

Sûrement un peu des deux...

Chapitre 17

Karys

Mes paupières s'ouvrent sur mon supplice personnel. Je pense me connaître assez bien pour affirmer avec certitude quelles sont mes forces et mes faiblesses. Et ma plus grosse faiblesse est la plastique masculine. D'aucuns vous diraient, répéteraient et martèleraient que le physique reste superficiel, blablabla... Bon, certes, cela est en partie vrai seulement je suis parfaitement en phase avec ma personnalité pour avouer sans honte qu'une paire de fesses musclées me transforme en... bah en mec quoi...

Et quand le corps que vous admirez se trouve en plus être l'enveloppe de l'homme que vous savez vous être destiné, il ne s'agit plus de désir, mais bien de passion. Malheureusement, la passion peut vite virer à la plus monstrueuse des souffrances lorsqu'elle n'est pas assouvie.

Allongée sur le ventre, je contemple la peau hâlée de ce torse au galbe parfait. Mes yeux suivent cette ligne qui débute à la lisière de son boxer, traverse des abdominaux dessinés avec perfection pour venir mourir au niveau de son sternum. Ma langue glisse entre mes lèvres pendant que je divague sur le grain de sa chair recouvrant ses pectoraux. Je remonte sur son visage et ce désir qui me tenaille douloureusement le ventre depuis mon réveil s'évanouit aussi sec. Les yeux braqués sur le plafond, Caleb affiche ce masque obscur, dissimulant ses démons à la vue de tous, mais surtout à la mienne. Je devrais m'y faire, je suppose. Aujourd'hui, nous enterrons son père après tout. Pourtant, une part de moi est consciente d'être responsable de cette colère qui vole cet autre visage de lui, sa tendresse.

— Parle-moi de ton père, dis-je à voix basse.

Il sourcille à peine. Seul son poing, frôlant ma cuisse repliée entre nous, se convulse brusquement.

— Tu en sauras bien assez à la fin de la journée, grogne-t-il. Tout le monde ne parlera que de lui...

OK, changement de tactique.

— Soit, dis-moi ce que toi, tu ressens alors. Ça, je pense pouvoir dire que personne ne viendra me le murmurer à l'oreille.

Sa mâchoire se contracte sans se desceller. Bien. Me battre à la loyale n'a jamais été de mise avec Caleb. Aussi, je me décale jusqu'à lui, passe ma jambe sur le bas de son ventre et pose ma tête sur son torse.

— Karys, putain, siffle-t-il entre ses dents.

— Si tu n'ouvres pas ta bouche, je me fous à poil.

— Je ne comprends pas : tu essaies de m'encourager ou de me dissuader de te parler là ?

— Tu es sûr de le vouloir ? Car il est entendu que, de toute façon, tu ne me toucheras pas.

Un long soupir semble s'échapper du plus profond de sa cage thoracique.

— Je croyais que tu étais ici pour me soutenir.

— Justement. Si tu gardes tout pour toi, tu vas exploser avant la fin de la journée. J'ai déjà assisté à cette scène une fois dans ma vie et c'est amplement suffisant.

Il n'essaie même pas de contrer mes propos sachant très bien que je fais référence au jour où nous avons appris le décès d'Adam. Le jour où il a passé à tabac le père de son ami. Si Soen n'était pas intervenu, je n'aurais pas donné cher de la peau de ce sale type. Le désarroi dans lequel l'avait

plongé la perte de son unique confident me retourne encore les tripes.

Un long silence s'installe pendant lequel je me contente de me blottir davantage contre lui, mettant de côté mes trop nombreuses raisons d'imposer le plus de distance possible entre nous deux. Pour son bien. Uniquement pour son bien.

— Si ton père venait à mourir, regretterais-tu quelque chose en particulier ? Une promesse non tenue, par exemple, se décide-t-il enfin à parler.

Je réfléchis un instant avant de répondre le plus honnêtement possible.

— Je ne pense pas. Mon père et moi ne sommes jamais entrés en conflit. Vivre avec ma mère lui a appris que les femmes de la famille ont besoin de liberté, chose qu'il a toujours respectée. Après oui... je suppose que comme beaucoup je regretterai de ne jamais l'avoir remercié pour avoir grandi dans un foyer sécurisant, de sa présence auprès de moi grâce à laquelle je ne me traîne pas de casseroles comme... vous tous.

Je me redresse sur un coude afin de capter son regard, aussi impénétrable soit-il.

— J'ignore ce que tu attends de moi, Caleb. Je n'ai pas de blessure profonde si ce n'est...

Je m'interromps puis reprends doucement :

— Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas de part sombre en moi qui t'aidera à comprendre la tienne. Pas comme Adam a pu le faire avec Milyia, par exemple. Je n'ai que ma foi. Mais elle ne me sert à rien si tu ne me parles pas.

Un sourire amer s'empare de ses lèvres.

— Ma beauté, tu n'as plus foi en nous. Le contraire est impossible.

— J'ai foi en toi.

Du moins, je l'espère...

Caleb m'observe longuement, s'attarde sur chaque trait de mon visage, puis m'oblige à reprendre ma position initiale.

— Je ne me suis jamais senti à la hauteur, m'avoue-t-il, une fois ses yeux hors de portée des miens.

— Ton père était un diplomate reconnu, un homme droit, honnête et respecté de ses pairs. C'est légitime de ne pas toujours se sentir à la hauteur.

— Cela n'a rien à voir... ou si peut-être. En fait, c'est en parfaite corrélation avec ce que tu disais avant. J'ai grandi entouré d'une famille aimante alors pourquoi je suis devenu ce monstre ? Mes parents ne méritent tellement pas de m'avoir comme fils...

Ses mots me glacent le sang. Je me redresse aussitôt et grimpe entièrement sur lui, mes cuisses entourant son bassin.

— Bordel, Caleb, tu n'as rien d'un monstre. Un enfoiré, je te le concède. Mais cette situation avec Emma et moi n'a...

Un grondement provenant du fond de sa gorge me coupe le sifflet.

— Une fois de plus, tu es à côté de la plaque ! Tu crois vraiment que je regrette de t'avoir foutue dans mes draps ? Putain, mais je le referai dans cette vie, la prochaine ou encore celle d'après et tant pis pour mon karma ! Tu es à moi parce que je l'ai choisi, Karys. Rien à foutre que mon destin en ait décidé autrement.

Sa paume fuse sur ma nuque. La seconde suivante, je me retrouve à quelques millimètres de ses lèvres.

— C'est douloureux pour moi aussi de t'aimer, murmure-t-il alors, mais je préfère ça à ne plus jamais rien ressentir du tout.

Mes poings se resserrent dans les draps, de part et d'autre de son regard féroce qui contamine

alors le mien. Une envie de le blesser me mord le bide. Tremblante, je lutte pour ne pas exploser ma rage à son visage. Je n'en ai pas le droit. Pas aujourd'hui.

Je me relève donc, les membres ankylosés par la colère, puis sors de sa chambre pour rejoindre la mienne, là où j'aurais dû garder ma place. Une fois à l'abri entre les murs, je ferme les paupières. Jamais je n'avais eu à me contrôler de la sorte. Comment ose-t-il me balancer en pleine tronche qu'il répéterait les mêmes erreurs ? Qu'il m'anéantirait encore et encore juste pour son plaisir ?

La porte s'ouvre soudain à la volée dans mon dos. Je me retourne et tombe sur un Caleb à la limite de la rupture.

— Stop ! le préviens-je, en pointant mon index vers lui. Pas de crise, pas aujourd'hui !

— Depuis quand es-tu assez naïve pour penser que je t'obéirais ?

— Caleb, tu es en train de tout mélanger là. Merde, notre histoire n'a aucune importance pour ces prochains jours ! Tu souffres alors tu t'en prends à la seule personne en face de toi. Je refuse de te servir d'exutoire.

Sa respiration s'emballe alors qu'il s'approche d'un pas beaucoup trop rapide. Je tente de reculer, en vain. Ses paumes s'abattent sur mes épaules pour m'attirer à lui. Ses lèvres atterrissent brusquement sur les miennes, à peine entrent-elles en contact que je sens tous ses muscles le lâcher. Il délaisse ma bouche aussi vite qu'il s'en est emparé pour m'entraîner vers le lit, s'assoit sur le bord du matelas et enroule ses bras autour de ma taille en posant sa tempe juste en dessous de mon cou.

— Je ne peux pas enterrer mon père, confesse-t-il. Je ne peux pas lui dire au revoir alors que je suis complètement flippé à l'idée de reprendre le cours de ma vie. Je suis flippé, car ta présence ici m'oblige à prendre des décisions qui nous anéantiront tous. Je suis flippé, car avec lui, c'est la seule partie de ma vie tenant à peu près debout qui s'effondre. Le seul monde où j'avais encore l'illusion d'être quelqu'un de bien.

Cette fois, c'est mon cœur qui se glace. Mes doigts se mêlent aux cheveux bouclés de cet être brisé. Cet être qui a brisé, lui aussi, une partie de moi. Et pourtant, là, c'est ma fureur qui se fracasse comme une vague contre les arêtes tranchantes de cette falaise pas si solide que ça finalement. Et si, comme la mer, je peux être impitoyable, je sais aussi me montrer bienveillante et indulgente. En surface.

— Caleb, je te connais. Et je ne te parle pas du Caleb que tu montres aux autres, ou encore celui que tu penses être. Je peux affirmer sans prétention que je suis la seule à qui tu t'es un minimum ouvert alors je te le dis : tu n'es pas un monstre. Ces trois années que l'on a passées ensemble m'ont rendue si heureuse, si confiante. Je n'en étais que plus amoureuse de la vie grâce à toi.

— Tu oublies les deux années suivantes.

Je baisse mon menton sur lui tout en le forçant à relever le sien.

— Les gens se cherchent, se déchirent constamment. La volonté de se rattacher à un autre humain que ce soit par le mal ou le bien fait partie de nous. Ce n'est pas la blessure qui compte, mais ce qui vient après. La guérison ou...

Je m'arrête, les rouages de mon cerveau s'activant... dans le vide. Caleb fronce les sourcils, attendant patiemment que je finisse.

— Merde, lâché-je, tout à trac. C'est quoi le contraire de guérison ?

Son front choit alors sur mon ventre pendant qu'il souffle, désespéré.

— T'es pas croyable, se met-il à rire, entraîne-toi pour ce genre de discours. Je réitère : tu n'es vraiment pas d'un grand soutien.

— Mouais, je te fais rire, rien n'est perdu, dis-je, en lui assénant une pichenette sur le front afin d'avoir de nouveau toute son attention, tout ça pour dire que tout est une question de choix, Caleb. Et

il n'est jamais trop tard pour faire le bon.

Le noir de ses iris devient tout à coup étrangement profond et si perçant que je le sens me traverser de part en part. Un voile à la fois déterminé et bizarrement plus serein semble se fondre dans les lignes de son visage. Son pouce vient effleurer ma pommette, puis dérive vers les courbes de mes lèvres pendant qu'un sourire prend possession des siennes.

— Tu as raison, ma Perle.

Puis, il se met debout, dépose un baiser sur mon front et répète :

— Tellement raison...

Décontenancée par ce revirement de comportement, je le regarde, les yeux ronds et la bouche comme une carpe en pleine asphyxie, se diriger tranquillement vers la porte.

— Je te laisse te préparer. On se rejoint en bas.

— Euh... OK...

— Oh, j'ai failli oublier quelque chose, précise-t-il avant de revenir sur ses pas.

Sa main dévoile un tout petit objet que je n'avais alors pas remarqué. Son index se pose délicatement sur ma gorge, caresse la naissance de mes seins avant de sinuer au creux de leur vallée. Une traînée de feu me consume de l'intérieur et m'embrase quand il se penche pour embrasser la peau fine de ma poitrine. Il se redresse presque aussitôt. Un rictus sur sa bouche me rend mon Caleb, celui d'avant. Et moi, je me perds davantage...

Je récupère la perle qu'il a alors laissée comme souvenir de son passage.

— Vas-tu un jour m'expliquer ce qu'elles signifient ?

— Un jour, oui. Mais pas *ce* jour...

Je lève les yeux au ciel bien que sa réponse ne m'étonne guère. Caleb ouvre ensuite la porte, puis chuchote un « merci, ma beauté » avant de s'évanouir derrière le panneau.

J'ignore totalement ce qui vient de se passer, et ce, bien que cela se soit déroulé sous mes yeux. Je ne sous-estime pas mon pouvoir de persuasion toutefois, je ne suis pas idiote au point de croire être en mesure d'apaiser les maux intérieurs d'une personne uniquement grâce à quelques paroles. D'autant plus quand cette personne n'est autre que Caleb. Un mec encore plus cabochard que... moi.

Je hausse les épaules et entreprends de fouiller dans ma valise pour en retirer une tenue adéquate. De toute façon, j'aurais le fin mot de cette histoire. S'il pense me tenir éloignée de ses secrets, aussi sordides soient-ils, c'est bien la preuve qu'il ne connaît pas encore l'étendue de ma volonté. Caleb affirme que j'ai loupé ma chance de m'échapper en réapparaissant dans sa vie ? OK. Seulement, il n'a pas compris que ce qui est vrai pour moi l'est aussi pour lui. En le fuyant, je fuyais aussi ses démons qu'il tient tant à me cacher. Bonne chance à lui pour persister à me les dissimuler maintenant ! Caleb a raison, ma venue ici aura des conséquences... mais pour le moment, je dois me préparer pour cette épreuve qui l'attend.

Je déniche une robe noire dans le fond de ma valise. Je n'avais pas prévu d'assister à l'enterrement alors autant dire que mes fringues regorgent de tout sauf de couleurs tristes. Mes affaires sous le bras, je fonce dans la salle de bain et glisse sous la douche avec plaisir. J'ai la tête en vrac, non seulement à cause de Caleb, mais aussi à cause du décalage horaire. Sans compter que mon coma de la veille m'a empêchée de trouver le sommeil cette nuit. J'incline mon visage en arrière, appréciant l'eau qui dévale sur ma peau. Un bruit dans mon dos me fait sursauter. Je me retourne subitement pour alors me retrouver face à deux puits sombres.

— Je peux savoir ce que tu fous ? demandé-je calmement à travers la paroi vitrée qui ne laisse aucune place pour l'imagination.

— La salle de bain est communicante à nos deux chambres, répond-il sur le même ton.

Décidément, Isabel ne fait pas les choses à moitié.

— Et ?

— Et je ne savais pas que tu étais sous la douche.

— Mais maintenant, tu le sais.

— C'est vrai, reconnaît-il en fourrant ses mains dans les poches du pantalon noir qu'il a revêtu sans bouger d'un millimètre.

Nos regards s'imbriquent l'un dans l'autre, à défaut de nos corps. Mes cuisses se pressent l'une contre l'autre, signe qu'il est temps de mettre un terme à cette situation dangereuse.

— Dégage Caleb, articulé-je.

— Oh pardon, je n'avais pas compris.

— Tu as besoin d'un peu d'aide peut-être.

J'ouvre aussi sec la porte de la douche, attrape le pommeau et le dirige droit sur lui.

— Putain, tu vas me le payer, rugit-il, en s'avançant rapidement sur moi.

Je continue de pointer sur lui mon arme de fortune tout en le prévenant :

— Caleb, je t'interdis de m'approcher !

Sauf qu'il ne m'entend pas ou s'en fout plutôt. Aussi vif qu'un félin à l'attaque, il m'arrache le pommeau des mains, tourne le mitigeur et me renvoie ma blague en pleine tronche. L'eau glacée me saisit, m'empêchant un instant de reprendre ma respiration. Sous le choc, je fais un bond en arrière, mais ma cheville se rebelle et décide de ne pas suivre le mouvement. Mon pied se tord et je chute, mes fesses atterrissant lamentablement sur le carrelage de la douche. Caleb cesse immédiatement de m'asperger et se baisse aussitôt, une lueur de panique dans ses yeux.

— Merde, tu vas bien ?

— Ouais, ouais. Enfin je crois. Heureusement qu'il est bien rembourré, fais-je allusion à mon cul avant d'éclater de rire.

Caleb se met aussi à ricaner avant d'ajouter :

— Je t'ai connue plus sexy qu'affalée dans une douche.

— Tiens, dis bonjour à mini-Caleb, répliqué-je, en accompagnant le geste à la parole.

Sans que je n'aie le temps d'esquisser le moindre mouvement supplémentaire, sa main s'enroule autour du poignet que je tends et me relève sans aucune délicatesse. Il en profite pour attraper ma mâchoire, comme il a toujours aimé le faire, et attirer mon visage au sien.

— Merci, répète-t-il alors.

— Arrête ça, Caleb. Tu n'as pas à...

— Tu me permets de respirer, Karys. De reprendre mon souffle avant... la suite.

Mais là, c'est lui qui vole mon souffle. Et ma répartie avec. Ainsi que tout élan de rébellion au moment où ses lèvres se posent délicatement sur ma bouche. Pas longtemps. Juste une microseconde. Juste un battement de cœur éraflé. Juste le temps d'effacer momentanément la peine.

Il se redresse ensuite légèrement, sans s'éloigner cependant. Des gouttes ruissellent de ses cheveux jusque sur sa mâchoire pour s'échouer sur son tee-shirt trempé. Je ne saurais dire si c'est la vision de son corps se dessinant à travers le tissu ou ses yeux me sondant avec une force et une intensité inouïe, toutefois je suis subjuguée. Cet homme est beau. Je ne parle pas uniquement de ce physique avantageux dont il aime se servir, mais d'autre chose. De ce magnétisme dévorant qui parfois annihile mes craintes de lui. De ce regard acier qui plonge souvent trop profond en moi. De ce toucher capable – si je baisse les armes – de m'asservir. Et enfin, de sa volonté de me posséder malgré tout. Oui, cet homme est beau d'une façon bien différente des autres. Ce qui en fait une personne dangereuse...

— Tu devrais sortir, l'enjoins-je à voix basse.

Sa tête acquiesce. Son corps résiste.

— S'il te plaît, dis-je, le ton plus dur.

— Oui, tu as sûrement raison.

— J'ai toujours raison.

Un mince sourire étire légèrement ses commissures. Il penche son visage et son nez vient effleurer la peau de mon cou. Puis, sans un mot de plus, il quitte la pièce.

Chapitre 18

Karys

Après avoir enfilé une robe noire et recouvert mes cheveux d'une sorte de foulard de la même couleur afin de cacher le rose un peu trop joyeux sur ma tête, je descends rejoindre le début de cette fichue journée. Je file directement dans la cuisine, certaine d'y trouver Isabel. Mon intuition est bonne, car je la découvre s'affairant à la découpe d'un gâteau à base, il me semble, de noix de pécan. Elle relève le nez lorsque je pénètre la pièce et m'accueille chaleureusement malgré ses traits fatigués.

— Bonjour, Karys, tu as bien dormi ?

— Salut, pas beaucoup en fait. Le *jetlag*, je suppose.

— Qu'est-ce que tu prends pour le petit-déjeuner ?

— Je n'ai pas vraiment faim. Je me contenterai d'un jus de fruits ce matin, lui réponds-je avant d'ajouter précipitamment alors qu'elle se dirige vers le réfrigérateur : et je peux me servir seule ! Tu as sûrement plus urgent à faire que t'occuper de moi.

Elle m'offre un sourire reconnaissant, inspire profondément comme pour se donner une contenance, puis reprend sa besogne. Je trouve un verre dans l'un des multiples placards et me verse du jus d'orange. Pendant que je porte le tout à mes lèvres, adossée au réfrigérateur, je ne peux m'empêcher d'observer discrètement l'intendante. Sa tenue est aussi impeccable qu'hier toutefois, sa manière de se mouvoir ou ses yeux se perdant parfois dans le vide me serrent le cœur. J'ignore depuis combien de temps elle bosse pour la famille de Caleb, mais il est clair qu'elle est affectée par la mort du maître des lieux. Pourtant, si on ne prend pas le temps d'observer plus en détail son comportement, rien ne porte à croire le contraire. Isabel doit posséder une sacrée force de caractère pour conserver ses idées claires dans un tel moment, force grâce à laquelle elle vient de gagner mon respect.

— Tu as besoin d'aide ? me proposé-je. Je ne suis vraiment pas douée pour la cuisine, mais je peux être ton commis si tu veux.

Un éclat lumineux traverse son visage.

— Avec plaisir, je te remercie. Et ne t'en fais pas. Tout est déjà prêt, je n'ai plus qu'à dresser dans le salon.

— Ah ! Mettre la table, ça je maîtrise ! En revanche, je te conseille d'éloigner le cristal de mes mains.

Elle se met à glousser en secouant la tête, puis m'invite à la suivre. Pour la énième fois depuis que j'ai débarqué ici, ma bouche manque de s'ouvrir en mode cartoon. Le salon est sublime. La moitié de la pièce est sous une sorte de verrière d'où pendent des bulles transparentes enveloppant des orchidées blanches et mauves. À l'opposé se tient une immense table ramenée contre le mur. Et en plein milieu, plusieurs fauteuils, canapés et chaises en osier constituent une sorte de salon d'été d'intérieur. Des voilages framboise sont accrochés ici et là, me rappelant avec une pointe de nostalgie amère la décoration du Lamponne. Isabel attire mon attention, me révélant un placard encastré dans le mur et caché par un miroir coulissant. *Purée, je veux le même chez moi pour ma centaine de paires de chaussures !* Nous occupons notre prochaine demi-heure à tout mettre en place consciencieusement quand je tombe sur un bouchon de carafe qui fait vriller mes neurones en demande de conneries. Je prends l'objet entre mes doigts et le fais tourner sous la lumière du

plafonnier. Pas besoin de description, ce truc a clairement la forme d'un plug anal.

— Putain, impossible de s'ennuyer avec ça en nettoyant la verrerie ! Tu me diras, vu comment il brille, tu dois en passer du temps à l'astiquer...

Isabel en laisse tomber les couverts sur la nappe blanche. Son air choqué m'amène à penser que ce n'était certainement ni le lieu, ni le moment et encore moins la personne avec qui je pouvais... être moi-même. Ses yeux font des allers-retours frénétiques entre mon visage et le bouchon toujours dans ma main. Si ça continue, je vais devoir lui faire un bouche-à-bouche pour débloquer sa respiration. Soudain, ses traits se détendent, sa main se porte à ses lèvres alors qu'un fou rire incontrôlable prend possession d'elle.

— Tu es trop... juste trop ! s'esclaffe-t-elle.

— Paraît-il, ris-je de plus belle, heureuse de la voir se détendre.

Un raclement de gorge nous fait sursauter. Quand je me retourne, deux paires d'yeux aussi sombres et intenses l'une que l'autre me secouent étrangement l'estomac. Mère et fils se tiennent à l'entrée de la pièce. L'une souriant tristement, l'autre posant un regard mélancolique sur moi.

— Bonjour, Élisabeth, salué-je, ayant repris mes esprits.

Celle-ci se rapproche de nous, vêtue d'une sorte de tailleur gris foncé. Sa longue chevelure ébène est rassemblée en une queue de cheval et le noir de ses iris mis en valeur par un maquillage parfait. Isabel, toujours en lutte pour recouvrer son sérieux, se retient à la table d'un bras dans l'espoir de retrouver une allure sérieuse. Peine perdue... Une fois à notre hauteur, la mère de Caleb lève la main sur le haut de ma tête, enroule son index dans mon foulard et l'enlève entièrement, libérant mes cheveux.

— Nous allons avoir besoin de cette touche de folie, explique-t-elle en désignant ma teinture avant de diriger son attention sur son intendante. En tout cas, il semblerait...

J'acquiesce silencieusement, ne sachant que répondre à ses mots.

— Isabel, reprend-elle, va te reposer un peu avant que tout le monde arrive. Tu as fait un super boulot.

L'intéressée la remercie puis, tel un courant d'air, s'évapore. Caleb en profite alors pour s'approcher doucement de nous. Il porte une chemise blanche, les manches retroussées sur les avant-bras, et un pantalon noir à pinces. Je crois que j'en baverai dans d'autres circonstances. Ses boucles brunes, d'habitude indisciplinées, ont été ramenées en arrière dévoilant davantage son regard onyx. Ainsi vêtu, il est presque intimidant tant son magnétisme naturel s'en trouve décuplé.

— Merci, Karys, de lui avoir apporté ton aide.

Je cligne plusieurs fois des paupières afin de me dégager de l'emprise de Caleb et souris à Élisabeth. Celle-ci me dévisage quelques secondes avant de reporter son attention sur son fils.

— Je vous laisse un peu seuls. Je vais prendre l'air. Tout le monde ne devrait pas tarder, dit-elle, l'air résigné.

Elle serre un bref instant la main de Caleb, puis se dirige vers le jardin.

— Même pas vingt-quatre heures et je te retrouve déjà pliée en deux avec Isabel. Elle est difficile à déridier en temps normal, remarque Caleb en attrapant une mèche retombant sur mon épaule.

— Je pense surtout que ses nerfs ont relâché un peu de tension accumulée.

Ses yeux se perdent dans le rose de mes cheveux. *Décidément, ma couleur fait des émules.*

— Vous n'êtes pas censés recevoir du monde après l'enterrement, au fait ? ajouté-je afin d'esquiver la brûlure de son regard insistant.

— Ma mère est plutôt une solitaire. Elle préfère être tranquille après l'église. Viens, suis-moi,

dit-il subitement en mêlant nos doigts.

Il me conduit dans une pièce à l'étage, située dans le couloir opposé à celui où se trouve la chambre de Caleb. Ce dernier me laisse pénétrer ce qui semble être un bureau. À mille lieues de l'univers du reste de la maison, l'atmosphère y est épurée, sobre, à base de cuir et de bois. Caleb, d'une pression sur mes reins, me dirige vers une étagère où trônent plusieurs photographies anciennes ainsi que quelques médailles. Mon instrument de torture se place dans mon dos et appuie son menton sur le sommet de mon crâne.

— Mon père a fait la guerre du Golfe. La première. Je suis né pendant qu'il était en mission. Mission pendant laquelle il a obtenu ceci, dit-il en me montrant une médaille ainsi qu'une sorte de petit bandeau bleu avec cinq étoiles blanches, la médaille d'honneur.

— J'ignorais que ton père était un ancien combattant, soufflé-je, ébahie.

Sa poitrine se gonfle dans mon dos, comme s'il cherchait un air qui lui manquait. Son bras s'étend au-dessus de mon épaule et sa main saisit un cadre protégeant une photo où deux hommes posent, bras dessus, bras dessous. Je repère aussitôt Richard Andersen, ne l'ayant pourtant jamais vu auparavant. Son fils est sa copie conforme, excepté les yeux bleus chez son aîné. Exceptée cette envie de vivre que je reconnais dans le sourire et le regard pétillant du soldat. Celui de droite, en revanche, affiche deux yeux verts, perçants et désabusés à la fois. La peau de son visage est marquée, comme s'il avait déjà vécu cent vies. Le père de Caleb rayonne étrangement à côté de l'ombre de son ami. Incroyable comme deux personnes réagissent différemment face à l'horreur... Certains se battent, cherchent la lumière. Les autres ne se conditionnent plus qu'à survivre.

— Qu'est-ce que c'est ? demandé-je en faisant allusion au petit ruban bleu, rouge et blanc accroché à la photographie.

— La Silver Star, pour preuve de courage en opération.

— Waouh, je suis impressionnée, m'extasié-je.

— Moi aussi, murmure Caleb.

Je comprends tout à coup sa difficulté à se sentir à la hauteur. Richard semble incarner l'image même du parfait américain. La paume de Caleb se pose sur mon ventre au moment où une autre photo capte mon attention. La main tremblante, je l'attrape puis l'observe, le cœur affolé. Un garçon d'une quinzaine d'années sourit à l'objectif, dans le jardin de cette même maison, une casquette de base-ball couvrant ses boucles noires. Une scène banale pour une famille du coin, je suppose. Mais pas banale pour l'homme qui se tient derrière moi. Sa joie de vivre me transperce la poitrine. Il semble heureux... si heureux que c'en est douloureux à regarder pour moi qui n'ai fait qu'entrapercevoir cette facette de lui. Je déglutis difficilement, tentant de repousser cette amertume qui remonte mon œsophage. Caleb soupire une seconde fois, s'empare de l'objet de ma soudaine angoisse et le remet en place. Ses lèvres se posent subtilement sur ma nuque m'obligeant inconsciemment à fermer les paupières.

Cette journée promet d'être plus éprouvante que ce que je pensais...

Aux alentours de dix heures, les premières personnes arrivent et envahissent le salon de leurs mines compatissantes quand ils n'envoient pas leur pitié en pleine tronche d'Élisabeth. S'il y a une chose que j'ai apprise avec Milyia, c'est que soutenir une personne n'est pas avoir pitié d'elle. Ça, c'est se donner bonne conscience. J'abandonne Caleb et préfère me réfugier dans la cuisine avec Isabel. Je l'aide à apporter sur le buffet les mignardises qu'elle a préalablement préparées en prenant soin de ne pas me faire happer par le regard de Caleb et me retrouver otage de sa présence. Être là pour lui oui, mais je n'ai rien à faire parmi les proches de sa famille. Je me dépêche donc de retirer

les assiettes vides pour réintégrer ma cachette lorsque l'une d'elles manque de m'échapper sur la veste d'un homme d'âge mûr.

— Oh pardon ! m'excusé-je aussitôt.

Un sourire sincère, mais carnassier barre son faciès un peu trop confiant à mon goût.

— Je reconnaîtrais cet accent dans n'importe quelle bouche, remarque-t-il, alors. Vous êtes française ?

Des yeux couleur banquise bien que dégageant une étrange chaleur me scrutent.

— En effet...

— Pardon, je ne me suis pas présenté : Andrew Davis, je suis un très vieil ami de Richard. Je l'étais du moins, précise-t-il alors qu'un voile de tristesse s'invite sur son visage.

Je m'apprête à lui répondre quand une main se ferme sur mon épaule.

— Je te présente ma cousine Karys, intervient Caleb.

Alors celle-là, je ne m'y attendais pas ! J'ignore ce qui doit me choquer le plus : m'imaginer en train de me taper mon cousin, prendre pleinement conscience que je suis réellement devenue « l'autre fille » ou remarquer qu'Élisabeth, accrochée au bras de son fils, ne sourcille même pas face à cette nouvelle toute droite sortie de la plus grosse fumisterie du siècle.

Le cerveau en passe de s'asphyxier, je me contente de sourire comme une débile profonde au fameux Andrew qui me balance quelques banalités ne parvenant même pas à mes neurones. En revanche, ces abrutis décodent très bien l'instant où il s'adresse à Caleb :

— Emma est très peinée de ne pas être venue.

Super, donc monsieur est le cher papa.

Pitié, que je sorte d'ici !

Les ongles de Caleb se rétractent cruellement sur ma peau, illustrant à merveille la douleur qui me lacère le cœur quand il lui répond :

— Je sais. Elle m'a appelé hier soir et ce matin.

Là, c'en est trop !

— Vous m'excuserez, j'ai promis à Isabel de l'aider, lâché-je avant de me précipiter dans la cuisine où je balance les assiettes dans l'évier, puis me rue dans le jardin.

Dehors, je m'empresse de relever mon visage vers les rayons du soleil. De la chaleur. De la chaleur et de la lumière. Voilà ce dont j'ai besoin pour combler ce gouffre glacial qui vient de creuser impunément sa place dans ma cage thoracique. Sauf que cela ne m'apaise pas. Au contraire, une colère sourde embrase mes nerfs à vif. Je fourre mes mains dans mes cheveux et en tire la racine dans un élan de rage. Je savais que venir ici serait douloureux. Je me suis focalisée sur le fait que sa souffrance était plus grande que celle qui m'assaille depuis tant de temps. Je me pensais assez forte pour les affronter toutes les deux, mais je les ai sous-estimées, la mienne en première. Il m'aura suffi les imaginer discuter au téléphone comme un vulgaire couple pour me faire craquer. Les muscles de mon dos se crispent soudain d'appréhension.

— Caleb, rentre et fous-moi la paix, préviens-je d'une voix froide sans me retourner.

Sans grande surprise, il se retrouve devant moi la seconde suivante. Je me détourne immédiatement de ce foutu regard qui me rend décidément beaucoup trop faible. Comprenant que je tente de fuir, Caleb attrape ma mâchoire.

— Je t'interdis de te sauver, gronde-t-il. Tout comme je t'interdis de croire que tout ceci est important ou réel. Je t'aime, merde ! Elle est là ma seule putain de vérité !

Mes poings s'abattent féroce sur son ventre pour le repousser le plus loin possible. Profitant de sa surprise, je me recule aussi afin d'être certaine qu'il ne puisse plus m'atteindre. Physiquement au

moins. Mon cœur bat si fort qu'il se répercute douloureusement sur les parois de mon crâne. Je porte ma main à ma poitrine dans le vain espoir de le calmer, mais sentir mes membres trembler si violemment sous ma peau me fait perdre pied.

Je n'en peux plus. Je refuse d'entendre ses paroles une fois de plus. Mes yeux se plantent avec hargne au fond des siens. Erreur. Encore. J'y lis exactement ce que je désire. Ce que je ne devrais pas y voir. Sa vérité. Chamboulée, un cri de rage s'échappe de ma gorge au moment où je m'avance sur lui pour le pousser à nouveau. Il ne moufte pas, me laisse le bousculer jusqu'à ce que je m'épuise, ne cesse de me fixer et quand je l'insulte et quand je l'abandonne seul dans le jardin.

En passant par la porte-fenêtre qui donne sur la cuisine, je suis immédiatement cueillie par Isabel qui fronce les sourcils en me dévisageant.

— Karys, on doit y aller. Tu es prête ?

— Prête ?

— Pour aller à l'église, me dit-elle soudain suspicieuse.

L'église !

Mais qu'ai-je fait ?

— Euh, oui. Excuse-moi, réponds-je trop vite.

Elle me tourne le dos et sort de la pièce après m'avoir demandé de la suivre. Mais je n'en fais rien. J'opère aussitôt une volte-face et me précipite dans le jardin. Caleb n'a pas bougé bien que ses yeux viennent d'emblée se fondre dans les miens. Je me déteste, presque autant que je le déteste, d'avoir laissé libre cours à ma colère dans un tel moment. Cependant, il faut croire que cette vérité est aussi mienne depuis trop longtemps puisque je cours vers lui pour plonger dans son étreinte. Et plonger davantage encore. Ses bras se referment sur moi et me serrent avec force contre son torse. Je fais abstraction du fait qu'il nous éloigne derrière quelques buissons, sûrement pour nous protéger de regards indiscrets, et me blottis davantage contre lui. Son nez revient trouver sa place dans mon cou. Il respire à fleur de ma peau, d'abord profondément, puis de plus en plus doucement. Mon pouls se calque au sien et je m'apaise à mesure que son souffle effleure mon épiderme. Finalement, je me suis trompée... ce n'était pas de la chaleur du soleil dont j'avais besoin...

— Nous devons partir, articulé-je à voix basse.

Je le sens hésiter quelques secondes avant de se détacher précautionneusement de moi. Son pouce s'attarde sur mes lèvres, sur l'arête de ma mâchoire et enfin le long de mon bras. Il prend ma main dans le creux de sa paume et nous dirige en silence vers la maison.

Sur le parvis de l'église, je contemple la devanture étonnamment immaculée pour une façade extérieure et pénètre à l'intérieur. Étant issue d'une famille athée, je ne me suis que rarement rendue dans de tels lieux. Mes souvenirs restent flous, mais je me rappelle d'une atmosphère austère, limite angoissante, rien à voir avec ce qui m'entoure. Tout est clair et lumineux. Des bancs en bois sont situés de chaque côté de la petite allée principale. Tout au bout, au sein d'une immense voûte peinte en turquoise, se trouve un autel. Mes yeux se fixent un instant sur le cercueil placé juste devant, puis s'en détournent alors que je me faufile dans l'une des rangées du fond.

Caleb et sa mère arrivent peu après, suivis d'Andrew et Isabel qui les accompagnent, et remontent lentement la nef. Élisabeth étale sa paume sur le bois verni du cercueil et fond en larmes. Le bruit de ses sanglots résonne sur les parois de l'église et se répercute jusque dans mes os. J'observe Caleb à la fois avec peine et tendresse passer un bras sur sa taille pour l'aider à s'installer sur les tout premiers bancs. À peine sont-ils assis que je le vois jeter des coups d'œil dans tous les sens. Je me lève donc un instant pour qu'il puisse me repérer, puis me rassois quand je le sais

rassuré.

Un quart d'heure s'écoule, le temps pour tout le monde de saluer la veuve et de prendre place. Quand la cérémonie débute, la voix du prêtre nous recouvre tous et impose de ce fait un silence religieux. J'essaie de me concentrer sur les paroles de l'homme, toutefois, son accent ne me facilite pas la tâche et lorsqu'il passe aux prières, aux psaumes ou je ne sais quoi, je suis complètement larguée. Arrive ensuite le moment des hommages et là, je fais le choix de me couper du monde. Je suis trop empathique pour ce genre de scènes or, il serait assez malvenu qu'une étrangère à la famille se mette à chialer. Enfin, ça, c'était sans compter sur le moment où Caleb se lève pour prendre la place d'Andrew qui vient de parler de son ami. *Je suppose que je suis au bon endroit pour maudire Dieu de m'imposer cette scène, non ?* Il relève le visage et aussitôt ses yeux s'ancrent profondément aux miens. Alors, malgré mon irrépressible envie de fuir, je ne le lâche pas et soutiens son regard. Caleb ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Ses mains se crispent sur le pupitre en bois alors que son attention dévie sur l'endroit où repose son père. Sa douleur me percute de plein fouet au moment où son visage se décompose. Mon cœur tombe en lambeaux quand un éclair de fureur remplace la peine sur ses traits si durs. Je sens mes cuisses trembler l'une contre l'autre, résistant avec peine à l'envie de courir le prendre dans mes bras pour envoyer au diable toutes ses pensées si sombres qui doivent l'envahir en cet instant. Je suis la seule à en avoir le pouvoir. Je le sais. Il le sait. Et pourtant, une raison qui m'est inconnue m'en empêche, me contraint à le regarder souffrir sur ce foutu banc, impuissante et furieuse contre lui, contre moi, contre l'univers.

Sa voix s'élève enfin et ce n'est plus Caleb qui parle. Quelque chose semble avoir pris possession de lui. Sa bouche se met à articuler de façon bien trop mécanique des remerciements à son père sur l'amour qu'il a pu lui apporter. Ses yeux sont redevenus noirs et froids. Nous n'assistons pas aux adieux d'un fils à son père, mais à l'emprisonnement de regrets, de colère et de rage dans une cage de chair et de sang.

La fin de la cérémonie sonne ma délivrance. Le besoin de me rapprocher de Caleb, de le toucher, d'apaiser sa peau grâce à la mienne est devenu un véritable supplice. Je n'ai qu'une envie, m'enfermer quelque part avec lui, le serrer contre moi jusqu'à étouffer tous ces sentiments occultes qui lui pourrissent la vie. Et tant pis si je dois au passage en pâtir aussi. Je me déplace lentement dans l'allée afin de me faire devancer par le plus de monde possible et ainsi permettre à Caleb de me rejoindre. Nous sortons enfin dehors et la bouffée d'air frais que j'avale goulûment se bloque dans ma trachée face au spectacle qui se joue juste devant l'église.

Une horde de motards est à l'arrêt sur la route bordant le parvis. Les hommes chevauchant des cylindrées dignes d'une série de bikers ont tous leurs regards braqués sur nous ou plutôt sur Élisabeth et son fils. Mes yeux écarquillés balayaient les corps tatoués, bruts et étrangement pluriethniques pour un groupe tel que celui-ci avant de s'arrêter sur celui qui est clairement leur leader et que je reconnais immédiatement pour l'avoir vu plus tôt sur une vieille photographie. Son visage paraît encore plus dur, comme gravé de façon grossière dans le marbre ou comme si la vie elle-même s'était amusée à le marquer encore et encore. Plus personne ne bouge, le temps semble figé. Puis, le vieil homme démarre sa moto et fait vrombir son moteur sans toutefois bouger d'un millimètre. Des coups d'accélérateur, provenant des autres membres du club, le rejoignent composant soudain une musique sinistre. Sinistre, mais sublime. Les bikers poursuivent leur ballet immobile durant quelques secondes supplémentaires, juste ce qu'il faut pour dénicher une faille en moi. Leur concert vibre bizarrement sous ma poitrine et abat ce mur que je m'efforce de maintenir en place depuis le début de l'enterrement. Je sens mon souffle s'emballer, ma cage thoracique se soulever frénétiquement. Dans un réflexe salvateur, je passe mes lunettes de soleil pour occulter le liquide qui s'agglutine à la frange de

mes cils. *Putain de bikers !* La terre gronde tout à coup sous nos pieds quand les motos disparaissent dans un nuage de poussière, à croire que tout ceci n'était qu'une apparition divine. J'ai tout juste eu le temps d'apercevoir un étrange personnage sur le dos de leur veste : un squelette avec un haut-de-forme tenant entre ses doigts un as de cœur... les *Sanmdi's Angers*. (5)

Ma respiration reprend un rythme normal à mesure que l'écho de leur départ se dissipe au loin. J'ignore ce qui vient de se passer, mais c'était sacrément fort. Je pivote pour reprendre contact avec Caleb et tombe sur l'image déchirante de sa mère en larmes dans ses bras.

De retour à la villa, je m'exile dans ma chambre afin de me changer. Je ne supporte plus cette robe, et encore moins cette couleur. La mise en terre fut également éprouvante et la vision du regard acier de Caleb me hante. Pour la première fois de ma vie, j'envie Milyia et sa capacité à pouvoir se déconnecter de la Terre entière et surtout de ses émotions. Les sanglots d'Élisabeth ne me quittent pas, la tristesse d'Isabel malgré son évidente retenue me colle à la peau et la colère de Caleb imprègne chacune de mes cellules. J'ai besoin de positif. De ce fait, j'attrape mon téléphone et appelle ma lumière à moi. C'est le début de soirée à Paris, je ne devrais pas les déranger. Un grognement me répond sans même un bonjour et mon cœur se gonfle aussi sec de joie. *Purée, ça craint vraiment si Soen me fait cet effet...*

— Oh mon ronchon, que ta douce voix m'a manquée, me moqué-je en m'affalant sur le lit.

— Encore vivante ? J'avais parié avec Milyia qu'il te balancerait aux crocos à peine arrivés !

— Fais gaffe à ce que tu dis, petit con ou tu devras me supplier quand tu voudras que je garde ton gosse pour t'accorder un peu de répit avec ta chère et tendre.

J'entends un bruit étouffé, puis la voix de Soen devenue soudain lointaine.

— Tiens, maugrée-t-il. Je te la passe. Dix secondes et elle me saoule déjà.

Un gloussement plus tard, ma meilleure amie se fait entendre dans le combiné :

— Deux jours et je te manque ? C'est un record !

— Rêve pas, tu ne me manques pas. J'ai juste besoin de...

Je ne termine pas ma phrase et me contente de fixer le vide. Je me sens subitement si fatiguée que les mots refusent de sortir.

— Aïe, ma Furie, j'imagine à quel point ça doit être dur. Mais tu es la seule à...

— Ce n'est pas à moi d'être à ses côtés, craché-je, revêche.

— Tu sais bien que si seulement...

— Stop. Je ne t'ai pas appelée pour en discuter. Parle-moi de... tout sauf ça. Qu'est-ce que tu as fait depuis mon départ ?

— Karys, tu es partie il n'y a même pas quarante-huit heures.

— Tu n'es pas allée faire les boutiques pour ma filleule ?

Milyia soupire dans le combiné et je l'imagine parfaitement rouler des yeux.

— Et j'irai faire mes premières emplettes sans ma meilleure amie ?

— Mouais, t'as raison. Tu n'as plutôt pas intérêt d'ailleurs.

Je souris. L'image de ma Creepy et moi en train d'arpenter les magasins pour son bébé suffit à me booster. Mon index se pose instinctivement sur l'encre qui orne ma cuisse gauche. Cette phrase *Mon indissociable* que nous portons toutes deux au même endroit depuis plusieurs années maintenant ne peut être plus vrai qu'en cet instant. Cette amitié qui nous lie est devenue vitale à nos yeux et grandit à mesure que la vie nous prouve à quel point elle peut être cruelle.

Je raccroche au bout d'une bonne demi-heure, prête pour le... énième round. J'ai perdu le compte. Je prends une douche pour me débarrasser de ce film de sueur qui ne veut plus quitter ma peau et

enfile une robe jaune. De la couleur, rien que de la couleur. Lorsque je sors de ma chambre, la maison est plongée dans le silence. Je descends les marches, arpente la cuisine, le salon, une immense salle à manger que je n'avais pas encore vu, puis sors dans le jardin sans trouver âme qui vive. Une intuition me pousse à rebrousser chemin, grimper l'escalier et me rendre dans le bureau de Richard Andersen. J'ouvre doucement la porte, et tombe sur Caleb, allongé par terre, immobile si ce ne sont ses yeux qui me trouvent aussitôt. J'avance de quelques pas, plie mes genoux et m'étends à mon tour. Son bras encercle ma taille alors que j'appuie ma joue dans le creux de son bras. Je ne dis rien, n'essaie même pas de l'inciter à ouvrir son cœur. Cela ne servirait à rien. Pas maintenant du moins... Nous demeurons ainsi sur le sol assez de temps pour que le sommeil me gagne.

Une morsure délicieuse bien que perfide entre mes cuisses me réveille. Les doigts de Caleb se sont rétractés sur ma hanche, remontant le bas de ma robe sur mes fesses. La tension qui bombarde alors mes sens me fait comprendre que cette vision a autant d'effet sur lui que moi de sentir ma peau si près de la sienne.

— On ferait mieux de se relever, dit-il la voix ayant baissé de plusieurs octaves.

— Je pense aussi oui.

— Si mon père me voyait dans son bureau, avec une fille à moitié à poil sur moi...

Je me redresse et cherche son regard. Je soupire de soulagement en constatant qu'une lueur malicieuse, trop longtemps disparue, m'incendie.

— Heureuse de te retrouver.

Caleb m'offre l'un de ses clins d'œil ravageurs à vous déclencher un tsunami à l'autre bout de la planète, puis se met debout. Je suis loin d'être idiote, ce changement de comportement est trop soudain et trop rapide surtout pour ne pas être suspicieux. Toutefois, je l'accueille comme il vient sans rien montrer. Caleb aussi a besoin de ses moments de légèreté. J'attrape la main qu'il me tend et me relève à mon tour.

— Où sont ta mère et Isabel, au fait ?

— Maman dort et Isabel avait son après-midi. Elle est partie voir ses parents en centre-ville.

Je fronce les sourcils. J'aurais aimé voir cette dernière, avant qu'elle ne parte.

— Qu'est-ce que tu as envie de faire ? m'enquiers-je en réajustant mon habit.

— Aucune idée. C'est toi qui as toujours les idées pour...

Pour illustrer ses pensées, il attrape ma paume qu'il appose contre sa tempe.

— J'ai peut-être une idée pour ça, en effet, ris-je.

— Je le savais. *You're the man !*

— Pff, t'en doutais ? Ramène tes fesses, cow-boy !

— Putain, Karys, on n'est pas au Texas ici, ricane-t-il.

— Ta gueule, Crocodile Dundee !

Je manque de l'entarter alors qu'il s'esclaffe de plus belle.

— Toujours pas ! Le mec est australien !

Le majeur bien droit, je l'abandonne alors qu'il se marre comme une baleine. Je me suis juste plantée de quelques continents, pas la peine d'en faire un flanc !

Une fois Monsieur le prof de géo calmé, je l'amène jusqu'à la cuisine, puis fouille dans tous les placards.

— Un vaisselier, ce n'était pas suffisant ? pesté-je, sans réussir à mettre la main sur ce que je cherche.

— De quoi as-tu besoin ?

— D'alcool.

Caleb arque un sourcil.

— Pour faire un cocktail, précisé-je.

Un sourire réveille son visage. Il s'approche de moi et m'embrasse le front, comprenant sûrement que je veux recréer un moment heureux de notre passé. Lorsqu'il s'est amusé à m'apprendre à reproduire tous les cocktails que l'on pouvait trouver sur la carte de n'importe quel bar. Là encore, je n'étais pas dupe. Il cherchait seulement à instaurer des moments de complicité entre nous... ou alors il aspirait juste à ma saouler pour finir plus vite au lit...

— Pas de vaisselier, mais un bar, ricane-t-il une seconde fois.

Une fois de trop d'ailleurs...

Je l'observe se placer derrière le comptoir traversant la pièce et passer la main sous le plan de travail en bois qui s'ouvre subitement pour révéler à mes yeux ronds un bar hallucinant.

— Je suis amoureuse de cette baraque, avoué-je dans un souffle.

Je le rejoins et manque de m'étouffer en apercevant le nombre délirant de bouteilles en tous genres.

— La vache ! Pas besoin d'aller loin si on veut prendre une cuite chez toi !

— Tu as envie de préparer quoi ?

— Quelque chose de typique, affirmé-je. Un cocktail cajun préparé par un petit cul à moitié cajun ! Je m'en lèche les babines d'avance !

Je n'ai pas le temps de m'appesantir sur le double sens de mes paroles trop spontanées qu'il me flanque une pichenette sur le nez pour me faire taire. Je grimace.

— Chope la bouteille de Bourbon et d'Angostura bitters au lieu de raconter des conneries, intime-t-il avant d'aller fureter dans le réfrigérateur.

Je mets un temps fou avant de les repérer. Quand enfin, je les ai en mains, Caleb referme le bar exactement de la même manière qu'il l'a ouvert. C'est à dire, bah... je n'en sais foutrement rien. Je n'ai toujours pas compris comment fonctionne ce truc ! Je le laisse tout disposer devant nous pendant que je pars récupérer mon téléphone portable. De retour dans la pièce, j'enclenche ma playlist longue comme le Mississippi. *Superbad* de Jesse McCartney chatouille agréablement mes oreilles et ne tarde pas à inviter mon corps à se trémousser. Sans rien dire, je me place à la gauche de Caleb qui entame la préparation de sa mixture. Je décide de réellement faire honneur au passé en reproduisant mon comportement de l'époque. Autrement dit, j'observe à peine ses gestes et me concentre sur la musique en m'amusant à le bousculer de temps à autre, histoire de l'emmerder un peu. J'adore ça et lui aussi, quoi qu'il en dise.

— Cette chanson a été écrite pour toi, lâche-t-il tout à coup.

— Tu me prends pour une *sex machine* dangereuse ? m'étranglé-je.

Il pivote sa tête vers moi. Ses yeux noirs se vissent aux miens provoquant un séisme entre mes jambes. Son regard dévie sur ma bouche, puis descend sur mes seins compressés dans ma robe. Je claque des doigts pour le ramener sur Terre – nous ramener devrais-je dire – et lui ordonne de se remettre au boulot. Et à partir de là, c'est le bordel. Je lâche prise et ferme les paupières me laissant porter par le tempo. Mes membres n'en font qu'à leur tête et partent dans tous les sens. Je ne rouvre les yeux que deux pistes après lorsque Caleb me signale que les cocktails sont prêts.

Deux petits verres, assez haut cependant, nous attendent sur le comptoir. Un liquide transparent, légèrement coloré, ne demande qu'à être goûté. Je penche le nez et une odeur d'anis envahit mes narines.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Sazerac, tu ne peux pas faire plus local.

Je prends le verre et m'apprête à trinquer quand une voix féminine nous interrompt.

— Je peux me joindre à vous ?

Surprise par l'apparition d'Élisabeth, je hoquette d'une façon toute sauf mignonne.

— Bien sûr, maman, répond Caleb.

Celui-ci verse un peu de sa préparation dans un autre verre et le donne à sa mère qui s'est assise en face de nous. Je me sens soudain assez mal à l'aise. On vient d'enterrer son mari et je suis dans sa cuisine, à balancer des hanches comme en plein Spring break.

— On ne vous a pas réveillé au moins, dis-je un peu piteusement.

Caleb s'éloigne un instant pour ramener des glaçons supplémentaires quand sa mère pose doucement sa main sur mon épaule.

— Karys, ne t'excuse pas. Je sais très bien ce que tu fais et tu t'en sors plutôt pas mal alors... ne prête pas attention à moi et continue.

Je me contente de hocher la tête. Je n'arrive pas à saisir les pensées de cette femme et cela me perturbe. Elle adresse un sourire à son fils quand ce dernier revient à côté de moi, trempe ses lèvres et grimace :

— Toujours aussi fort ce truc.

Je l'imite et avale une gorgée. En effet, c'est fort et mes lèvres se retroussent d'elles-mêmes.

— Vous êtes des petites joueuses, se moque alors Caleb.

— Faut pas boire ça en plein cagnard ! Un coup à te désaper en défiant un croco de te croquer les miches sous l'effet de l'alcool.

Caleb secoue la tête en se marrant et moi, pour la deuxième fois en cinq minutes, j'ai envie de me planquer dans un trou de souris. Ou vraiment demander au caïman de me bouffer, tiens. Un léger rire sort de la bouche d'Élisabeth, ce qui ne me soulage qu'à moitié.

— Ça, c'est ce que j'appelle une phrase Karyesque. Une phrase non réfléchie, sans filtre, bombardée sans l'approbation de son cerveau.

Je flanque un coup de poing dans l'épaule de cet abruti en me retenant de l'insulter à haute voix.
Connard !

— Si ça ne passe pas par le cerveau, c'est que ça vient du cœur, intercède sa mère.

Caleb m'adresse un sourire tendre qui provoque une envolée de frissons à la surface de mon épiderme. Je m'en détourne, déroutée, quand Élisabeth semble vouloir s'intéresser à ma vie parisienne. S'en suit une longue conversation durant laquelle je suis mitraillée de questions me concernant. Si les deux boivent mes paroles, je constate cependant que pas à un seul instant Élisabeth me pose la question que toute mère meurt de savoir : comment ai-je connu son fils ? En fait, à aucun moment, elle ne m'interroge sur mes rapports avec Caleb...

Le soleil commence à décliner lorsqu'elle décide de nous abandonner, son intérêt pour mon cas ne semblant plus assez fort pour endormir sa peine. Caleb et moi lui emboîtons le pas et regagnons nos chambres respectives. Une fois seule, je me débarrasse de ma robe, enfile une nuisette et pars me rafraîchir dans la salle de bain.

Alors que je repose ma brosse à dents, mes yeux ne peuvent s'empêcher de lorgner la porte donnant sur la chambre de Caleb. Je m'en approche doucement, lève la main vers la poignée puis, sur un coup de tête, décide de repartir d'où je viens. C'était sans compter sur le courant d'air balayant ma nuque la seconde suivante et les bras qui me soulèvent de terre pour me balancer sur un lit n'étant pas le mien.

— Ne t'avise plus d'hésiter, gronde Caleb en se jetant littéralement sur le matelas, à ma gauche.

— Et toi de prendre les décisions à ma place ! riposté-je.

— Toi et moi savons très bien comment tu fonctionnes... arrête de râler, tu as exactement ce que tu voulais tout en ayant épargné à tes pensées un foutoir sans nom.

— Sale con.

Je lui balance un oreiller en plein visage, m'installe sous les draps en continuant de l'insulter, puis me tourne dans la direction opposée. Un index vient ensuite s'amuser à courir le long de ma colonne vertébrale. Je me raidis involontairement quand je sens son torse frôler mon dos.

— Bonne nuit, ma jolie Perle, souffle-t-il alors à mon oreille.

Ce surnom... Je plonge pour de bon cette fois. Tous les sentiments éprouvés en cette journée unique bien que placée sous un signe funeste me reviennent en rafales. Tout se mélange douloureusement dans ma tête à m'en donner envie de hurler. Alors, comme toujours, mon cœur vient à mon secours et décide d'en extraire le positif.

Lui.

Sans réfléchir davantage, je me retourne et m'encastre dans ses bras. Ma jambe s'enroule autour de sa taille, mes ongles se plantent dans ses omoplates.

J'ignore alors qui reconforte l'autre, mais aucun de nous n'ose bouger durant un très long moment avant que la nuit finisse par nous emporter.

(5) Référence à « *As Mad as you are* » de Milyi Kind, publié chez Butterfly Éditions.

Chapitre 19

Karys

Ce matin, je me réveille seule. Caleb a déserté le lit sans que je ne sache pourquoi. Je me lève avec une mélodie entraînante en tête, signe que mon esprit et mon corps ont un grand besoin de se défouler. Mon corps surtout. Quatre nuits à dormir près de ma tentation personnifiée mettent mon instinct de préservation à rude épreuve. Je suis, n'ayons pas peur des mots, en chaleur, en feu, prête pour la combustion spontanée si son épaule ne fait seulement que m'effleurer. Je n'ai jamais su résister à l'appel de la chair et je n'ai jamais eu à le faire jusqu'ici. S'il existe un paradis et un enfer, je suis bonne pour le purgatoire. Déjà, car j'ai succombé plus qu'à mon tour aux délices des corps à corps, mais aussi parce que je ne pense qu'à m'envoyer en l'air alors que la maison est en deuil... Cela étant dit, si le sexe est considéré comme un péché, pourquoi parle-t-on de septième ciel ? Comme quoi, il y a un truc pas clair dès le départ. On ne cesse de nous prêcher tout et son contraire et on s'étonne que les êtres humains se perdent en chemin.

C'est reparti... je suis en mode autosaoulage...

Je décide donc de prendre une douche froide, histoire de calmer mes ardeurs et geler mon cerveau en surchauffe. Je passe une robe légère turquoise, chausse des nu-pieds dorés, puis pars rejoindre Isabel. Elle et moi avons passé beaucoup de temps toutes les deux ces derniers jours, Caleb se refusant à trop laisser sa mère seule. C'est ainsi que j'ai appris qu'elle est intendante pour la famille Andersen depuis plus de quinze ans. À ses vingt-ans, elle a commencé à travailler pour les parents de Richard et lorsque ceux-ci sont morts dans un tragique accident de voiture, leur fils n'a eu le cœur de se séparer ni de la demeure, ni de la jeune femme qui fut alors chargée d'entretenir les lieux le temps de leur retour au pays. J'apprécie de plus en plus sa compagnie même s'il lui manque, à mon goût, ce brin de folie qu'elle n'extériorise jamais. Toutefois, sa présence a quelque chose d'apaisant, de reposant en comparaison à ce que réveille celle de Caleb. Une étrange routine s'est d'ailleurs instaurée entre lui et moi. Quand il n'est pas avec Élisabeth, il ne me lâche pas, au sens propre du terme. Son besoin de me toucher – bien qu'il se contente de seulement me garder dans ses bras – semble encore plus prégnant qu'avant, ce qui me rend complètement dingue. Là aussi au sens propre du terme. Une part de moi est heureuse, l'autre souffre. Une part de moi brûle de désir, l'autre de colère. Une part de moi étincelle, l'autre sombre un peu plus... Et pourtant, je parviens à me contrôler, à montrer une unicité apparente de mes sentiments et conserver un calme olympien depuis ma petite crise le jour de l'enterrement. Et ça aussi, je déteste : garder trop de choses enfouies, c'est ainsi que l'on implose pour finir en morceaux.

Ne parvenant à trouver ma nouvelle amie, je sors dans le jardin et m'attarde quelques instants sur la façade extérieure colorée. Caleb m'a expliqué que la maison fut construite par son grand-père à l'image de celle d'*Autant en emporte le vent*, en cadeau de mariage à sa femme. *La vie est vraiment dure pour certains...* Je remarque ensuite qu'Isabel a servi le petit-déjeuner sur la table extérieure et secoue la tête, ahurie, en découvrant un verre de jus de fruits frais accompagné d'un pain au chocolat. Cette fille doit faire partie de la famille de Mary Poppins. Je m'assois, en face d'Élisabeth, enveloppée dans un long châle parme, et la salue. Elle sursaute, l'esprit trop loin pour m'avoir remarquée avant, puis me sourit tendrement. Nous commençons à manger en silence. Silence que je ne tarde pas à briser.

— Je peux vous poser une question un peu, voire même beaucoup, personnelle ?

— Je t'en prie, dit-elle en penchant la tête sur le côté, amusée.

— Pourquoi ne repartez-vous pas à Paris ? La France reste votre pays et votre fils y vit. Vous n'avez pas peur d'être trop... seule ?

— J'ai mes souvenirs pour me tenir compagnie et puis mon mari est enterré ici. Je ne peux pas le quitter.

— Je suis désolée, je vais vous paraître un peu cruelle, mais... il ne s'agit que de son enveloppe... comme vous dites, vous avez vos souvenirs et...

— Son enveloppe oui, son corps. Un corps que j'ai tant aimé, un corps qui m'a fait frissonner la première fois où je l'ai touché. Un corps auquel j'ai fait l'amour, un corps qui a éveillé le mien et qui l'a élevé en me permettant de mettre au monde un fils. Un fils issu en partie de ce corps... Tu comprends maintenant ? J'étais autant attachée à ce corps qu'à l'âme qu'il emprisonnait alors non, je ne l'abandonnerai jamais.

— Pardon, je... balbutié-je.

Je déglutis, dans l'espoir de ravalier ce nœud qui vient de se loger dans ma gorge. Je sens des larmes poindre dans mes yeux, mais parviens, une nouvelle fois, à me maîtriser.

— Je comprends où tu voulais en venir, Karys. Quand on partage la vie d'une personne durant tant d'années, on peut penser que l'amour nous unissant finit par devenir plus spirituel et c'est en partie vrai. Mais cela ne suffit pas. Le contact reste vital. Il est là pour nous rappeler que notre amour est aussi bien ancré dans la réalité et quoi de plus réel que notre peau ? Quoi de plus réel qu'un frisson dévalant notre épiderme ?

Mes yeux plongent dans ses iris noirs qui me renvoient immédiatement à ceux de son fils. Ses paroles également me renvoient à lui. À cette réalité comme elle l'explique si bien.

— ... n'est-ce pas ? finit-elle, en me regardant avec insistance.

Un rire léger franchit mes lèvres.

— Vous savez, hein ?

— Je ne sais pas grand-chose, en fait. Mais je vois, comme une maman remarque quand son fils est amoureux ou ne l'est pas.

— Vous en voyez plus que moi alors.

— Je ne crois pas, non. Tu es une fille intelligente et très intuitive. Tu ne serais pas là sinon. Avec lui. Ou avec moi, à m'emmener exactement là où tu le désires en me posant cette question... comment tu as dit déjà... ah oui, *personnelle*.

Je soutiens son regard, sans nier. À quoi bon ? J'ai joué avec plus fort que moi, j'assume. Et puis, si le père était de la même trempe que le fils, Élisabeth a bien des choses à m'apprendre...

— Karys, ne compte pas sur moi pour te faire une leçon de morale ou que sais-je. J'ai eu mon compte de conneries dans ma jeunesse, mais vous devez régler toute cette histoire, car vous n'êtes pas les deux seuls cœurs concernés ici.

— Justement...

Une ombre me surplombe soudain et deux mains pressent mes épaules.

— Maman, on en a déjà parlé, intervient Caleb que je meurs d'envie de castrer à cet instant précis. Le reste, je gère.

Élisabeth m'adresse un regard désolé, puis glousse devant ma mine dégoûtée suite à l'interruption de son fils.

— Tu gères ? me rebiffé-je. Parce que...

Ma voix s'étrangle au fond de ma trachée. Son index se glisse tout à coup sous mon menton et m'oblige à incliner la tête en arrière pour saisir mon regard. L'arrière de mon crâne bute contre son

torse. Il enveloppe mon cou de sa paume et plante un regard glacial et menaçant au fond de mes yeux. Enfin menaçant... il aimerait bien, car je suis dans un tel état de manque qu'il ne parvient qu'à m'exciter davantage ce con.

— Caleb, si tu voulais une femme docile, je pense que tu aurais dû pêcher ailleurs, lâche innocemment Élisabeth.

Toujours le cou dévissé, j'adresse un large sourire à Caleb tout en retirant ses mains qui me maintiennent prisonnière et offre un clin d'œil à ma nouvelle alliée.

— Ouais, grommelle-t-il en s'asseyant à côté de moi. *My bad*, je me suis planté d'hameçon. Je pensais choper une sirène et...

— Si tu finis cette phrase, le préviens-je, je te fais avaler tes dents et tu boufferas avec une paille pour le reste de ta vie.

— Tu es au courant que tu devras me sauter dessus pour ça ? Es-tu sûre de le supporter sans partir en fumée ? ricane-t-il.

L'encufoiré !

— Hey les enfants, vous avez oublié la vieille en face de vous et qui n'a pas spécialement envie d'assister à... ça, grimace Élisabeth en balayant l'air d'un revers de main dans notre direction.

— Bon, dis-je en me levant, il est temps pour moi d'échapper à ce moment gênant et de vous laisser profiter d'un moment mère-fils.

J'adresse un sourire à la mère de Caleb et un discret majeur à ce dernier, puis pars sans demander mon reste. Je m'isole dans ma chambre et décide de me défouler comme je le peux. Les écouteurs sur les oreilles, *L-L-Lies* de Diana King – en souvenir de notre passion à Milyia et moi pour la musique des années quatre-vingt-dix – à fond les ballons, j'autorise mon corps à enfin se relâcher. Toutefois, il faut croire que le pauvre n'est pas au bout de ses peines puisque deux mains se posent sur mes hanches toujours en mouvement. Un nez se fiche juste en dessous de mon oreille. Cette brûlure naissante entre mes cuisses enflammant mes reins pour réduire à l'état de cendres ma raison, ma volonté et surtout mes réticences reprend ses droits sur ma chair. Je penche ma tête sur le côté autorisant de ce fait Caleb à poursuivre les assauts de sa bouche sur ma peau pendant que ses doigts remontent le long de mon flanc, retroussant au passage ma robe, pour agripper mes cheveux qu'il enroule autour de son poignet. D'une douce pression, il m'incite à me courber légèrement et ainsi permettre à sa langue de tracer un sillon humide sur le haut de ma colonne vertébrale. Le tempo qui pulse dans mes tympans est en total contradiction avec la lascivité de ses gestes, mais en complète adéquation avec celui de mon cœur battant à tout rompre. Un soupir s'échappe d'entre mes lèvres quand Caleb m'attire à nouveau contre lui pour mordiller ma mâchoire. Cette fois, je suis fichue. J'en ai marre, ras la casquette, les miches, les ovaires ou tout ce que l'on voudra. Je refuse de résister davantage, je rends les armes aux pieds du plus beau guerrier qu'il m'ait été donné de combattre. Sauf que j'ai oublié, avoir affaire à un maître de guerre en ce domaine... D'un geste sec, il me retourne, arrache mes écouteurs et... se recule. *WTF?*

Un rictus de connard sur sa tronche, il ose me balancer :

— Avoue, tu n'en peux plus.

— De toi ? Comment tu as deviné ? Sale con !

— Je ne te parle pas de ça. Pas que de ça, du moins. Tu es trop calme, trop raisonnable depuis que tu es là. Ton corps est en ébullition et j'ai peur que tu m'éclates entre les mains. Non, pardon, j'ai envie que tu m'éclates entre les mains, mais parce que tu l'auras décidé. Pas parce que tu es à bout.

Je croise les bras sous ma poitrine, l'air revêché.

— Bien sûr que je me retiens abruti. Si je laisse cours à mes pulsions, je vais me mettre à

pleurer, à hurler, à te détester, à t'aimer, à te frapper et à te violer !

— Et c'est exactement ce que j'attends de toi. Ce que j'ai toujours attendu, ma beauté. Tes émotions dans leur version la plus brute.

— Tu oublies une chose. Si je laisse libre cours à mes émotions comme tu dis, je vais te réclamer des comptes. Des comptes et la vérité. Tu es sûr de vouloir prendre le risque ?

Ses lèvres s'étirent davantage en une moue que je m'efforce à ne pas trouver craquante. En vain.

— Te toucher équivaut à prendre tous les risques et pourtant... regarde-nous.

— J'ai besoin de réponses Caleb. Tu peux me servir toutes les belles phrases ou les je t'aime du monde, ils ne valent rien sans vérité.

Ses épaules s'affaissent alors qu'il remplit le vide entre nous en progressant d'un pas. Il enveloppe mes joues dans ses grandes paumes, puis pose son front contre le mien.

— Tu les auras. Je te le promets. Mais en attendant, je veux retrouver ma Karys, celle qui ne se contrôle pas. Alors tu vas prendre des affaires de rechange et me rejoindre en bas.

— Pour ?

— Tu verras bien, soupire-t-il.

Je lève les yeux au ciel et entreprends de m'éloigner quand l'atmosphère change subitement. Les doigts de Caleb forment soudain un étau en acier et me compriment le visage. Sous son poids, je suis forcée de reculer jusqu'à me retrouver acculée contre le mur adjacent. Ses yeux crépitent d'une rage pure et me glacent le sang.

— Ne t'avise plus jamais de dire que mes je t'aime ne valent rien, prononce-t-il dans un grondement semblant provenir du plus profond de son être. Mon amour pour toi est ce qui m'empêche pour le moment de te détruire.

Sa bouche s'abat ensuite furieusement sur la mienne. Ses lèvres me maltraitent, donnent vie à ses paroles. Sauf que si le sentir m'embrasser avec tant de passion destructrice provoque en moi une vague de plaisir assez malsain, je refuse de lui servir d'exutoire. Mes doigts s'infiltrèrent dans ses boucles brunes et tirent sa tête en arrière. Mon genou se glisse entre nos deux corps, parvenant enfin à le faire lâcher prise. Profitant de sa surprise, je le pousse de toutes mes forces sur le lit, puis grimpe à califourchon sur lui, ignorant son grognement se voulant dissuasif.

— Tu as déjà oublié comment on embrassait ? dis-je en me penchant sur son buste, le forçant à s'allonger.

D'une extrême lenteur, mes mains serpentent sous le coton de son tee-shirt et griffent ses abdominaux qui se contractent alors à mon contact. En dépit de la tourmente se déchaînant dans ses iris, il ne tente rien quand je remonte progressivement le long de son torse pour lécher son cou. Ma langue parcourt les quelques centimètres de peau jusqu'à sa bouche. Une seconde, le temps de fondre nos regards l'un dans l'autre, je me redresse avant de posséder ses lèvres. Et le laisser lui me posséder un peu plus. Ma langue envahit son palais et se lie à la sienne, enfin. La dernière fois que l'on s'est embrassés de la sorte remonte à si longtemps que la totalité de mes muscles en tremble de sensations. Ses mains se referment sur mes fesses, me propulsent en avant, intensifiant ainsi notre baiser, s'en emparant. C'est ce combat que j'ai toujours recherché avec un homme et que j'avais enfin trouvé avec lui. Avoir le dessus pour qu'il vienne lui-même le reprendre ensuite. Comme en cet instant où, sans comprendre de quelle manière, les rôles se sont inversés et où, son corps sous le mien, Caleb me dévore aussi bien de sa bouche que de sa peau ardente s'appropriant la mienne. Comme avant. Exactement comme avant... Mes paumes viennent, au prix d'un effort surhumain, s'appuyer sur ses épaules et les enfoncer dans le matelas. Je romps alors notre baiser, puis d'un bond, saute hors du lit.

— Tu vois ? dis-je avec aplomb malgré mes membres prêts à céder sous mon poids. Ça, c'est embrasser avec passion, pas avec... cette violence dont tu as fait preuve.

Caleb se redresse sur les coudes et lâche un ricanement qui fend l'air lourd de notre désir non assouvi.

— La passion est violente par définition.

OK, il n'a pas tort sur ce coup...

— La ferme.

Il arque un sourcil en me dévisageant.

— Quoi ?

Pour une fois, je n'ai pas trouvé mieux. Mon cerveau n'arrive plus à penser.

— Sors d'ici, râlé-je en ouvrant la porte de ma chambre, que je me prépare. Seule.

— Tu es déjà habillée, je te rappelle, se moque-t-il.

— J'ai besoin d'une douche. Froide. Glacée. Encore.

J'attrape ma chaussure que je lui jette en plein visage pendant qu'il se lève en se payant ma tête. Au moment où il me frôle pour sortir, ma main se pose délicatement – ou pas d'ailleurs – sur son entrejambe tendu sous son jean.

— Dans ton cas, je te conseille la baignoire pleine de glaçons, susurré-je à son oreille avant de le repousser dans le couloir et lui claquer la porte au nez.

Chapitre 20

Karys

Je pose un pied hors de la chambre et me fais aussitôt harponner par Caleb qui patientait sagement dans le couloir. Enfin sagement. Ses poings crispés contre ses cuisses me chuchotent qu'il est dans le même état de nerfs que moi. Je l'espère en tout cas. Pourquoi devrais-je être la seule à me débattre avec mes sentiments tous plus contradictoires les uns que les autres ? J'ose croire qu'un bordel similaire tourbillonne dans sa tête, si ce n'est plus. Merde, ce ne serait que justice, non ?

Caleb a troqué son éternel jean pour une chemise blanche en lin dont le haut est déboutonné ainsi qu'un pantalon kaki. Là, tout de suite, maintenant, je hais l'univers tout entier. Le contraste avec sa peau naturellement hâlée est tout simplement saisissant de beauté et propulse mes hormones au sommet de leur excitation. Le tissu dévoile une bonne partie de son torse, de cette chair que je souffre de me refuser à réclamer de nouveau comme mienne. Un sourire satisfait ourle ses lèvres alors que je me détourne de cette vision aussi plaisante que douloureuse en soupirant. *C'est ça, marre-toi.*

Nous sortons de la demeure par la porte principale et nous dirigeons vers un garage aussi grand que le loft de Soen. Caleb empoigne une bâche qui recouvre une voiture, puis la glisse lentement le long de la carrosserie. Mon cœur fait une embardée en découvrant le véhicule.

— On dirait le même modèle que la voiture d'Adam, constaté-je, la voix tremblante.

— C'est la sienne en fait. Ou plutôt celle de mon père à la base. Il la lui avait offerte. À sa mort, j'ai voulu la rapatrier ici.

— Ton père avait offert une voiture de collection à Adam ? m'étonné-je.

Le regard de Caleb se perd quelques instants sur la peinture noire de L'Impala avant de croiser le mien. Il hoche la tête puis m'invite à m'installer.

La voiture démarre alors qu'une vague de mélancolie vient m'étrangler. Parler d'Adam reste quelque chose de très difficile même si j'ai accepté sa mort plus facilement que Milyia et Caleb. Enfin, je crois vu que j'ai fui ce dernier avant qu'il n'en fasse son deuil. Je me rencogne au fond de mon siège en grognant. *Super, j'ai vraiment besoin de penser à ça maintenant...* J'espère au moins que la culpabilité me va au teint.

— Tu ne m'as jamais raconté comment vous vous étiez rencontrés ?

— On y est ? L'interrogatoire débute déjà ?

— Et tu en as pour la journée, répliqué-je, alors autant t'y faire et coopérer dès le départ.

J'allonge mes jambes sur le tableau de bord et étends mes bras derrière l'appui-tête. Caleb jette un regard en biais à mes cuisses nues, puis reporte son attention sur la route, à contrecœur, semble-t-il.

— Quand on arrivera, grommelle-t-il dans sa barbe. Je sais d'avance que tu vas m'en faire voir de toutes les couleurs et je préfère y voir clair quand je conduis.

— Petit joueur.

Les paupières closes, je le laisse se préparer mentalement pour la suite qui promet de ne pas être de tout repos, surtout pour lui. Sans me demander mon autorisation, Caleb attrape mon portable pour le connecter à l'autoradio qui dénote au milieu de cet habitacle d'un autre temps. Il enclenche ma playlist en mode aléatoire et la voix de Milck résonne. J'arque un sourcil en direction de Caleb lorsque la chanteuse susurre *Devil, Devil* de sa voix grave et sensuelle, ce qui ne pourrait être plus vrai en cet instant. Caleb représente trop de tentations pour mon corps, mon cœur et mon âme. J'ai

conscience de ne pas sortir indemne de ce court séjour en Louisiane. Je crois que j'en avais conscience avant même de mettre un pied dans cet avion. Non. Bien avant cela. Depuis le soir où il m'a rendu cette visite surprise à mon appartement, le soir où mon cœur a enfin voulu comprendre que le sien s'était transformé en pierre aussi sombre que ses yeux en grande partie à cause de moi. Et pour cette raison, je suis prête à endurer beaucoup pour le ramener à moi. Pas à n'importe quel prix toutefois. La souffrance est inévitable dans la vie d'un être humain, mais pas une finalité. Chose que je compte bien lui faire entrer dans le crâne, violemment et avec acharnement s'il le faut.

Le trajet dure environ deux heures durant lesquelles je me tiens relativement tranquille pour une fois et observe le paysage se modifier à mesure que l'on semble s'enfoncer dans une sorte de forêt à la végétation dense. L'ombre des arbres nous offre une protection naturelle du soleil, rafraîchissant l'atmosphère. J'en profite pour sortir la main par la fenêtre afin de m'amuser avec les courants d'air provoqués par notre progression sur une route de plus en plus sinueuse. Nous ralentissons devant un grand panneau indiquant Tunica Hills, puis Caleb bifurque subitement sur un chemin de terre aboutissant sur un parking de fortune. Excitée comme un gosse d'enfin découvrir où il m'a conduite, je saute hors du véhicule et balaie la zone du regard. Un frisson d'effroi dévale mes flancs quand le mot *hike* (6) se dévoile à mes yeux paniqués. Un éclat de rire dans mon dos éjecte mon affolement pour le remplacer par un sentiment d'agacement profond.

— Rigole, rigole, raillé-je, en me retournant, les poings farouchement plantés sur mes hanches. On verra qui rira quand tu ne supporteras plus mes jérémiades au bout de quelques kilomètres. Non, mais merde, Caleb ! Une randonnée quoi ! Tu m'as bien regardée ? Le sport, je l'aime uniquement quand c'est un homme qui le pratique et que je peux le mater tranquillement. Et puis, tu aurais pu me prévenir, tu as vu mes chaussures ? Je ne vais pas tenir un quart d'heure avec ça aux pieds !

— Parce que tu avais des chaussures de marche dans ta valise peut-être ?

Je croise les bras sur mon buste et le toise sans répondre. *Des chaussures de marche ? Je vis à Paris, pas en pleine jungle amazonienne.*

— Détends-toi, soupire-t-il, en récupérant un sac à dos sur le siège arrière de la voiture. Je ne suis pas maso au point de m'imposer ça.

— M'imposer, tu veux dire.

— Non, non. M'imposer. À moi.

— Sale con.

Un sourire fend son visage.

— Ce ne sera pas long, je te le promets.

J'assène une tape sur la main qu'il me tend, puis me dirige vers les bois d'un pas décidé en le laissant derrière moi.

— C'est de l'autre côté, ricane-t-il.

Rageuse, je rebrousse chemin, plante un majeur devant son nez le temps de le dépasser et m'oriente en direction du sentier que j'aperçois.

Une demi-heure plus tard, je suis au bout de ma vie. Mes cheveux forment un mollusque baveux et collant de sueur sur ma tête ainsi que mon visage à cause de la chaleur humide – dans laquelle je suis sûre de bientôt me noyer. Ma robe s'est soudain trouvée une passion pour mon épiderme et semble ne plus vouloir s'en séparer. Et comme je le pressentais, je manque m'étaler à chaque pas à cause de mes nu-pieds. Mince, je ne m'appelle pas Mike Horn, moi ! Si on balance une Karys loin de son habitat naturel, elle ne va pas se transformer en pro de la survie. On va plutôt la retrouver sous un tronc d'arbre en *PLS* (7) au bout d'une heure ! Cependant, comme supplier est hors de question, je souffre en silence et profite du temps qui m'est imparti pour imaginer mille et une façons d'émasculer

Caleb dont le sourire moqueur ne m'échappe pas.

Alors que je m'interroge sur les propriétés de l'acide, Caleb me soulève du sol sans crier gare, puis nous enfonce dans la forêt, hors du sentier.

— Tu m'emmènes voir le grand méchant loup ? dis-je, en appuyant ma joue contre son torse.

— Tu es déjà dans ses bras.

— Ah, dommage. Parce que je n'ai rien du Chaperon rouge, tu sais ? Je suis plutôt la femme qui vient se taper le chasseur.

— Tais-toi donc. On est arrivés.

Mes pieds touchent le sol. Ébahie, je relève le nez sur un paysage à couper le souffle. Une immense falaise nous domine, majestueuse. À travers la roche filtrent des milliers de gouttes rendues multicolores par la lumière des rayons du soleil. Une cascade prend vie à mi-hauteur pour venir se déverser, plus bas, dans un écrin d'eau presque turquoise. Subjuguée, je contemple ce spectacle bucolique où bien des légendes anciennes ont dû prendre vie. La sérénité qui s'en dégage m'enveloppe et me berce aussitôt. Je m'appuie contre Caleb. Ce dernier enroule un bras autour de ma taille et me serre contre lui. Nous demeurons ainsi un long moment avant que je ne brise le silence.

— Merci, murmuré-je, ayant l'impression de désacraliser l'aura des lieux avec le son de ma voix.

— Je savais que ça te plairait, dit-il en embrassant ma tempe.

— Comment tu as découvert cet endroit ?

— Avec Adam.

Il dépose une seconde fois ses lèvres sur le sommet de mon crâne, se recule, puis se défait de son sac à dos pour en récupérer une couverture qu'il étale sur l'herbe.

Je lui lance un regard interrogateur alors qu'il s'y allonge sur le dos.

— Je savais que tu allais me cuisiner, m'explique-t-il. Je suppose que je ne peux pas vraiment y échapper alors je préférerais le faire dans un endroit apaisant. Et, je me suis toujours senti chez moi sur ces terres.

Je m'étends à ses côtés et pose mon visage dans la paume de ma main. Mes yeux sont rivés sur lui, les siens captivés par le ciel visible à travers les feuillages.

— Comment tu as rencontré Adam ?

Un ricanement lugubre glisse d'entre ses lèvres.

— C'est marrant. Je pensais que ce serait la question la plus facile à répondre et en fait... non.

Mon menton vient se caler sur son torse avant qu'il ne reprenne :

— À une soirée, où d'autre en même temps ?

— Quel genre de soirée ?

— Le genre qui ne peut trouver place que dans les tréfonds des âmes perdues, le genre où la perversité dévore et ravage l'être humain, où les déviances font office de normalité.

Un frisson d'horreur se mélange à la sueur tapissant déjà ma peau. Cependant, je ne m'autorise aucune faiblesse. Si je veux en savoir davantage, je dois me blinder de l'intérieur.

— Les penchants d'Adam pour les drogues n'ont jamais été un secret, mais... toi ?

— Le sexe, Karys. Je ne rentrerai pas dans les détails, mais disons que les déviances sexuelles sont... nombreuses, très nombreuses et que j'en ai pratiqué un sacré pourcentage.

OK, technique de blindage à revoir. Mon estomac rue dans mon ventre. La bile menace de remonter mon œsophage. Aussi, je me redresse, évitant tout contact physique avec Caleb pour le moment et m'assois, les genoux contre la poitrine.

— Pourquoi ? déglutis-je.

— Pour me punir, je dirais. Avilir mon corps.

Il ne me regarde toujours pas et je lui en suis gré. Me plonger dans ses billes noires peut parfois relever de la torture surtout quand elles me dévoilent enfin cette douleur qui les possède. La chaleur environnante a disparu, mes membres sont gelés.

— Pourquoi ? répété-je.

— Une erreur que j'ai commise il y a plusieurs années.

— Tu ne veux pas m'en dire plus, n'est-ce pas ?

Ses yeux me rejoignent, m'accrochent et me retiennent.

— Je te promets que tu le sauras bien assez tôt.

— C'est dégueulasse ce que tu fais, tu t'en rends compte ? Tu me donnes juste ce qu'il faut d'infos pour que je m' imagine les pires horreurs.

Le visage de Caleb se transforme aussitôt, redevenant ces arêtes de falaises acérées que je ne lui connais que trop bien. Il s'assoit à son tour et capture mon menton entre ses doigts.

— Je t'interdis de t'inquiéter pour moi. J'essaie au maximum de te parler, car tu as le droit à des réponses. Et si je le fais, c'est aussi parce que tu es capable d'affronter le peu que je te révèle. Tu es forte et tu as bien prouvé par le passé que tu étais capable de te protéger de moi.

— Tu ne me pardonneras jamais d'être partie, hein ?

— Si j'étais en droit de ne pas te pardonner, ce serait le cas effectivement.

— Formulons ça autrement alors : à quel point tu m'as détestée ?

— À un point que je pensais de non-retour.

— Pensais ?

Ses lèvres s'étirent lentement pendant que son pouce caresse le fil de ma mâchoire distraitement.

— Tu es là, non ? Tu as quitté ton pays pour m'accompagner chez moi, dans ma famille sachant très bien tout ce que ça impliquait pour toi et ton bonheur si précieux à tes yeux. On commet tous des erreurs, le choix de les reproduire ou non reste ce qui importe finalement. N'est-ce pas ce que tu m'as dit il y a quelques jours ?

Ma joue se love dans sa main et un long soupir de soulagement quitte mes poumons. Il ne m'en veut pas, plus du moins. Je réalise parfaitement le gouffre existant entre l'importance de nos actes. Ma fuite n'est rien en comparaison de ses mensonges. Je serais en droit de ne pas m'en vouloir à côté de tout le reste. Sauf que ma conscience en a décidé autrement au vu du poids qui libère subitement ma poitrine.

— Tu ne me l'as peut-être jamais avoué à voix haute, reprend-il, mais ta présence ici prouve à quel point tu m'aimes. On dirait que j'ai enfin réussi. Ce que je désirais, ce que je crevais désespérément d'obtenir s'est produit. Tu es totalement mienne.

Cette fois, c'est moi qui lâche un ricanement.

— Je t'aimais bien avant ma décision de venir ici, cela ne t'a pas empêché de me perdre. Et fous-toi dans le crâne que je ne serai jamais complètement tienne. Jamais.

Caleb penche son buste jusqu'à effleurer ma bouche de la sienne.

— Trop tard, ma jolie Perle, susurre-t-il.

Du plat de ma paume, je le repousse. Il se rallonge alors sur le dos et croise les bras sous sa tête en souriant. Quant à moi, je conserve ma position initiale, pestant intérieurement.

— Parle-moi d'Adam.

D'un signe de menton, il m'invite à m'installer contre lui. J'hésite, puis m'exécute au moment où je comprends que le poids de mon regard peut aussi devenir difficile à porter pour lui. J'appuie l'arrière de ma tête sur son ventre et attends sagement qu'il me réponde.

— Le soir où l'on s'est rencontré, cet abruti était défoncé et pourtant, il a trouvé le moyen de me traîner de ce squat pour m'enfermer chez lui. L'être le plus égaré de tout Paris m'a recueilli et a reconstruit une partie de mon identité à force de patience, beaucoup de patience ainsi que de sermons à la Adam. Ce mec avait la faculté de retourner un esprit contre lui-même, de le malléer sous ses doigts afin de le rendre plus fort moins apte à se déformer ou tout simplement à se détruire. Un putain de gourou. À partir de ce jour, je ne suis jamais reparti de cet appartement. Hormis toi, il est l'unique personne à qui j'ai fait confiance.

— C'est perturbant, songé-je à voix haute. Je t'ai toujours vu plus fort que lui.

— Parce que je le suis devenu. Avec le temps, j'ai fini par comprendre : Adam absorbait tout. Le mal chez les autres finissait par devenir sien jusqu'à le perdre complètement. S'il avait ne serait-ce qu'utiliser la moitié de tous ces efforts qu'il a abattus pour moi ou Milyia pour lui plutôt que...

Caleb ne finit pas sa phrase. Il n'en a pas besoin, la tension qui filtre par les pores de sa peau vaut tous les discours.

— Les démons des autres sont plus faciles à affronter que les siens. Tu n'as rien à te reprocher.

— Si Milyia venait à mourir, c'est ce que tu te dirais ? Que rien n'est ta faute ? Tu ne passerais pas tes nuits à te demander si tel ou tel acte n'aurait pas pu éviter tout ce bordel ?

— Si Milyia venait à mourir, je ne me relèverais pas. Pourtant, toi, tu es là.

— Parce que je suis égoïste. Je t'attendais.

Je pivote légèrement le visage vers lui pour aussitôt percuter son regard vissé sur moi.

— Tu m'attendais ? Mais comment être sûr que j'allais revenir ? Je l'ignorais moi-même. Et surtout, je me le refusais.

— Parce que mon destin est bien trop cruel.

Je me retourne sur le ventre et rapproche mon visage du sien. Mes doigts se perdent dans sa barbe et ma bouche sur ses lèvres. Sa paume se rétracte sur ma hanche et me serre davantage contre lui. Je n'ai aucune idée de la raison qui me pousse à l'embrasser, mais je m'en fiche. J'en ai marre d'être sous ce contrôle permanent qui ne me ressemble pas et qui finira par me tuer, si la fin de cette discussion ne le fait pas. Je me détache lentement de ses lèvres et souris quand il attrape une mèche de mes cheveux roses en grimaçant.

— J'ai toujours adoré la couleur si noire de tes cheveux.

— Je sais, réponds-je, en fermant les paupières sous la caresse de son index sur ma pommette.

— Je rêve, tu les as teints à cause de ça !

— Entre autres !

Je me lève d'un bond avec un besoin soudain d'évacuer un peu de pression. J'analyse l'eau devant nous quand la voix de Caleb ruine mes espoirs.

— Je ne te le conseille pas. Elle est gelée.

— M'en fous, haussé-je les épaules.

Je me débarrasse aussi sec de ma robe ainsi que de mes chaussures. En sous-vêtements, je suis l'herbe bordant la rive afin de me rendre au plus près de la cascade. Des roches émergentes m'offrent un chemin menant droit aux chutes d'eau. Je sautille de pierre en pierre puis... me prends la douche la plus glacée de toute ma vie. Ma bouche pousse un cri devenu muet par le choc thermique. Je recule sous la surprise, mon pied effectue un pas en arrière sans trouver de surface dure où s'appuyer. Au lieu de ça, je m'enfonce dans un liquide encore plus froid et finis par me retrouver engloutie par les eaux. Je refais surface presque aussitôt, le souffle court, mais pas à court d'injures en revanche. Je hurle, insulte tous les dieux possibles, leurs fils et même leurs parents en les maudissant sur plusieurs générations.

— Toi qui voulais calmer tes ardeurs ce matin. Ton souhait a été exaucé, s'esclaffe Caleb depuis la rive.

— Sale con !

— Ah ouais ? Tu oserais me le répéter en face ? fait-il, menaçant.

— Comme si tu pouvais m'impressionner...

Ses yeux se plantent avec une colère feinte dans les miens pendant qu'il se débarrasse de ses vêtements à son tour excepté son boxer, à mon plus grand dam d'ailleurs. Ou pas, le raisonnable a du bon aussi. Il se redresse ensuite, m'affichant fièrement son corps avec un rictus arrogant en travers de sa tronche. Malgré moi, je me perds dans les lignes sculptées de son torse et en oublie de battre des pieds. Au moment où Caleb plonge, je bois la tasse. Deux mains se glissent alors peu après sous mes aisselles et me remontent à la surface. Je rouvre les yeux sur une peau dorée et un sourire ravageur. Un peu trop même.

— Je n'aime pas quand tu as cet air trop confiant, dis-je, une fois mon souffle retrouvé.

— Tu as failli te noyer au moment où je me suis désapé. Tu avoueras que c'est bon pour l'ego tout de même.

— N'empêche, j'aime pas. Ça me donne envie de te le faire ravalé.

Et sans lui donner le temps de réagir, je prends appui sur ses épaules, soulève mon corps hors de l'eau espérant ainsi le couler. Je m'aide de l'impulsion pour prendre le large, parfaitement consciente que ce geste ne sera pas sans conséquence. Je parviens à regagner la berge, pas assez vite cependant. Alors que mon buste est écrasé sur l'herbe afin de remonter d'une façon toute sauf gracieuse, une main s'abat sur mes fesses me soutirant un hoquet de stupeur. Une seconde après, attrape ma nuque et me tire en arrière pour me renvoyer à la case départ avec, une nouvelle fois, l'impression de plonger dans un bain rempli de glaçons et la désagréable sensation que ma peau se rétrécit.

— Espèce de... arrivé-je à prononcer en ravalant une goulée d'air.

Toutefois, la fin de ma phrase ne parvient pas à destination, car deux bras sous mes cuisses me propulsent dans les airs. Au moment où mon corps entre en contact avec la surface de l'eau, une giflette me fouette la totalité de la peau. Je regagne l'air libre en me frottant la croupe et jurant dans ma barbe.

— Ça a fait un de ces bruits, se marre Caleb en me rejoignant à la nage.

— Ouais, grogné-je en parvenant sur la rive. On appelle ça un plat. Purée, je savais que mon cul s'était élargi, mais là, ça fait mal quand même. À lui et à ma fierté.

— Il est parfait ce cul, confesse-t-il, les yeux rivés sur mes fesses exposées alors que je rampe sur l'herbe pour sortir de l'eau.

Il s'empresse d'ailleurs d'illustrer ses dires en plaquant une main sur chacune d'elles soi-disant pour m'aider.

— Tu sais parler aux femmes, c'est certain, ris-je.

Je me relève difficilement, les membres ankylosés. J'avais oublié que jouer avec Caleb pouvait s'avérer dangereux, on dirait que je me suis pris un tsunami en pleine face ! Je me dirige vers la couverture, Caleb sur les talons. Ce dernier sort de son sac à dos deux serviettes, dont une qu'il me lance au visage.

— Je suis impressionnée. Tu as même prévu les serviettes.

— Voyons voir, une étendue d'eau et une fille légèrement tarée sur les bords. Je savais que ça finirait avec une Karys barbotant dans l'eau.

Je penche la tête sur le côté et le dévisage, un sourcil levé. Puis, sous son nez, je me déleste de mes sous-vêtements. Je me retourne, me penche en avant afin de les étaler sur un coin d'herbe au

soleil pour les faire sécher. Seulement ensuite, je m'enveloppe de ma serviette. Et sans un regard pour lui, je m'allonge sur le ventre sur la couverture. Je ferme les paupières et savoure les rayons chauds, qui percent à travers les arbres, sur ma peau.

Un nouveau frisson me chatouille et électrise ma chair. Un doigt se pose sur ma cheville, remonte mon mollet, caresse lentement ma cuisse et s'attarde sur les courbes de mon postérieur. Un sourire naît sur mes lèvres quand sa voix murmure :

— Parfait, je te dis.

(6) Randonnée

(7) Position Latérale de Sécurité

Chapitre 21

Karys

L'appréhension : ce sentiment qui grandissait à mesure que je suivais Caleb à travers les rues de Paris pour finir ici, à Neuilly.

La peur : cette sensation qui ne me quittait pas et semblait se repaître de mes entrailles pendant que je patientais qu'il ressorte de cet endroit.

Le doute : ce moment où, en dépit de la pointe de culpabilité que j'éprouvais, j'ai pressé la sonnette, une fois Caleb parti.

Le choc.

Ce coup violent que je viens de recevoir dans le bide alors que les paroles de la femme devant moi résonnent encore dans ma tête : fiancé... le fiancé de Emma Davis.

— Pardon, balbutié-je, vous avez dit quel nom ?

— Monsieur Andersen ! me répond-elle, visiblement agacée. Vous venez de demander après la personne qui vient de partir, ai-je bien compris ?

— Je... excusez-moi, mon ami s'appelle Scholl. J'ai dû me tromper de porte...

— Pas de souci, mais vous ne pouvez pas sonner où bon vous semble parce que vous êtes à la recherche d'....

Je ne l'écoute déjà plus et me retourne.

La trahison.

Ce monstre qui s'installe en votre sein, déforme votre réalité et ne vous quitte plus jamais.

Mes paupières se rouvrent subitement. Ma poitrine s'écrase par intermittence contre le sol sous mon corps à force de s'emballer. La chaleur est revenue en force et m'asphyxie. Je me redresse doucement avec l'impression que mes tempes sont prises en étau par des plaques de métal. S'endormir au soleil n'est jamais bon, mais là, c'est pire que la pire de mes cuites. Ma vue devient enfin plus nette et fait le point sur la place vide à côté de moi. Je balaie les environs du regard, puis m'arrête sur la silhouette de Caleb de l'autre côté du point d'eau, assise sur une roche. Enroulée dans ma serviette, je me lève, attends que ma tête ne se croie plus en pleine fosse dans un concert de System of a down et rejoins Caleb qui, lui, s'est déjà rhabillé. Ses yeux se braquent sur moi et m'observent approcher. Je prends le parti d'ignorer ce froid polaire qui a, une fois de plus, gelé ses iris. Je l'ai assez épargné.

— Pourquoi ce regard qui tue ? soufflé-je, une fois à sa hauteur.

Je me campe face à lui, de façon qu'il ne m'échappe pas. Bien que cela soit inutile, Caleb préfère, et de loin, les confrontations.

— Comment tu as su ? lâche-t-il.

— Pour ?

— Emma, tu viens de dire son prénom en dormant, grince-t-il entre ses dents.

Je souris. Pas de joie. Pas de tendresse. Rien de bon ne transparaît dans ce rictus qui déforme mes lèvres. Juste une pointe perfide de satisfaction mal placée à le voir soudain si torturé en la nommant.

— Je t'ai suivi, puis j'ai demandé à voir le jeune homme brun que j'avais cru voir passer cette

porte. La réponse que l'on m'a donnée ? *Le fiancé de notre Emma Davis ? Caleb Andersen ?*

Si son regard était glacial, un feu semble à présent le ravager. Les muscles de ses mâchoires se crispent à tel point qu'il est incapable de me répondre. Quant à moi, je suis étrangement calme. Il souffre, je le sais, le vois, mais pour une fois, je m'en fous. Soudain, ses sourcils se froncent et une lueur de panique zèbre ses yeux.

— Elle t'a vue ?

— Je ne pense pas, une femme d'une cinquantaine d'années m'a ouvert la porte. Il n'y avait personne d'autre.

Son torse inspire alors une immense bouffée d'air, comme si ma réponse venait de le soulager. Ce qui ne devrait pas d'ailleurs.

— Quoi ? Tu as peur que ta chère et tendre rencontre ta maît...

— Ne prononce pas ce mot, Karys, siffle-t-il. Tu n'as aucune donnée en main.

— Oh la ferme ! explosé-je, le réduisant au silence. Ou plutôt non, reprends-je plus calmement, tu vas l'ouvrir au contraire ! Je me suis contenue par respect pour ton père, mais je n'en peux plus. Alors tu vas tout me déballer, Caleb. Maintenant. C'est l'unique chance que je t'offre de m'apporter un peu de paix.

— Et si ce que je te révèle ne te plaît pas ?

— Laisse-moi en être seule juge. Je veux la vérité, j'ai besoin de vérité.

Ses doigts agrippent mon poignet et m'obligent à me pencher sur lui, aimantant ainsi nos regards. Mes paumes s'abattent sur la pierre de part et d'autre de ses cuisses. Je ne moufte pas sous la morsure de ses iris qui m'analysent ni quand sa voix s'infiltré durement en moi :

— Je connais Emma depuis toujours. Nos pères bossaient ensemble, ce qui amenait nos familles à se suivre lors de nos trop nombreux déménagements. On était gosses à l'époque et changer de ville sans arrêt était difficile pour nous. Pas de point d'ancrage. Pas de racine. Pas d'amis.

— Vous êtes devenus le repère l'un de l'autre, comprends-je alors que mon cœur se met à saigner.

Ses pupilles se rétrécissent, comme pour me maintenir prisonnière quand je n'ai qu'une envie : le repousser.

— À ses dix ans, elle, sa mère et moi sommes partis nous balader en forêt à cheval. Un orage nous a surpris, leurs montures se sont affolées entraînant leurs chutes. Le pied de Marie s'est alors retrouvé coincé dans l'étrier. Elle est morte après avoir été traînée sur presque un kilomètre. Quant à Emma, sa colonne vertébrale a été brisée, la vissant sur un fauteuil pour le reste de sa vie.

Mon estomac se révolte dans mon ventre. Mon sang se révolte face aux sentiments contradictoires qui m'assaillent. Je hais ma soudaine faiblesse. Détester un prénom, une image est facile. Éprouver de la compassion pour elle me fait alors prendre conscience qu'elle est réelle, faite de chair, de sang et de sensations comme tout être humain. Je me redresse, le souffle de Caleb sur mes lèvres me brûlant tout à coup.

— Suite à cet accident, Andrew a demandé un poste fixe à Paris afin d'offrir les meilleurs soins à sa fille. Dès lors, elle n'a pas quitté leur appartement de Neuilly et vit dans cette cage dorée. Son père a tellement souffert du décès de sa femme qu'il protège sa fille au point de ne plus la laisser ne serait-ce que vivre normalement. Lorsque nous avons, à notre tour, rejoint Paris, je suis devenu son unique ami. Andrew ne laissait personne d'autre s'approcher d'Emma. Cet accident nous a tous affectés, moi y compris. Je me sentais tellement coupable d'être le seul encore debout. La première fois où je l'ai vue sur ce fauteuil, j'avais treize ans. J'étais trop jeune à l'époque pour identifier ces sentiments qui m'ont bouffé le cerveau des mois durant : la colère et la culpabilité.

— Ce n'était pas ta faute, ne puis-je m'empêcher de le rassurer, en dépit de mon envie de lui lacérer le visage.

La jalousie a décidé de faire de moi sa proie et comme toute personne amoureuse, je suis bien trop faible pour lui résister.

— C'est vrai, mais cela n'empêche en rien l'injustice que son accident représentait pour moi. J'étais le seul à m'en être sorti sans dommages. Pourquoi... pourquoi moi ? Trois ans de différence, c'est peu. Sauf que j'ai toujours eu l'impression de devoir veiller sur elle. Alors, quand nous avons emménagé sur Paname, chez elle est devenu chez moi. Je me suis juré de la protéger et pour ça, je passais tout mon temps avec elle jusqu'à...

ses yeux, qui étaient perdus dans le vide et semblaient se rejouer le film de ses souvenirs, s'arriment subitement aux miens.

— Jusqu'à ? l'enjoins-je à poursuivre, d'une voix tremblante.

— Je suis désolé, ma beauté...

Il s'interrompt et secoue lentement de la tête.

— Comment ça, non ? m'énervé-je. Tu te fous de moi !

— Je ne peux pas t'en dire plus ! s'empporte-t-il soudain en se relevant.

Une coulée glacée remonte mon épine dorsale. Je suis sur le point de craquer, mes nerfs de lâcher. Pourtant, je le toise durement, rejetant tout sentiment qui ne provient pas de moi. Cette dualité si caractéristique à la présence de Caleb n'existe plus. Ma raison et mon cœur ne font plus qu'un, unis contre lui, pour moi.

— Alors on va faire autrement : je vais te poser des questions très simples auxquelles tu vas répondre aussi simplement. Et si je n'obtiens pas ce que je veux, tu pourras me chercher sur chaque surface de ce globe, tu ne me retrouveras jamais.

Le visage de Caleb se transforme. Un sourire en coin s'impose sur sa bouche et m'indique que ma menace a réveillé sa part sombre. Pas de pot, je n'ai jamais été aussi combative qu'aujourd'hui.

— OK, commencé-je. Question un : tu l'aimes ?

— Karys, gronde-t-il en avançant.

— Réponds-moi !

— Non, je ne l'aime pas, avoue-t-il en penchant la tête sur le côté alors que je recule.

Ma poitrine se gonfle, enfin libérée. Je n'ai cependant pas le temps de m'appesantir dessus. Le regard de Caleb méchamment planté en moi me pousse à enchaîner.

— Est-ce que tu as couché avec elle pendant notre..., je réfléchis au terme à employer avant d'ajouter : relation ?

Ses yeux s'assombrissent, devenant trop obscurs – même pour moi – pour que je puisse y lire quoi que ce soit.

— Je ne lui ai jamais fait l'amour.

Il progresse d'un pas. Je recule. Mes jambes flageolent sous la pression que je m'impose à me maîtriser ainsi. Je dois me contenir, c'est le seul moyen que j'ai de tenir face à Caleb.

— Alors pourquoi es-tu fiancé ?

— Je ne peux pas t'en révéler davantage.

— Trouve-toi une autre excuse.

Il s'immobilise alors, à peine à un mètre de moi. J'en fais de même.

— T'ai-je déjà menti ?

— Tu plaisantes, j'espère ! Pourquoi on en est là d'après toi, genius ? Si tu me sors cette excuse bidon que cacher quelque chose n'est pas mentir, je te jure que tu rentreras chez toi avec tes couilles

en guise de collier !

Il ricane, ce qui ne fait que propulser à son apogée mon sentiment de frustration.

— OK je vais te poser ça différemment. T'ai-je menti sur mes sentiments pour toi ? Ou ne serait-ce que par mes mises en garde ? As-tu déjà douté des mots qui sortaient de ma bouche ?

— Non, réponds-je à contrecœur.

— Parfait. Alors, écoute-moi bien, bientôt, tu sauras tout. Pourquoi, je suis avec Emma. Pourquoi je ne te possède pas comme tout homme digne de ce nom. Je te dirai tout. Laisse-moi juste le temps de régler quelques détails avant de pouvoir m'affranchir de cette situation. Et je te promets qu'après, je n'appartiendrai plus qu'à toi.

Sous le choc de sa tirade, je ne me suis même pas aperçue qu'il n'est plus, à présent, qu'à un pas de moi. Ses mains effleurent mes joues, les caressent, puis les englobent pour m'inciter à plonger mes yeux dans les siens.

— Je t'aime, comme jamais je n'aimerai de ma vie. Je te l'ai dit, c'est ma seule réalité, mon unique souffle.

Est-ce possible qu'il y parvienne encore ? À retourner ma raison et mon cœur l'un contre l'autre. Avec lui, mon âme ne sait plus comment danser, obligée un temps de suivre mon tempo avant qu'il ne réussisse encore à se l'approprier. Je me sens une fois de plus, une fois de trop divisée entre l'espoir qu'il me promet et la déception qu'il m'occulte toujours ce morceau de lui.

— Karys, ne fais pas ça. Ne te retiens pas. Pas avec moi.

Et c'est à ce moment que je réalise. Il a raison. Je veux récupérer mon identité.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi, dis-je en opérant un pas en arrière.

Ma main se lève et fouette tout à coup l'air. Celle de Caleb arrête la mienne, tremblante, à quelques millimètres de sa joue. Son regard s'embrume alors que ses doigts s'incrustent dans la chair de mon poignet. D'un geste sec, il tire dessus pour me plaquer contre son buste. Ses lèvres se retroussent en un rictus mauvais piquant l'entièreté de ma peau à vif.

— Tu te sens mieux ? demande-t-il d'une voix aussi calme qu'une mer avant que la tempête ne la ravage.

— Pas vraiment. Je n'ai pas atteint mon but. Tu sais, ce soulagement qui allège tes muscles sitôt ce son mélodieux de la claquette résonnant à tes oreilles.

Il resserre sa prise sur mon bras, puis de sa main libre, étend ses doigts sur ma mâchoire.

— Maintenant que tu as laissé éclater ta colère, on peut passer à la seconde ét...

J'attrape sa nuque et fonds sur sa bouche. Caleb grogne dans ma gorge, ce qui provoque un mélange déstabilisant de rage et d'excitation. Je me jette littéralement sur lui en le poussant de toutes mes forces, nous faisant heurter le sol, et monte à califourchon sur son bassin. Je retrouve ses lèvres sans réellement l'embrasser, les maltraite, les torture, les martyrise. Quand elles ne me suffisent plus, j'arrache les boutons de sa chemise qui s'éparpillent dans l'herbe et m'attaque à sa peau, ce morceau de lui que je suis certaine de posséder. Mes dents se plantent dans ses abdominaux, ma bouche aspire violemment la chair de ses pectoraux. La paume de Caleb, entortillée dans mes cheveux, ne me quitte pas et me guide même parfois sur des endroits de son torse qui se soulève puissamment à mesure que je persiste dans mes assauts douloureux. Mes ongles griffent ses flancs, traçant des sillons rouge vif de haut en bas pendant que je remonte lentement mon visage au-dessus du sien. Quelques secondes de battement, le temps nécessaire à un monde d'implorer, et je me retrouve sur le dos. Inversement des rôles, comme toujours.

Instinctivement, j'allonge mes bras au-dessus de ma tête. Caleb coule un regard chargé d'électricité sur moi puis, sans me quitter des yeux, détache l'éponge qui me recouvre et dévoile mon

corps nu secoué par mes respirations erratiques.

— Un soir, chuchote-t-il, il y a quelques années, je suis rentré chez moi pour découvrir une jeune femme, légèrement fumée sur les bords, en train de faire du yoga sur mon lit, avec du métal qui hurlait à travers ses écouteurs. Ses paupières étaient closes, son visage détendu malgré ce son qui agressait ses tympans. Je suis resté un long moment à l'observer, à admirer ses traits qui, à l'époque, m'apportaient un apaisement que je n'avais pour ainsi dire jamais connu. À un certain moment, ses sourcils se sont froncés, sa poitrine soulevée pour laisser échapper un long soupir. Puis, ses yeux se sont ouverts, droit devant elle, sans me remarquer. Je me souviens alors avoir aperçu quelque chose que je ne lui avais encore jamais vu : de l'incertitude. Elle m'est apparue si fragile à cet instant. Le vert de ses iris vacillant comme une flamme sur le point de s'éteindre, même son corps paraissait plus faible. C'est alors qu'elle a noté ma présence, ses yeux se sont enracinés en moi, y plantant les fondations de ce sentiment si fort qui m'étreint à chaque fois que j'ai cette chance de pendu de la prendre dans mes bras. Son comportement a subitement changé, la certitude s'est imposée à son regard, ses gestes, son sourire et a trouvé un écho au fond de mon thorax. C'est à ce moment-là que j'ai compris, toi et moi, c'est inscrit dans nos chairs, notre sang. Je suis bien trop égoïste et lâche pour me battre contre le destin. Si je te dis tout ça, c'est pour que tu comprennes et jamais ne doutes du fait que je ne souhaite appartenir qu'à toi. Aie confiance en moi et offre-nous ce moment de répit dont nous avons tant besoin. Rends-moi ma beauté, celle qui avait cette certitude en elle lorsqu'elle posait les yeux sur moi.

Ses paroles ont raison de moi. Je me rappelle parfaitement ce moment qu'il vient de me décrire. Je ne faisais pas de yoga, mais essayais juste de remettre mes idées en place, garder notre liaison secrète devenait pesant. J'avais alors écouté une musique qui faisait plus de bruit que mes pensées embrouillées et tenté de réfléchir à notre situation. Caleb était alors apparu et sa présence avait suffi à effacer tous mes doutes de l'époque, à cause de cette certitude justement. Comment remettre en question des sentiments qui semblent se réveiller en vous ? Comme s'ils avaient toujours été là, attendant leur élément déclencheur ?

— Et tu ne t'es jamais dit que si le destin existe et s'il m'a vraiment fichue sur ta route, c'était justement parce que j'étais capable d'affronter tes démons ? dis-je la voix rendue rauque par toutes les émotions qui viennent de me traverser.

— Pas pour les affronter, mais pour me rendre plus fort afin que je puisse, moi, leur faire face. Seulement, j'ai mis du temps à le comprendre. Maintenant, je suis prêt, grâce à toi. C'est pour cette raison que j'ai tant besoin de toi. De toi, Karys, et de ta certitude.

— Caleb, je suis fatiguée de tout ça...

— Justement, je ne te demande rien d'autre que d'être toi-même, d'arrêter de te retenir comme tu le fais depuis que nous sommes ici.

Sans attendre une réponse que, de toute façon, il sait ne pas entendre pour le moment, Caleb se penche sur mon cou pour y déposer de doux baisers humides. Totalement en opposition avec mes gestes de tout à l'heure, ses doigts caressent mon ventre, sa bouche suçote doucement la peau fine de mes seins, ses dents mordillent tendrement le fil de ma mâchoire et ses paumes viennent enfin se déployer sur mes hanches pour nous faire basculer. Allongée sur lui, je sens ses mains se glisser sur ma nuque pour me maintenir fermement, le nez dans son cou, avant de se convulser contre mon cuir chevelu.

— Je te déteste, murmuré-je.

— Je sais. Hais-moi, je ne t'en aimerais que davantage. J'ai l'esprit de contradiction.

— J'ai peur que ça ne change absolument rien.

— Tu te trompes. Ça change absolument tout, ma Perle.

Chapitre 22

Karys

Sur le sentier du retour, les paroles de *Together* d'Avicii avec la douce voix de Rita Ora tournent en boucle dans ma tête :

**It's you and your world and I'm caught in the middle
I caught the edge of a knife and it hurts just a little
And I know, and I know, and I know, and I know that I Can't be your friend
It's my head or my heart and I'm caught in the middle**

*C'est toi et ton monde et je suis coincée au milieu
Je m'accroche au bord de la lame, et ça fait un peu mal
Et je sais, et je sais, et je sais, et je sais que je ne peux pas être ton amie
C'est ma tête et mon cœur et je suis coincée au milieu*

**My hands are tied, but not tied enough
You're the high that I can't give up
Oh lord, here we go**

*Mes mains sont liées, mais pas assez
Tu es la drogue dont je ne peux me passer
Oh, seigneur, c'est parti*

**I might hate myself tomorrow
But I'm on my way tonight
At the bottom of a bottle
You're the poison in the wine
And I know
I can't change you and I
I won't change
I might hate myself tomorrow
But I'm on my way tonight**

*Demain, je risque de me détester
Mais ce soir, je suis lancée
Au fond de la bouteille,
Tu es le poison dans le vin
Et je sais
Que je ne peux pas nous changer
Je ne changerai pas*

Demain, je risque de me détester
Mais ce soir, je suis lancée

Let's be lonely together
A little less lonely together

Soyons seuls ensemble
Un peu moins seuls ensembles

Je crois que je n'avais jamais réalisé la portée de ce texte avant aujourd'hui. Comme dans ces paroles, je me sens coincée. Coincée entre ce que je veux et ce que j'obtiens, coincée entre mon cœur et ma raison, coincée entre lui et ses secrets. Caleb refuse – pour le moment, si je m'en tiens à sa promesse – de m'ouvrir son monde, m'échappant encore et toujours. J'ai beau trop souvent laisser mes émotions me guider, comme tout à l'heure lorsque ma colère a pris le dessus, je ne commettrais pas les mêmes erreurs pour autant. Je me suis totalement livrée à lui pensant qu'avec le temps, il en ferait de même. Et tant que ce ne sera pas le cas, je conserverai un bout de mon cœur sous clef, afin de ne plus jamais me perdre. Comment être forte pour lui si je suis moi-même blessée ? Ouais, je suis bel et bien coincée entre mon envie de lui et ma volonté de me protéger malgré tout. Sauf que je ne m'appellerais pas Karys si je n'étais pas en mesure de réussir à tout mener de front. Alors je propose un traité de paix temporaire à mon cœur et ma tête : le lâcher-prise. Pour ce soir, uniquement. J'ai besoin de le retrouver, comme avant, même, si ce n'est que provisoire. Je ne peux bâtir ma force sur du vent ou des souvenirs. Il me faut du réel, du concret, des sentiments, des sensations. Maintenant.

— Dois-je m'inquiéter de ne pas t'entendre râler après la terre qui rentre dans tes chaussures ? raille la voix de Caleb à côté de moi alors que nous regagnons enfin le parking.

— Tais-toi, je réfléchis.

— Tu cherches un moyen de me castrer, hein ?

— Nope, ça c'était à l'aller. Je réfléchis à ton cas, idiot, dis-je en levant les yeux au ciel.

— Et ?

— Ce n'est pas fameux, fameux.

— Ah ouais ? Et j'aggrave ma situation si je fais ça ?

Mes pieds décollent soudain du sol tandis que ma tête penche dangereusement vers le sol. Avec une facilité déconcertante, Caleb me balance sur son épaule comme un vulgaire sac de pommes de terre puis me claque une fesse.

— Hey !

— Tu parlais de quoi tout à l'heure ? Ah oui, de satisfaction au son d'une bonne claque. Ouais... je vois exactement ce que tu voulais dire maintenant.

— Sale con !

— T'as raison, vu d'aussi près, difficile de ne pas voir que ton cul a pris quelques centimètres, rit-il.

— T'oublies une chose, un cul pareil ça fait un super contrepoids !

J'appuie mes paumes sur le bas de son dos et profite de l'élan pour donner un coup de reins et ainsi me retrouver face à lui, dans ses bras et les jambes enroulées autour de sa taille. J'arque un sourcil et lui adresse un sourire fier.

— Tu ne peux pas, pour une fois, te laisser faire comme les trois quarts des filles ? ricane-t-il.

— Et être docile ? Jamais de la vie ! J'en ai des frissons rien que d'en parler.

— La soumission a du bon, tout dépend du moment.

Il pose alors mon fessier sur le capot de la voiture et se glisse entre mes jambes.

— Pas avec toi. Un coup à finir broyée entre tes doigts. Non merci.

Ses sourcils se froncent légèrement alors qu'il me couve d'un regard malicieux teinté d'une pointe de tendresse.

— Ta détermination et ton entêtement font de toi quelqu'un impossible à briser totalement, ma beauté. Même entre mes doigts.

— Et toi ? tenté-je de le provoquer au moment où ses lèvres vont pour embrasser mon cou. Tu pourrais te briser sous les miens ?

Il s'immobilise, se redresse et ses yeux me pénètrent, provoquant un bordel monstre au fond de ma poitrine.

— Non, assure-t-il. C'est le seul endroit où je ne me hais pas, où aussi bien mon corps que mon âme trouvent un peu de paix.

Je pose mon front sur le sien et dessine le contour de ses lèvres avec mon pouce.

— J'aimerais pouvoir en dire autant.

— Est-ce grave si je t'avoue que tes paroles ont déclenché un frisson de satisfaction le long de mon échine ?

— Carrément atteint même.

Ses commissures s'étirent doucement jusqu'à me balancer cette saleté de sourire menaçant d'éclater mes synapses à chaque fois. Ses dents mordillent ensuite la pulpe de mon pouce avant que sa langue rejoigne la partie. Un feu se met alors à crépiter dans mon bas-ventre. Une flamme de désir s'enroule et enlace mon intimité pour mieux me garder captive. Je me colle au bassin de Caleb et une idée vient me dévorer le cerveau quand il se recule. Il ne veut toujours pas coucher avec moi. Soit. Je vais le faire crever de désir.

J'attrape la main qu'il me tend et saute du capot.

— J'ai besoin d'une douche.

— Encore ? se met-il à rire.

— Je suis poisseuse et je viens de barboter dans un point d'eau en pleine forêt. Je veux une douche.

Caleb fourre son nez dans mes cheveux puis me regarde en grimaçant.

— Vaut mieux, tu as raison.

Je lui fais un croche-pied alors qu'il me contourne l'obligeant à se retenir à l'aile du véhicule pour ne pas tomber, puis lui envoie un baiser en papillonnant des paupières. Il grogne quelque chose que je n'écoute même pas et nous grimpons enfin dans l'Impala.

— C'est quoi le programme ?

— On passe à l'hôtel pour que Madame puisse se laver.

— À l'hôtel ? m'interloqué-je en me tournant vers lui.

Caleb démarre le moteur et ses lèvres se fendent d'un sourire vorace. Rien qui ne vaille pour moi...

— J'ai réservé une chambre dans le centre de La Nouvelle-Orléans, je voulais t'emmener quelque part ce soir. Et te connaissant, j'ai préféré prévoir un point de chute à proximité.

— Tu comptes m'inviter dans un bordel ? dis-je en jouant des sourcils de façon suggestive.

Un long soupir sort de ses poumons. Sa main accroche le sommet de mon crâne, le faisant pivoter sur la droite. D'une légère pression, il m'oblige à me pencher légèrement et une claque me fouette soudain la croupe. Je ravale la foule d'insultes qui se bouscule sur ma langue. Au lieu de ça,

je me réinstalle tranquillement, fourre mes lunettes sur mon nez et allonge mes jambes sur le tableau de bord.

— J'aurais dû me douter que tu étais plus club SM. Tu sais, j'ai une copine, Cait', elle en connaît un rayon et...

Mes mots se perdent dans un cri étranglé quand il opère un virage trop brusque, me projetant contre la portière. Les pneus crissent sur le chemin de terre alors qu'il freine comme un forcené. La paume sur la poitrine, je tente de calmer mon cœur qui, lui, a continué d'accélérer.

— Pardon, tu disais ? me demande Caleb d'un ton doux.

Je le massacre – à ce stade, fusiller ne suffit pas – du regard, puis lui assène un coup de poing sur l'épaule. Il baisse les yeux sur moi et hausse un sourcil avant de redémarrer.

— Je vais tellement te faire payer que tu n'auras pas assez de dix vies pour t'acquitter de ta dette, bougonné-je en me rencognant dans le fond du dossier.

Un sourire fleurit sur sa bouche pour ne plus le quitter jusqu'à ce que nous arrivions à l'hôtel.

J'attrape mon sac avec mes affaires de rechange, puis nous suivons la réceptionniste jusqu'à la chambre qui nous a été attribuée. Dans l'ascenseur, je me maudis d'avoir déchiré la chemise de Caleb. La garce devant nous a les yeux englués sur son torse et une envie de lui décoller ses rétines commence à me titiller sévère. Prenant soin de m'exprimer en français, je m'adresse à Caleb :

— Niveau couverture sociale, vous êtes au point aux États-Unis ?

— Quoi ?

— Bah, si je lui fais bouffer ses gencives à cette conne, tu penses qu'elle pourra se payer un dentier avec son salaire de réceptionniste ?

Caleb éclate tout à coup de rire sous le regard surpris de la jeune femme. Celle-ci le reporte sur moi, attendant sûrement que je lui fournisse une explication. Cependant, je me contente de lui sourire faussement. Le bras de Caleb s'enroule autour de ma taille et me serre contre lui pendant que je fixe méchamment la brune. *Désolée chérie, mais là, tu paies des années de jalousie trop profondément enfouie.*

Une fois dans la chambre, je suis agréablement surprise. La pièce est spacieuse et surtout la déco y est... en total fouillis et colorée. Tout ce qu'il me faut pour m'y sentir bien. Après avoir claqué la porte au nez de la réceptionniste, je file dans la salle de bain, mes affaires sous le bras. Mon corps se stoppe subitement devant le miroir. Un léger film brillant recouvre ma peau à cause de la chaleur et me donne une idée. Je trafique un je-ne-sais-quoi avec mon soutien-gorge et l'attache de ma robe, puis ressors de la pièce d'eau. Je bugge une microseconde sur Caleb, à moitié nu, déglutis avant de lui demander innocemment :

— Je crois que ma fermeture est coincée, tu peux m'aider, s'il te plaît ?

Oui, je sais. Ce truc est vieux comme le monde, mais si on continue d'en user et d'en abuser, c'est bien que ça fonctionne, non ?

— Viens-là, me dit-il d'un ton entendu, prouvant qu'il est loin d'être dupe.

Je tourne le dos afin de lui faciliter l'accès puis l'entends grogner.

— Comment tu t'es débrouillée ? Tu as un trou immense dans ta robe !

Oups !

— Merde, essaie de faire gaffe en...

Le bruit d'un tissu qu'on déchire m'impose le silence. J'ai tout juste le temps de ramener mes mains sur mon buste pour éviter que ma robe en lambeaux et mon soutif ne tombent par terre. Je m'apprête à faire volte-face quand les paumes de Caleb entourent ma gorge.

— Tu penses sincèrement que je vais te laisser jouer avec moi ? murmure-t-il à mon oreille.

— Carrément. Tu adores ça, ne prétends pas le contraire.

Un souffle chaud balaie ma nuque alors qu'il sourit contre ma peau. Ses mains se déplacent jusque sur les miennes puis les forcent à lâcher prise. Je les laisse guider mes bras le long de mon corps et se débarrasser de mes habits excepté mon shorty pour venir capturer mes seins. Instinctivement, mes reins se cambrent, plaquant ma poitrine dans ses mains qu'il serre fermement et l'arrière de ma tête choit dans le creux de son cou. Le désir est un sentiment étrange quand on y pense : une vague éphémère dévastant tout le reste sur son passage de façon qu'il ne reste plus que ce besoin obsédant à assouvir. Un peu comme la haine quand on réfléchit bien...

Son bassin se calque au mouvement de mes hanches que je ne peux m'empêcher de bouger. La sensation de son sexe gonflé calé entre mes fesses déclenche un délire brûlant dans mes veines. Un index serpente ensuite le long de mon flanc gauche pour se réfugier à l'intérieur de ma cuisse pendant qu'un autre s'égare sur ma bouche. Mes muscles se relâchent complètement, je deviens poupée de chiffon dans ses bras. Je le retrouve enfin. Sous la caresse de sa peau contre la mienne, sous les marques qu'il imprime à ma chair en la pinçant un peu trop fort à certains endroits ou la griffant doucement à d'autres, sous les traces humides que sa langue parsème sur ma nuque et ma colonne vertébrale. Sous son empreinte qui devient inexorablement plus forte depuis le début de ce séjour.

Je ferme les paupières et souris, heureuse. Je touche enfin du doigt mon bonheur, celui dont je crains que Caleb soit le seul dorénavant à pouvoir m'apporter.

Soudain, je me retrouve face à lui. Son regard se consume de désir, se cristallise d'un désespoir qui me prend aux tripes.

Je me relève donc sur la pointe des pieds puis l'embrasse. Comme à son habitude, ses bras m'emprisonnent dans une étreinte de fer. À l'image de Caleb, en somme. De la douceur sous une couche de métal parfois en fusion, parfois aussi solide que de l'acier trempé. Sans me détacher de ses lèvres, je le pousse doucement jusqu'au lit sur lequel nous tombons comme un seul corps. Mon désir s'est atténué un peu pour accueillir un flot de tendresse que je ne devrais peut-être pas ressentir. Ou devrais-je au contraire. Je ne sais plus. Je m'en fous surtout. Je me blottis contre lui, la tempe contre son torse, ma cuisse en travers son abdomen, et fredonne sans même m'en rendre compte.

J'insère délicatement la clef dans la serrure et pénètre la chambre sans faire de bruit. Caleb s'étant endormi plus tôt, dans mes bras, je me suis donc douchée avant d'aller manger un morceau au bar de l'hôtel. Je le découvre dans la même position que lorsque je suis partie, allongé sur le dos, en plein milieu du matelas, avec seulement son boxer pour protéger sa nudité. Putain... j'ignore si je dois bénir ou maudire ce fichu boxer. Mes yeux glissent sur sa peau, affamant davantage mon corps avide et assoiffé de lui. Mes dents se plantent dans l'intérieur de ma joue lorsque je descends sur ses obliques, puis tombe sur ses veines gonflées apparentes sinuant son aine. Aussitôt, une mâchoire enflammée se referme sur mon bas-ventre. Mon intimité pulse entre mes cuisses m'obligeant à me tortiller comme une ado. Bon, OK, niveau hormones, je dois faire concurrence à bien des adolescents mâles en manque d'affection, mais quand même ! D'ordinaire, je n'ai pas à tortiller du cul pour tenter de me soulager un minimum. Saleté de karma !

Alors que j'en suis à étudier la solution miracle d'une énième douche, mon salut provient d'un petit objet sur la table basse qui me fait oublier instantanément mes déboires hormonaux. J'avise quelques secondes le portable de Caleb, pesant le pour et... que dalle, en fait. Les contres se sont barrés au moment même où j'ai envisagé l'idée de jouer les curieuses. Je progresse lentement jusqu'à

L'objet de mon futur délit, débloque le téléphone avec le code que j'avais repéré en sortant de l'avion et appuie direct sur l'enveloppe des messages. Seul le nom d'Emma apparaît, ce qui déclenche en moi une soudaine envie de jeter le téléphone par la fenêtre, ou dans les dents de la brune à la réception. Quelque chose cloche. Le contenu des textos est assez bref, trop bref d'ailleurs. Elle se contente de lui demander s'il va bien ou ce qu'il a fait durant la journée ou encore quand compte-t-il rentrer. Toutefois, le plus bizarre reste les retours de Caleb : néant, du vide. Ou il les a effacés, ou il n'a même pas pris la peine de lui répondre. Quelque peu déroutée, je m'empresse de fouiner au niveau des appels et je constate que leur plus longue conversation depuis que nous sommes arrivés n'a pas duré plus de trente secondes. Son fiancé part à des milliers de kilomètres enterrer son père et elle lui téléphone trente pauvres secondes ? Caleb et son caractère de merde ont très bien pu l'envoyer chier, mais...

Je sursaute quand le portable est tout à coup arraché d'entre mes doigts. Une imposante carrure me surplombe ensuite et me foudroie du regard. Je lève des yeux innocents sur un Caleb fulminant de rage.

— Quoi ? Tu m'as demandé de me comporter comme toutes les filles tout à l'heure, non ? Quelle gonzesse ne fouille pas dans les téléphones ?

— La mienne, gronde-t-il.

— Ça tombe bien, je ne suis pas ta gonzesse justement, rétorqué-je en croisant les bras sous ma poitrine.

Il s'avance vers moi, son aura dominatrice imprégnée dans chacun de ses muscles. Je m'autorise un quart de dixième de seconde pour baver avant de le stopper d'un index sur son sternum.

— Monsieur Andersen, penses-tu être crédible à moitié nu et la tronche en vrac ?

— À moitié nu ? Face à toi ? Putain que oui.

— Justement ! Comment me sentir menacée avec toutes ces images dépravées qui viennent polluer mon esprit ?

Caleb attrape mon menton entre ses doigts.

— Des fois, je me demande pourquoi j'essaie de te tenir tête. C'est une guerre perdue d'avance. Je le sais et pourtant je fonce dans le tas comme un con.

— Parce que tu aimes te battre.

— Plus maintenant non...

Je me recule d'un pas. Mon cerveau et mon cœur agitent un drapeau blanc devant eux de façon effrénée. Je ne veux pas qu'il m'emène sur ce terrain. Certes, c'est ma faute avec ma tentative d'intrusion dans ses messages. Seulement, ce soir, je ne veux plus penser. Pas trop du moins.

— Alors quel est le programme ? demandé-je avec enthousiasme.

— Bourbon Street.

— Je ne connais pas, mais rien que le nom me plaît déjà !

— Tu vas adorer, j'en suis certain. Laisse-moi m'habiller et on décolle.

Je mime un salut militaire, m'affale sur le lit et en profite pour envoyer quelques textos à Milyia, mes parents, puis Solène, histoire de savoir si elle s'en sort avec notre séminaire. Sa réponse ne tarde pas à arriver et vu l'heure qu'il est à Paris, j'en déduis que sa fille la tient encore éveillée la nuit. Je mets fin à notre échange au moment où Caleb sort de la pièce d'eau, torse nu, un tee-shirt blanc tout simple à la main qu'il enfle devant moi. Je roule des yeux : comme s'il ne pouvait pas le mettre dans la salle de bain... Mon regard descend sur son jean, me catapultant à une autre époque, à ce bleu qui m'a tant attirée et obsédée.

Je saute du lit pour récupérer mon sac à main, puis me dirige vers la porte quand Caleb me lance

— Tu sors comme ça ?

J'abaisse mes yeux sur ma tenue, à savoir un mini-short en jean dont le bouton est resté ouvert et un croc-top assez moulant de couleur rouge vif. Je remonte mon attention sur Caleb et lui offre un sourire resplendissant.

— Un problème ?

— Si j'étais ton père, je t'enfermerais pour les dix prochaines années à venir.

— Sauf que tu n'es pas mon père, fais-je avec une grimace de dégoût.

La seconde suivante, sa paume retrouve ma mâchoire et me plaque contre le mur. Un regard incendiaire traîne comme une coulée de lave en fusion sur chaque partie de mon anatomie.

— Si j'étais en droit de le faire, je t'enfermerais aussi... pour t'enchaîner à mon lit. Mais je suppose que si je ne l'ai pas fait quand je t'ai suivie rejoindre ce dégénéré t'ayant servi de coup d'un soir à Paris, ce n'est pas maintenant que je vais exécuter mes envies.

Un courant d'air remplace sa chaleur quand il disparaît tout à coup et s'engouffre par la porte. C'était quoi ça ? Agacée, je me lance à sa poursuite dans le couloir.

— Andersen ! le sommé-je de se retourner.

Chose qu'il ne fait pas. Je me précipite alors sur lui et, j'ignore ce qui me passe par le crâne, saute sur son dos. Son buste se penche subitement en avant, mettant à mal son équilibre pendant un instant.

— Putain Karys !

Mes bras se croisent en travers son torse et mes jambes s'arriment à sa taille.

— Jaloux ? dis-je en mordant sa nuque.

— Karys... pas ça, gronde-t-il d'une voix à la fois suppliante et menaçante.

— Pas ça ? répété-je en plantant mes ongles dans sa peau à travers le tissu. Eh, mec, je te rappelle que tu es fiancé. La jalousie, tu ne sais pas ce que c'est.

J'étouffe les paroles qu'il s'apprêtait à prononcer en collant une main contre sa bouche.

— C'est toi qui as voulu une trêve que je suis prête à t'accorder. En revanche, tu n'as pas le droit de changer les règles comme bon te semble. Parce que, si tu veux jouer à ça, souffler le chaud et le froid, laisser libre cours à tes ressentiments quand ça te chante, je te promets que tu vas perdre. Je vais te faire bouillir à petit feu jusqu'à ce que tu explodes à force de sautes d'humeur, de cris, de coups, de sourires, de mots doux et de caresses.

Ses lèvres s'étirent doucement sous ma paume. Je penche le visage sur son épaule afin de capter son regard et je sens ses muscles se détendre aussitôt contre moi.

— Ce soir, insisté-je, c'est toi et moi sans... tout le reste. On s'est compris ?

Il hoche la tête non sans soupirer alors que je lui retire mon bâillon improvisé. Caleb reste immobile quelques secondes et me demande si je compte descendre de son dos avant qu'il lui pousse une paire de seins.

— C'est mort, je ne bouge pas, refusé-je en réaffirmant ma prise sur son buste.

Je commence sûrement à l'avoir à l'usure puisqu'il ne proteste même pas, passe ses bras sous mes fesses, puis entre dans l'ascenseur sans un mot. Nous traversons le hall de réception ainsi sous les regards curieux du personnel et des autres clients. J'adresse un clin d'œil à la future édentée qui doit sûrement me jalouser ma magnifique monture et retiens de justesse un mini-Caleb. Une fois dehors, je retrouve la terre ferme afin d'épargner Caleb notamment à cause de la chaleur qui nous prend à la gorge. La nuit est déjà en train d'étendre ses sombres tentacules sur la ville, ne la rendant que davantage sublime avec toutes les lumières multicolores qui s'agitent un peu partout.

Comme toute touriste qui se respecte, je marche le visage en l'air, les yeux écarquillés et le sourire aux lèvres, me laissant guider à travers les rues par Caleb. J'en prends plein les mirettes entre les couleurs chatoyantes des maisons, les balcons en fer forgé à certains endroits et carrément transformés en jungle de verdure à d'autres. Cette ville vibre sous nos peaux, et se propage jusque sous mon épiderme. J'aime cette sensation.

Nous nous arrêtons ensuite au Café du Monde où nous patientons une bonne demi-heure pour des beignets. Lorsque cette douceur entre en contact avec mes papilles, je ne peux retenir un long – trop long – gémissement. La pâte croustillante fond sur ma langue pour se révéler ensuite moelleuse et savoureuse à souhait. J'ai même la sensation de sentir le sucre se propager dans mes veines pour allumer un carnaval dans mes cellules sanguines. Je rouvre les paupières qui s'étaient d'instinct fermées afin de mieux apprécier ma dégustation et me heurte au regard intense et magnétique de Caleb. Celui-ci admire un instant mes lèvres rendues brillantes par le gras du beignet, se penche, puis y fait courir sa langue lentement, très lentement.

— C'est plein de glucose ces trucs. J'étais sûre que tu aimerais.

— Mouais, ou tu veux juste prendre soin de mes fesses.

— Aussi, rit-il en passant un bras sur mes épaules.

Nous marchons encore un peu et débouchons sur une rue où une foule plus conséquente se presse. Des façades typiques de La Nouvelle-Orléans, toujours surplombées de ses fameux balcons, sont illuminées de rouge, jaune ou bleu. Quelques boules à facette sont même accrochées aux garde-fous ainsi que des drapeaux. Une rangée de restaurants, de clubs de strip-tease et – surtout – de bars s'étale devant nous. Je ne sais plus où donner de la tête, tout m'attire. Que ce soit les gens qui dansent un peu partout en remontant la rue, la musique qui se fracasse dans mon crâne ou... même ce type à la crête aussi haute que les cheveux de Marge Simpson se promenant habillé d'un harnais style SM sur un vélo rose à paillettes. Je me stoppe en plein milieu de la route piétonne. Ouais, cet endroit est fait pour moi : du rose, du fouillis et du bordel. Caleb me jette un regard en biais, fier de lui. Il sait qu'il a tapé dans le mille, que ce genre de lieux m'a toujours été nécessaire pour, moi aussi, respirer.

— Où veux-tu aller ? me propose-t-il en balayant d'un geste la ribambelle de bars qui nous tend les bras.

— Partout.

— Partout ?

— Ouais, une bonne tournée des bars. À l'ancienne...

... quand Milyia et moi avions encore le cœur libre, pensé-je sans toutefois l'exprimer à voix haute.

— Tu vois ? C'est exactement pour ça que j'ai prévu cette chambre d'hôtel.

J'arque un sourcil.

— Mais bien sûr... garde tes conneries pour plus tard, quand je serai assez saoule pour y croire.

Un éclat de rire plus tard, il m'emprisonne contre lui, puis nous pénétrons notre premier bar.

Trois heures après, je suis... aucune idée en fait. Dans les w.c. du dixième ? Vingtième ? bar, je fais un point sur ma tenue à travers le flou qui habite mon esprit. Je suis à présent vêtue d'un jupon jaune à paillettes, troué suite à mon câlin improvisé avec le goudron. Une paire de lunettes en forme de flamand rose est fichée sur mon nez et un diadème brille sur ma chevelure rose. Mais je crois que le must du must reste ces faux-cils sur mes paupières qui s'illuminent à en donner des crises d'épilepsie à ceux qui me regarderaient un peu trop dans les yeux. Je décide de retrouver Caleb dans ce club bondé dans lequel, après un caprice digne d'un enfant gâté, j'ai à tout prix voulu entrer, car ils

ly servent des cocktails dans des verres fluorescents en forme de crâne. Il était tout simplement hors de question que je reparte sans l'un d'eux. Je progresse lentement à travers la masse de corps transpirants, puis repère enfin l'objet de tous mes tourments. Caleb est assis sur une chaise haute, accoudé à une table et discute tranquillement avec une brune aux jambes interminables. Dans le coton qu'est devenu mon cerveau, je sais que je devrais être jalouse face à cette scène. Pourtant il n'en est rien. Est-ce dû à son visage si fermé, celui qu'il ne réserve qu'aux autres ? Ou à ses yeux qui me trouvent presque aussitôt pour ne plus me lâcher ? Ou à l'alcool qui se croit en pleine pool-party dans mon sang ? Qu'importe au final. J'aime cette soudaine impression qu'il m'appartient réellement. Malgré notre passé, malgré elle. Que personne d'autre que moi ne pourra jamais ressentir ce sentiment, ce lien si profond qui nous unit au point de s'entortiller telle une liane autour de notre propre cœur. Le blessant à certains moments quand il se resserre et réaffirme son sceau. Ou lui offrant assez de maintien, assez de force pour lui permettre de battre enfin librement. Comme en cet instant.

Je secoue la tête pour me sortir de ma transe un peu trop fleur bleue et le regrette aussitôt. Je n'ai jamais eu autant conscience que la Terre tourne. J'écarte aussi sec les bras pour me stabiliser et l'une de mes mains atterrit sur un postérieur – loin d'être dégueulasse au demeurant – sans le vouloir. J'adresse un clin d'œil au type qui semble avoir apprécié mon geste malencontreux, puis reporte mon attention sur Caleb et son parasite. Jalouse ou pas, je m'en bats les ovaires. Elle va morfler. C'est alors qu'un rai de lumière les illumine tous les deux et surtout la silhouette de la jeune femme. Enfin femme... mon esprit embrumé tente de trouver une autre explication à l'ombre de la chose que je suis certaine d'avoir vu pendre à son entrejambe. Déduction numéro 1 : Madame ne porte pas de sous-vêtement. Déduction numéro 2 : Madame porte très bien les robes fuseaux (hors-sujet, mais mon cerveau bloque dessus). Déduction numéro 3 : Madame est végane et a trouvé un endroit parfait où planquer ses courgettes – concombre devrais-je dire vu le morceau – sans s'encombrer (sans jeu de mots) d'un sac à main. Déduction numéro 4 (bah oui, je suis bourrée, mais pas encore – tout à fait – conne) : Madame est en fait Monsieur (et un monsieur sacrément gaulé !).

Mes lèvres se pincent avant de laisser échapper un ricanement qui résonne dans ma cage thoracique. Caleb me dévisage sombrement puis s'intéresse de nouveau à son interlocuteur/trice. Je parviens à les rejoindre non sans difficulté tant j'ai du mal à me retenir de rire. Je porte la main à ma bouche pour me contenir quand Caleb m'agrippe avec force pour me plaquer contre lui, comme une nouvelle arme de destruction massive pouvant le protéger. Sauf que quand je vois enfin le visage de Monsieur-Dame, je manque avaler de travers. Mais c'est qu'elle est canonissime la connasse ! Des courbes à (presque) me faire regretter les salles de sport et un membre qui ferait baver bien des femmes. Un corps réunissant le fantasme de chaque sexe. Perturbant, même pour moi. Monsieur-Dame me sourit chaleureusement en m'offrant une poignée de main.

— Hey honey ! Je cherche une copine pour danser avec moi, ça te dit ? me propose-t-elle/il avec entrain.

— Attends... tu es venue chercher une copine de danse, dis-je en mimant des guillemets, auprès de lui ? désigné-je Caleb en m'esclaffant pour de bon cette fois.

— Tu as vu ce corps, chérie ? Des muscles pareils sont faits pour bouger sous des yeux dégoulinants d'envie, pas à rester le cul vissé sur une chaise.

— C'est vrai ça, renchéris-je sous le regard meurtrier de Caleb. Johnny nous l'a pourtant maintes fois répété : on ne laisse pas bébé dans un coin.

Je n'en peux plus. Je pars dans un fou rire incontrôlable à m'en faire mal aux côtes. Je sens les doigts de Caleb s'incruster méchamment dans mes hanches quand, sans comprendre comment, je me

retrouve propulsée dans les bras de Monsieur-Dame.

— Je t'avais dit qu'elle serait assez dingue pour suivre n'importe qui sur une piste de danse, grogne Caleb.

— Cool, allez bébé, viens bouger ce cul qui pourrait damner n'importe quel ange arpentant cette planète, dit-elle/il en passant un bras sur mes épaules.

Je me lance vers le dancefloor quand Caleb me retient par le bras et me glisse à l'oreille :

— Reste là où je peux garder un œil sur toi.

Je me retourne alors, marche à reculons, mes doigts faisant des allers-retours entre mes yeux et lui. Je lui envoie ensuite un baiser, puis cours rejoindre ma nouvelle amie (ouais, j'ai décidé que c'était une fille finalement... une fille avec un gros joujou entre les cuisses). Le DJ choisit alors *Hello Kitty* d'Avril Lavigne, annonçant mon état de mort cérébrale. À partir de là, je suis incapable de décrire les mouvements qu'opère mon corps. Celui-ci décide de prendre les commandes et je les lui laisse avec plaisir. J'ai toujours eu besoin de ce genre de moments de total abandon. Ce soir, plus qu'à un autre instant de ma vie. Mon trop-plein d'émotions contradictoires s'évapore et s'envole dans cet espace-temps loin de tout, hors de notre réalité. Me vider pour me reconstruire une armure plus forte, plus résistante et plus combative. Norma (ouais, ma nouvelle copine porte le même prénom que Marilyn Monroe) disparaît soudain, happée par les bras d'un mec trop poilu à mon goût.

Les accords sombres, mais ô combien enivrants de *Transylvanian Concubine* serpentent tout à coup le long de ma chair et me relie de nouveau à notre planète, à un corps en particulier. Sans ne plus prêter attention à la foule autour de moi, j'ondule en suivant les notes de la contrebasse jusqu'à Caleb qui m'observe avancer vers lui, le regard où brille du métal liquide et le poing contre l'arête de sa mâchoire. Sa main vient entourer mon cou lorsque j'arrive enfin à sa hauteur et me tient à distance. Je continue de me mouvoir lascivement. La paume de Caleb, toujours autour de ma gorge accompagne mes mouvements quand, en appuyant légèrement, elle m'incite à rejeter mon visage en arrière et à me cambrer au maximum. Je me retiens en enroulant mes doigts à son poignet qui balance doucement ma tête de droite à gauche. Son bras libre glisse alors sur mes reins et vient souder nos bassins l'un à l'autre. Je me redresse lentement, savourant au passage les sensations délirantes de sa langue sur la peau de la naissance de mes seins, croise mes mains sur sa nuque, puis me noie dans ses yeux dégageant une étrange chaleur pour être de la même couleur que la plus obscure des nuits. Mes hanches, bien que solidement ancrées à lui, ne peuvent s'empêcher de se balancer au rythme de cette mélodie envoûtante. Un sort. Cette musique semble retranscrire à merveille ce sortilège qui me garde et me gardera sous l'emprise de Caleb : c'est sombre, sensuel, addictif et dément. J'enfouis mon nez dans son cou, sans cesser de bouger, et ne m'en détache qu'une fois la dernière note assez loin de mon esprit pour sortir de son emprise.

— Danse avec moi, dis-je à son oreille.

— Et ta nouvelle amie ?

— Bah je ne peux pas la peloter, elle, boudé-je en le suppliant du regard.

Alors que je pensais essuyer un refus à la Caleb, celui-ci effleure ma pommette de son pouce avant d'attraper ma main et se relève. Je le dévisage, interdite, et entame un décompte mental des verres que j'ai ingurgités ce soir, sûre de fabuler.

— Dépêche avant que je change d'avis, râle-t-il.

Je saute de joie en battant des mains, euphorique, et me précipite dans l'amas de corps dansant. Changement de registre : *Pumpin Blood* de NoNoNo nous bombarde de ses ondes positives et enchante chacune de mes cellules qui se réjouissent de cette bouffée de bonne humeur. J'entremêle mes doigts à ceux de Caleb et bouge en sautillant autour de lui. À mon plus grand étonnement, il se

laisse prendre au jeu en me faisant virevolter de temps à autre quand il ne me chope pas par la taille pour coller mes fesses contre lui, mes bras se nouant alors aux siens pour les agiter au-dessus de nos têtes. Et dès qu'il consent à me lâcher un peu de mou, je profite de cet instant que je sais malheureusement éphémère pour l'embrasser encore et encore. Deux ans, c'est long à rattraper.

Norma nous rejoint au bout d'un temps indéfinissable et me subtilise aux serres de Caleb, ce qui lui vaut un regard meurtrier à la maudire sur cent ans. Ce dont visiblement, elle aussi s'en bat les... la prostate ? Nous terminons la soirée ainsi, tous les trois, à célébrer l'instant présent. Oubliant le passé. Emmerdant le futur. Bouffant la vie.

* * *

— Où est Norma ? grommelé-je contre l'épaule de Caleb.

Les mains autour de son cou et les jambes emprisonnant sa taille, je ferme les paupières, me focalisant sur le bruit de ses pas plus lourds qu'à l'accoutumée à cause de mon poids dans ses bras.

— Elle est repartie chez elle.

— Mais je voulais lui dire au revoir moi...

— Elle m'a laissé son numéro. Je crois qu'elle a eu un crush.

— Sur toi ou sur moi ? pouffé-je.

— Les deux ?

Je glousse comme une dinde sous amphétamine et me laisse un peu plus aller contre lui. Mon esprit divague loin, trop loin.

— Alors comme ça, tu me suivais ? fais-je référence à ses propos de début de soirée. Je comprends mieux comment tu as eu mon adresse.

Son torse se soulève lentement. Sa barbe vient chatouiller ma joue, déclenchant un sentiment de bien-être. Combien de bars on a faits déjà ?

— J'ai su où tu habitais grâce à ta collègue. J'ai dû lui appeler un Uber, le soir de l'anniversaire de l'autre écervelée, elle m'a donné les coordonnées en précisant que c'était les tiennes et que je ne devais en aucun cas aller te faire chier.

— Toi aussi t'as l'impression d'être entouré de QI d'huîtres des fois ? soupiré-je.

— Cela doit bien m'arriver trois fois par jour, ricane-t-il.

Le silence retombe sur nous et je me concentre sur son souffle régulier malgré le poids mort qu'il se traîne.

— Pourquoi tu m'as suivie ? m'enquiers-je, un long moment après.

— Exactement pour la même raison que je t'ai expliquée cet après-midi, dans la forêt... Quand tu m'as regardé, dans le vestiaire du Lampone, tu étais tellement en colère. Tu ne m'as laissé percevoir que ta haine. Or, toi et moi, savons très bien que ce que tu laisses apparaître n'est pas toujours le réel reflet de ce que tu ressens à l'intérieur. Surtout quand je suis dans les parages. Alors je t'ai suivie, afin de t'observer sans que tu sentes mon regard sur toi. Pas comme la première fois où tu es venue au club pour parler à Anthony.

— Et qu'as-tu vu ? murmuré-je.

— Ce que je désirais. Ce dont je me suis immédiatement haï de désirer. Moi. Moi en toi. Moi dans ce morceau que j'avais brisé de toi.

Je me recroqueville contre son torse. Que dire ? Nous savons tous deux que ses paroles sont on-ne-peut plus justes. Et puis, Dieu merci, je suis trop épuisée pour être blessée par cette vérité.

— Je ne veux pas rentrer Caleb, confessé-je, ma voix n'étant plus qu'un mince filet ténu.

— Moi non plus, ma Perle, avoue-t-il en embrassant ma tempe.

Arrivés à l'hôtel, c'est limite si je ne rampe pas jusqu'au lit. Sans prendre la peine de passer par la salle de bain, je m'étale de tout mon long sur le matelas, n'ayant aucune honte à laisser Caleb me déshabiller et me border. Quand il me rejoint dans les draps, je m'empresse de me blottir contre lui, mais me ravise. Je me tortille et m'entortille, provoquant des grognements de dinosaure mal luné chez mon voisin. Lorsque je me décide à retrouver ses bras, je sens sa respiration se bloquer.

— Karys.

— Hum ?

— Tu es nue.

— Bien vu, Captain Obvious.

— Pourquoi tu es nue ?

— Pour te sentir partout sur moi.

Son index relève mon menton sur son visage. Malgré la pénombre qui nous entoure, je distingue un sourire sur ses lèvres. Un sourire triste et déchirant.

— Tu sais en quoi tu es plus forte que nous tous ? Contrairement à la plupart d'entre nous, tu ne te protèges pas. Tu te bats le cœur à découvert et engorges tellement d'émotions qu'elles font de toi cette femme si confiante et pleine d'assurance, quoi qu'il se passe.

— Tu te trompes. Je me protège, mais cela n'empêche en rien la souffrance...

— C'est vrai. Mais tu trouveras toujours un moyen de surpasser ta douleur, de la transformer en un sentiment plus puissant. Je ne serais pas ici, avec toi, si je ne t'en savais pas capable.

Sa bouche se pose tendrement sur la mienne avant de chuchoter :

— Maintenant, dors. Ton corps en a besoin après ce que tu lui as fait subir ce soir.

J'acquiesce sans sourciller, le sommeil gagnant déjà la totalité de mes membres. Ma jambe, par automatisme, remonte sur le bas de son ventre et je m'endors, le sourire aux lèvres, en le sentant enfler contre ma cuisse.

Chapitre 23

Caleb

En sursis, voilà exactement comment je me sens. Je nous vole à tous les deux des moments qu'on ne devrait pas vivre ensemble. Karys ne sera jamais un choix possible pour moi, et ce, bien qu'il soit le seul auquel j'aspire depuis plus de cinq ans maintenant. Alors je dérobe à la vie ces derniers instants de nous. Maintenant que je suis certain d'être en elle. Avant mon choix final que la mort de mon père et la venue de Karys ici ont précipité : ma liberté.

À travers l'obscurité de la nuit, je devine plus que je ne vois les courbes de ma beauté blottie contre moi. La toucher est devenu une torture me ravageant les sens. Je fais preuve d'une patience de saint face à elle, mais à l'intérieur, le diable a déjà établi ses quartiers, prêt à tout réduire en cendres à la plus petite incartade. Mon corps n'en peut plus, lui qui a enfin compris, entre les bras de Karys, qu'une caresse n'a rien de douloureux, de perfide ou de traître. Lui qui en réclame plus que ce que je suis en mesure de lui donner pour le moment. Aussi, je glisse doucement hors des draps en prenant soin de ne pas réveiller ma Perle. Même si au vu de ce qu'elle a ingurgité ce soir, je ne suis pas sûr que le tir d'un missile depuis notre chambre y arriverait.

Je me réfugie dans la salle de bain, ferme délicatement la porte puis file sous la douche. L'eau chaude inondant ma peau ne m'apaise en rien. Au contraire, elle agace chaque grain de mon épiderme, en demande d'un tout autre contact. Pressé d'en finir et de retrouver son étreinte, j'attrape le gel douche et verse un peu de liquide dans le creux de ma paume avant d'enrouler mes doigts autour de mon membre dressé depuis trop de temps pour ne pas me faire souffrir. L'envie, le besoin d'envahir son ventre est devenu tellement puissant ces dernières heures que je ne pense plus qu'à ça. Du moment où je m'enfoncerai entre ses chairs pour enfin la faire mienne et ainsi la posséder entièrement. Les paupières closes, je me concentre sur la vision de son visage en pleine extase et intensifie les mouvements de mon poignet. Mon bras libre vient se caler sur la paroi alors que je courbe le dos, pompant de plus en plus frénétiquement.

Soudain, la paroi de verre qui me maintient à l'abri coulisse lentement. Deux petites mains serpentent sur mes fesses avant de planter leurs ongles dans mes pectoraux.

— Je t'ai déjà dit que c'était vexant, dit-elle d'une voix traînante en frottant son nez entre mes omoplates.

— Retourne te coucher, Karys.

— *No. Way.*

Je pivote alors le temps de choper cette chieuse pour la plaquer contre le carrelage de la douche. Par automatisme, je colle mon nez sur la peau fine de son cou et inspire. Erreur. Son odeur, cette essence à la saveur sucrée, mais surtout épicée, m'explose à la tronche. Mon corps se presse avec avidité contre le sien, emprisonnant mon érection entre nos chairs nues. Je l'entends exhiler un soupir qui effleure ma raison, piétine mes résolutions.

— Sors d'ici, grondé-je plus fort.

Sa main s'insinue entre nous et me force légèrement à reculer. Karys penche son visage sur le côté, comme quand elle s'apprête à me défier puis secoue doucement la tête. Son index glisse jusqu'à mon sexe qu'elle entreprend de capturer dans son poing, mais mes doigts s'agrippent à son poignet et l'en empêchent. Un tic nerveux déforme sa bouche alors qu'un voile incandescent couvre soudain ses iris. Elle me repousse, sans ménagement cette fois et je m'éloigne pour me caler sur la surface

opposée.

— Regarde-moi, Caleb.

Je m'obstine à borner mon attention à ses yeux. Si je dérive ailleurs, je dérive tout court. J'ai tellement soif d'elle que le risque de me noyer pour de bon si je lui cède est bien trop grand.

— Regarde-moi ! somme-t-elle d'un ton sec et cassant.

À mon tour, j'incline mon visage, un rictus se déployant sur mes lèvres. Je deviens un joueur compulsif à ses côtés, où la provoquer – bien souvent malgré moi – serait ma martingale. Sauf que je ne gagnerai jamais.

— Très bien, lâche-t-elle, menaçante.

Sans dévier son regard du mien, elle glisse son index, puis son majeur dans sa bouche, les suce, les lèche avec une telle sensualité qu'une lame aussi déchirante que des barbelés se forme dans mon bas-ventre. Lorsque ses doigts tracent un chemin humide se mélangeant à l'eau coulant sur son ventre pour venir se loger entre ses cuisses, je souffre. Viscéralement. Je me détourne immédiatement de cette vision pour planter féroce­ment mes yeux dans les siens, mais le désir que j'y lis me poignarde une nouvelle fois. L'arrière de son crâne tape sur le mur derrière elle, ses reins se creusent et je perds le contact. Karys ferme ses paupières en gémissant. Elle se dérobe à mon regard. J'ai horreur de ça. Et elle en est consciente la garce. Mes poings s'abattent soudain sur la paroi dans son dos, de chaque côté de ses tempes. Elle écarquille les yeux sous le choc avant qu'un sourire lascif étire ses lèvres pleines.

— Continue, ordonné-je, la voix rauque, en appuyant mon front contre le sien.

Je bloque son bras entre ses jambes à l'aide des miennes et illustre mes dires en opérant de lents mouvements contre elle. Sa main libre s'agrippe à l'une de mes fesses et m'incite à davantage me souder à son corps. Peau contre peau, je sens les légers tremblements de son poignet dus à ses doigts qui s'agitent en elle. Sa poitrine lutte sous la pression de mon torse pour reprendre sa respiration à mesure que son plaisir monte en puissance. L'air qui s'échappe d'entre ses lèvres s'échoue sur ma bouche que je ne peux faire autrement que de lécher, pour ne rien perdre d'elle et de son désir. *Comme si cela pouvait compenser...*

Tout à coup, elle stoppe ses gestes. Sa paume glisse, remonte entre nous, puis son index ainsi que son majeur envahissent mon palais. Ma langue les goûte, s'enroulent autour et je crois devenir taré quand elle murmure :

— Sais-tu ce que cela fait d'avoir l'objet de tous ses fantasmes à portée de main sans jamais le posséder ?

Ses doigts s'accrochent dans ma mâchoire inférieure quand je m'apprête à répondre et la tirent sèchement vers le bas.

— Tais-toi, intime-t-elle. Je t'ai toujours laissé t'approprier mon plaisir. Ce soir, c'est mon tour. Ton plaisir et ton désir sont à moi.

Karys libère ma bouche, sourit, sûre d'elle, quand moi je suis perdu à mi-chemin entre l'excitation et l'enfer. Et putain, j'adore ça.

— J'ai besoin d'être libre pour...

— Je m'en contrefous de tes excuses. Fais-moi confiance comme moi je t'ai donné la mienne cet après-midi. Cette fois, c'est moi qui te le demande, Caleb.

Mes lèvres se retroussent. Je sens un feu embraser mon sang à cause de ses propos, à cause de ce clébard que je deviens, prêt à lui obéir. À cause d'elle tout simplement.

— Caleb, murmure-t-elle. Il ne s'agit que de toi et moi. Rien d'obscur ni de dangereux. Seulement cette folie qui nous unit et crève de prendre vie.

Sans formuler de réponse à voix haute, j'englobe ses joues de mes paumes et l'embrasse avec cette même folie dont elle parle et qui – en dépit de ce qu'elle pense – est bien dangereuse. Mais pas ce soir. Ce soir, elle est plus forte que moi. Et elle le sait. C'est pourquoi, au moment où sa bouche me quitte pour parcourir mes pectoraux, ma ceinture abdominale, puis cette veine gonflée le long de mes obliques, je ne proteste pas. Karys s'agenouille entre mes jambes et je me sens roi. Un putain de roi chanceux, mais surtout usurpateur. Rien à voir avec sa position soumise que me dément immédiatement son regard effronté dardé sur moi. Tout à voir, en revanche, avec ce sentiment puissant qui remonte mon épine dorsale et qui – bien qu'elle ne le saura jamais – m'insufflera ce qu'il me faut de force pour la suite.

Ses doigts se déplient et viennent enserrer mon sexe pulsant déjà comme un dératé à son contact. Ses yeux toujours levés dans ma direction, sa langue se pose sur le bas de mon membre dressé avant de lentement remonter jusqu'à son sommet, creusant un sillon brûlant qui ne va pas tarder à nous dévorer tous deux si ma soif d'elle continue à amplifier à cette vitesse. Elle réitère cette torture deux autres fois et ma raison se délite pour partir en fumée quand ma Vipère délaisse ma queue pour cajoler ses seins. Prisonnier de ces fichues chaînes de désir qui me relie à cette furie s'excitant, seule, entre mes cuisses, je ne peux que la bouffer des yeux et me gaver des gémissements qu'elle émet. L'inaction n'a jamais été mon rôle dans notre relation. Or là, j'ai l'impression qu'elle me manipule et je ne suis pas certain d'accepter le fait d'aimer ça.

Son regard devient plus insistant, plus intense au moment où ses lèvres se posent sur mon gland. D'appréhension, je retiens mon souffle lorsque ma beauté me prend entièrement dans sa bouche. Je ferme instinctivement les paupières et attends... j'attends la colère, la rage, l'aversion qui m'ont jusqu'alors toujours saisi dès l'instant où je pénétrais une femme – hormis cette première fois avec elle – mais rien ne se passe. Ou plutôt si, quelque chose de dément se produit. Du plaisir, le vrai. À l'état brut, sans rien d'autre pour le pervertir. Je rouvre les yeux sur ceux de Karys qui m'étudient avec attention, jugeant ma réaction. OK, je veux bien changer d'avis concernant sa position soumise. La voir, à genoux entre mes jambes, ma queue emplissant sa bouche est juste... *insane* (8). Elle exsude le sexe par le moindre pore de sa peau quoi qu'elle fasse, mais là... aucun démon ne peut se vanter d'une telle sensualité. Un sourire vorace dévore son visage au moment où – je suis sûr – elle devine le cheminement de mes pensées. Sa main presse fermement ma hampe puis, sans plus prendre aucune précaution, elle m'avale entièrement. Ses joues se creusent afin de mieux m'aspirer pendant que sa tête opère de lents et torturants va-et-vient. Un frisson dévale ma colonne vertébrale et se répercute sur les pulsations du sang dans ma veine battant contre sa langue. Je ramène ses cheveux trempés sur sa nuque avant de les enrouler autour de mon poing. D'une torsion du poignet, je l'oblige à pencher le visage en arrière et ainsi me libérer. Mon autre main se porte à ses lèvres dont je dessine les contours du pouce, l'enfonce entre ses dents avant d'attraper de nouveau mon sexe que je ramène dans la chaleur de sa bouche. Une fois. Deux fois. Puis, je la laisse reprendre le contrôle.

L'une de ses paumes s'empare avec force de ma queue qu'elle guide profondément jusqu'à sa gorge et l'autre griffe ma jambe jusqu'au mollet pour ensuite se diriger vers son intimité. Les muscles bandés au maximum, je tente de maintenir un semblant de maîtrise sur les mouvements quasiment incontrôlables de mes hanches qui cherchent à conquérir davantage sa bouche. Mais c'est peine perdue. Et pour elle. Et pour moi.

Mon bras libre prend appui sur la surface carrelée sur laquelle choit également mon front, puis je m'abandonne au moment même où Karys clôt les paupières pour se donner totalement à nos deux plaisirs. J'observe et jalouse ces doigts qui entrent et sortent de ce corps n'appartenant qu'à moi tout en calquant mes coups de reins à leur rythme. Un grognement m'échappe. Je me sais bientôt au point

de non-retour, pourtant, je ne parviens pas à me contrôler. Je refuse de la stopper ou de me stopper. Nos gestes, nos respirations, même nos regards deviennent comme ensorcelés, à la limite du fanatisme tant j'ai la sensation que nous nous possédons l'un l'autre à cet instant. Nos cœurs se sont toujours en quelque sorte grignotés mutuellement, mais là, c'est différent. Karys a raison : la folie, la passion nous unissent bel et bien. Quoi d'autre pour expliquer nos comportements : mon égoïsme et son acceptation ?

Je la sens soudain haleter de plus en plus fort, attisant ce putain de brasier qui occupe à présent la totalité de mon corps. J'intensifie ma cadence entre ses lèvres, puis ne détache plus mon regard de celles-ci dans lesquelles je disparaissais pour mieux revenir. Ses cuisses se referment sur sa main, un gémissement étouffé résonne et, pour la première fois depuis des années, j'autorise le plaisir à enfin me submerger. Je me répands en elle, en l'espoir qu'elle a toujours représenté à mes yeux. Chose que je regrette immédiatement. *Comment ai-je pu ?* Les battements lourds et puissants qui cognent durement au fond de mon torse reprennent de plus belle. Je sens la panique me gagner. Je n'aurais pas dû... pas avec ma beauté. Elle ne mérite pas ça. *Elle ne me mérite tellement pas...*

Un nez me chatouille le cou et je réalise alors que Karys s'est relevée, les yeux mi-clos à cause de l'orgasme qu'elle vient de se donner.

— *Don't freak out (9)*, chuchote-t-elle avec son petit accent.

Un sourire paresseux s'invite sur sa bouche gonflée par mes propres assauts.

— Il ne s'agissait que de toi et moi, poursuit-elle en français. Toi, sans barrière pour une fois, et moi. Et contrairement à ce que tu penses, quand on parvient à n'être que tous les deux, il n'y a que du bon. Ne corromps pas ce qui vient de se passer avec des pensées ou des souvenirs qui n'ont aucune raison de s'imposer ici. Ne m'enlève pas ce que tu viens de me donner, Caleb.

Mes muscles se détendent. Un peu.

Elle ne réalise pas... elle ne comprend pas que bientôt, c'est elle qui voudra tout reprendre.

(8) Insensé

(9) Ne panique pas

Chapitre 24

Karys

L'esprit dans le brouillard est un doux euphémisme pour qualifier mon état ce matin. Et si mon cerveau se prélassait dans un nuage de coton qu'il ne semble pas vouloir abandonner, mon cœur, quant à lui, se retrouve comme engorgé dans des eaux troubles. Car nous partons ce soir. Sur la route du retour au domaine des parents de Caleb, mes yeux se perdent dans les marais qui se succèdent et qui me paraissent soudain plus accueillants que les rues de Paris. Si je me jette dedans, peut-être trouverais-je un moyen pour ne plus les quitter ?

Je secoue la tête pour chasser ces idées absurdes et me focalise sur le positif. Retrouver Paris veut aussi dire enfin savoir la vérité. Cela étant dit, je jugerai réellement du « positif » quand tout me sera révélé. *Saleté de conscience !* Je lui adresse un mini-Caleb mental et me tourne sur le vrai qui ne pipe mot depuis que nous sommes grimpés dans l'Impala. J'ai bien senti ce flottement de quelques secondes cette nuit où il a bien failli totalement paniquer après mon intrusion dans la douche. Bien que je doute peu de ma capacité à le rassurer, j'avoue avoir été troublée, voire carrément chamboulée durant un instant en constatant qu'il était prêt à perdre pied. Jamais il n'avait montré une telle faiblesse devant moi. Je l'ai toujours connu si sûr de lui, avec ses accès de rage et de colère parfois, mais jamais aussi... désarmé. Toutefois, je refuse de penser avoir mal agi en l'incitant à s'abandonner un peu plus à moi. En quoi se donner à l'autre serait une mauvaise idée ? J'ai eu beau le haïr – et même encore un peu maintenant – de sa trahison, pas une seule fois j'ai regretté que nos chemins se soient croisés. Et à présent, j'ai dépensé bien trop d'énergie durant ces derniers jours pour tout simplement baisser les bras. Je fais confiance à mon instinct. Je sais reconnaître une cause perdue. Lui et moi, malgré tout, sommes encore là, à nous battre parfois l'un contre l'autre, mais aussi l'un pour l'autre. Du moins, en ce qui me concerne, il faudrait un séisme où la Terre m'avalerait entière pour que je dépose les armes.

— À quoi est dû ce froncement de sourcil qui te donne l'air d'un ours sorti d'hibernation ? demandé-je.

— Pas assez de sommeil. Trop d'alcool. Pas assez de silence aussi... grogne-t-il.

— Cherche pas. Le diable en personne a tenté de me la faire fermer à ma naissance. Il n'a jamais réussi donc ce n'est pas toi...

— Alors si, j'ai remarqué que, la bouche pleine, tu la ramenaient beaucoup moins étrangement, dit-il, un rictus moqueur relevant le coin de ses lèvres.

— Sale con, éclaté-je de rire en lui fourrant un coup de poing dans l'épaule.

Aussitôt, son visage se détend et le pli entre ses yeux disparaît comme par enchantement. Ouais, un enchantement made in Karys. *Suis trop forte pour ça...* Détendue et quelque peu rassérénée, je me rencogne dans le fond de mon siège et tends le visage vers l'extérieur afin de profiter des rayons du soleil avant ceux étouffés par les nuages parisiens.

Lorsque nous garons la voiture dans le garage en abritant déjà trois autres, je m'autorise quelques secondes à respirer les effluves de cuir vieilli de l'habitacle. Adam me manque. Je me suis toujours gardée de l'évoquer à voix haute par respect pour Milyia ou Caleb, eux qui en souffrent certainement plus que moi, mais le fait est là : il me manque. Ses paroles douces qui nous donnaient la sensation que sa présence en ce monde était à elle seule un anachronisme, son magnétisme à la fois

trouble et incisif, sa sensibilité... ouais, ce con me manque. Un coup à la vitre me fait sursauter. Caleb me dévisage à travers, une lueur inquiète dans le regard. Je lui adresse un sourire rassurant et sors à mon tour. J'observe une dernière fois la carrosserie noire, l'effleure du bout des doigts, puis me réfugie sous le bras que Caleb soulève pour m'attirer contre lui. Ses lèvres embrassent le sommet de mon crâne et enfin, nous regagnons l'intérieur de la demeure.

Après avoir salué Élisabeth, mes jambes me portent naturellement vers Isabel, dans le jardin, en train de lire assise dans l'herbe. Aujourd'hui est normalement son jour de repos, mais elle est cependant restée tenir compagnie à la maîtresse de maison, car, je suis sûre, nous prenons l'avion ce soir. Je m'affale à ses côtés et me lance dans un récit de notre virée d'hier, en omettant, bien entendu, tous les détails intimes. Ceux-ci, une seule personne aura le droit de les connaître. *Mon Dieu que j'ai hâte de revoir ma Milyia !* Isabel m'écoute attentivement avec cette éternelle retenue qui la caractérise et que j'ai appris à apprécier au fil des derniers jours.

Nous déjeunons ensuite tous ensemble dans le salon, les yeux noirs et brillants d'une étrange chaleur de la mère de Caleb me sondent avec insistance, ce qui m'agace un tantinet. Au moment du dessert, je plante mon regard dans le sien en espérant un peu de répit. En vain. Ses deux billes sombres ne me lâchent pas et un sourire vient même fleurir sur ses lèvres. La main de son fils presse alors ma cuisse, sous la table, détournant mon attention que je lui abandonne le temps de la fin du repas.

Une fois seule dans ma chambre – bien que je n'y aie pas une seule fois passé la nuit – je rassemble mes affaires, la musique à fond dans les oreilles afin de parer à la mélancolie sur le point de m'envahir. C'est ainsi qu'une main se pose sur mon épaule, me m'obligeant à pousser un cri digne d'un film d'horreur. J'arrache mes écouteurs et ferme ma bouche à temps pour l'empêcher de balancer des insultes à tout va en réalisant qu'Élisabeth est la responsable de ma frayeur.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur. J'ai toqué plusieurs fois à la porte, mais tu ne m'as pas répondu alors je suis entrée.

— Pas de soucis, haleté-je, le cœur prêt à exploser, vous êtes chez vous après tout. J'étais dans mes pensées et avec la musique, je n'ai rien entendu.

Elle m'offre un sourire, puis s'assoit sur le lit, en jetant un coup d'œil à ma valise ouverte sur l'édredon qui le recouvre.

— Je t'aime bien, tu sais, dit-elle après avoir pris une profonde inspiration. Ta joie de vivre a été un vrai rayon de soleil dans cette maison et Dieu sait que nous en avons besoin...

— ... mais ? l'interromps-je. Quand on commence une phrase de cette façon, c'est toujours pour introduire quelque chose de beaucoup moins agréable derrière, ajouté-je en me plantant devant elle.

— Eh bien, tu te trompes, Karys, répond-elle d'une voix douce, mais légèrement moqueuse. J'aime ton tempérament. J'aime ta façon de t'approprier ce qui gravite autour de toi tout en restant... toi justement. Et par-dessus tout, j'aime la manière dont tu regardes mon fils. Tu n'as pas l'air du genre à faire les choses à moitié et je suis certaine que tu aimes en te donnant sans concession aussi. C'est pourquoi je voudrais que tu me fasses une promesse.

Eh merde... tout ce que je déteste. Prendre une personne en otage avec des satanées promesses. Son fils a déjà donné avant elle. OK, j'ai déjà, moi aussi, agi de la sorte, mais seulement avec Milyia. Et pour la bonne cause.

— Je vous écoute, articulé-je, prudente.

Elle se lève doucement avant de prendre mes mains dans les siennes et balancer, sans plus ample préambule :

— Promets-moi de ne jamais abandonner Caleb.

Je retire instinctivement mes paumes. Je ne veux pas lui promettre une telle chose.

— Vous ne pouvez pas me demander ça. Pendant trois ans, il m'a menti. Vous savez très bien dans quelle situation nous sommes. Par choix, le concernant. Moi, j'y ai été mise de force.

— Pourtant, c'est toi qui es ici aujourd'hui. Et par choix également.

— Parlons-en de ça justement. Pourquoi *elle* n'est pas à ses côtés en un moment pareil ?

Un léger sourire ourle ses lèvres au moment où j'insiste sur le « elle ». J'expire lentement, puis m'adosse à une commode en face d'Elizabeth. Cette dernière me couve d'un regard intense et bienveillant avant qu'une légère crispation vienne perturber son faciès.

— Je n'ai jamais compris, avoue-t-elle. Certes, Emma est une jeune fille douce et adorable, mais de là à se fiancer avec... Pas mon Caleb. Elle ne lui correspond tellement pas...

Ses yeux sont toujours rivés sur moi. Pourtant, à la façon dont ils se meuvent, je comprends qu'elle regarde bien au-delà de ma silhouette.

— Son père a toujours cherché à faire de lui un homme honnête. Trop peut-être. Tu sais, Richard était assez obsessionnel là-dessus. Caleb n'avait jamais le droit à l'erreur et il insistait sans arrêt sur le fait qu'un homme devait prendre ses responsabilités. Sauf qu'à quatre ans, on ne saisit pas réellement le sens de tels mots. Et je pense qu'il a enfin compris la portée de ses paroles le jour où nous avons appris qu'Emma resterait handicapée toute sa vie.

— Mais... ce n'était en rien sa faute.

— As-tu un frère ? Ou une sœur ?

— Une sœur, réponds-je aussitôt en songeant à Milyia.

— Si demain elle se retrouvait en fauteuil, tu ne te sentiras pas responsable de son bien-être ?

— Bien sûr. Mais on parle mariage là, craché-je presque, la révolte dans le sang.

Élisabeth se rassoit sur le matelas, puis ricane en attrapant mes supers lunettes flamand rose de la veille qui gisaient sur le tas de fringues dépassant de mon bagage.

— Je suis d'accord avec toi, reprend-elle, le ton plus tranchant. Caleb ne doit pas se marier avec elle. Pas maintenant que tu es dans l'équation. Mon fils n'est pas heureux, Karys parce qu'il n'est pas à sa place loin de toi.

— C'est faux. Il ne l'était pas bien avant notre rencontre.

— Peut-être, soupire-t-elle, en passant sa main sur sa nuque. Toutefois, je ne t'apprends rien en te disant que ça crève les yeux qu'il t'aime.

La mère de Caleb se détourne de mes affaires pour me fixer. Ses iris tremblent et vacillent, ses mains se crispent sur le couvre-lit.

— Le plus dur en tant que parents est de se rendre compte que parfois, nous sommes limités, que le bonheur de nos enfants ne dépend plus de nous, comme lorsqu'ils étaient petits. J'ai peur de laisser Caleb retourner en France. J'ai peur de m'apercevoir, quand il reviendra, qu'une autre partie de lui s'est éteinte, que j'ai encore perdu un morceau de mon fils. C'est pour ça que je veux que tu me fasses une promesse : celle de te battre pour lui, de tout faire pour le rendre heureux.

Je sens mon cœur s'emballer au fond de ma poitrine. Mon estomac se retourne violemment. Quelque chose envahit soudainement mon crâne, battant lourdement contre mes tempes.

— Vous savez, dis-je en gardant mon sang-froid autant que possible, contrairement à ce que vous avez l'air de penser : Caleb est égoïste. J'ignore s'il est né ainsi ou si la vie l'a tout simplement changé. Toujours est-il que c'est la vérité : il est égoïste. Et, malgré tout le respect que je vous dois, vous l'êtes aussi. Je conçois très bien que vous vous sentiez impuissante, toutefois vous n'avez pas le droit, en tant que parent, de venir me voir pour tout simplement me refiler le flambeau. Mais soit, vous l'avez votre promesse. Seulement, je ne la fais pas pour vous, mais pour lui et moi. Je n'ai pas

besoin qu'on vienne me dire pour qui ou quoi prendre les armes. Je choisis mes combats. Là où vous avez de la chance, c'est que j'ai décidé de me battre pour votre fils. Pour ou contre d'ailleurs.

Élisabeth met un temps à réagir. Je reconnais y avoir été un peu fort seulement voir les gens baisser les bras concernant leurs enfants m'a toujours révoltée. Et puis, elle devait comprendre : si je me bats pour son fils c'est parce que je l'aime. Pas parce qu'on me le demande. Un long soupir franchit ses lèvres alors qu'elle se remet debout une seconde fois pour s'avancer vers moi. Son index attrape une mèche de mes cheveux qu'elle lisse avant de la glisser derrière mon oreille.

— Tes paroles sont dures, Karys. Tu es jeune, l'intransigeance va de pair avec ton âge après tout. Quoi qu'il en soit, tu ne pouvais m'apporter de réponse plus satisfaisante.

Sa bouche se pose délicatement sur mon front puis, un sourire plus tard, elle me laisse seule dans cette chambre que je ne veux pas quitter.

Une bonne demi-heure après, le temps de finir de tout remballer, je pars à la recherche de Caleb. Ne le trouvant ni dans sa chambre ni avec sa mère, je me rends dans le bureau de son père. Je m'adosse alors au chambranle de la porte sans faire de bruit. Caleb est assis derrière le bureau de Richard, les pieds sur la surface plane et la tête rejetée sur le dossier du fauteuil. Les paroles d'Élisabeth me reviennent en tête et font écho à celles que Milyia m'a adressées il y a quelques semaines seulement « *J'ai perdu un morceau de ma meilleure amie* ». Je ne suis pas d'accord. Ces parties de nous n'ont pas disparu, elles ont juste été enfouies sous les débris de nos cœurs brisés. Elles se cachent. Par peur. Pour se protéger. Par espoir aussi d'être, un jour, assez fortes pour refaire surface. C'est là... je le sens sous ma poitrine... ce petit quelque chose qui remue, s'agite et cherche à s'élever.

Je bouge enfin puis pénètre dans la pièce. Caleb ne moufte pas, comme s'il avait déjà senti ma présence. Mes yeux se posent alors sur l'étagère que nous avons détaillée ensemble le jour de l'enterrement et notamment sur la photo des deux soldats.

— C'est bien le biker que nous avons vu à l'église ? m'interrogé-je.

— Mickaël Deverreaux, oui.

— Deux hommes : un qui finit diplomate et l'autre à la tête d'un gang de bikers, intéressant...

— Deux voies différentes... renchérit Caleb, en se relevant pour se poster à ma droite. Cela ne les a jamais empêchés de rester amis cependant. Mon père a offert un terrain qui appartenait à la famille à Michaël pour qu'il puisse s'installer avec sa femme et ses deux fils. Lui en a fait une sorte de QG pour les membres du club. Leur amitié avait beau être étrange, elle n'en était pas moins réelle. Ils avaient juste deux façons de voir le monde. Mon père espérait changer les choses en choisissant la politique. Michael, lui, a compris que bâtir son propre monde est le seul moyen de ne plus être réduit qu'à un pion. Du moins, c'est que ce mon père m'a toujours répété.

— Pourquoi a-t-il persisté dans cette voie alors ?

— Il estimait que cela faisait partie de ses responsabilités, dit-il, la voix plus grave qu'à l'ordinaire.

— On en revient toujours à ça, hein ? murmuré-je.

— Quoi ?

— Laisse tomber, occulté-je.

Son bras s'enroule autour de ma taille pour me rapprocher contre lui.

— Tu es prête ?

— Mes bagages le sont. Quant à moi, je n'en suis pas certaine.

— Et depuis quand Mademoiselle Léry est-elle aussi flippée ? ricane-t-il.

Mon coude part à la rencontre de ses côtes. J'en profite pour le repousser et, de façon très adulte, lui tire la langue.

— Je ne suis pas flippée, au contraire, j'ai surtout hâte de pouvoir enfin avancer.

Une ombre passe sur son visage, gagne ses iris déjà si noirs et s'y installe.

— C'est toi qui as peur en vrai, ajouté-je, un sourire amer sur les lèvres. Caleb, encore une fois : fais-moi confiance.

— Tu l'as déjà. Tu m'aimes, cela me suffit parce que l'amour reste, s'impose à l'âme et ne s'en va jamais réellement. Et ce, malgré la douleur, la trahison ou... la haine.

* * *

Et c'est sur ces paroles que j'ai décidé de ne pas analyser afin de conserver un minimum de santé mentale que je me retrouve à attendre ma valise sur le tapis roulant de l'aéroport de Roissy. Les adieux avec Isabelle furent plus difficiles que je ne le pensais. J'aime vraiment cette femme, un peu à l'opposé de moi quand on y pense. Élisabeth m'a serrée fort contre elle au moment de partir, si bien que, comme une gourde trop émotive, je lui ai rappelé ma promesse à son oreille. J'ai eu beau le regretter la seconde suivante, je ne peux m'empêcher de me dire, qu'au moins, j'ai soulagé un tant soit peu sa peine de voir partir son fils. Peine partagée avec celui-ci d'ailleurs au vu de son air abattu lorsque nous sommes montés dans l'avion.

Je repère enfin la couleur rose bonbon de mon bagage sans toutefois avoir le temps de l'attraper, Caleb m'ayant devancée. Il me tend ensuite la poignée que j'attrape sans pour autant que lui ne la lâche.

— Et maintenant ? demandé-je.

— Et maintenant, tu vas rentrer chez toi. Mettre la musique à fond, en prenant soin de bien emmerder ton voisin, danser et te libérer un peu de moi. Tu en as besoin, ma beauté. On en a besoin.

J'acquiesce. Il a raison. Je le sais. Mon corps et ma tête doivent retrouver un peu de paix avant... j'ignore quoi exactement.

D'un geste doux, il attrape mon poignet pour y glisser un bracelet de perles rose, les mêmes qu'il s'amuse à me distribuer depuis tant de temps déjà.

Caleb m'adresse un clin d'œil alors que j'observe les petites billes de plastiques d'un air suspicieux.

— Et après ?

— Je serai déjà dans tes bras, me sourit-il.

J'inspire profondément. Et moi, je serai prête. Non... je suis déjà prête.

Chapitre 25

Caleb

Je suis prêt. Prêt à me libérer même si, paradoxalement, cela entraînera ma condamnation. Mais une autre part de moi sera à jamais emprisonnée dans le cœur de Karys, je m'en suis assuré et c'est tout ce qui m'importe. Il est donc temps pour moi de prendre mes responsabilités, répondre de mes actes. Le décès de mon père aura eu ça de bon : je ne peux salir sa mémoire en bafouant ce principe auquel il tenait tant. Certes, je ne suis pas con au point d'ignorer que les répercussions seront terribles sur ma mère, mais je le dois à mon père. Et à ma beauté aussi. La vérité va la détruire, un temps, car elle s'en remettra. Ça aussi je m'en suis assuré. Seulement, elle mérite de savoir pourquoi je suis devenu ce qu'il y a de pire chez l'homme.

Mon doigt presse la sonnette et Karen ouvre la porte d'entrée presque aussitôt.

— Oh bonjour, Caleb, m'accueille-t-elle.

Elle s'efface pour me laisser passer, me présente les condoléances de rigueur qui sonnent faussement à mon oreille et qui me font aussitôt regretter l'absence de ma Perle.

— Emma ? lâché-je sans davantage développer afin d'abrégé cette comédie.

— Elle t'attend dans sa chambre.

Sans prendre la peine de répondre, je fonce dans le couloir de gauche du rez-de-chaussée sous le regard limite attendri de l'intendante. Comme quoi, on rabâche sans arrêt que les apparences sont souvent trompeuses pourtant, personne ne s'en méfie jamais vraiment. J'emprunte l'un des nombreux corridors de cet ancien hôtel particulier, puis actionne la première poignée qui se présente à moi. Pas besoin de tergiverser davantage, il est temps de quitter mon rôle de victime pour enfin accepter celui de bourreau.

J'entre dans la pièce aux tons pastel et poudrés pour découvrir Emma sur son lit, le buste en appui contre des coussins, et son ordinateur portable sur ses cuisses. Deux yeux clairs se plantent aussitôt au fond des miens. Un sourire tendre s'épanouit lentement sur ses lèvres rosées. Cette fille a le visage d'un ange, dommage qu'elle soit possédée par le pire démon qu'il m'ait été donné de voir.

— Caleb, tu m'as manqué, dit-elle en fermant son écran. Comment te sens-tu ?

— Ne joue pas la comédie. Épargne-moi au moins ça, craché-je, en m'immobilisant au pied du lit, face à elle.

Elle arque un sourcil, sans se départir de ce faux sourire.

— Mais tu m'as réellement manqué, tu sais. Et puis, ton bien-être m'est important. C'est même l'une de mes préoccupations premières : faire en sorte que plus jamais il ne revienne posséder cet organe qui te sert de cœur.

Mes poings se convulsent contre mes cuisses. Je ne me suis jamais senti aussi impuissant, sale et damné que face à elle.

— Tu n'es qu'une garce.

— À qui la faute ?

— La mienne, avoué-je, la mâchoire contractée. Mais te gaver de ma souffrance comme tu le fais t'a réduite à l'état de monstre, tout comme moi. Je vais pourrir en enfer, mais toi, tu y auras une place de choix.

Ses lèvres se déforment, un rictus démentiel lui mange le visage. Celui qu'elle ne réserve qu'à ma présence.

— Sois heureux. En plus de cette vie, nous passerons l'éternité ensemble.

Quelque chose se colle à la surface de mon épiderme. Un sentiment de répulsion pure s'accroche à la moindre de mes cellules au point de s'attaquer entre elles, un peu comme une sorte d'autodestruction... mon corps préfère – et de loin – crever plutôt que la toucher encore.

— Plus pour ce qui est de cette vie... c'est fini, Emma. Je ne serai plus ce pantin dont tu peux abuser à ta guise. Mes actes sont impardonnables et je suis prêt à en payer les conséquences, mais ce que tu me fais subir... cela va bien au-delà d'un châtement. Tu t'es perdue dans ton désir de vengeance alors oui, j'irai en taule, jusqu'à la fin de mes jours s'il le faut. Toutefois, s'il y a une chose dont je suis certain, c'est que je nous sauve tous les deux en prenant cette décision. Ce que j'aurais dû faire dès le départ si je n'avais pas été si lâche.

Sans sourciller, celle que je prenais, il y a longtemps, pour ma petite sœur dépose son ordinateur à côté d'elle puis glisse lentement ses mains dans ses cheveux pour se recoiffer. Ses traits se détendent alors qu'elle devrait fulminer de rage devant ma tentative de la fuir. Une lueur amusée danse dans ses yeux ne reflétant rien d'autre que de l'assurance. Une ondée glacée dévale ma colonne vertébrale. Cette garce ne devrait pas être aussi calme. Malgré la culpabilité qui me bouffait les entrailles, me forçant à ne jamais me départir de mon rôle de victime, j'ai toujours été celui en mesure de cesser tout ce cirque. Or, sa réaction me pousse à croire le contraire, qu'elle est en fait capable de bien pire encore...

— Mon pauvre amour, es-tu idiot au point de croire que je te laisserais me filer entre les doigts ? Si un jour cela se produit – ce dont je doute fort – je serai celle qui prendra la décision de te balancer aux flics, et ce, après que mes délicates mains aient fini de te broyer pour te recracher en morceaux. Je veux pouvoir sentir tes os se briser sous mes paumes et ton sang se déverser sur la pulpe de mes doigts. Mais, soyons honnête une seconde, mon corps n'est pas réellement à la hauteur de mes desseins alors je vais me contenter de ton âme. Tu es à moi, Caleb. À moi. Pas à cette pute aux yeux verts qui se sert de ses courbes pour tous vous foutre à genoux !

Mon sang se fige. Mon cœur s'arrête pour mieux accélérer. Je sens chacun de mes membres se tendre au maximum et un sentiment de peur commence à se distiller lentement dans mes veines. Pourtant, je reste impassible. Lui montrer qu'elle est parvenue à me toucher ne la rendra que plus forte. Et surtout, je ne dois rien laisser entrevoir de mes sentiments pour Karys. Ils n'appartiennent qu'à ma beauté, pas à ce monstre.

— Pour le coup, c'est toi l'idiot si tu pensais que je ne me tapais personne en plus de toi. Tu sais, histoire de combler un manque de... sensations.

Un tic nerveux ravage subitement son faciès. Je sais avoir touché un point faible. À cause de son accident, Emma ne ressent plus rien au niveau de ses parties intimes. Les orgasmes ou le plaisir de la pénétration lui sont et lui seront inconnus. Seuls ce que l'on nomme les paraorgasmes lui sont accessibles à condition de stimuler des zones supérieures à la lésion de sa moelle épinière comme les seins ou le cou par exemple. Seulement, quand un acte charnel n'est composé uniquement de ressentiment, de colère et de rage, il n'en résulte aucun plaisir, rien d'autre qu'une haine immense qui semble vous dévorer jusqu'à ne laisser plus qu'un trou béant aux bords acérés comme des mâchoires d'acier au fond de votre poitrine.

— Qu'est-ce que tu crois ? Que je ne garde pas un œil sur ma propriété ? Savoir que tu te vautrais dans ces squats à la recherche de ce qu'il y a de pire et de plus dégueulasse dans le sexe était la cerise sur le gâteau, la petite musique agréable qui me permettait de m'endormir paisiblement le soir. Mais *elle*, cette salope a tenté de te faire renaître à la vie et ça... je le refuse. Tu n'en as pas le droit et tu le sais.

— Ton esprit est tellement pollué par ta haine que tu ne parviens même plus à discerner le vrai du faux. Cette fille n'a rien d'exceptionnel. Elle est juste douée pour certaines choses que tu ne connaîtras jamais. Crois-moi, j'ai tout sauf envie de faire confiance à une femme.

Ma bouche vomit ces mots comme si un flot d'acide se déversait de ma gorge quand Emma se recompose un visage doux et chaleureux. Ses yeux ne sont plus que l'unique miroir sur ce qui l'habite réellement. Perfides, ses doigts se mêlent au nœud de son chemisier de satin qui recouvre sa poitrine puis, doucement, le défait pour révéler une partie de ses seins.

— Donc, si je te suis bien... que l'une de mes connaissances, dirons-nous peu fréquentable, lui rende une petite visite, ne te gênerait aucunement ?

La totalité de mes muscles brûle de douleur tant je me retiens de réagir et de bondir sur elle pour enrouler mes mains autour de son cou. Mon sang n'est plus qu'un liquide ardent, détruisant tout sur son passage, éveillant mes plus sombres instincts. J'ai envie de la tuer. Là, dans son lit. Je le devrais même, ne serait-ce que pour avoir menacé Karys. Mais il faut croire que mon besoin de la protéger est bien plus fort alors, une nouvelle fois, je ne montre rien. Je lui balance à mon tour un rictus en coin et hausse les épaules en fourrant mes poings dans mes poches, afin de lui occulter mes jointures meurtries de se crispier à presque percer ma peau. Les commissures de ses lèvres s'étirent davantage jusqu'à révéler un sourire resplendissant. Le bleu de ses iris pétille soudain d'excitation et de joie déclenchant des frissons fébriles d'appréhension le long de mes flancs.

— Merde alors, s'esclaffe-t-elle, tu es vraiment amoureux de cette fille. Je dois dire, reprend-elle plus sérieusement, que quand ce fichu type que j'ai engagé pour te coller au train m'a montré ces photos de vous deux, j'étais furieuse. Comment osais-tu m'enlever une partie de ton âme pour cette délurée à la démarche de strip-teaseuse ? Alors j'ai patienté sans rien dire afin de trouver le parfait moyen de te le faire payer. J'ai attendu... jusqu'à ce que ta punition s'impose d'elle-même. Tu étais en train de tomber amoureux comme un con, de devenir ton propre tortionnaire puisque jamais tu ne seras libre de posséder la seule personne que tu désires. C'est au-delà de mes espérances en fait, se réjouit-elle en applaudissant comme une gamine devant un paquet cadeau.

— Je ne la posséderai peut-être jamais, mais je retrouverai quand même ma liberté, car même en prison, je serais toujours plus libre qu'à tes côtés. Quant à toi, tu demeureras seule. Seule avec la frustration de m'avoir perdu.

Je recule de quelques pas, marquant physiquement le sens de mes paroles. Le peu de distance que j'instaure entre nos deux enveloppes me soulage immédiatement, l'atmosphère que j'inspire me paraissant subitement moins viciée.

— Fais ce que tu as à faire maintenant, ce que je mérite après tout. Je suis prêt, conclus-je en me retournant avec l'espoir de ne plus jamais revoir son visage.

Ma paume s'enroule autour de la poignée quand le murmure de sa voix me transit de la tête au pied.

— Karys Léry...

... sont les seuls mots qui planent entre nous, se posent à la surface de mon épiderme pour me paralyser et ainsi sonner le glas de ce combat perdu d'avance.

Incapable d'esquisser le moindre mouvement, je l'écoute, impuissant, condamner mon unique souffle de sa voix si douce :

— Comment feras-tu pour la protéger en prison ? Comment pourras-tu empêcher un individu mal intentionné de pénétrer son appartement du neuvième ? Où seras-tu quand il la poursuivra entre les murs de son duplex ? Ou qu'il la surprendra alors qu'elle dormira à poings fermés, qu'il fera doucement glisser le drap le long de son corps voluptueux ? Comment te sentiras-tu en apprenant qu'il

lui a fourré un bâillon dans sa bouche à presque l'en étouffer pendant qu'il déchirait ses chairs en la pénétrant avec une violence sans mes....

— La ferme !

Mon cri résonne, fend l'air aussi épais que toute cette merde qu'elle crache, puis se meurt au fond de ma poitrine. Un étrange changement s'opère. Toute chaleur me quitte, s'échappe par tous les pores de ma peau pour bel et bien me désertir cette fois. Chacun de mes membres se glace alors, se durcit et devient une sorte d'entité ne m'appartenant plus. Je me retourne lentement et enfonce des yeux sans vie au fond des siens qui rayonnent de cette lumière si obscure que j'ai contribué à éveiller en elle. Je progresse d'une démarche presque mécanique jusqu'à sa hauteur et m'agenouille près d'elle.

— Comment peux-tu ne serait-ce qu'envisager de faire subir ça à une autre femme ?

Mon timbre est calme, mesuré. J'ignore ce qui me pousse à m'adresser à elle ainsi. Peut-être parce que je suis dépassé par la violence qui émane d'elle tels des lassos de feu fouettant ma propre chair ? Dans l'espoir de la raisonner ? De peur qu'elle mette ses menaces à exécution ? Ou bien parce que je sais être en grande partie le créateur du démon qui me tient face ?

Son visage pivote légèrement sur moi. Emma se révèle, ses traits se contractent et dévoilent sa véritable nature : un esprit bouffé par la vengeance et la colère dans un corps meurtri.

— Tu restes, elle vivra sa vie de débauchée tranquille. Tu pars...

Je l'empêche de finir sa phrase d'un geste de la main.

— Pourquoi ? finis-je par lâcher. Pourquoi t'imposer ça, Emma ? Pourquoi continuer ce délire ?

— Tu l'as dit toi-même. Tu finiras en Enfer pour ce que tu m'as fait. Je finirai en Enfer pour ce que je te fais. Seulement, l'enfer, je ne connais plus que ça maintenant.

Ses mains se rétractent sur le plaid qui la recouvre pour le repousser sur le côté et ainsi découvrir ses jambes nues.

— Tu es devenu mon monde, Caleb, mon Purgatoire, mon supplice. J'ignore comment vivre autrement, mais surtout, je refuse de vivre autrement. Ce sera toi et moi, unis dans la haine pour l'éternité.

La réalité me rattrape enfin. Comment ai-je pu être naïf au point de croire que je pourrais un jour lui échapper ? La présence de Karys ces derniers jours m'a gonflé de cet espoir qui ne la quitte jamais. Or l'espoir n'existe pas dans mon univers. Je l'ai piétiné il y a plusieurs années déjà, à l'instar de l'amour. J'aime Karys, mais tout sentiment autre que le dégoût ou la détestation n'a plus sa place ici.

Si ma beauté venait à être blessée ou pire par ma faute, je sombrerais dans la folie et seul le diable sait de quoi je serais alors capable. Emma a raison, je suis en Enfer et n'ai aucun droit sur un être comme Karys. Aussi, je me relève et ôte mon blouson en cuir. Au moment où celui-ci tombe sur le sol, je réintègre mentalement ma prison de chair.

— C'est bien, mon amour, susurre Emma. Toi et moi n'avons que ce que nous méritons après tout : une personne à excréter corps et âme.

Je ne lui réponds pas. C'est inutile. Je balade sur elle des yeux vides avant de m'éclipser dans la salle de bain attenante à sa chambre. Lorsqu'un automatisme est ancré dans vos gestes ou vos pensées, il est aisé d'agir en se détachant le plus possible, comme une machine bien huilée. J'ouvre le placard en dessous du lavabo, y récupère une boîte de médicaments bien cachée au fond et avale une pilule. Ensuite, je me déshabille tout en observant mes mouvements mécaniques dans le miroir. L'avantage est qu'il est bien trop bas pour moi, m'épargnant ainsi le reflet de mon visage. Une fois ma tâche achevée, je me déplace jusqu'à la partie de la pièce accueillant une douche ouverte et adaptée, puis attrape le pommeau accroché à mi-hauteur. Le cerveau éteint, je me lave précautionneusement

afin de lui éviter d'éventuelles infections et attends sous l'eau. J'attends... j'attends que la chimie opère son petit miracle avant d'être dans l'obligation de lui donner un petit coup de pouce. Enfin prêt, je termine de cadenasser mon esprit et retourne auprès d'Emma sans passer le moindre vêtement.

Elle m'accueille d'un sourire vorace qui ne m'atteint pas. Cette garce jubile. Qu'elle le fasse. Jamais je ne lui laisserai accès à ce qui se passe à l'intérieur, à cette part de moi qui est enracinée dans le cœur d'une autre. Là est ma victoire, ma liberté.

Je pose un genou sur le matelas, près de son flanc, et attrape ses cuisses maigres et sans vie tout en basculant son buste en arrière après avoir viré la tonne de coussins dans son dos. Ainsi allongée, Emma paraît tellement faible, soumise. Pourtant, de nous deux, c'est moi le chien tenu en cage. Je me place au-dessus d'elle, les jambes de chaque côté de son bassin inerte. Mes doigts entreprennent de déboutonner son chemisier et se posent malgré eux sur la naissance de sa poitrine. Une pulsion me transperce, l'envie d'y planter mes ongles et de griffer encore et encore jusqu'à apercevoir la couleur de ce qui lui permet de respirer. Sa main se pose soudain sur la mienne et presse ma paume contre ses seins. Je la retire aussi sec, une coulée corrosive ravageant mes vaisseaux sanguins et lui bombarde tout mon dégoût à travers mon regard.

— Oh oui, mon amour, hais-moi, ronronne Emma.

De rage, je déchire son chemisier et en fais de même avec son soutien-gorge, ne l'excitant que davantage. Un gémissement filtre d'entre ses lèvres. Je ferme alors les paupières un instant et m'exhorte au calme. Je le sais pourtant. Cette salope ne trouve son plaisir qu'en ma souffrance et ma fureur. Lorsque je rouvre les yeux, j'ignore les siens qui ne me quittent pas puis lui enlève sa culotte. Nue, sous ma peau désemparée, elle ne m'inspire que répugnance.

Pressé d'en finir, je lui écarte violemment les cuisses, agrandissant par la même occasion son sourire victorieux. Ses incisives se plantent dans sa lèvre inférieure, pas de désir, mais uniquement dû au pouvoir qu'elle a sur moi à ce moment précis. J'attrape le préservatif préalablement récupéré dans sa salle de bain, déchire le papier puis l'enfile rapidement. Son regard se désintéresse complètement de mon sexe érigé artificiellement. Son pied, elle le prend dans le désespoir qui se fige au fond de mes yeux. Je me rallonge au-dessus de son corps, les poings ancrés dans l'oreiller sous sa tête, force le passage de son intimité et... me désarticule, me disloque en mille morceaux.

Je m'immobilise au fond d'elle. Le néant... rien ne se passe. Ou plutôt si, l'enfer se déchaîne. Elle ne se ressent rien quand je ressens trop. Trop d'aversion. Trop de douleur.

Je me répugne autant qu'elle me répugne.

Je me force à soutenir le clair deses iris. Son visage, à quelques millimètres du mien, est impavide, imperturbable. Tout comme le mien. Mais à l'intérieur, je hurle, griffe ma chair, maudis mon sang et me fais horreur.

Mon bassin entame d'insupportables va-et-vient, me libérant d'elle pour mieux m'emprisonner à nouveau. J'accélère le rythme sans me soucier un instant de celle que je possède contre mon gré. Mes paupières se referment, mon esprit cherche à dériver vers la seule peau qu'il désire réellement toucher. Toutefois, je le lui refuse. Karys ne sera jamais mélangée à ça. Avec la force de l'habitude, je cloisonne tout dans ma tête pour me concentrer uniquement sur le côté *mécanique*, seul moyen pour arriver au bout de cette punition.

Mes muscles se bandent, chauffent sous l'effort et agacent mon épiderme. Mes mouvements de bassin se transforment en véritables coups et deviennent plus saccadés, plus tranchants, plus bruts. Perdu dans un monde parallèle, je parviens enfin à la délivrance et me répands en ouvrant aussi sec les yeux pour les enfoncer dans les siens. Pour me rappeler. De ma culpabilité. De sa haine. De notre Enfer.

Chapitre 26

Caleb

Flash-back

3 ans en arrière (après le retour de Karys de son voyage avec Milyia.),

Et dire que je pensais ne jamais revenir ici. Ce petit con me l'avait pourtant promis, mais depuis que cette rousse a fichu un pied dans sa vie, Adam part à vau-l'eau. Cet imbécile est trop sensible pour aimer. Il en est parfaitement conscient cependant cela ne l'empêche pas de courir vers elle, en quête de ce qui le détruit un peu plus chaque jour. *Putain de drogué !*

Le voir souffrir de n'être que lui me rend malade, sûrement car je n'y perçois qu'un écho de ma propre douleur. Toutefois, Adam n'est que la victime de parents abusifs. Les démons avec lesquels il se débat depuis tant de temps ont été créés par son père. Il mérite d'être sauvé. Pas comme moi. Mes ombres, je les ai dessinées moi-même.

C'est pourquoi en pénétrant dans *cette maison de repos* – nom inventé encore par des bien-pensants pour qui la vérité doit forcément se cacher derrière tout un tas de mensonges édulcorés – j'ai une envie dingue de tout massacrer. Adam, en plus d'être mon seul ami, est devenu au fil du temps mon unique rempart contre la folie. Du moins avant qu'une certaine brune aux yeux de serpent ne vienne s'ajouter à l'équation. Je secoue la tête en ricanant malgré moi. *On est vraiment que des merdes face aux membres du sexe opposé.*

Connaissant à présent l'endroit comme ma poche, je bifurque dans le couloir de droite en sortant de l'ascenseur et m'apprête à pousser la porte entrouverte de la chambre d'Adam quand une voix me tirant de délicieux frissons me stoppe dans mon élan. *Mais qu'est-ce qu'elle fiche ici ?* Jamais je n'aurais dû lui parler de l'overdose d'Adam... J'espère au moins qu'elle tiendra sa langue face à Milyia. Curieux, ou tout simplement pour ne pas subir moi aussi les foudres qu'elle est sur le point d'abattre sur mon meilleur ami, je reste dissimulé derrière le panneau, mais de façon à les garder dans mon champ de vision. Adam est assis sur un lit d'une personne, le dos contre le mur, une jambe relevée et l'autre allongée devant lui. Il tient dans ses mains un bouquin tout en observant Karys de ses yeux à la limite de la transparence. Ses longs cheveux noirs tombent sur son visage pâle aux traits si torturés que c'en est presque difficile de soutenir son regard. Même parfois pour moi qui le connais par cœur. Le parfait archétype du poète opiomane en somme. Celui qui vous hurle sa sensibilité et ses failles sans même ouvrir la bouche.

Ma beauté tire une chaise face à lui, place le dossier devant elle, puis s'y place à califourchon, dérobant ainsi ses traits à ma vue.

— T'es vraiment qu'un abruti, tu en as conscience au moins ? lâche Karys d'un ton sec.

— Ce dont j'ai conscience surtout c'est que tes remarques acerbes fonctionnent sur Milyia, mais pas sur moi, soupire Adam de lassitude.

— Justement, tu as pensé à elle ?

— Je ne fais que ça...

Je porte le poing à mes lèvres. Je hais le voir ainsi. Je n'arrive pas à saisir pourquoi il persiste à se faire souffrir. Si j'avais le choix, je posséderais Karys encore et encore jusqu'à ce qu'elle ne soit plus capable de me fuir. Lui n'a qu'à claquer des doigts pour récupérer sa rousse, il sait très bien

comment y parvenir alors pourquoi ne le fait-il pas bordel ?

— T'es gentil, mais tes paroles à crever le cœur, tu les gardes pour Creepy, enchaîne-t-elle. Adam, sérieux, je ne comprends pas. Tu semblais tellement bien quand tu es venue nous voir à San Francisco.

L'arrière de la tête de mon meilleur ami choit sur le béton du mur dans son dos. Son visage émacié analyse un instant son interlocutrice avant de lui adresser un sourire fatigué et légèrement moqueur.

— Le problème est souvent le même avec les drogués. Nous cherchons une autre réalité pour échapper à la nôtre, et ce, quelle que soit notre addiction. Vivre aux côtés de Milyia quelque temps a été le plus beau shoot de toute ma vie, un peu comme vivre au-dessus du ciel et du soleil, parmi les étoiles sans jamais plus toucher cette Terre si déformée et sordide. Le souci c'est qu'il est impossible de se désintoxiquer d'un sentiment tel que l'amour. Et comme toute dépendance, lorsque celle-ci vient à nous manquer, elle finit par pourrir notre cœur et broyer nos veines.

Alors que je réprime de toutes mes forces mon envie de me ruer sur lui pour le frapper et le secouer, ma beauté se relève pour s'agenouiller près du lit cabossé et attraper l'une de ses mains.

— Est-ce ce que tu souhaites pour Milyia ? Parce que si un jour, tu crèves de toute cette merde que tu fais subir à ton corps, c'est exactement ce qu'elle ressentira, tu t'en rends compte ?

L'index d'Adam caresse délicatement la pommette de Karys, provoquant quelque chose de violent sous ma peau.

— Tu crois que je ne te vois pas, ricane-t-il doucement, tu n'es pas elle. Milyia est égoïste. Pas toi. Milyia sait comment jouer avec moi et me faire culpabiliser. Tu n'es pas comme ça, Karys. Tu es... l'amitié dans ce qu'elle a de plus pur, la générosité dans ce qu'elle a de plus fort et... l'amour dans ce qu'il a de plus salvateur...

Le front de Karys retombe sur le genou de mon ami. Elle semble touchée et soufflée de ces paroles qui viennent me désarmer également. Une lame s'enfonce dans ma cage thoracique à mesure que je prends conscience de leur véracité et des conséquences que mes actes auront sur elle. Sauf que moi non plus je ne suis pas lui. Moi aussi je suis égoïste et surtout... moi aussi je suis devenu un salopard de camé.

— ... mais pas avec moi, reprend sa voix traînante, tu ne me sauveras pas.

— Ne sous-estime pas mon obstination, réplique-t-elle. Je suis capable de faire des miracles. Regarde Milyia, je suis parvenue à la maintenir à flot et Dieu sait que ce ne fut pas facile tous les jours alors tu vois ? Mon acharnement peut même venir à bout de toi.

— Ce n'est pas ton rôle. Et garde ton acharnement pour d'autres, Jolie Perle.

Karys relève subitement le visage sur lui. Ne pas apercevoir son expression me frustre et je grogne intérieurement.

— Pardon, mais... ce surnom ne produit pas le même effet dans ta bouche.

Adam se met à rire pendant qu'une flamme de tendresse se loge dans ses iris en la contemplant reprendre place sur sa chaise.

— Depuis combien de temps es-tu au courant ?

— Depuis le début. Tu es bien trop importante aux yeux de Caleb pour qu'il me le cache.

J'hallucine ! Je vais l'achever moi-même s'il continue ces conneries. Les beaux discours, qu'il se les garde, mais sans m'y inclure. Si je dois parler sentiments, je veux que Karys les entende de ma bouche. Et de celle d'aucun autre. D'un coup d'épaule, elle se défait de sa veste qu'elle laisse tomber sur le sol. Un long silence s'installe entre eux durant lequel ma beauté pose son menton sur ses bras croisés devant elle. Adam, quant à lui, dérive, ailleurs. Comme s'il avait trouvé le moyen d'oublier

qu'il existait.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

La voix de Karys fend ma poitrine.

Les paupières de mon ami papillonnent pour revenir parmi les vivants puis, à travers la lueur fantomatique de son regard, il la sonde.

— Penses-tu vraiment que je vais te répondre ?

— Tu le fais en partie, dit-elle en haussant les épaules. Je suppose que ça confirme mes craintes...

— Tu as peur ?

— Je devrais ?

Le cœur battant, mon sang pulsant à une allure démentielle, j'observe, impuissant, Adam hocher gravement la tête après avoir planté sombrement ses yeux dans les miens. Une seconde. Une toute petite seconde seulement, mais un temps suffisant pour en ressentir leur morsure dans mes entrailles.

— Des fois, reprend Karys, je me dis que peu importe ce que c'est, je serais capable de tout affronter. Surtout pour lui. Et d'autres fois, je me mets à paniquer en imaginant mille et une horreurs à son sujet. Mais qu'est-ce que je peux faire ? Enterrer mon cœur sous mille et une couches de peur et de craintes ? Je refuse. Je refuse de finir comme vous tous. L'amour est la seule chose en laquelle j'ai envie de croire. Je me trahirais si j'en venais à me détourner du seul homme dont je suis tombée amoureuse uniquement pour me protéger.

Je ferme les paupières sous le choc que m'assènent ces derniers mots. Mon cœur manque de s'arracher de ma poitrine tant je le sens se révolter. À croire que ce con cherche à s'extirper de toutes les manières possibles de mon corps pour la rejoindre, trop heureux d'enfin trouver une personne qui saura l'apaiser.

— Je peux te dire une chose : le secret de Caleb se trouve bien dans les pires horreurs que tu t'aies imaginées...

Bordel, mais à quoi joue-t-il ?

— ... Toutefois, je sais que malgré ce que je viens de te dire, tu continueras de l'aimer. J'aurais fermé ma gueule sinon. Ou non, j'aurais poussé Caleb à arrêter ces conneries et à ne plus te voir. Je n'ai jamais vu autant d'énergie positive émaner d'un seul être. Là où Milyia brille dans le noir, toi, tu avales toute l'obscurité pour le transformer en quelque chose de plus étincelant encore.

— Oh ta gueule, le poète, souffle-t-elle. Si c'était le cas, toi, Caleb et Milyia brilleriez comme des licornes ayant abusé des paillettes et des strass. Or, on est d'accord que c'est loin, très loin d'être le cas. Pourquoi vous... dit-elle avant de s'interrompre. Puis de reprendre : pourquoi tout est si compliqué avec vous tous ? Vous agissez comme si ouvrir vos cœurs pouvait permettre à une armée entière de l'envahir pour mieux vous détruire.

— Parce que c'est exactement le cas. Pour certains du moins. Cependant, pas pour toi. Je te l'interdis d'ailleurs, siffle-t-il, les mâchoires contractées.

Son visage change subitement passant de cette mélancolie naturelle chez lui à quelque chose de plus tranchant, plus sombre, plus menaçant. Une attitude que je ne lui avais encore jamais vue.

Il se déplace souplement, ignorant sûrement ses muscles douloureux par le manque, se rapproche de Karys, puis emprisonne ses avant-bras entre ses longs doigts fins.

— Je vais être sympa avec toi : même si ce n'est pas à moi de le faire, je vais te laisser un choix. Caleb te révélera tout un jour. J'en suis persuadé. Et ce jour-là, tu le détesteras autant que tu te détesteras de l'avoir laissé te toucher, ce qui sera une réaction on-ne-peut plus normale. Mais tu n'auras pas le droit de fuir. Pas si tu choisis de rester maintenant. Alors, soit tu abandonnes ici, face à

moi. Soit, tu t'engages à toujours revenir vers lui.

D'où je suis, je perçois très nettement les tremblements de Karys, en rythme avec les miens. Une part de moi crève d'entendre ce qu'elle a à dire, l'autre me crie de tout cesser. Adam est très doué pour manipuler les âmes, il les dissèque mieux que quiconque pour chercher à les apaiser. Seulement, là, il va trop loin. Karys n'est pas perdue. À trop vouloir la pousser, il risque de la blesser. Je refuse qu'il l'abîme. Elle le sera déjà bien assez par ma faute.

J'ouvre donc bruyamment la porte au moment où elle s'apprêtait à répondre. Elle sursaute et me dévisage, affolée, pendant qu'Adam soupire longuement en s'affalant de nouveau sur le matelas. La lueur désemparée dans les yeux de ma beauté me transperce. Je feins donc de ne rien avoir entendu et grogne :

— Putain, Karys, qu'est-ce que tu fous là ? Je t'avais dit de lui foutre la paix !

Aussi douée que moi pour cacher ses émotions, elle se reprend vite et me foudroie du vert de ses iris.

— Adam est aussi mon ami. Et puis, je suis venue voir l'étendue des dégâts, histoire de préparer Milyia vu qu'il semble que je sois la seule à me préoccuper d'elle ici, lance-t-elle en dardant un regard noir sur Adam.

— Milyia ne saura rien, dit-il, laconique.

— T'es encore en plein trip pour croire que je vais mentir à ma meilleure amie ?

— Parce que ce n'est pas déjà le cas ? ricané-je.

Je pose mes fesses sur le bureau, unique mobilier en plus du lit et de l'armoire dans cette chambre plus que minimaliste, et offre un rictus en coin à ma beauté qui, en retour, m'adresse un majeur.

— On ne parle pas de moi, mais d'elle. Je ne peux pas lui cacher un truc pareil. Elle va m'arracher les yeux et je préfère que ce soit les siens, fait-elle en pointant un index sur Adam, plutôt que les miens.

— Tu viens de le dire, intervient celui-ci, il ne s'agit pas de toi. Tu n'as pas à prendre une décision qui ne t'appartient pas.

Elle se lève alors et se campe face à nous, les poings sur les hanches. J'ai une soudaine envie de m'enfoncer au plus profond d'elle pour ne plus jamais la lâcher. Ses yeux ont beau se poser sur moi par intermittence, je ne parviens pas à saisir si oui ou non, elle compte abandonner. Et ça me rend complètement dingue.

— Adam, si je passe sur ton hypocrisie, je conçois très bien tes réticences seulement, tu m'en demandes trop. Milyia et moi avons toujours été honnêtes l'une envers l'autre. Si je la trahis... elle ne me le pardonnera pas. Tu sais comment elle est, tu la connais aussi bien que moi. Je me suis attachée à toi, mais pas au point de risquer de la perdre.

— Assieds-toi, Karys, ordonné-je.

Elle hausse un sourcil et je suis prêt à parier qu'elle est sur le point de m'insulter. Cependant, je l'ignore et reporte mon attention sur mon meilleur ami.

— Tu veux qu'elle la boucle et protège ton cul ? Raconte-lui.

J'ai conscience d'être, à mon tour, un putain d'hypocrite alors que je suis moi-même incapable de lui dévoiler quoi que ce soit, mais ce que lui ne comprend pas, c'est qu'il ne pourra jamais perdre Milyia. Contrairement à moi avec ma Perle. Adam m'observe longuement, à la recherche de quelque chose que j'ignore. Après tout, il est le seul, pour le moment, à pouvoir lire en moi.

Je sens l'impatience de Karys grandir et me contaminer à mesure que Adam se terre dans son mutisme, somme toute assez habituel.

— OK, cède-t-il au grand soulagement de ma Perle. Karys, veux-tu bien t'asseoir, s'il te plaît ?

— Eh bah voilà. C'est fou ce qu'on obtient avec un peu de politesse, crache-t-elle avant de me tirer la langue.

Je ne réagis pas, la suite des événements va la calmer pour moi. Je croise les bras contre mon torse, et observe. J'observe Adam lui révéler... tout. Tout ce qui le bouffe, lui empoisonne le cœur comme l'esprit. Je contiens la violence qui m'envahit quand son timbre se brise par moment. Je garde les yeux rivés sur ceux de Karys qui, pas un instant, ne montrent la moindre faiblesse. Ma beauté dans toute sa splendeur, reine au royaume des sentiments. Lorsque la voix de mon ami se meurt, plus personne ne bouge et n'ose perturber ce silence qui accueille ses révélations.

Karys se met ensuite debout, calmement puis porte sur moi un regard troublé. Je sais ce qu'elle veut parce que j'en ressens le même besoin : la prendre dans mes bras. Elle rompt notre lien visuel sans que l'un de nous deux n'ait fait le moindre geste envers l'autre.

— D'accord. Je ne lui dirai rien... déjà, car il est hors de question que je sois responsable de toute la merde qu'elle ressentira alors. Je suis désolée Adam pour toi, pour tout ça, mais si elle souffre...

— Elle souffrira, l'interrompt-il.

— Vous savez quoi ? je... je vais prendre l'air. J'en ai marre de vos casseroles. Elles commencent à foutre trop de bordel, même pour moi.

Adam, étalé sur son lit, lui sourit tendrement, comme s'il savait très bien que jamais elle ne nous lâcherait. Face à sa réaction, Karys lève les yeux au ciel, se penche au-dessus de lui pour lui embrasser le front puis, sans un regard pour ma personne, décampe.

Je reste là, comme un con sur mon bureau merdique, avant que la panique me gagne. Je bondis alors et me lance à sa poursuite. Dans le couloir, je crie son prénom et me jette sur ses lèvres au moment où elle se retourne. Mon corps presse durement le sien contre le mur dans l'espoir de me fondre en elle, de disparaître dans notre étreinte pour tout oublier. Ses petites mains viennent épouser ma ceinture abdominale et me repoussent légèrement.

— Caleb, tout va bien, murmure-t-elle contre ma bouche. J'ai juste besoin de penser un peu à tout ça. Mentir à Milyia... enfin, ce n'est pas rien pour moi. C'est un gros sacrifice.

J'acquiesce silencieusement. Je suis égoïste et là, je m'en fous de cette histoire. Je veux seulement savoir si :

— Tu viens ce soir ?

— Bien sûr, répond-elle aussitôt, en promenant sa langue sur mon cou.

Mes paumes englobent son visage, mes yeux la scrutent. Aucune hésitation, aucun doute ne vient assombrir son assurance alors qu'elle me regarde.

Karys a donc choisi. Un immense soulagement pénètre mes poumons et leur permet enfin de respirer. Toutefois, alors que je regagne la chambre d'Adam, un autre sentiment vient peu à peu m'asphyxier de nouveau : la peur. Celle de la perdre malgré tout.

Chapitre 27

Karys

Présent,

Deux jours. Quarante-huit heures sur toute une vie, ce n'est pas plus important qu'une goutte dans un océan quand on y réfléchit. Sauf que quand cette goutte peut provoquer à elle seule un tsunami prêt à renverser toute votre existence ou bien carrément vous noyer dans la plus impitoyable des mers, vous restez en apnée au point d'en avoir mal au cœur.

Deux jours que je n'ai pas vu Caleb. Passer de ces précieux moments où nous ne nous quittions plus à un vide intersidéral me donne la sensation d'être au bord du gouffre. Un pas en avant peut ou vous faire sombrer, ou vous libérer. À moins qu'ici liberté soit synonyme de perte.

— Non, mais écoute-toi, on dirait une Milyia en pleine crise de déprime, râlé-je contre moi-même.

Je pose mon téléphone sur le dock, mets la musique en fond sonore et file sous la douche quand la sonnette de l'entrée retentit. Je m'enroule dans une serviette vite fait, et me précipite pour ouvrir. Depuis que Milyia est enceinte, je panique à l'idée qu'elle ait un problème. La fausse-couche de Solène m'a marquée plus que je ne l'aurais voulu. Alors oui, c'est ridicule, car s'il arrive quoi que ce soit à ma Creepy, elle ne viendra pas frapper tranquillement à ma porte. À ma décharge, j'ai le cerveau sens dessus dessous depuis mon retour à Paris. *Et dire que j'aurais pu avoir une vie tranquille, mais il a fallu que j'aie m'enticher d'une gamine rousse trop réservée.*

J'ouvre le battant et mon cœur fait un saut périlleux, en découvrant Caleb sur le palier, pour mieux se ramasser par terre lorsque mes yeux plongent dans le néant des siens. Nous demeurons quelques secondes à nous dévisager, tous deux semblant chercher chez l'autre quelque chose d'introuvable. D'instinct, je recule d'un pas. Je ne le reconnais pas. Non. Je ne connais pas l'homme qui me fait face. Je n'ai encore jamais vu ce gouffre si profond qu'il paraît impossible à combler au fond de ses pupilles ou encore ce visage aux traits si durs et froids qu'il semble juste... mort. Et surtout, je n'ai jamais éprouvé ce sentiment de rejet devant lui.

Ma bouche prononce son prénom, incertaine qu'il s'empresse d'avalier en posant rudement ses lèvres sur les miennes. Ses doigts pressent mes joues dans un étau de fer pendant qu'il me pousse à l'intérieur de mon appartement en fermant la porte d'un coup de talon. L'instant d'après, mon dos entre violemment en collision avec le mur, ma tête cogne contre le plâtre sans pour autant que Caleb me lâche. Une main inquisitrice palpe douloureusement mes cuisses, puis se dirige, fébrile, vers mon entrejambe. Un râle qui n'a rien d'un gémissement de plaisir sort de ma gorge et là encore, Caleb ne s'en préoccupe pas. Possédé, dans son délire, il persiste à vouloir me dévorer et quand, le son de sa braguette qu'il dézippe me parvient, je panique.

Je le repousse de toutes mes forces et réussis à m'extirper de son étreinte toute sauf sensuelle, en me décalant le long du mur.

— Bordel, qu'est-ce qu'il t'arrive, Caleb ?

Il pivote vers moi, attrape ma mâchoire avec cette fichue manie qui finira par avoir ma peau, puis souffle contre ma bouche :

— J'ai envie de te faire l'amour, ma beauté. Laisse-moi, laisse-moi te ...

— Non ! l'interromps-je, hors de moi. Faire l'amour, ce n'est pas ça ! Rectification : ça, ce n'est

pas toi ! Je t'ai déjà dit que jamais je ne te servirai d'exutoire ! Merde ! C'est quoi cette violence tout à coup ?

Sa main qui me retenait prisonnière retombe entre nous. La lueur fugace de folie dans ses yeux s'évanouit jusqu'à disparaître totalement.

— Ce n'est que moi, Karys.

La façon inquiétante dont il prononce mon prénom me tire des frissons désagréables. Déroutée, je le regarde passer à côté de moi pour aller s'asseoir sur mon canapé.

— C'est faux, tu es parfois un enfoiré un peu trop dominateur, mais certainement pas un mec violent.

Là où la démente semblait le posséder juste avant, il ne reste plus que... du vide. Mon cœur se brise en constatant que le sien a déserté.

— Viens-là, dit-il à voix basse en me tendant la main sans même me regarder.

Prudemment, j'avance jusqu'à coller mes genoux à ses jambes. Il m'attire alors contre lui, ouvre un pan de mon éponge, puis enfouit son visage contre mon ventre. Je sens ses ongles se planter dans mes fesses à travers le tissu alors qu'il tremble de me serrer si fort. Mon abdomen se creuse à l'instar de ce trou noir que je devine grignoter peu à peu mon estomac. Je pose mes mains sur ses joues pour relever son visage vers le mien et plonge en Enfer. Deux abysses me dévisagent et cherchent à s'immiscer en moi. Tout y est noir, stérile, sans vie. Je réprime un mouvement de recul et m'accroche comme une perdue à cet espoir qui ne me quitte jamais. Malgré cette part de moi me hurlant de fuir, je tiens bon.

— Parle, chuchoté-je avant de l'embrasser. Caleb, ce n'est que moi, tu te souviens ? Il ne peut rien t'arriver ici. Parle, je t'en prie.

Je tente tant bien que mal de dissimuler mon désespoir et de conserver un ton calme et rassurant.

Caleb hoche mécaniquement la tête avant de desceller ses lèvres pour presque me supplier :

— Laisse-moi juste t'êtreindre avant.

Tout doit changer. On ne peut rester dans cette situation. Ces paroles, je me les suis répétées un nombre incalculable de fois durant mon séjour chez lui ou depuis notre retour. Et pourtant, là, pendant que j'accède à sa demande et me place à califourchon sur ses cuisses, mon instinct n'a qu'une envie : retourner quelques années en arrière et... ne rien changer, car il a déjà tout compris. Il sait. Je serai incapable de tenir ma promesse silencieuse faite à un ami quelques mois avant sa mort. Cependant, moi, je n'en ai pas encore conscience. Pour l'instant du moins...

Alors je me blottis contre son torse qui, étrangement, ne me reconforte plus tant que ça, ferme les paupières me projetant mentalement dans une immense demeure aux murs roses, puis me perds quelque part entre nos peaux et nos souvenirs.

Au bout d'un temps interminable pourtant bien trop court, Caleb se détache de moi en posant ses mains sur mes épaules pour me redresser. Son visage a retrouvé ses traits froids, durs et hermétiques. Mon Caleb a retrouvé sa prison... Ses yeux s'arriment au fond des miens, ne les lâchant plus jusqu'à me blesser.

— Je vais me marier, lâche-t-il alors.

D'un bond, je me recule le plus loin possible de lui, le cœur en miettes, la trahison s'infiltrant dans la moindre goutte de mon sang. Furieuse, j'essuie une larme qui coule sur ma joue sans que je ne puisse rien y faire. Je me sens détruite, mais j'attends... l'anéantissement.

Il se relève alors et progresse lentement vers moi avant de se stopper en maintenant une distance raisonnable entre lui et mon corps suintant la rage.

— J'esp....

— Laisse-moi finir !

Sa voix claque dans l'air, fouette mon épiderme jusqu'à attiser mes nerfs trop à vif.

— Je te disais donc : je vais me marier. Avec Emma...

— Ah bon ? Emma ? Moi qui pensais que tu m'en cachais encore dix autres !

— Karys, siffle-t-il.

— Quoi ? Je devrais t'écouter, c'est ça ? Va au diable, Caleb. Tu as perdu ce droit, comme tous les autres sur moi d'ailleurs, en me trahissant une seconde fois.

Je vois rouge. Non, noir. Noir parce qu'un rideau sombre s'abat sur la scène qui se déroule devant mes yeux. Parce que je n'y comprends rien. Parce que cela ne devrait pas être...

Soudain, son timbre déchire le rideau, comme un dément le ferait avec une lame tranchante. Ses paroles me transpercent la chair, perforent ma poitrine pour lacérer mon cœur.

— Qu...Quoi ? balbutié-je.

Caleb grimace, un pli déforme sa lèvre supérieure, puis comme s'il me condamnait à mort, il répète :

— Je l'ai violée.

Mon estomac se révolte violemment. Mes bras se croisent sur mon ventre par réflexe alors qu'un tourbillon semble vouloir m'aspirer pour me recracher en morceaux.

— Tu... tu dis ça uniquement pour que je te déteste, dis-je d'une voix sourde en me rencognant contre le mur dans l'espoir que celui-ci m'avale.

— Non, déclare-t-il calmement. Une part de toi me hait déjà. Je t'ai promis la vérité. Aussi affreuse soit-elle, tu la mérites.

— Je ne... je refuse de te croire. C'est... impossible ! Tu n'es pas capable d'une telle horreur. Jamais je ne serai tombée amoureuse d'un...

Le mot se bloque au fond de ma trachée, poignardant ma gorge.

— Violeur ? Tu peux le dire, j'ai mis des années à parvenir à l'énoncer à voix haute, mais... ce n'est que la vérité... uniquement ce que la vie a voulu faire de moi.

Je secoue frénétiquement la tête.

— Non...

— Bordel, Karys !

Ses larges paumes s'abattent sur mes épaules. Ses doigts se rétractent sur ma peau nue en attirant mon visage près du sien.

— Je l'ai violée ! Un soir, bien avant que je rencontre Adam, je suis allé en soirée. J'ai bu plus que de raison et au lieu de rentrer chez moi, j'ai préféré rejoindre Emma. On s'était disputés l'après-midi, je ne supportais pas l'idée qu'elle puisse m'en vouloir alors j'ai décidé de lui parler et... je t'épargne les détails pour la suite.

Le temps s'arrête... à moins qu'il ne s'accélère pour mieux ralentir. J'ai l'impression que les secondes s'affolent, s'entrechoquent et disparaissent dans le but de créer un miroir sur mon passé. Sauf que ce passé se délite peu à peu, devient flou et s'évanouit comme un courant d'air balaie la poussière. À la place, quelque chose de difforme se recompose. Un goût de cendre s'ancre à mon palais alors qu'un film âcre tapisse mon épiderme.

— Lâche-moi, dis-je d'une voix désincarnée.

— Après que tu aies entendu ce que j'ai à te dire. Je veux que tu comprennes pourquoi je n'ai jamais réussi à me séparer de toi. Je t'aime oui, mais soyons honnêtes, s'il n'y avait que ça, je ne t'aurais jamais touchée. J'avais besoin que tu m'aimes, besoin qu'une partie de moi soit sauvée en t'appartenant pour toujours, besoin de vivre à travers toi ce que je sais ne pas mériter. C'est égoïste,

car je me sauve en te blessant. Je ne peux survivre qu'à condition de savoir que je vis ailleurs. Tout le monde ne parle que de passion, mais la passion n'est que folie. L'amour en est la raison. Tu es ma raison de poursuivre cette existence dans l'espoir que je puisse un jour expier mes fautes.

Le contact de ses paumes sur moi me blesse, cisaille ma chair meurtrie par ses aveux.

— Enlève tes mains, intimé-je fermement. Tu ne m'aimes pas, Caleb, reprends-je une fois qu'il s'est exécuté, on ne brise pas les gens que l'on aime. On ne les utilise pas dans le but de soulager son cœur. On ne salit pas leurs âmes pour apaiser la sienne. Tu n'aimes pas. Tu es juste égoïste. Tu prends ce que tu veux et t'inventes des sentiments pour te justifier.

Je devine son sang bouillir dans ses veines quand le mien n'est plus que glace. Tout est figé à l'intérieur de mon être expliquant que je ne réagis pas lorsque Caleb me plaque contre le mur.

— Je t'interdis de dire que je ne t'aime pas.

— Tu ne comprends pas. Tout a disparu. Plus rien de ce que nous avons vécu n'existe, tout était basé sur le mensonge. Tu m'as un jour dit que ma force était ce qui t'avait attirée, n'est-ce pas ? Félicitations, tu avais raison. Tu m'as détruite en en détruisant une autre, mais je vais me relever. En t'oubliant. Et en ne te permettant plus jamais de vivre en moi. Une fois que tu auras passé le pas de cette porte, tu ne seras plus que poussière, Caleb. Après tout, tu ne mérites plus que ça.

Je me sens soudainement vide. Cependant, je sais que cela ne durera pas. Une fois qu'il aura passé le pas de cette porte, ma vie ne sera plus qu'une tempête hurlant dans l'obscurité. Toutefois, je refuse de lui apporter une quelconque paix. Je veux qu'il soit anéanti au moins autant que moi. Aussi, je ne montre rien. Je ne suis plus divisée, mais unifiée dans la souffrance.

La pierre dans ses iris se craquelle pour exploser en morceaux. Ses lèvres se posent doucement sur les miennes pendant que ses poings se convulsent à en trembler sur le mur de chaque côté de mes tempes. Quant à moi, je reste immobile, ne lui rends pas son baiser et le fixe sans ciller quand il s'éloigne pour se diriger vers la sortie. De dos, il suspend sa main au-dessus de la poignée avant de définitivement me balancer en plein typhon.

— Tu m'as donné une nouvelle chance, celle de ne plus être momentanément prisonnier de ce corps, celle d'accorder un répit à mon esprit et celle de m'apporter la sérénité du bonheur, pendant un temps au moins. On ne se reverra sûrement plus jamais, mais tu seras la seule à combler chaque instant de ma vie.

La porte se referme sur lui, sur cette période de ma vie qui se désagrège, sur ma foi.

Je me retourne et la réalité me rattrape. J'ai vécu dans un mensonge durant des années. Caleb s'est joué de mon cœur, mon esprit et... mon corps. Mon cerveau refuse d'analyser cet acte impardonnable qu'il prétend avoir commis... Je me sens sale, dénaturée, abusée. Depuis ma plus tendre enfance, je me sentais en sécurité, persuadée que la vie était mon alliée, que tout pouvait se régler tant que l'on espérait.

Mes yeux balayent l'intérieur de mon appartement. Toutes ces couleurs... tout ce fouillis. Tout m'insupporte.

Je me rue sur les bougies décorant les étagères et les jette à travers la pièce. Tout y passe. Les coussins sont éventrés, les rideaux arrachés, le verre de ma table basse vole en éclats, mes enceintes finissent noyées dans la baignoire.

Mes ongles griffent mes avant-bras les zébrant de traces rouges alors que je ne peux m'empêcher de crier comme une aliénée.

Une fois toute ma réserve d'énergie épuisée, je m'allonge au milieu du salon saccagé en me perdant dans les sillons de sang sur ma peau.

Je me suis fait baiser. La vie n'est qu'une pute prête à vous faucher en plein vol.

Soit.

Voyons qui sera la plus garce dans ce cas.

Chapitre 28

Karys

Jour 1

Dégoût. Trahison. Rage. Haine.

J'ignore lequel laisse cette traînée toxique et corrosive sur ma peau. En revanche, je peux parfaitement identifier quel sentiment me ravage le plus, détruit et réduit en cendres mon identité : l'amour.

Jour 10

Me serais-je trompée ? Suis-je incapable de remonter cette fois ? Parce que j'ai beau regarder autour de moi, tout est terne, aux seules nuances de gris. L'espoir a disparu. Je ne parviens même plus à l'apercevoir dans les yeux ambrés de Milyia ou encore en observant son ventre arrondi. D'ailleurs, je ne supporte plus la voir tout court. Tout comme, je hais contempler mon reflet dans le miroir. Je ne suis plus moi et j'exècre cette étrangère qui possède mon corps. Celle qui meurt d'envie de me voir sombrer à jamais dans l'espoir morbide de le retrouver un peu.

Jour 20

Suis-je un monstre ? Suis-je finalement aussi perdue que ce monde ? Mes sourires n'étaient-ils qu'une façade pour dissimuler ce chaos intérieur ? Parce que je ne me comprends pas, je me fais horreur. Comment aimer un homme ayant commis l'impardonnable ? Ma raison a beau s'insurger contre mon cœur, le blâmer et l'accuser, ce dernier ne peut s'empêcher de l'aimer. Je l'aime et cet amour ne semble être destiné qu'à me briser et toujours m'attirer davantage vers le fond. Peut-être est-ce ma punition pour être tombée amoureuse d'un monstre ?

Jour 25

Aujourd'hui, je suis enfin parvenue à me retrouver face à mon miroir. Un éclat de confiance semble s'être faufilé à travers ce brouillard qui me retient prisonnière depuis de trop nombreux jours. Car aujourd'hui, j'ai fait une étrange rencontre : la violence, la vraie. Une nuance bizarrement plus brûlante de noir s'est insinuée dans mon monde à travers un regard inconnu. Qui a dit que l'espoir ne se cachait pas dans le néant ?

Chapitre 29

Caleb

Alors ça y est, j'y suis. Ma nuit perpétuelle. Mon châtement. J'ignore ce qui est le pire... pas Emma, je m'en contrefous maintenant. Sa présence à mes côtés reste étouffée par celle de Karys profondément implantée dans mon âme. Et il est peut-être là le problème, je pensais pouvoir survivre sachant qu'elle m'aimerait toutefois la réalité est tout autre : je ne survais pas, mais vis bel et bien. Or, vivre est beaucoup plus douloureux et m'anéantit paradoxalement. Comme si l'oxygène devenait meurtrier loin d'elle ou que mon cœur se transformait en assassin, cherchant à me blesser davantage à chacun de ses battements. Mais je le supporte, car ma Perle, elle, s'en remettra et retrouvera son bonheur loin de moi.

Je suppose que cela aussi je le méritais, un supplice à la hauteur de la souffrance que je lui ai causée, de mon égoïsme. Mais surtout, un supplice pour me faire payer mes heures de bonheur auprès d'elle.

Alors oui, je me résigne enfin à accepter mon sombre destin. Pour Karys. Uniquement pour elle.

Chapitre 30

Karys

4 mois plus tard,

— Oui, qui ? grogne l'homme au-dessus de moi.

— Oui, Monsieur, dis-je en levant les yeux au ciel.

Ce qu'il y a de bien lorsque vous êtes attaché sur une table, face contre le bois dur, est que personne ne peut observer votre visage. En tout cas, le dominant en manque dans mon dos en ce moment même, lui, ne peut le voir.

Un coup de fouet gifle soudain mes reins. *Eh bien, il faut croire que si finalement...*

L'une de ses mains s'enroule dans ma tignasse qu'il tire si fort que je me demande si je ne vais pas finir scalpée. L'autre compresse trop fermement mon cou alors qu'il relève mon visage en me cambrant au maximum. Mes ongles se plantent dans mes paumes entravées sous la table quand il grimpe sur mon corps, son érection bien calée entre mes fesses.

— Tu aimes être matée, hein ? souffle-t-il à mon oreille me flanquant presque la nausée. Tu as du chemin à parcourir avant de devenir une soumise digne de ce nom.

Un ricanement étouffé dû à ma position sort de ma gorge. Je réprime une envie de rouler des yeux une seconde fois. Connard. Je ne suis pas plus une soumise qu'il n'est un dom digne de ce nom, lui non plus. Ce n'est pas le contrôle ou la confiance qui le fait triper, mais uniquement sentir la douleur envahir le corps des autres.

Sa langue, râpeuse, acérée lèche ma nuque.

— Dis-moi, jolie petite chose, que recherches-tu exactement sous mon emprise ? susurre-t-il, comme s'il avait deviné le cheminement de mes pensées.

— Ressentir. Comprendre.

* * *

Je toque à la porte de l'appartement de Soen et Milyia ignorant mes muscles douloureux tendus sous ma peau. Ma Creepy m'ouvre, le visage resplendissant. Je me blottis aussitôt contre elle, inspire ce bonheur qui rend momentanément sa chaleur perdue à mon corps, puis caresse un instant son ventre devenu rond au fil des derniers mois.

— Raconte, qu'est-ce qu'il y a de si urgent ? demandé-je en la relâchant.

— Rien. J'étais juste pressée de te montrer quelque chose, dit-elle tout excitée.

Ses doigts se mêlent aux miens alors qu'elle me guide précipitamment à l'intérieur. À l'autre bout du loft, je découvre, ébahie, une pièce qui n'existait pas auparavant. Soen en sort dans une combinaison blanche couverte de taches de peinture. Ses iris d'un bleu sombre se plantent dans les miens avant de creuser davantage. Chose qu'il ne cesse de faire ces derniers temps. Je sais qu'il s'attend à ce que je pète un plomb d'un instant à l'autre. Preuve que je suis plutôt douée pour déformer la réalité aux yeux de tous. La folie, j'y ai sûrement pris mes quartiers. Seulement, je refuse d'y embarquer qui que ce soit avec moi. Je le fixe, un sourcil arqué, attendant qu'il termine son inspection. Quand enfin, il reporte son regard sur Milyia, je respire et pénètre à l'intérieur de la pièce.

À l'endroit exact où j'avais fait peindre le mur en rose, Soen a ajouté des cloisons pour créer ce qui m'a tout l'air d'une chambre de bébé. J'avance de quelques pas avant de me stopper en plein milieu. Ma meilleure amie me rejoint alors que des larmes bordent la frange de mes cils.

— Vous avez gardé la couleur ?

— Oui, ma Furie. Comme quoi, même dans tes bêtises, tu tapes toujours juste.

— Je vais être tata d'une mini-Milyia, me rends-je alors compte.

Une onde de joie me soulage, enrubanne mon cœur de tendresse et je prie de toutes mes forces pour que, cette fois, cette sensation persiste même loin de la présence de ma meilleure amie.

— Oui, me répond-elle simplement, tu avais raison.

— Tu es mon plus beau feeling, ma Creepy. Je ne me tromperai jamais, déclaré-je avant de préciser : te concernant.

Du coin de l'œil, je la vois se tourner vers moi. Pas besoin de la dévisager pour deviner ses iris trembler et ses pensées se teinter de cette mélancolie qu'elle aime tant.

— Ne me regarde pas ainsi, râlé-je. On n'a pas le temps pour ça de toute façon.

— Karys...

— Urgence numéro 1 : remplir l'armoire de mon joli bébé avant qu'elle ne pointe le bout de son nez. Et ça, je regrette, mais il est hors de question de vous en laisser la charge. Avec vos goûts en matière de mode, elle ressemblera à un gremlins et pas dans leur version toute mignonne !

— On a le temps pour ça, soupire Milyia. On a déjà ce qu'il faut pour sa naissance. Ça ne sert à

...

— En fait, c'est une bonne idée, intervient Soen dans notre dos.

Nous opérons toutes deux une volte-face sur lui.

— Allez vous promener, faire du shopping ou je n'en sais rien. Je ne vous aurais pas dans les pattes comme ça. Puis, passer un peu de temps ensemble vous fera du bien. À toutes les deux, précise-t-il en soudant son regard au mien.

— Ce qui aurait été possible bien avant, si Monsieur ne la couvait pas autant, rétorqué-je. Je te rappelle que c'est elle qui doit pondre, pas toi !

Un long soupir franchit les lèvres de ma meilleure amie.

— Je vais me préparer, annonce-t-elle. Pendant ce temps-là, essayez de ne pas repeindre les murs en vous écharpant !

Je roule des yeux et lui assène une claque sur ses fesses au moment où elle me dépasse pour s'éclipser de la chambre. Lorsque mes yeux entrent en contact avec ceux de son mec, l'impression d'être clouée à la cloison derrière moi me saisit à la gorge. Ses billes bleues tentent une percée à travers mes pupilles. Encore.

— Quoi ? aboyé-je.

Aucune réponse ne filtre de sa bouche. Il me sonde avec davantage d'instances, me fichant carrément en rogne. En rogne, car moi, je lis en lui. Et je ne supporte pas son inquiétude et son besoin quasi pathologique de protéger les autres.

— Tu me fais chier, Soen, grommelé-je, en me dirigeant vers la porte.

Alors que je m'apprête à sortir, sa main m'intercepte et capture mon avant-bras. Il le relève jusqu'à faire glisser tous les bracelets recouvrant mon poignet sans toutefois observer ma peau marquée. Il resserre alors ses doigts sur mes bleus, me soutirant une grimace. Ses yeux sont toujours fixés sur les miens. Inflexibles. Impitoyables. Mes paumes s'abattent ensuite sur son torse, le repoussant méchamment.

— Dans un mois et demi maximum, tu vas devenir père. Je ne suis pas ta priorité, feulé-je, avant

de m'éloigner dans le but de retrouver cette paix qui me calme uniquement quand je suis avec Milya.
— Je suis comme les loups, Karys, tu as déjà oublié ? balance-t-il dans mon dos. Je prends soin de ma meute.

* * *

Le soir, je parcours comme trop souvent, les ruelles de la capitale. Toujours le même chemin. Toujours la même porte. Toujours ce même gorille s'effaçant pour me laisser passer une fois mon visage reconnu. Toujours ce même sentiment de me perdre pour, dans un sens, retrouver une part de lui.

Je dépose mon trench au vestiaire, à l'entrée du club. Club qui n'en porte que le nom d'ailleurs. Bouge serait plus adéquat pour décrire cet endroit. Mais je m'en fiche. En fait, cela m'arrange. Un vrai club BDSM implique de vrais doms, de vrais maîtres, ce que je refuse. Je ne veux accorder ma confiance – nécessaire à ce type de relation – à personne. Et puis, faut pas se leurrer. Un vrai dominant ne prendrait pas plus de cinq secondes pour comprendre que je n'ai rien d'une soumise. Mon unique but est de comprendre, découvrir la vérité par moi-même pour enfin me libérer. Or, quoi de mieux qu'un vrai sadique couplé d'un beau salop pour m'y aider ? Et inconnu surtout. Plus de lien. Plus d'attache. Bien qu'il faudrait être sacrément atteint pour s'accrocher à un type pareil.

J'actionne la poignée de la sixième porte qui se présente à moi et entre dans une pièce aussi sombre que la personne l'occupant déjà.

— Bonsoir, Gold, m'accueille cet abruti dont je n'ai jamais voulu savoir le prénom.

— Bonsoir, Monsieur, réponds-je en dirigeant mon regard vers le sol.

Bon, lui non plus n'est pas totalement débile. Il sait parfaitement que je ne joue qu'un rôle ici, mais il s'en contrefout pas mal tant qu'il peut me manipuler à sa guise.

Je le sens se déplacer derrière moi. Son index sinue lentement entre les lacets de mon corset, suit les coutures de mon shorty, puis tire violemment sur mon porte-jarretelles qui vient cingler ma chair. Une douleur cuisante irradie ma cuisse et me tire un gémissement plaintif. Ses doigts fourragent dans mes cheveux en me forçant à pencher ma tête en avant.

— J'adore cette couleur, murmure-t-il à mon oreille. Parfaite pour mettre en valeur tes... bleus. Mais pourquoi te teindre en blonde ?

— Car ce n'est pas une couleur justement. On décolore le cheveu, le dénature, l'efface...

— Que j'aime entendre ces mots, chantonne-t-il presque. Ici, tu n'es qu'à moi. Mon objet. Ma proie.

— Oui, monsieur.

Pauvre type... si tu savais que je ne suis pas la seule à servir l'autre ici...

Il me contourne doucement alors qu'un frisson lacère mon épiderme comme à chaque fois qu'il est si proche. Mes yeux l'observent attraper une corde de la poche arrière de son jean, l'étirer méticuleusement entre ses doigts et l'enrouler lentement autour de ma poitrine avant de nouer mes poignets entre eux. Le chanvre me serre beaucoup trop fort, s'infiltrant presque sous ma peau si j'ai le malheur de bouger. L'homme récupère ensuite un morceau de tissu qui pendait à sa ceinture et va pour me bander les yeux avec quand je le stoppe.

— Non, refusé-je relevant mon visage sur ses prunelles où se reflète ce que je ne cesse de chercher.

— Je croyais que tu ne voulais pas me voir, dit-il, un sourire en coin.

— J'ai changé d'avis. Je suis prête maintenant.

Il se rapproche et m'oblige à incliner ma tête sur le côté.

— Et si je préfère que tu ne me voies pas ? susurre-t-il en plantant ses incisives dans mon cou.

— Ne vous en faites pas pour ça. Ce n'est pas vous que je regarde.

D'un geste rapide et sec, il tire sur le chanvre m'entraînant dans son sillage. Docile en apparence, je le suis en silence en prenant soin de me diviser comme je sais si bien le faire. Il s'immobilise enfin, et se retourne sur moi. Ses mains pincent l'intérieur de mes cuisses, puis remontent avec une lenteur sournoise et presque insoutenable. Quelques minutes plus tard, je me retrouve, les bras tendus au-dessus de ma tête, pendue comme un vulgaire morceau de viande à un crochet fixé au plafond. Sans mes talons, je suis certaine que je ne toucherais pas terre. Par réflexe, j'agite mes bras pour tester la solidité des liens et constate avec une rage contenue que si je remue trop, la corde coulisse sur mon buste pour venir m'étrangler.

Enfoiré.

— Mon petit pantin désarticulé, chuchote-t-il en déplaçant face à moi, je crois que tu n'as jamais été aussi désirable que ce soir.

Je ne réponds rien. Ne l'écoute même pas. Me contente de l'observer. Lui ne m'intéresse pas. Je continue d'ailleurs à le fixer quand il se penche pour ramasser dans son sac en toile un objet redoutable dont ma chair se souvient encore.

Ses lèvres viennent se poser sur la naissance de mes seins au même moment où le coup de paddle s'abat sur l'une de mes fesses. Un cri s'enfuit aussitôt de ma gorge pour percuter les murs et résonner dans la pièce. Cependant, tout devient sourd, s'évanouit autour de moi à la seconde où son visage rejoint mon champ de vision. J'ignore si le fait que je l'observe l'énerve ou l'excite, mais quelque chose convulse ses traits. Il arrache alors mon bustier qui tombe en lambeaux à nos pieds.

Le second coup cingle mon ventre qui se contracte alors violemment. Un troisième atteint ma cuisse gauche et à partir de là, je cesse de compter, d'accorder une quelconque importance à la douleur.

Seuls son visage, ses expressions n'ont de sens à mes yeux. Lui se gave de mes cris quand je m'apaise face à son plaisir vicieux et dégueulasse, car je ne *le* reconnais pas.

Je perds toute notion du temps et de l'espace, si ce n'est ce sourire que je sens fleurir sur mes lèvres.

Lorsqu'il me détache enfin, je suis incapable de tenir debout. C'est à peine si je sens l'homme me déposer sur le sol pour se soulager sur mon abdomen.

Je suis consciente que d'un point de vue extérieur, toute cette scène relève du désespoir autant que de l'autodestruction. Pourtant, elle n'en revêt que les couleurs uniquement. Parce que j'ai beau chercher, je ne le reconnais nulle part ici. Ni dans cette violence qui secoue mon corps et encore moins dans les yeux révoltés de désir sadique de l'homme en face de moi prenant son pied à me réduire en victime. Ma souffrance est certes physique, mais étrangement, mes maux intérieurs s'effacent peu à peu grâce à ces séances. Ma foi ne s'en trouve que plus forte à chaque fois, car je commence à comprendre... La violence a bien un visage. Un visage que je ne reconnais pas.

Chapitre 31

Soen

Le regard perdu sur les toits de Paris, j'attends le retour de Milyia sur notre terrasse. Mes idées ne cessent de s'activer dans le but de foutre un coup de pied dans ce bordel. S'il ne tenait qu'à moi, je trouverais un moyen d'effacer la mémoire de Karys pour ne plus en entendre parler. Ce n'est pas l'envie qui me manque de détruire la tronche de ce connard, mais malheureusement le problème ne serait pas réglé. En fait, je ne tiens pas tant que ça à m'en mêler, je suis d'avis que chacun lave son linge sale, usé voire carrément déguepillé, en famille seulement voilà... Karys est un peu devenue la mienne depuis cet épisode à Nice. Je ne peux ignorer que si j'ai tenu à cette époque, c'est uniquement grâce à elle. Et puis, n'oublions pas l'autre argument de taille : je ne donne pas la soirée entière à Milyia avant qu'elle me supplie de faire quelque chose. Or, je crois que c'est prouvé : je suis incapable de lui dire non. Encore moins depuis qu'elle est enceinte d'ailleurs.

Enceinte... ce mot qui a bien failli me faire crever à la seconde où elle me l'a appris. Nous, parents ? Avec les bagages imprimés dans notre ADN que l'on se traîne ? Cependant, une fois la peur reléguée dans le couloir de l'oubli à coups d'uppercut mentaux, je me suis rendu compte qu'on y était, que nous avons réussi à laisser toute cette merde derrière nous pour enfin parvenir à réunir un loup et sa lune. Finalement, on ne part pas avec tant de retard que ça. Après tout, niveau erreur de comportement parental, on démarre avec une tonne d'informations sur le sujet.

Le bruit de la porte d'entrée qui claque me tire de ma rêverie. Ma poupée ne tarde pas à me rejoindre et se poste à côté de moi, les mains enserrant la rambarde du balcon. Son regard me fuit et dérive à son tour vers la vue qui s'offre à nous. Je jette un coup d'œil aux trop nombreux sacs qu'elle a déposés sur le canapé à l'intérieur et ricane.

— Cette fille est dingue. Combien de magasins t'a-t-elle fait écumer ?

— On parle de boutiques, pas de bars, raille Milyia. Et beaucoup trop si tu veux savoir. Tout comme elle était beaucoup trop enthousiaste aussi. Même pour Karys. Tout pourvu que je ne tente pas de la faire parler. Elle a juste oublié à qui elle avait affaire.

Je passe mon bras sur ses épaules et l'attire contre moi.

— Elle a besoin d'un peu de temps. Comme toi à la mort d'Adam.

— Du temps, on n'en a pas. Caleb se marie dans trois semaines.

— Bordel, Milyia, comment tu sais ça ? grogné-je.

Elle se recule légèrement, puis me tire la langue avant de s'asseoir sur l'un des transats. Sa main se porte par instinct sur son ventre rond alors qu'elle soupire d'aise en se laissant aller contre le dossier.

— Je suis allée demander à son collègue, Anthony. Pas la peine de me faire ton regard de Jack l'Éventreur ! Fallait bien que je me renseigne. Ce con ne me répond plus quand je vais chez lui.

— Rien d'étonnant à cela. S'il veut couper les ponts avec Karys, il ne va pas ouvrir à sa meilleure amie. Surtout têtue comme elle est. Écoute, ma Rose, on ne parle pas d'une simple querelle, là. Et honnêtement, je me demande si ce n'est pas mieux de la laisser digérer tout ça tranquille. Si ses aveux sont vrais, je préfère – et de loin – qu'il ne s'approche pas de Karys.

Les iris de Milyia me percutent, m'incendient autant qu'ils me paralysent. Je connais ce regard. Je hais ce regard.

— Pourquoi tu penses à lui ? sifflé-je.

— Il était son meilleur ami. Adam était perdu, mais il savait mieux que quiconque déceler les secrets enfouis des âmes. Il savait aussi l'importance que Karys avait pour moi. Un soir, il m'avait promis que s'il pensait Caleb mauvais, il ne lui aurait jamais permis de s'approcher d'elle. Je l'ai cru, je le crois encore. Caleb ne peut pas avoir fait ça. J'ai trop foi en Adam pour penser le contraire. Et puis, rien de tout ça n'a de sens. Dans quel monde une fille épouse son violeur ?

J'ignore – pour elle – la piqûre qui s'enfonce dans mon flanc à chaque fois que nous parlons de lui, puis m'installe devant elle sur le bain de soleil.

— Toi et moi sommes bien placés pour savoir que la douleur peut forger la plus sombre des folies.

Ses petits doigts viennent apprivoiser les miens et les placer sur son ventre, le recouvrant presque entièrement.

— Soen, on ne peut pas laisser les choses se faire. Karys souffre et me détruit au passage. Elle est présente à mes côtés depuis tellement de temps qu'elle est devenue une partie de moi. Caleb souffre aussi, j'en suis sûre. Et... j'ai l'impression de trahir Adam si on ne lui apporte pas notre aide. On doit réagir. Maintenant.

Je souris bien malgré moi. Cette fille est trop maligne pour mon bien. Elle sait parfaitement qu'en s'incluant dans le problème, je vais forcément partir au quart de tour. Mais pour une fois, elle a un train de retard. Ma décision d'intervenir est prise depuis bien longtemps. Toutefois, j'ai besoin que Milyia soit prête à envisager toutes les conséquences. Je ne peux certes pas laisser Karys dans cette merde, mais comme elle l'a si bien dit : j'ai d'autres priorités et elles sont en face de moi. Ma Rose est enceinte et donc plus vulnérable. Ou pas si j'en crois ses yeux qui me fixent effrontément.

— Tu réalises que savoir la vérité peut être bien pire ? Tu sembles persuadée du contraire, mais... et s'il disait la vérité ? Son comportement m'a tout de même l'air d'être celui d'un type coupable.

— Alors, dans ce cas, je te demande juste de me faire confiance.

Sa phrase est ponctuée d'un tout petit coup sous ma paume. Je rêve... si elle s'y met aussi... Elle est bien la fille de sa mère. Je n'ai pas fini de galérer avec ces deux-là. Je me penche sur le buste de ma poupée, sans enlever mes mains de son ventre et dépose mes lèvres sur les siennes avant de répondre :

— Soit. J'ai peut-être une idée.

* * *

Je regarde avec un mépris non dissimulé la devanture aux néons violets qui me surplombe. Je déteste ce genre de club. Trop de monde. Trop d'étudiants. Trop à supporter pour moi. Le videur me reconnaît aussitôt et me laisse entrer. Faut dire que ma gueule tatouée de tous les côtés n'est pas du genre à passer inaperçue. Aucun risque qu'il ne l'ait oubliée depuis le soir où Karys a organisé l'anniversaire de l'autre cruche. Une fois à l'intérieur, je file droit sur ma proie. À savoir ce merdeux de Caleb. Mes poings se serrent immédiatement, je les fourre à l'intérieur de mes poches dans l'espoir de me contrôler. La violence a toujours fait partie inhérente de ma vie et bien que je sois parvenu à la museler grâce à Milyia, elle n'en reste pas moins présente dans mes veines, prête à les exploser dans des moments comme celui-ci. J'espère pour ses dents que Milyia a raison...

Je le repère derrière le bar et reste en retrait pour l'observer un peu. OK, je dois bien avouer qu'il a l'air mal en point. Ses gestes sont ceux d'un robot, son teint est pâle malgré sa peau hâlée et je

ne parle même pas de ces yeux inanimés sous lesquels des cernes aussi noirs que la nuit lui mangent la moitié du visage. Il est éteint. Ce qui n'est pas sans me rappeler la fois où j'ai retrouvé Milyia...

Un long soupir fend ma poitrine. Moi qui aie eu tant de mal à me débarrasser de mes problèmes, je dois maintenant me coltiner ceux des autres. Karys va me le payer cher en heures de baby-sitting. Je m'avance lentement vers le comptoir et me poste juste devant celui-ci, patientant qu'il me repère. Mon instinct – j'ignore pourquoi – m'incite à ne pas trop m'approcher de lui pour ne pas nous afficher en public. Son regard ne tarde pas à croiser le mien. Les secondes se suspendent sur la ligne du temps pendant que nous nous jaugeons comme deux animaux qui hésiteraient entre s'ignorer ou se sauter à la gorge. En ce qui le concerne, son choix est plutôt clair. Ses épaules tendues et son faciès ravagé par la colère m'indiquent clairement que je ne suis pas le bienvenu. Dommage pour lui, je compte bien me passer de son consentement.

D'un signe du menton, je lui fais comprendre de me suivre vers les réserves puis, sans attendre une quelconque réaction de sa part, m'introduis dans la partie interdite aux clients.

Je me retrouve dans un étroit couloir que j'arpente en faisant les cent pas, dans l'attente que l'autre trou du cul se décide. L'espace exigu porte sur mes nerfs et agace le peu de patience dont la nature m'a pourvu. Quand enfin, le grincement des gonds résonne dans mon dos, je me retourne pour faire face à Caleb dont l'air menaçant a laissé place à une grimace hostile, voire même effrayante. Un rictus s'imprime sur ma bouche. Je connais ce type d'animal pour l'avoir incarné moi-même il n'y a pas si longtemps que ça finalement : une bête blessée et privée de toute foi. Carrément dangereux, mais au moins, je peux le gérer.

— À quel moment, ton esprit déglingué a-t-il pensé que venir ici était une bonne idée ? gronde-t-il en s'arrêtant à quelques mètres, une main sur chaque mur.

— Je suis venu prendre des nouvelles de Karys, pardon d'Emma, je n'arrive plus à suivre, rétorqué-je, un grand sourire aux lèvres.

J'ai presque envie de rouler des yeux comme le fait ma Poupée à l'instant où il se jette sur moi. J'esquive son corps massif en me plaquant contre le béton. À cause de son élan, il met quelques secondes avant de s'immobiliser puis opère une rapide volte-face. D'une main tendue, je le dissuade de retenter cette folie.

— Tu ne veux pas te battre contre moi, Caleb.

Ses yeux révulsés de colère me jaugent pendant qu'il prend certainement en considération ma menace à peine voilée. Bien sûr, avec sa corpulence, il a de quoi me faire mal. Toutefois, mes années de combats auront raison de lui. Et il le sait.

— Ne me parle pas d'elle. Sinon, Milyia ou pas, je te tue.

— À laquelle fais-tu allusion ? dis-je en arquant un sourcil.

Un sifflement semblant provenir du plus profond de ses entrailles se répercute entre les murs et fissure un chouia l'aversion que j'éprouve pour lui.

Je connais ce regard. Je hais ce regard. Le même qui me dévisageait dans le miroir quand mon cœur ne battait plus que par survie.

— OK, tenté-je d'apaiser les choses. Calme-toi, je veux juste discuter.

— Et puis quoi ? Je n'ai aucune envie de te parler. Casse-toi, Soen !

— Pas même si je te donne de ses nouvelles ?

— Surtout pas si tu m'en donnes, dit-il, les mâchoires serrées à s'en faire implorer les gencives.

— Ah ouais ? lâché-je tout en m'interposant entre lui et la sortie alors qu'une idée germe dans mon esprit. Mais tu sais que je n'en ai rien à foutre de ce que tu veux ? Je n'en avais déjà rien à carrer avant, mais maintenant que tu as détruit la seule personne que je pensais invincible, autant te dire que

tes désirs, je m'en fais un plaisir de les anéantir.

Je m'interromps le temps de reprendre mon souffle. La rage et le désespoir me font face, mais je tiens bon. Et puis, je les ai côtoyés tellement de temps qu'ils me sont devenus bien trop familiers pour me faire peur.

— Laisse-moi te raconter une petite histoire, reprends-je, quelques mois plus tôt, une amie que nous avons, toi et moi, en commun, nous a appelés. En pleurs. À la limite de l'hystérie. Le temps de débarquer chez elle, son appartement avait été mis à sac. Quant à elle, un fantôme avait pris possession de son corps. Ce même fantôme nous a raconté comment un enfoiré dans ton genre s'est servi d'elle pour mieux la briser. Quelques jours sont passés avant qu'un petit matin, elle réapparaisse enfin. Aussi volubile, enjouée et casse-couilles qu'avant. Aussi déjantée en soirée. Aussi tendre et douce avec sa meilleure amie. Aussi acharnée dans son travail. Karys, quoi. Le problème, c'est qu'évoluer en présence d'êtres tailladés par la vie, a ses inconvénients. Comme le fait qu'ils savent faire la différence entre les apparences et la réalité. Reconnaître ces ombres qui étreignent une âme au point de la blesser irréversiblement. Ou juste se rendre compte que... ce fantôme n'a jamais réellement déserté le corps de leur amie.

J'avance d'un pas. Puis d'un supplémentaire avant d'ajouter :

— Karys n'est qu'un amas d'amour brut. Sans toutes ces facettes qui peuvent le rendre si tranchant, si dangereux. Du moins, elle l'était. Avant toi. Tu n'as contribué qu'à la déformer.

Un hurlement me déchire les tympanes et s'infiltré sous ma poitrine. Mes paroles étaient dures, destinées à abattre, mais nécessaires. Son corps heurte le mien avec la force d'un bulldozer. Enfin je suppose. Je suis propulsé en arrière et mon dos cogne si violemment le métal de la porte qu'un film blanc masque ma vue momentanément. Je reçois un coup dans le bide, bientôt suivi d'un second puis d'un autre encore. Je ne le contre pas. Mes muscles se contractent pour atténuer la force de ses poings et, à l'aide de mon bras que j'enroule autour de sa nuque, je le coince contre mon torse.

Il me repousse, tente de se dérober. En vain. Je ne lâche jamais ma proie.

Ses cris s'étouffent dans mon tee-shirt, sa respiration devient anarchique. Ses ongles griffent la chair de mes bras. Je ne réagis toujours pas. Attends l'épuisement.

Ses forces le quittent peu à peu. Je sens ses muscles se relâcher et sa volonté s'effriter.

Quand je juge le moment opportun, je desserre ma prise, le libère puis l'aide à s'asseoir sur le sol. Son visage paraît plus serein, presque détendu. Oh bien sûr, je suis certain qu'à l'intérieur, une tempête fait rage, mais la tension a au moins fui ses nerfs. Pour le moment seulement. Juste le temps dont j'ai besoin.

Je m'accroupis, prenant soin de ne plus le toucher toutefois.

— Réponds-moi. As-tu violé cette fille ?

Ses yeux, d'où j'aperçois une infime partie de cette fameuse tempête, se plantent au fond des miens.

— Oui.

— Raconte.

Chapitre 32

Caleb

Il a tort. Il a forcément tort. Je ne l'ai pas brisée. Enfin si, mais rien d'irréversible. Il raconte n'importe quoi. Il ne la connaît pas comme moi. Karys est bien plus forte que ce qu'il prétend. Je le sais.

Je le sais, putain !

Mon poing s'abat sur le mur sous le regard blasé de l'autre connard. Ces derniers mois ont été comme une longue, très longue, trop longue marche vers l'échafaud. Mais je tenais bon. J'avançais pas à pas en sachant que je vivais à travers elle, au milieu de cette énergie vibrante et fiévreuse. Je l'ai blessée dans l'unique but d'y rester gravé à jamais, à condition qu'elle se relève toutefois. Sinon tout ceci n'a plus aucun sens. Si elle ne s'en remet pas alors il ne restera plus que la peine et la souffrance, sans espoir. Il ne subsistera plus que moi, sans elle. Karys est l'unique personne capable de se débarrasser de toute cette merde qui pourrait la polluer. C'est pour cette raison qu'elle m'est destinée. Qu'elle est à moi malgré mon destin corrompu.

Je ramène mes coudes sur mes genoux repliés et affronte les yeux du tatoué.

— Pourquoi es-tu venu ? soupiré-je.

— Milyia est persuadée que tu n'as pas pu commettre un acte aussi abject. Je suis venu là pour juger par moi-même.

— Bichette est trop sensible. Elle essaie toujours de trouver du bon où il n'y en a pas. Tu en sais quelque chose.

J'ai presque envie de rire quand il m'incendie du regard pour avoir osé donner un surnom à sa si précieuse rouquine.

— Qu'est-ce qui te fait peur ? Si ce que tu dis est vrai, je veux tout savoir.

— Tu n'es personne à mes yeux, je...

— Faux. Je suis celui qui ramasse les morceaux de mon amie que tu as disséminés un peu partout avec tes conneries. Raconte. Et je te promets de relever moi-même Karys après ça.

Ce mec est vraiment un abruti pas fini. Si Karys a vraiment sombré comme il le prétend, ce n'est certainement pas lui qu'il la relèvera. Elle seule peut le faire. Hormis moi.

— À moins que tu aies peur de devoir affronter les souvenirs de tes actes en les dévoilant, insiste-t-il.

— Encore faudrait-il que je m'en rappelle, cédé-je.

Une ride se creuse entre ses sourcils.

— Comment ça ? m'enjoint-il à poursuivre.

Je laisse choir l'arrière de mon crâne contre le béton pour me repasser le fil de cette soirée sordide, à la différence que, pour la première fois, je les révèle à voix haute :

— J'adorais Emma... mais parfois, je me sentais impuissant face à son handicap, à son sentiment d'être emprisonnée aussi bien dans son corps qu'entre ces murs qu'elle ne quitte jamais. C'était trop à gérer pour moi. J'étais jeune, j'avais envie de m'amuser, de boire, de... baiser à droite à gauche. Ce soir-là, Emma et moi nous étions disputés alors j'ai fui. Je me suis retrouvé je ne sais comment dans une fête fantôme, dans les catacombes, je crois bien. Je m'en souviens à peine, car la seule chose que j'ai trouvé à faire pour apaiser cette sensation de culpabilité qui m'oppressait a été de prendre une pilule de... je n'en ai pas la moindre idée en fait. J'ai quelques flashes de mon retour à pied, puis de la

chambre d'Emma et... plus rien. C'est le trou noir. Mon réveil en revanche...

Je m'interromps un instant. Lui ne moufte pas. Pas un tic ne déforme son visage. Pas un tremblement ne secoue son corps. Il reste immobile, à l'affût, dans l'attente de se repaître de tout ce que je voudrais bien lui donner. Et que je lui offre d'ailleurs. Pourquoi ? Je n'en sais foutre rien. Peut-être qu'en me délestant d'une partie de mes souvenirs, ce poids qui m'écrase les tripes sera un peu moins lourd ? À moins que ce ne soit cette lueur d'espoir que j'entrevois là où jamais je ne pensais en trouver : dans ses yeux à lui...

— Lorsque j'ai ouvert les paupières, continué-je, j'ai été accueilli par le chaos. Je me suis réveillé dans le lit d'Emma. Elle n'était déjà plus là, mais ses vêtements gisaient à côté de moi, déchirés. Des petites taches de sang parsemaient les draps et j'étais presque nu. Mon tee-shirt était sur le sol et mon jean sur mes chevilles. Je me souviens de l'incompréhension et surtout de la panique que j'ai alors ressenties. Comme si on s'était amusé à prendre mon monde pour le secouer dans tous les sens jusqu'à ce que tout se fracasse autour de moi. L'absence d'Emma était pire encore. Je crois que... j'ai senti à ce moment précis que je l'avais perdue. Ce qui était le cas dans un sens. Je me suis rhabillé et levé pour partir à sa recherche dans l'appartement. Il y régnait un silence de mort. Karen, pour une raison obscure, n'était pas présente, ce qui n'a fait qu'accroître mon angoisse. Elle qui ne quitte jamais les lieux... Et puis... j'ai enfin retrouvé Emma. Elle était sur la terrasse alors qu'il gelait dehors. Je me suis approché d'elle et mon cœur s'est morcelé quand elle a sursauté en me lançant ce regard à la fois affolé et empli de haine. Elle m'a ensuite ordonné de reculer, de ne pas la toucher avant de me donner un document que j'ai lu jusqu'à m'en crever les rétines. J'aurais été capable de vomir les mots qui défilaient sous mes yeux. Hématomes. Contusions. Viol. Je ne lui ai jamais demandé si j'étais vraiment l'auteur de cette agression. Je le savais. Ses iris témoignaient d'une violence jusqu'alors inconnue à mon égard et personne, aucun homme à part moi ou son père ne mettait les pieds chez eux. Ça couplé au reste...

Je ne termine pas ma phrase. Lui aussi sait très bien faire deux plus deux après tout.

Toujours aussi stoïque, ses pupilles, elles, semblent se dilater à leur maximum pour mieux m'avalier. Il ne me dévisage même pas. Non, il va plus loin, plus profond. Du moins, il tente. Ses paupières papillonnent alors, ses yeux dévient un instant sur le bracelet de perles autour de mon poignet. Puis, il se lève, sans mot dire, et s'échappe de ce couloir sordide, témoin de mes aveux.

* * *

Le réveil retentit sans que je n'aie réellement fermé l'œil. Les paroles du tatoué ont tourné en boucle dans mon crâne, comme une berceuse, mais sans le côté soporifique et salvateur. Je me positionne lamentablement sur le dos en grognant, les relents d'alcool me vrillent le cerveau qui s'empresse de se venger en cognant comme un dératé sur ma boîte crânienne. J'ouvre les paupières avec difficulté et ma vision floue semble me faire comprendre que la dernière bouteille de la veille était celle de trop. J'enroule mes poings dans mes draps, puis les agrippe comme un forcené pour parvenir à me relever. Tout me paraît... loin, sourd, irréel. Mes yeux se fixent soudain sur une silhouette affalée sur le fauteuil sous la fenêtre. Une silhouette que je pourrais reconnaître à travers n'importe quel brouillard. Putain, c'est quoi ce délire. Je suis mort ou quoi ?

— Caleb, dit-il de sa voix traînante, un peu plus et tu vas devenir pire que moi, ricane l'apparition devant moi.

— Je suis mort ? articulé-je, la bouche pâteuse.

— Ça dépend, te sens-tu libéré ? Serein ?

— Pas vraiment, grommelé-je en frottant ma barbe dans l'espoir de comprendre ce qui se passe.

— Alors non, tu n'es pas mort. Quoique... tu ne vas pas tarder à me rejoindre à ce rythme-là.

Je redresse mon buste essayant de faire le point. Ses yeux transparents à me geler les entrailles, son allure de gourou dopé et perché, ce visage qui semble souffrir autant que planer... aucun doute possible.

— Je suis dans le coma ? Commotion cérébrale ?

— Ou alors...

Sa tête s'incline et m'incite à en faire de même. Je constate sans grande surprise les cadavres de bouteilles sur ma table de chevet.

— Putain, si le mélange d'alcool permet de parler aux morts, je vais faire breveter ce truc.

— Mec, le mélange d'alcool fait juste perdre le sens de la réalité. Mais parfois, il est nécessaire de se perdre pour enfin trouver son chemin.

— T'en connais quelque chose, hein ? raillé-je, en repoussant les draps dans le but de me lever. Ça craint si je commence à avoir des hallus, murmuré-je pour moi-même, une fois enfin debout.

— Demande-toi plutôt pour quelle raison ton esprit matérialise un souvenir ? Et surtout, pourquoi maintenant ?

Moi ce que j'y vois depuis mon trou c'est que la vie s'amuse une fois de plus avec ma gueule. Après Soen hier soir, maintenant, l'âme de mon meilleur ami qui s'agite devant moi, comme une énième blessure due à sa mort.

— Impossible. Mon esprit t'aurait idéalisé et pondu moins chiant sans tes conneries de questions de psy.

Adam soupire longuement. Ses longs doigts se mettent à pianoter sur ses genoux pendant qu'il fredonne cet air qui me retourne le bide. Cet air qu'il ne devrait pas connaître. Cet air qu'elle ne cessait de me chanter lorsque j'étais dans ses bras. J'avance de quelques pas dans ma chambre en espérant que cette vision s'évapore et m'oublie dans cette existence où respirer me permet uniquement d'attendre la prochaine douleur. Je m'arrête en plein milieu de la pièce, incapable de stabiliser les murs dansant la samba autour de moi. Je grince des dents et regarde en biais ce fichu musicien qui, exactement comme lorsqu'il était en vie, ne semble pas se préoccuper de ce qui l'entoure. Si ce n'est cette chanson destinée à m'enterrer encore plus loin dans la folie.

— Une question m'a toujours hanté, lâche-t-il soudain. Quand ? Quelle décision ai-je prise scellant ainsi mon destin ?

— Eh bah, on doit vraiment se faire chier dans l'au-delà. Mais laisse-moi te répondre : Bichette. Tout s'est barré en couilles le jour où tu l'as rencontrée.

Son regard me transperce à travers ses cheveux noirs retombant sur son visage pâle. Un rictus amusé se dessine sur ses lèvres asséchées.

— Et te concernant ? Sais-tu à quel moment tout a sombré ?

— Tu le sais, grommelé-je.

— Laisse-moi reformuler : à quel moment tu as merdé ?

Las, je me laisse tomber de nouveau sur le matelas, le regard rivé sur le plafond. À croire que même dans les tréfonds de mes pensées, je ne peux m'empêcher de lui octroyer le droit de dépecer mon cerveau. Mon délire sous forme humaine se relève, s'approche de mon lit, puis m'imité en se plaçant à côté de moi. Sa voix ne tarde pas à recommencer son manège, enflammant mon épiderme.

— Arrête de chanter ça, sifflé-je.

— Quand tu m'auras répondu.

— La nuit où Emma a été violée, réponds-je sans aucune hésitation.

— Intéressant comme choix de mots, se contente-t-il de dire avant de chantonner encore.

— Le soir où j'ai posé les yeux sur Karys, tenté-je.

La mélodie reprend de plus belle, écorchant davantage mes plaies déjà à vif.

— La fois où j'ai décidé d'entreprendre cette relation entre elle et moi, m'énervé-je.

Sa voix s'élève, lacérant tout sur son passage.

— Quand j'ai forcé Karys à venir chez mes parents.

Ce son. Encore. Il est partout. À ramper sur ma peau. Sous ma peau.

— Arrête ça, bordel !

Ce son. Encore. Il est partout. À griffer mes organes. À me rendre plus dingue et perdu que je ne le suis déjà.

— Lorsque j'ai accepté, l'avoir violée, rugis-je en portant mes poings à mes tempes.

Le silence. Apaisant. Salvateur jusqu'à ce qu'il me renvoie mes propres paroles. L'espoir... je l'ai en horreur. Ce salop a beaucoup trop dansé sur ma carcasse.

— Emma ne m'aurait jamais laissé croire ça si ce n'était pas le cas. Son comportement a changé cette nuit-là. Elle m'a détesté à partir de cet instant.

— Ou elle s'est révélée...

— Tu te trompes. Je l'ai transformée. J'ai été le monstre qui en a créé un autre.

Un ricanement sombre s'échappe de sa poitrine. Je pivote mon visage vers le sien toujours en direction du ciel. Ou de plus loin encore.

— Je m'y connais en création de monstre, Caleb. Et s'il y a bien une chose que j'ai apprise, c'est que, lorsque l'on se sent piégé, la clef de la survie est l'adaptation. Se fondre dans les ombres, ne faire plus qu'un avec nos entraves. Quitte à y laisser sa conscience. Et si en plus, on peut y attirer et retenir un cœur pour tenir compagnie aux battements lancinants du nôtre alors... on fonce, sans plus aucun état d'âme.

— Comme je l'ai fait avec Karys, conclus-je.

— Tu te fourvoies. Toujours. Karys n'a jamais accompagné tes démons.

Je ne renchéris pas. Je ne saurais dire s'il a raison sur ce coup. Dans un sens, oui. À ses côtés, ma culpabilité était muselée, mon cœur en guérison. Seulement, s'il s'avère que ce que le tatoué m'a craché au visage est vrai... cela veut dire que mes démons ont bel et bien gagné la partie en contaminant mon plus bel espoir.

— Impossible. Tout ce que j'ai vécu ces dernières années... Si j'ai tenu, c'est uniquement, car je pensais le mériter. Et toi, tu arrives la bouche en cœur pour me dire que tout ceci n'est qu'une farce, un piège ?

— Parce que tu prends le problème à l'envers, souffle-t-il. Tu es persuadé que Karys n'est qu'un pion du destin pour te faire encore plus souffrir. N'as-tu pas pensé un seul instant que c'était le contraire ? Que tout était inversé ?

J'essaie. J'essaie, mais mes idées s'embrouillent ou refusent de faire face à la réalité.

— Merde, c'est toujours aussi dur de te suivre, mec.

Un léger rire fait trembler ses épaules.

— Tu n'es pas seul, Caleb.

— Tu es mort.

— Je ne te parle pas de moi. Quand j'y pense... c'est dingue la vie quand même. Tous ces enchevêtrements de fils, de souvenirs, de sentiments. Toi et moi sommes parvenus à créer une famille, même si tu refuseras toujours de l'admettre. La lumière des uns pour la noirceur des autres, l'amour pour la haine, la vie pour la mort. À toi de trouver pourquoi tu en fais partie.

— Et toi ? Qu'est-ce que tout ceci t'a apporté à part la mort ? dis-je, la haine me bouffant tout à coup les viscères.

— Mon sacrifice. Mon Salut.

Des bruits étouffés me font sursauter. Mes paupières s'ouvrent alors que la sonnerie de mon réveil fout un bordel de tous les diables. Je m'assois sur le lit et balaie la pièce, le cœur battant. Vide. Je n'ai pas le temps de m'appesantir sur ce rêve étrange qui me donne la sensation qu'un cyclone est venu ravager mon cerveau que d'autres coups me tirent de mon lit. Lit que je quitte rarement si ce n'est pour bosser ou organiser cette mascarade qu'est cette fichue cérémonie. Andrew ayant décidé de ne pas m'autoriser à partager le lit de sa fille tant que le mariage n'est pas prononcé, je préfère profiter de mes derniers instants de liberté entre ces murs, seul avec mes fantômes... La blague, s'il savait que les draps de sa précieuse progéniture ont déjà trop de fois été témoin de corps à corps sanglants...

Je rampe plus que je ne marche à travers les cartons emplissant l'appartement jusqu'à la porte d'entrée, puis l'ouvre en insultant copieusement mon visiteur. Ou mes visiteurs.

— Qu'est-ce que tu fous là ? grogné-je dans ma barbe.

— Fais-moi entrer, tu me remercieras plus tard.

— Comprends pas, rétorqué-je.

D'un coup d'épaule, il s'invite de son propre chef à l'intérieur. Je ne réagis même pas, puis dirige mon attention sur l'homme qui l'accompagne. Grand, blond aux yeux noirs. Un rictus chafouin soulève les commissures de ses lèvres alors qu'il me dévisage des pieds à la tête sans aucune pudeur. Habillé d'un tee-shirt blanc où un paquet de tabac est enroulé dans l'une des manches courtes ainsi que d'un jean ayant connu de meilleurs jours, il se défait de son chapeau qu'il balance sur mon canapé.

Je ferme le battant et m'adosse à celui-ci, les yeux arrimés à ceux de Soen.

— Lui, désigne-t-il son pote, c'est ton nouveau meilleur ami. Tu vas lui raconter tout ce que tu m'as dit hier soir et sans omettre un seul détail.

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Parce que je suis ici pour sauver ton cul, répond l'intéressé en prenant place dans un fauteuil, ses mains caressant les accoudoirs. Au fait, moi, c'est Niklaus Morgan, ma plus grande passion est de niquer la vie par tous les bouts. Et accessoirement, je suis l'avocat des causes perdues.

Chapitre 33

Karys

Je coupe le moteur de ma vieille coccinelle après l'avoir garée sur le trottoir qui borde la pelouse de la cour de chez mes parents, l'allée du garage étant déjà occupée par une voiture que je ne connais pas. J'entre chez moi sans prendre la peine d'annoncer ma présence lorsque des bribes de conversations m'accueillent :

— Docteur Raynaud, parle une voix masculine, vous savez ce que cela sous-entend, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, répond maman. Mais... ça fait quelques années maintenant et...

Je perçois une hésitation inquiétante dans sa façon de s'exprimer. Sans même la voir, je devine une teinte sombre dans ses paroles qui m'alarme aussitôt.

— Vous devez comprendre que le destin d'une personne en dépend. Ce document présente certains contresens.

Le timbre de l'inconnu se fait soudain plus dur, comme si une nappe de métal liquide venait recouvrir ses cordes vocales.

— Écoutez, maître... intervient alors mon père.

Maître ? C'est quoi ce délire ?

Sans en écouter davantage, je décide de ne plus me cacher dans le couloir de l'entrée et déboule dans le salon. Mes parents se tiennent sur le canapé, en face d'un jeune homme en costume assis sur un fauteuil. Ses cheveux mi-longs et blonds sont retenus par un bandeau dénotant totalement avec le reste de sa tenue.

— Maman ? m'inquiète-je.

Trois paires d'yeux convergent dans ma direction. Je délaisse ceux étonnés et légèrement affolés de mes parents pour m'intéresser aux iris foncés de leur visiteur. Celui-ci coule un regard blasé sur moi avant de plisser subtilement les paupières afin de m'étudier davantage. Ce qu'il fait sans la moindre discrétion d'ailleurs. Sa poitrine se soulève ensuite lentement puis expire un long soupir. L'un de ses sourcils se fend pour s'arquer pendant qu'un rictus gouailleur étire ses lèvres. Je passe sur cette réaction qui m'horripile particulièrement et me concentre sur son visage qui m'est étrangement familier.

— Karys ! s'exclame mon père comme un gosse pris la main dans le sac.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'adressé-je à ma mère.

— Karys Léry est votre fille ? demande l'homme m'ignorant royalement.

— Non, je suis leur strip-teaseuse personnelle, genius, répliqué-je. Ça m'éclate juste de les appeler papa et maman.

— Karys ! s'offusque mon paternel alors que maman secoue la tête.

Un ricanement sort de la gorge de l'abruti en pantalon à pince qui ne me regarde même pas. Il est focalisé sur ma mère, à la manière d'un lion qui vient de serrer sa proie dans son champ de vision.

— Ça change beaucoup de choses dans ce cas, annonce-t-il.

— Quel est le rapport avec ma fille ? s'agite-t-elle tout à coup.

— Vous allez m'expliquer ce qui se passe ? explosé-je, réduisant tout le monde au silence.

Un court instant du moins.

L'inconnu reprend ensuite le plus naturellement du monde :

— Docteur Raynaud, je dois m'entretenir avec vous. Seule.

Ma mère acquiesce donc fébrilement de la tête avant de nous dire :

— Mat' emmène Karys ailleurs, s'il te plaît. Je gère.

Je sens mon père hésiter une seconde, puis ses doigts s'enroulent autour de mon bras pour m'inviter à le suivre. Sauf qu'il en est hors de question. Pas tant que je n'aurais pas le fin mot de cette histoire. Je me dégage de sa prise et m'avance vers le mec qui n'a pas bougé de son fauteuil. L'angoisse m'envahit et allume un feu qui crépite sous ma peau.

— Dites-moi pourquoi vous êtes là, ordonné-je d'un ton sec. Que voulez-vous à ma mère ?

L'individu me fixe, sans ciller. Toujours ce léger sourire incrusté sur son visage qui me donne envie de lui arracher les lèvres pour le faire disparaître.

La main de maman se pose sur mon épaule et m'incite à me retourner.

— Mon chat, tout va bien. Tu n'as pas à t'inquiéter, je t'assure. Cela a juste un rapport avec mon boulot.

— Blondinet ici présent vient de dire le contraire, rétorqué-je.

Ma mère soupire à son tour. Elle jette un œil en direction de mon père qui hoche alors la tête d'un air entendu. En quelques enjambées, ce dernier me rejoint, se baisse pour m'attraper sous les fesses, puis me bascule sur ses épaules avant de grimper les escaliers.

— Papa ! hurlé-je. Merde ! Je n'ai plus dix ans ! Lâche-moi tout de suite !

— Merci, j'ai remarqué. Je vais finir à l'hosto avec un lumbago, se plaint-il en ouvrant la porte de ma chambre.

— Bien fait.

Aussi délicatement que possible, il me repose sur mon lit, se redresse, la main sur son dos et une grimace de douleur déforme ses traits. Ma fierté m'empêche de m'inquiéter pour lui et je m'autorise même le droit de me moquer.

— Ta faute. Fallait utiliser l'abonnement à la salle de sport que je t'ai offert à Noël.

— Ça te va bien de dire ça, bougonne-t-il.

Son regard bleu me couve tendrement un instant, puis dérive sur le reste de ma chambre.

— Papa...

Il secoue la tête pour chasser – je suis certaine – ses idées nostalgiques et m'observe de nouveau.

— Dis-moi ce qui se passe en bas, insisté-je alors.

— Ma fille, tu es une adulte maintenant, tu peux comprendre que tout le monde a ses secrets qu'il ne souhaite pas forcément partager avec les autres.

— Ouais, tu as raison, acquiescé-je en me renfrognant.

Après tout, il serait bien hypocrite de ma part de prétendre le contraire. Les secrets, nous ne les choisissons pas. Eux nous trouvent et nous ensevelissent sous une tonne de honte, de culpabilité et de colère. Alors oui, je peux comprendre effectivement.

— Je retourne les voir. Je peux compter sur toi pour ne plus jouer les fortes têtes ?

Je roule des yeux, mais fais signe de reddition en levant les mains. Alors que mon père s'apprête à quitter ma chambre, je ne peux m'empêcher de demander :

— C'est grave ?

— Non, bien sûr que non, répond-il un peu trop précipitamment.

— Je suis une adulte, tu as déjà oublié ? dis-je plus fort au moment où il referme la porte, me laissant seule avec mes doutes.

Je bondis aussitôt sur mes pieds étant dans l'incapacité de demeurer le cul vissé sur le matelas après la scène dont j'ai été témoin. Quoique, en y réfléchissant, je n'ai pas été témoin de grand-chose et c'est bien ce qui m'angoisse autant que cela m'énerve. Je colle mon oreille sur la porte dans l'espoir de choper quelques informations provenant de l'étage en dessous. J'avais déjà du mal à obéir à mon père étant petite, ce n'est pas à mon âge que je vais devenir une fille docile à son papa. Comme je n'entends strictement rien, j'appuie un peu plus fort ma tempe. Je suis bientôt sur le point de fusionner avec le bois quand une boîte qui n'a rien à faire sous mon lit traverse mon champ de vision. Délaissant totalement ma piètre tentative d'espionnage, je m'accroupis près du matelas et récupère le carton que j'avais décoré de cœur rouge et de paillettes à mes douze ans le jour où j'étais tombée amoureuse de Jared Leto. Je l'ouvre et plonge mes mains dans la multitude de perles rose qui y sont cachées. Toutes celles, sans exception, que Caleb m'a offertes. Même le bracelet qu'il m'a remis à l'aéroport y est. Ainsi que l'unique photo que j'avais réussi à prendre de nous deux : un selfie qui – quand on y regarde bien – représente parfaitement ce que fut notre relation. Les yeux pétillants, je fixe l'objectif en riant pendant que lui, sans sourire, m'observe du coin de l'œil. Sa manière de me dévisager est si intense que je la ressens encore dans chacun de mes membres, à me clouer davantage à lui. Et vice versa. Il s'est assuré de s'infiltrer partout dans ma vie, de me hanter. Et j'ai presque envie de le supplier de me hanter ainsi, encore et à jamais. Parce que je sais que là demeure l'unique vérité. Mon index caresse par habitude le papier glacé, puis s'arrête sur ses yeux, sur cette absence de noirceur que je perçois pourtant pleinement avec l'inconnu de mes nuits.

Je range la photo à sa place et attrape le bracelet que j'enfile à mon poignet. Je compte les perles distraitemment du bout des doigts tout en réalisant une chose : mon instinct ne m'a jamais fait faux bond. Je suis restée moi-même jusqu'au bout. Plus le temps avance, plus je me rends compte que ma foi en l'amour n'a, en fait, jamais disparu. Seule ma foi en lui a été détruite petit à petit par ses actes, par sa lâcheté. C'est en cela que me servent mes heures sombres, enfermée avec cet être malade : comprendre que Caleb n'est en aucun cas comme lui et surtout comprendre que jamais personne ne me brisera entièrement. Paraît-il qu'aimer quelqu'un est lui donner le pouvoir de nous anéantir. Eh bien, ces personnes ne savent pas ce qu'est l'amour. Lorsque Caleb est parti, me laissant seule avec mon désespoir il y a quatre mois, j'ai maudit la vie elle-même. Mais j'avais tort, la vie ne fait que semer des cailloux sur notre chemin, à nous de choisir de les utiliser pour trouver notre voie ou de les laisser nous barrer la route. Alors oui, malgré tout, malgré Caleb. J'aime la vie. Tout comme j'aime la notion d'aimer tout simplement, car, grâce à elle, je suis capable de me reconstruire pour devenir encore plus forte. Le processus est juste plus long que je ne me l'imaginai. Toutefois, je suis là. Pas loin. Au bout du tunnel, à briller comme un putain d'astre et prêt à lui cramer le cerveau si besoin. Jamais je ne laisserai plus qui que ce soit m'enlever ce qui fait que je suis moi. Jamais.

— Tu ne m'as jamais parlé de lui.

La voix de ma mère me tire un cri. Perdue dans mes pensées, je sursaute et en renverse la boîte. Toutes les perles s'éparpillent alors sur le sol sous mes yeux ronds. Mon assurance s'évapore aussitôt et un sentiment étrange d'impuissance me terrasse. Je tente de suivre du regard chacune des petites billes roses qui se dérobent, mais impossible. Elles m'échappent, m'abandonnent. Je me mets donc à quatre pattes et tente de toutes les rattraper.

— Non, non, non...

Ma mère s'accroupit immédiatement à côté de moi et attrape mes mains.

— Mon chat, no stress.

— Mais... tu... je... je ne peux pas les perdre !

— Alors on va les ramasser. Une par une. Et tant pis si cela doit nous prendre toute la soirée.

D'accord ?

J'acquiesce. Maman me sourit tendrement en caressant ma pommette de son pouce, et part en quête de cette part de lui et moi dispersée dans toute ma chambre.

Une bonne demi-heure après, toutes mes précieuses sont de nouveau à leur place. Ma crise de panique envolée, je me sens pathétique. Pathétique et bizarrement usée.

— Fais gaffe, tu vas te transformer en vrai Gollum si ça continue, se moque maman.

Je lève les yeux au ciel. Elle a de la chance, si ça avait été Milyia, elle se prenait un doigt d'honneur en pleine face. Je ferme la boîte, puis la dépose au fond de mon armoire, là où elle aurait dû se trouver.

— Alors ? fait ma mère en s'asseyant sur mon lit.

— Alors quoi ?

— Qui est ce charmant jeune homme ?

— Charmant n'est pas vraiment l'adjectif approprié, soupire-je en la rejoignant.

— Il n'empêche qu'il est assez important pour que tu le caches à tes parents.

Je m'allonge sur le matelas sans rien dire. Que lui répondre en même temps ? Que je suis amoureuse d'un type qui prétend avoir violé une fille ? Et que comme j'ai eu des doutes sur mon propre instinct, je me suis retrouvée à écumer des pseudos club SM pour me persuader que non, Caleb n'est pas un sadique ?

— Tu veux en parler ?

— Et toi ? Tu veux en parler ? rétorqué-je en faisant allusion à ce mystérieux avocat.

— Comme tu voudras. Je ne t'embête pas plus dans ce cas.

Pourtant, elle ne bouge pas. Reste assise à côté de moi pendant que je me passionne pour la peinture du plafond.

— Tu ne m'as jamais dit comment papa et toi vous êtes rencontrés, lâché-je soudain.

— Parce que ça ne regarde que nous et parce que même si l'amour est une chose extraordinaire, il arrive qu'il naisse dans la brutalité ou l'horreur. C'est même en ça qu'il est si précieux, grâce à cette capacité à naître dans n'importe quel environnement même stérile.

— Et comment on fait pour juste garder le meilleur ? Occulter le pire et l'horreur ?

— Pose-toi uniquement cette question : veux-tu encore aimer ce jeune homme ? Ou donnerais-tu tout pour ne jamais avoir croisé sa route ?

— Il y a quelque temps, je t'aurais répondu que non, mais là... je ne sais plus.

— Le jour où tu sauras y répondre, tu seras alors capable ou de ne voir que le meilleur, ou de t'en affranchir. Le tout est de ne surtout pas te perdre en chemin.

— Aucun risque.

Ses épaules s'affaissent, comme si mes paroles la soulageaient. Je me redresse, puis passe mon bras sur ses épaules.

— Maman, je vais bien. Tu me connais, ce n'est pas un mec, aussi canon soit-il, qui va me réduire à néant.

Tout à coup, elle m'emprisonne dans une étreinte de fer, me dissimulant ainsi son visage.

— Mon chat, si tu savais comme je m'en veux...

Sa voix tremble, à l'instar de tout le reste de son corps. Les sanglots que je sens dissimuler au fond de sa gorge me serrent le ventre.

— T'en vouloir de quoi ?

Je tente de me détacher d'elle. En vain.

— Je... je ne peux pas t'en parler pour le moment.

— Maman, la supplié-je. Ce n'est pas juste. Tu ne peux pas...

— Tu sauras tout, je te le promets. Et j'espère de tout cœur pouvoir enfin t'apporter cette libération dont tu as besoin. Je te demande juste un peu de patience.

Alors que je suis partagée entre l'incompréhension, le doute et la peine de voir ma mère aussi bouleversée, la réponse à mes interrogations pointe toute seule le bout de son nez. Je me serre davantage contre elle puis, le plus délicatement possible, extrais ce qui dépasse de la poche arrière de son jean. Entre mes doigts, je lève à hauteur de mes yeux le papier dans le dos de ma mère. Décidément, les cartes de visite sont mes amies.

Je vais me répéter, mais...

À nous deux, Niklaüs Morgan.

Chapitre 34

Karys

Je jette un dernier coup d'œil à l'adresse indiquée sur la carte entre mes doigts, puis observe une nouvelle fois le bâtiment en face de moi qui a tout sauf l'air d'un immeuble de bureaux. Ou le mec a une carte de visite bidon ou cet immeuble aux murs couverts de graffs loge contre toute attente un cabinet d'avocat. De toute façon, ce n'est pas en poireautant sur le trottoir en pleine contemplation architecturale que j'aurais ma réponse. Je pousse une immense porte cochère qui s'ouvre par miracle, atterris dans une cour intérieure et lève le regard. Et maintenant ? Si je me mets à gueuler comme une dinde son prénom, peut-être qu'il pointera sa tête à travers l'une de ces multiples fenêtres ? Avant de massacrer mes cordes vocales, je furète un peu partout et notamment sur les boîtes aux lettres présentes aux différentes entrées, mais fais chou blanc. Reconsidérant sérieusement ma première option, je suis alors sauvée par une jeune fille qui s'engouffre dans la cour. Je l'accoste gentiment et demande après monsieur l'avocat au sourire horripilant. Si j'en crois ses joues qui rosissent à sa seule évocation, la brunette semble plutôt l'apprécier, elle, ce sourire...

Une fois en possession de mon information, je grimpe les marches sur cinq étages, les ascenseurs brillant par leur absence. Je tambourine plus que je ne toque sur une porte en métal et manque de me péter les articulations. Celle-ci coulisse alors que je fais l'inventaire de tous mes doigts en grimaçant. Un vieux tube de The Cure flotte au-dessus de la silhouette qui me dévisage d'un air ennuyé. Niklaüs pose un coude sur le chambranle en passant sa main dans ses cheveux et soupire :

— À la minute où j'ai vu tes jolis yeux verts serpenter sur moi, j'ai su que tu étais une chieuse.

Je ne réponds pas. Déjà parce qu'il a raison et aussi parce que je suis trop occupée à l'analyser. Il a troqué chemise et pantalon pour un tee-shirt blanc et un jean cigarette noir. Ses mèches blondes sont retenues en arrière et une clope se consume au coin de ses lèvres. Manque plus que la veste en cuir et je jurerais être en face de James Dean. Pas mal... pas mal du tout le garçon...

— Oh putain ! m'exclamé-je. Je te reconnais ! Tu es un pote de Soen !

— Le tatoueur ? feint-il de chercher dans ses souvenirs.

Je penche la tête sur le côté en croisant mes bras sous ma poitrine.

— S'il y a une chose dont je suis sûre c'est que ce n'est pas marqué débile profonde sur mon front. Et puis, tu es mauvais acteur mec. Très mauvais.

— C'est épuisant de jouer un rôle. Je ne comprends pas les gens qui s'emmerdent à mentir, mais bon... j'aurais au moins essayé une fois, dit-il en haussant les épaules. Allez, petit chaton, entre.

Je retiens mon envie de l'éviscérer pour avoir osé déformer le surnom que me donne maman. Après tout, si je veux lui tirer les vers du nez, j'ai intérêt à montrer patte blanche. Ou autre chose vu sa façon de reluquer mes fesses au moment où je le dépasse. Plus qu'un appartement, un hangar s'étend sous mes yeux. Il n'existe qu'une seule et même pièce, un peu comme chez Soen, mais en moins lumineux, plus city. Des poutres de métal grimpent le béton et jouent les acrobates sur les plafonds. Une unique fenêtre longe presque l'entièreté du mur de droite donnant sur la rue. *J'aurais pu m'égosiller pendant des heures en bas, il n'aurait jamais rien entendu.* Je m'avance jusqu'au billard qui occupe un coin de la pièce et caresse distraitement la nacre avant de me retourner sur lui.

— Pourquoi tu étais chez mes parents ? Qu'est-ce que tu voulais à ma mère ? Et quel rapport avec moi ?

Un rictus fend ses lèvres, entre la moue sardonique et le sourire de chat repu. Un truc

indéfinissable, mi-flippant mi-sexy, qui m'agace prodigieusement.

— Vu que ce n'est pas inscrit débile profonde sur ton front, tu ne seras pas étonnée que je ne puisse te répondre. Non pas que j'en ai envie d'ailleurs. Je préfère laisser les problèmes des autres chez les autres.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas m'avoir fermé la porte au nez ?

— Quand la vie te dépose un joli paquet sur ton palier, tu ne le laisses pas dehors.

— T'es lourd, mec.

— Il paraît, ricane-t-il, en m'invitant à m'asseoir sur un canapé en vieux cuir.

J'hésite quelques instants avant de m'exécuter. Pendant qu'il farfouille dans l'un des placards encastrés dans les murs, j'en profite pour sortir mon téléphone. J'appuie sur l'icône appareil photo, le mets en mode selfie, puis cadre de façon qu'on nous voie tous les deux, l'avocat le dos tourné et moi affichant un radieux sourire avec un majeur tout aussi radieux. J'ai tout juste le temps de l'envoyer à Soen que Blondinet réapparaît avec deux verres de je-ne-sais quoi. Il les dépose sur la petite table en cuivre et s'installe dans le fauteuil en face. J'abandonne alors veste en cuir et sac sur mon dossier sous son regard limite rieur.

— Tu as cité mon nom tout à l'heure, en précisant que « cela changeait tout ». J'estime avoir le droit de savoir vu que, clairement, je suis concernée.

— Tu es en droit de vouloir savoir, mais pas de savoir. Secret professionnel, chaton, argue-t-il en m'adressant un clin d'œil.

Connard d'avocat !

Mon portable vibre contre ma cuisse et je constate avec satisfaction que notre connaissance commune semble s'agiter. Je l'envoie direct sur le répondeur. La seconde suivante, l'écran du cellulaire de Nik s'allume à son tour. Le blond décroche sans même avoir pris la peine de regarder qui cherche à le joindre.

— Ouais, répond-il.

— ...

— Tout juste... Elle est en face de moi... Je sais. T'inquiète.

Il éloigne le téléphone de son oreille avec un air aussi saoulé que moi lors de ma dernière cuite. Lorsqu'il reprend la conversation, c'est pour la clore :

— Mets ta testostérone en sourdine. Occupe-toi de ta jolie fleur. Et fous-moi la paix au passage.

Il raccroche, puis plonge ses yeux dans les miens.

— Heureuse ?

— Je voulais seulement savoir si mes amis étaient dans le coup. J'en ai la confirmation. Soen est un sanguin, j'étais persuadée qu'il réagirait au quart de tour. Reste à en connaître la raison...

... ce qui, je dois l'avouer, me fait peur. Dans quoi Soen et ma mère pourraient être tous les deux impliqués ? Quelque chose me transperce soudain le ventre.

— C'est Milyia ? paniqué-je.

— La rousse ? Ne t'inquiète pas pour elle. Elle pète le feu pour une femme enceinte.

Un soulagement m'envahit et chasse au passage toutes mes forces. Je rejette ma tête en arrière sur le canapé et ferme les paupières le temps de reprendre mes esprits. Ils vont tous avoir ma peau. Je demande juste un peu de répit, de calme et de sérénité. Comment me retrouver si je dois me disperser en m'inquiétant pour les autres ? Merde, j'ai bien mérité de penser un peu à moi pour une fois.

Comme s'il avait lu dans mon esprit, Nik pousse un verre dans ma direction en disant :

— Chaton, je suis admiratif des personnes dans ton genre : ceux que j'appelle les combattants de la vie. Vous êtes toujours là à tenter de conquérir chaque minute de votre temps, à fendre chaque

vague, abattre chaque barrière, mais un jour ou l'autre, vous finissez essouffés, sans plus une once de force pour ne serait-ce qu'espérer. Apprends à t'économiser pour les réelles batailles. Comme maintenant. Je ne te dirai rien alors vu que ton joli cul est sur mon canapé, pourquoi ne pas te laisser dériver pour une fois ?

Dériver ? Non, merci. Je laisse ça aux autres.

J'attrape le verre et avale le liquide cul sec. Je reconnais la saveur de la vodka, cependant ou celle-ci a été trafiquée ou il est allé la choper directement dans les réserves d'un tsar parce que... bordel, elle retourne le cerveau !

— Trop chou de t'inquiéter pour moi et mon souffle, Blondinet. On ne se connaît que depuis trois secondes. Mais crois-moi, tu mangeras les pissenlits par la racine avant même que je ne doive juste reprendre ma respiration.

Son rictus que je jure de lui faire bouffer un jour réapparaît sauf que cette fois il atteint ses yeux qui brillent d'un éclat sauvage et malicieux. Je comprends mieux la réaction de la fille plus tôt. Un sourire de ce type et il se retrouve déjà le visage entre nos cuisses pour peu qu'on ne prenne pas garde. Il chope la bouteille qui était négligemment posée sur le sol à ses pieds, me serre à nouveau et porte un toast à mon souffle avant de s'enfiler lui aussi une bonne rasade d'alcool.

Quelques gorgées plus tard et pas un mot de plus, je suis prête pour le coma éthylique.

— Ouah, c'est la première fois que je suis saoule avec seulement quatre verres, ris-je en m'allongeant sur le canapé.

— Trois, rectifie-t-il sans montrer le moindre signe de faiblesse.

— Ça craint... cela étant dit, c'est aussi la première fois que quelqu'un tient mieux l'alcool que moi. Toi, tu es vraiment trop bizarre, le désigné-je du doigt.

— Tu n'avais juste pas encore trouvé l'adversaire à ta taille. Toutefois, je dois te féliciter, jamais une fille n'avait dépassé...

Le reste de ses paroles se fond dans le chaos, ou ailleurs, je n'arrive pas trop à saisir. Puis je m'en fous. Je reste bloquée sur *l'adversaire à ma taille*, ces mots semblent me narguer. Parce que je l'avais trouvé celui à ma taille... Je secoue la tête. Non. Étape par étape. Je ne suis pas encore prête à prendre la moindre décision le concernant. Encore moins avec mon état d'alcoolémie avancée.

Le Russe – ouais, j'ai décidé qu'il serait Russe pour être capable de s'enquiller cette vodka sans en ressentir aucun effet – a peut-être raison après tout. Ce soir, je prends une pause.

— Eh le ruskov, tu as une petite amie ? Ou saouler les filles sur ton canap' est ta seule façon de te taper une nana ?

Sa silhouette coule jusqu'à moi, hypnotisant et animale. Il s'allonge alors sur le sol, son visage juste en dessous du mien et tente une percée avec son regard. Mais tout ceci ne marche plus depuis bien longtemps.

— Pourquoi ? Mon petit chaton a-t-il l'intention de me faire grâce de ce corps ensuite ?

— Il me faudrait bien plus de vodka pour ça, répliqué-je. Sérieusement, as-tu déjà été amoureux ?

Un éclat vorace illumine ses yeux qui me dévorent.

— Bien sûr. Très souvent. À chaque fois qu'une femme réclame que je la possède, à chaque fois que des cuisses m'accueillent, à chaque fois qu'une croupe s'offre à moi.

— Pff, ce n'est pas être amoureux ça. Ce n'est que de l'épicurisme.

— Qui a dit que c'était incompatible ? Chacun sa façon d'aimer, tu ne penses pas ? J'ai choisi d'aimer des instants et non des personnes. C'est certes éphémère, mais pas moins intense.

— C'est surtout moins dangereux.

Nik se redresse et s'assoit en tailleur, toujours par terre. Son regard est à hauteur du mien et m'étudie avec plus de sérieux cette fois.

— Tu me crois lâche ? Mon cœur n'appartient qu'à moi, mais ma vie n'est pas moins triste ou morne. Au contraire, j'ai décidé de ne pas me lier à une seule âme afin de ne jamais me priver des autres et surtout pour que la mienne ne m'échappe en aucun cas.

— Ouais, sauf qu'il est impossible d'aimer qui que ce soit sans ouvrir son cœur. C'est bancal ton truc.

— Tu n'as pas compris : je ne le ferme pas, je ne le laisse juste jamais s'attarder et s'attacher.

— Je trouve ça triste et égoïste.

— Parce que toi, tu es amoureuse.

— Et donc, selon ta logique, je suis enchaînée et prisonnière à une seule âme.

Ses doigts claquent devant mes yeux qui fixent le vide. Il laisse son index vagabonder sur mon cou jusqu'à ma poitrine sans pour autant la toucher.

— C'est beau et puissant ce que tu viens de dire. Mais ça a aussi quelque chose de sombre et funeste quelque part.

— Peut-être parce que je suis amoureuse du Diable ?

— Alors à toi de faire avaler ses couilles à Satan, éclate-t-il de rire. Ce dont tu es parfaitement capable, j'en suis persuadé.

Je me rassois et récupère mon verre sur la table et grommelle un :

— Amen mon frère.

Toutefois, le liquide ne parvient pas à ma bouche. Nik me retire mon breuvage des mains puis se met debout.

— Avant, direction la cuisine pour te nourrir. À ce train-là, tu vas finir à l'hôpital. Et même si Soen ne m'impressionne plus depuis longtemps, je préfère être du côté de ses amis.

— Ja voll, Camarade ! crié-je presque en me redressant difficilement.

Devant son regard interrogateur, je lui explique pourquoi je le prends pour un Russe.

— Ouais... sauf que Ja voll c'est de l'allemand, se moque-t-il.

Je réplique avec ma répartie préférée et présente donc mini-Caleb à mon nouvel ami, une fois enfin campée sur mes jambes.

— Tu veux que je te dise ? Il est bien plus sympa que le vrai, s'esclaffe-t-il.

Je me fige. Lui aussi. Et voilà comment dessaouler en deux secondes, même si mon estomac ne paraît pas d'accord et se révolte pour continuer la fête.

— Comment tu connais Caleb ? articulé-je.

Ses iris changent, muent en quelque chose de plus dur et tranchant. En total contraste avec la douceur de ses gestes quand ses mains se posent délicatement sur mes joues. Sa bouche s'approche de mon oreille et chuchote :

— Pause.

Puis, il se retourne et se dirige vers la plaque à induction greffée à un plan de travail en zinc. Pause ? Mon petit père, tu ne sais que dalle sur moi. Si je ne peux rien obtenir de toi, j'irai voir ailleurs... quitte à me brûler les ailes à la source.

Je le rejoins et pose mon fessier sur le plan de travail pendant qu'il cuisine. Sans prêter attention à ce qu'il prépare, je l'interroge sur sa rencontre avec Soen. Nik l'aurait connu par le mec de sa cousine qui se serait fait tatouer... et à partir de là, nous parlons sans que je suive réellement la conversation. Depuis l'allusion à Caleb, mon esprit est engourdi. À moins que ce ne soit cette satanée vodka. Je patauge dans l'incompréhension, me noie dans le flou. Pourtant, encore une fois, je sens que

tout est à portée de main.

Nous rejoignons ensuite le canapé et mangeons pendant que Nik m'abreuve de récits sur ses voyages avec l'un de ses amis irlandais. Ses paroles terminent de paralyser mon cerveau ce qui n'est pas pour me déplaire finalement. C'est sympa d'inverser les rôles pour une fois.

À environ quatre heures du matin, je conviens, sans consulter le propriétaire, de dormir sur place. Alors que je commence à somnoler sur le canapé, le Russe me propose, non m'ordonne plutôt, d'aller dans son lit.

— Bien tenté, mais je t'ai prévenu, il me faut beaucoup plus de vodka.

— Karys, je sais reconnaître un corps appartenant déjà à un autre. Et je n'ai pas tellement envie de voir ton cul imprimé sur le cuir pendant des jours.

— Enfoiré, grogné-je en acceptant toutefois sa proposition.

Je gagne tant bien que mal le matelas posé sur une sorte d'estrade en bois et dissimulé par un paravent, puis me laisse tomber lourdement dessus. Je me débarrasse alors de mes vêtements et finis en string et soutien-gorge. De toute façon, s'il me touche, je le mords et le castre. On verra s'il sera toujours enclin à aimer tout le monde après.

Je me raidis soudain quand un index suit ma colonne vertébrale, les courbes de mes fesses, et vient appuyer avec insistance sur un énorme bleu au niveau de ma cuisse. *Eh merde...*

— Dououreux de se débarrasser de ses chaînes, hein ? murmure-t-il avant de se retourner.

Décidément, lui et moi ne sommes pas du tout sur la même longueur d'onde. Rien n'est réellement douloureux pour peu qu'on décide de se donner une seconde chance.

* * *

Un concert de gémissement me tire de mon sommeil de plomb, ce qui pourrait être agréable s'il provenait de ma propre gorge. J'ouvre les paupières et constate que mon colocataire de lit s'est fait la malle. Enfin pas très loin à ce que j'entends. Je m'étire, me lève, puis contourne le paravent. Un spectacle digne de figurer dans les tops des vidéos sur internet se joue sur le billard. Nik, les mains sur des hanches fines, donne des coups de reins assez délicieux à regarder entre les cuisses de la brunette d'hier. Celle-ci, le buste plaqué sur le tapis de jeu, semble apprécier son traitement. Blondinet, le jean baissé sur les chevilles, me repère et m'adresse un clin d'œil.

— Désolé, chaton, elle n'a pas besoin de vider mes bouteilles de vodka au moins.

Je soupire, lui plante un majeur et pars en quête de la machine à café en attendant la fin de leurs ébats. Malheureusement, il semble avoir de l'énergie à revendre le garçon. Je récupère donc mon téléphone, mes écouteurs et enclenche ma playlist avant de me rallonger sur le lit. Chose qui ne m'est pas arrivée depuis... *trop de temps*.

Une main ébouriffant mes cheveux m'indique que le tournage pour Youporn est achevé. Nik se tient à côté de moi, debout et torse nu. Il a au moins eu la délicatesse de remonter son pantalon, je suppose que c'est une marque d'attention vu le personnage.

— Alors, tu as bien *aimé* ?

— Passionnément, rétorque-t-il, toujours avec ce fichu rictus.

Je me redresse et entreprends de me rhabiller sans grande conviction.

— Je me trompe ou tu as envie de profiter un peu plus de ma présence, ricane-t-il.

— Ne te monte pas de film. J'ai juste... j'emmagasine juste des forces.

— Pour ?

— Dompter un putain de loup.

Chapitre 35

Caleb

Devant le miroir de la boutique, je regarde mon reflet. Les cernes sous mes yeux, conséquences de mes trop nombreuses heures à picoler, me narguent. Un sentiment de haine a remplacé la culpabilité et se resserre comme un nœud coulant autour de ma gorge à mesure que mes yeux parcourent le costume recouvrant mon corps. Entièrement noir – quelle autre couleur en même temps ? – excepté cette horrible chemise blanche. Je me sens comme un clown qui se donnerait en spectacle devant un public en mal de rêves et d'espoir. Le pire, c'est que tout le monde veut tellement croire à mes sourires qu'ils parviennent à leurrer leurs propres esprits. Enfin tous sauf cette femme dans mon dos qui caresse tendrement mes épaules en observant elle aussi, ce reflet déformé.

— Tu es beau en costume, sourit-elle tristement. Dommage que les deux seules occasions où tu en as porté sont l'enterrement de ton père et un mariage dont clairement tu sembles exécuter la simple idée.

— Maman, soufflé-je, tu te préoccupes trop. Je suis exactement là où je devrais être.

— Ah oui ? Parce qu'on dirait que tu te diriges droit à la potence, mon fils. Tu n'as pas à assumer ce rôle, tu sais. Tu t'es occupé d'Emma après son accident, tu l'as aidée à s'en remettre et à grandir. Je sais que tu t'es toujours senti responsable d'elle, mais stop. C'est une femme maintenant. Ta vie t'appartient, Caleb. Ne la gâche pas.

— Tu as raison. Ma vie, mes choix, réponds-je froidement.

Pas assez pour qu'elle lâche l'affaire cependant.

— Et Karys ? Où est-elle ? attaque ma mère en me foudroyant des yeux à travers le miroir. Tu l'as plantée à l'aéroport à peine atterris ? Tu as pensé à la remercier pour le déplacement, j'espère. Oh et éventuellement aussi pour son soutien dans le deuil de ton père.

Pas étonnant que ma mère l'apprécie autant. Même tempérament de chieuses, ces deux-là. Même façon de blesser.

— Ne t'en fais pas pour elle. Karys va très bien.

Prononcer son prénom m'arrache la gueule. Ma mère doit sûrement le remarquer vu le sourire victorieux qu'elle m'offre.

Le tintement de la porte d'entrée du magasin trop luxueux à mon goût attire notre attention. Un blond bardé de tatouages entre, suivi d'une petite rousse. Le premier semble hésiter entre un ricanement et un grognement en m'apercevant quand Bichette me balance ce putain de regard qui a trop souvent retourné le cerveau d'Adam. C'est la première fois qu'elle m'envoie cette intensité en pleine tronche et je déteste ça. Le vendeur que j'ai plus tôt envoyé au diable pointe le bout de son nez, puis disparaît presque aussitôt en comprenant que les nouveaux arrivants sont là pour moi. Ils se dirigent tous les deux vers nous quand maman m'interroge :

— Tu les connais ?

— Ouais, grommelé-je en bloquant sur le ventre rond de Milyia.

Je sais que je devrais faire les présentations, mais c'est au-dessus de mes forces. Tout se mélange, tous mes mondes se confondent : preuve que tout se casse vraiment la gueule.

Comprenant que je ne bougerai pas, maman leur tend une main et se présente :

— Bonjour, Élisabeth, la responsable de ce géant pas très causant, dit-elle en me désignant du doigt.

Milyia éclate de rire et répond sur le même ton :

— Milyia et lui, parle-t-elle du tatoué, s'appelle Soen ou ronchonchon, ça dépend des moments.

Enfin, c'est plus souvent ronchonchon cela dit.

Là, c'est moi qui ne peux m'empêcher de ricaner. Ce qui n'a pas l'air de plaire au blond qui relève le visage vers moi, me révèle un rictus ne présageant rien de bon, puis s'exprime avec un amusement non feint :

— Je suis le témoin de votre fils.

Pardon ? C'est quoi ce délire encore ? Quand je disais que tout partait en vrille. Soen témoin à mon mariage, si ce n'est pas un signe de l'apocalypse ça...

— Ah oui ? Je pensais que c'était l'un de tes collègues, s'interloque maman.

— Je le pensais aussi, dis-je, la mâchoire contractée sous l'œil suppliant de Bichette.

— Je sais que j'ai refusé la première fois que tu me l'as demandé, mais je ne serais pas un véritable ami si je ne te soutenais pas, ment-il avec aplomb.

La blague ! Je crois que cela fait des mois que je n'ai pas eu autant envie de rire.

— Vous êtes amis ?

Eh ouais, mec, bon courage avec elle. Crois-moi, il faut des années d'expérience avant de faire avaler des coulevres à celle qui m'a donné la vie.

— Nous étions des amis d'Adam, intervient alors Milyia.

Cette fois, Soen manque de s'étouffer. Sérieusement, tout ça devient vraiment comique. Le blond et moi nous toisons sans plus l'ouvrir pendant que les deux femmes nous dévisagent tour à tour.

Un gloussement s'échappe soudain des lèvres de ma mère.

— Milyia, c'est bien ça ?

L'intéressée hoche la tête.

— Je me souviens de ton prénom, je l'ai entendu il y a quelques années maintenant...

Sa main effleure la pommette de la rousse avant de se poser délicatement sur son ventre.

— Je suis heureuse pour toi, reprend-elle, pour vous. En revanche, j'ai horreur qu'on me prenne pour une idiote.

— Madame Andersen, intervient Soen, nous sommes là pour votre fils. Pour lui.

Sans se démonter, maman dirige un regard glacial, mais confiant vers lui.

— Je l'espère pour vous. Je vous laisse dans ce cas et si vous êtes vraiment ses amis comme vous le prétendez, faites-lui entendre raison. En vous souhaitant plus de chance que j'en ai eu. Je l'ai fait beaucoup trop têtu cet enfant. Et toi, jeune fille, interpelle-t-elle Milyia, suis-moi deux minutes.

La main de Soen s'abat aussitôt sur l'épaule de sa copine. Celle-ci lève les yeux au ciel. Je me retiens de me foutre de sa gueule.

— Je te laisse mon fils, je te rappelle, le réprimande maman. Et j'ai seulement besoin d'elle pour une info.

Milyia se dégage de la prise de son mec, lui embrasse la joue puis emboîte le pas de maman.

— Milyia ! l'appelé-je.

— Fais-moi confiance, dit-elle après s'être retournée.

— Putain ! Je comprends pourquoi tu les aimes avec un caractère de merde ! lâche Soen, une fois seuls.

— Tu parles de ma mère là !

— Et ?

Mon poing s'enroule dans le col de son tee-shirt, je le pousse jusqu'à l'acculer contre un portant de vestes valant un rein et une moitié de poumon.

— Joue pas au con. Je suis ici pour toi, je viens de le dire. Nik a du nouveau, on doit se réunir.

— Et tu étais obligé de débarquer comme ça ? Un coup de téléphone c'est trop banal pour toi ?

— Tu as peur que l'autre folle te fasse suivre. Si je suis ton témoin, c'est plus crédible, non ?

— Parce que c'est crédible de prendre un mec comme témoin deux semaines avant la date fatidique selon toi ? Encore plus un mec que je connais à peine !

Ses doigts me forcent à desserrer les miens. Je m'exécute non sans le secouer une fois. Juste pour le plaisir.

— Honnêtement on s'en cale, mec. Tu viens de le dire : deux semaines, il y a urgence. Pas de temps pour la subtilité. Maintenant, tu vas me retirer ce truc que tu as sur le dos et nous rejoindre au Lampone. On t'attendra déjà sur place.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Parce que moi aussi j'ai un penchant pour les casse-couilles, ricane-t-il avant de rejoindre Milyia et ma mère parties discuter dehors.

J'aurais dû me douter que Bichette était derrière tout ça. Partir en croisade pour sa meilleure amie, c'est bien son genre. Je les observe parler tous les trois pendant quelques secondes. Je devrais avoir peur, je suppose. Si ma mère apprend ce que j'ai fait... ou pas fait... je ne sais même plus, merde !

Je m'engouffre dans la cabine et m'assois sur le fauteuil en tirant mes cheveux. J'ai envie d'y croire. Putain, j'en ai envie ! Mais les conséquences dans un cas comme dans l'autre risquent d'être douloureuses, beaucoup trop pour s'en relever cette fois.

* * *

Je débarque dans le club désert si ce ne sont les trois pécores au bar en train de m'attendre. Sans gêne, l'avocat fait le service derrière le comptoir. Bah voyons, monsieur s'offre quelques extras en plus de ses honoraires.

— Comment vous êtes entrés ?

Milyia m'accueille d'un sourire doux avant de me répondre :

— J'ai demandé à Anthony.

Lui, son compte est bon. L'avoir sous mon nez sachant qu'il a touché Karys sans pouvoir lui refaire le portrait était un supplice. Ce con vient enfin de m'offrir une raison valable de le virer.

Je passe derrière le comptoir, arrache la bouteille des mains de Nik qui hausse un sourcil avant d'en attraper une autre. Refrénant mon envie de le démonter membre par membre lui aussi, je sers un jus de fruits à Bichette avant de m'enfiler un shot de whisky. Autant se mettre en jambe pour les affronter ces trois-là.

— Caleb, on est là pour t'aider. Alors, arrête de nous considérer comme des intrus et mets-y un peu du tien, râle Milyia.

— L'espoir, voilà ce que vous incarnez à mes yeux. Je n'aime pas l'espoir. Trop fragile, trop traître.

— Et pourtant, sans espoir, je ne serai pas sur le point de sauver ton cul, déclare l'avocat en contournant le zinc pour se placer à côté de Soen qui n'a pas encore ouvert la bouche.

Une autre gorgée d'alcool me brûle la trachée. Je les regarde tour à tour avant de hocher la tête en direction de Nik.

— J'ai retrouvé la gynéco qui a constaté le viol, annonce-t-il avec un calme qui m'irrite au plus haut point.

Quelque chose galope dans mes veines au même titre que les battements de mon cœur. Je fourre mes poings dans mes poches pour dissimuler les tremblements qui m'agitent tout à coup.

— Et ? l'incité-je à continuer sans même comprendre si je le veux vraiment.

— Bonne nouvelle. Je suis quasi sûr que tu n'as pas touché cette fille. Mauvaise nouvelle, la mère de Karys risque de se faire rayer de l'ordre des médecins.

Putain, je dois vraiment diminuer ma consommation d'alcool. Ou ma beauté m'obsède tellement que j'entends son nom partout.

Face à mon manque de réaction, Milyia intervient en posant sa main sur la mienne au-dessus du comptoir.

— Hélène est gynéco dans une clinique privée à Neuilly, m'informe-t-elle. Emma a dû avoir affaire à elle quand elle a voulu... enfin bref, tu vois.

— Je me souviens très bien du nom du médecin sur ce fichu papier, réponds-je, complètement paumé. Hélène Raynaud, pas Léry.

— Ses parents ne se sont jamais mariés. Karys porte le nom de son père.

— Putain, soufflé-je en passant mes mains sur mon visage.

Cette histoire commence à prendre des proportions inédites. Comment est-ce possible ? Comment tout peut être aussi... emmêlé ? À croire que nos vies étaient déjà connectées avant même ma rencontre avec elle.

— C'est une très bonne chose, intervient Nik. Sans le petit cœur brisé de sa fille, je ne suis pas certain qu'elle aurait accepté de revoir ce dossier plus en détail. Quoique j'ai bien vu sa tête dès que j'ai évoqué le nom d'Emma. Elle a blanchi aussitôt, mais a refusé d'en dire davantage jusqu'à ce que sa fille débarque dans le salon. Si je n'étais pas aussi... dépravé, j'aurais presque cru à une intervention divine. Ou alors j'ai du souci à me faire pour ma prochaine vie.

— Comme si tu en avais quelque chose à foutre, ricane Soen.

— Pas faux, pas faux, mon pote. Bref, j'ai fait virer la décolorée de la pièce et tout balancé à la mère.

— Tu lui as tout dit ?

— Bien sûr. Son rôle de mère surpasse et écrase son rôle de médecin. Certaines choses clochent dont une en particulier et elle le sait très bien. Mais nous avons besoin qu'elle se mette à table. Il y a juste un hic. Elle veut te parler avant.

Le verre tape le zinc après que je me sois enfilé un shot supplémentaire. Un tête-à-tête avec la mère de Karys ? Bordel, si elle est comme sa fille, mes couilles vont finir en ragoût. D'un autre côté, si elle est comme sa fille, son cœur peut faire des miracles.

— Mais si ce rapport est bidon, ce n'est pas à la police de gérer ça ?

— Mec, me répond l'avocat, le but est de ne surtout pas faire intervenir la police ni qui que ce soit. Devant un juge, tu n'as aucune chance face à une fille belle comme un ange, à moitié orpheline, handicapée de surcroît. Tu es le seul homme à la côtoyer. Tout te désigne. Et cette garce le sait.

— Mais pourquoi la police n'est pas déjà au courant de ce rapport ? interroge Bichette.

— Le médecin est tenu au secret professionnel. Si son patient est majeur, et ne veut pas porter plainte, il est en droit de respecter la volonté de la victime.

— J'ai besoin d'un verre.

— C'est déjà ton quatrième, me lâche Milyia.

J'avale le liquide à une telle vitesse que c'est à peine s'il touche ma langue. Peut-être ai-je besoin de me retourner le cerveau pour qu'il envisage enfin les choses sous le bon angle. Je m'adosse aux bouteilles dans mon dos, en faisant tomber quelques-unes au passage. Je relève le visage vers le

plafond, mes yeux scrutent le vide, analysant les infos.

— Résumons ma situation : durant toutes ces années, je me suis fait piéger comme un rat. Je pensais avoir créé un monstre, l'avoir changée en cet être plein de colère... j'ai tout accepté par culpabilité, car j'étais persuadé de le mériter. Et... en fait... rien ? Je n'ai rien fait ? Cette crasse que je trimballais sur ma peau, ce truc immonde que je sentais au fond de moi, tout ça n'existait pas ?

À mesure que mes paroles s'égrènent, tous ces sentiments reprennent possession de moi. Le dégoût, l'horreur, la haine...

Emma... je la revois durant notre enfance, puis notre adolescence, ses iris clairs et chaleureux à la fois, ses sourires si lumineux qu'elle n'offrait plus qu'à moi avec le temps. Tout n'était que mensonge ? À quel moment est-elle devenue aussi calculatrice et dangereuse ? *Dangereuse...*

Je me ressaisis, baisse le menton sur les trois qui me dévisagent en attendant sûrement que j'explose puis leur dis :

— Je regrette. Je ne peux pas parler avec la mère de Karys. Je préfère qu'on arrête tout maintenant.

Soen fronce les sourcils sans rien dire. Nik ne moufte pas, se contente de me regarder. En revanche, chez la rouquine, c'est la tempête.

— Non, mais tu es débile ! Elle t'a ravagé le cerveau l'autre malade ou bien ? Ou tu es juste né con ? On vient de te dire que tu n'as rien fait et toi, tu nous dis « merci bien, mais fichez-moi la paix ? ». Ah non ! Même pas tu nous remercies en plus ! Écoute-moi bien espèce de dégénéré...

— Caleb, Nik coupe la parole de Milyia qui, énervée, marmonne à son ventre quelque chose concernant la façon de castrer un mec, ne tente rien seul. Ne tombe pas dans la vengeance. Ne te pourris pas plus qu'elle ne l'a déjà fait.

— Trop tard pour ça. Et ne t'en fais pas, la vengeance n'a rien à voir là-dedans. Je vais me marier comme prévu et vous, vous allez m'oublier, articulé-je posément.

Tout le monde se fige. Même Milyia a cessé son monologue concernant la connerie masculine. Je hais sa façon de me regarder. Ses yeux noisette vacillent étrangement en me fixant et me remuent plus que je n'oserais l'admettre. Soen descelle enfin ses lèvres pour me parler.

— Et Karys ?

— Elle sera bien plus en sécurité loin de moi.

— Ah ouais ?

Le timbre narquois de Nik me hérisse le poil. Je vais vraiment finir par le désosser s'il persiste avec ses manies du mec ayant déjà vécu mille vies. Le genre homme sage qui te balance des phrases philosophiques a un effet tout sauf apaisant sur moi. Seul Adam excellait dans cet art. Sans même prendre la peine de relever sa remarque, j'ouvre la bouche pour les envoyer se faire voir quand il balance son smartphone qui glisse lentement sous mon nez. La première chose qui heurte méchamment mes rétines est le corps presque nu et endormi de ma beauté s'affichant sur l'écran.

— Comment tu as eu cette photo ? sifflé-je.

— Je l'ai prise. Mais tu te plantes de question, mec. Observe bien.

Je ferme les paupières un instant. Une image de sa tronche, les dents éclatées sur le comptoir me soulage juste assez pour rouvrir les yeux et prendre le risque de détailler cette photo. Je parcours ces courbes que je pourrais presque dessiner sans son modèle tant la pulpe de mes doigts est hantée par son toucher. Sauf que plus je m'attarde sur chaque partie, moins je la reconnais. Sa magnifique peau est entachée de marques, de bleus qui violent sa chair et mon esprit. Une fois de plus. Une fois de trop.

— C'est vrai qu'elle a vachement l'air bien sans toi, renchérit l'avocat.

Soen m'arrache le téléphone des mains sans que je ne l'en empêche et regarde à son tour. La crasse dont je parlais plus tôt me semble soudain presque un doux souvenir comparé à ce qui se visse et s'empare du moindre centimètre carré de mon épiderme. Ce n'est même plus du dégoût, mais carrément mon propre corps qui fait un rejet de lui-même. Impossible... j'aurais anéanti la seule personne qui m'était vitale ? Finalement, j'avais raison. Le monstre de l'histoire c'est bien moi. Celui capable de transformer en démon la fille la plus douce qui ait existé... celui capable de dévaster le cœur le plus éclatant et extraordinaire qui soit.

Je bousille tout. J'arrache tout, même les espoirs des autres. Même les siens...

Un uppercut heurte violemment ma mâchoire et m'envoie valdinguer contre les bouteilles. Je me retiens au comptoir uniquement par réflexe. Soen saute par-dessus et me rejoint en une enjambée. Je me redresse, me plante face à lui et le laisse m'empoigner par le col pour me cracher au visage :

— Je vais te détruire.

— Oh putain, souffle la voix de Milyia qui vient sûrement de prendre connaissance de la photo.

— Qu'est-ce que tu attends ? provoqué-je le tatoué.

Je suis aussitôt propulsé sur le sol. Soen m'enjambe alors que je ne moufte pas. Qu'il me détruise. L'intérieur est déjà mort.

— Stop !

Comme un bon chien de garde, le blond pivote le visage vers sa rouquine. J'en fais de même et le regrette aussitôt. Des larmes coulent sur ses joues, ce qui ne fait qu'empirer ma douleur sur ce que je pensais détruit.

Elle incline le petit écran vers nous.

— Ça ce n'est pas ma meilleure amie, dit-elle avec une grimace dégoûtée. Karys ne se ferait jamais de mal physiquement. Jamais et pour personne. Il doit y avoir une autre explication. On parle de ma Furie là. La fille qui m'a portée à bout de bras pendant des années.

— Les gens s'essoufflent parfois, intervient Nik.

— Ferme là, toi ! Et cesse de sans arrêt m'interrompre ou je te jure que ta prochaine visite chez le médecin ne sera pas pour une enquête !

Un mince sourire moqueur soulève l'une de ses commissures toutefois il se garde de répliquer.

— Personne ne la connaît mieux que moi, renchérit-elle. Karys boit la tasse, mais jamais ne se noie. C'est juste impossible, contre nature. Alors toi, désigne-t-elle Soen, tu vas le lâcher. Tu te plantes d'ennemi. Garde tes poings pour l'autre connasse. Rien à foutre qu'elle soit handicapée, je vais lui faire bouffer les roues de son fauteuil moi ! Et toi ! hurle-t-elle presque en me plantant un regard au fond du mien qui n'a plus rien à voir avec le précédent, arrête de te comporter comme si tu étais un bourreau ! La seule chose dont tu es coupable ici c'est d'avoir endossé ton rôle de victime beaucoup trop facilement ! Enfin, réveille-toi ! Depuis quand une fille veut épouser son violeur ?

— Et coucher avec surtout, lâche Nik sous les yeux meurtriers de Milyia.

— C'est quoi cette histoire encore ?

Elle redirige son regard sur Soen qui bizarrement n'en mène plus large. Celui-ci me tend une main que je saisis et m'aide à me relever. Sans dire un mot de plus, il s'évapore pour se matérialiser aussitôt à côté de sa rousse.

— Bichette, détends-toi, tu vas nous accoucher sur place.

— Hors de question. Je préfère serrer les cuisses plutôt que de laisser ma fille voir une bande d'empaffés tels que vous comme première image de ce monde.

— L'un des empaffés est son père, grogne le tatoué.

— Pas la peine de me le rappeler, bougonne-t-elle en se rasant sur un tabouret haut.

Ma main sur la mâchoire, je la masse tout en réfléchissant à ses paroles qui sont loin d'être dénuées de sens. Concernant Karys du moins. J'ignore si le coup de Soen m'a remis d'équerre, mais une chose parvient à s'infiltrer dans mon esprit pour s'imposer : j'ai du mal à imaginer ma beauté se faire du mal...

— Je veux la voir, déclaré-je.

— Karys ? Pas tout de suite, me répond aussi sec Soen.

— OK, dit Milyia. Mais avant je veux savoir ce qu'est cette histoire. Comment tu as pu coucher avec cette garce ? Parce que pour ça, faut en avoir un minimum envie sinon la mécanique ne fonctionne pas.

Les deux autres soupirent et secouent la tête. Les ignorant, je lui détaille donc ces moments que je préfère imaginer comme hors de la réalité sous peine de me rendre définitivement dingue. Ses yeux s'arrondissent au fil de mon récit. Ses cils se bordent de liquide alors que son bras s'enroule peu à peu autour de son gros ventre.

— Comment... pourquoi accepter ça ? dit-elle la voix tremblante quelques secondes après que je me sois tu.

— La culpabilité, on peut encaisser beaucoup de choses quand on pense le mériter.

— Mais c'est...

— Un viol, intervient Nik qui visiblement n'a pas compris la leçon. Ou s'en fout. Un viol répété. Sauf que lui ne pourra jamais porter plainte. C'est dingue cette histoire quand même. La victime est sûre de se faire avoir si elle implique la justice.

— Comment ça ?

— Elle est en fauteuil roulant, c'est limite si son handicap ne lui confère pas déjà un statut de victime, expliqué-je. Je suis un homme en pleine possession de mes moyens. Je n'avais qu'à fuir après tout, ou simplement dire non. Les remords, etc, les juges s'en foutent pas mal. Il leur faut des faits simples, pas de psychologie compliquée à assimiler. D'un point de vue extérieur, je n'ai fait que profiter de la situation... surtout si on croit cette accusation de viol.

Mon corps entier est pris d'une violente convulsion. Les mots ont dépassé ma pensée, mais n'en sont pas moins... vrais. Alors c'est ça... mon corps ne se rejette pas finalement. Il se révolte contre cette aversion que j'avais de lui. Je ne l'ai pas fait. Je ne l'ai pas violée. Tout restait à l'intérieur de moi, à me pourrir lentement, sûrement. Être dans l'obligation d'en parler enfin, de m'exprimer dessus à voix haute, devant témoin me force à faire face à la vérité.

À moins que l'image de Karys si faible m'incite à enfin me battre ...

— Je veux la voir, réitéré-je. Je suis le seul à la comprendre entièrement. Le seul à réellement la voir.

... *Pour qui d'autre si ce n'est pour elle ?*

Chapitre 36

Karys

De rage, je fourre mon téléphone au fond de mon sac à main. Ma Creepy et le futur éclopé sont introuvables et ne répondent à aucun de mes appels. J'ai juste reçu un message vite fait de Milyia m'informant que tout allait bien, qu'elle n'était pas encore en train d'accoucher et que je ne devais pas m'inquiéter. Ce à quoi je lui ai renvoyé un texto avec toute une flopée d'insultes. J'ai une gueule de lapin de six semaines ? Je sais très bien qu'ils m'évitent, attisant mon incompréhension et ma colère par la même occasion.

Je souris à Robocop devant la porte en métal qui s'ouvre aussitôt après. Je fais craquer ma nuque en progressant dans le couloir à la lumière tamisée, voire inexistante, dans l'espoir de me détendre un minimum. Sinon je risque de lui bouffer les couilles à l'autre abruti. Et, même si clairement mes amis me prennent pour une conne, je suis assez lucide pour ne pas trop le foutre en rogne. Ce mec a un éclat démentiel dans le regard, une étincelle et sa folie prend feu. Or, je ne serai pas celle qui craquera l'allumette. Je laisse ça à d'autres paumées. Je pénètre dans la pièce et me fige. Une fille au corps si fin qu'un souffle pourrait la réduire en poussière patiente, assise, au milieu. Le visage baissé, les mains, paumes vers le ciel, sur ses genoux écartés et un collier autour de son cou duquel pend une laisse. Une grimace de dégoût se plaque instinctivement sur mes lèvres. OK, j'ai l'esprit ouvert, super ouvert même. Chacun sa sexualité, etc., etc... Je trouve ça assez fascinant quelque part le lien de confiance qui unit un dominant et sa soumise, mais ce n'est clairement pas pour moi. Pas pour lui non plus cela étant dit. Et cette fille va vite le comprendre. Je l'espère au moins. D'ailleurs, il est où mon taré ? Je pivote la tête et le découvre assis sur un fauteuil de cuir. Son poing est serré contre sa tempe et il m'observe. J'ignore pourquoi, mais j'ai la sensation que mon rôle d'imparfaite petite soumise est révolue. Il se relève et vient à ma rencontre. Sa main s'enroule autour de mon cou et me pousse jusqu'à m'acculer contre le mur. Il incline alors mon visage vers lui et plaque son bassin contre moi.

— Ma jolie Goldie, susurre-t-il, comment trouves-tu ta remplaçante ?

— Perdue.

— Exactement. Parfaite.

— Dois-je me vexer de me faire évincer de la sorte ? raillé-je.

— Tu n'as plus besoin de moi donc je n'ai plus besoin de toi. Ton corps est certes délicieux à ravager, mais je ne perçois aucune douleur dans tes yeux, tu ne m'es d'aucune utilité.

— Et elle ? dis-je en désignant du menton la jeune fille.

— Elle frémit quand je la regarde à peine. Et ce même sans me voir. Sa peau hurle dès que je la touche. Ses yeux supplient sans se rendre. En revanche, je dois avouer qu'elle n'a pas la même saveur que toi.

— C'est-à-dire ? déglutis-je alors que sa langue râpe ma joue.

— La puissance d'avoir sous son joug une telle force. Dominer prend tout son sens avec une personne comme toi.

— Dans ce cas, vous n'avez vraiment rien compris à la domination, rétorqué-je.

Il se décale et me retourne sans aucun ménagement. Le visage collé contre la paroi, je me crispe quand sa main serpente sous ma robe plus que minimaliste et empoigne méchamment ma fesse.

— Je n'en ai rien à foutre de ton esprit rebelle, mais j'admets que le voir se battre est jouissif.

Le souci, c'est que le tien ne se révoltait même plus à la fin.

En effet, puisqu'au fil du temps, tu ne me servais plus à grand-chose. Je suis assez contente de la tournure que prennent les choses finalement. J'avais décidé de ne plus revenir après ce soir. Encore une fois, il est à la hauteur de mes attentes.

— Je n'ai qu'un seul regret... reprend-il.

Sa main se glisse dans mon dessous et écarte mes lèvres.

— Alors là, même pas en rêve, craché-je.

Je le repousse doucement, histoire de lui faire comprendre de s'attaquer à son nouveau joujou, mais sans le provoquer toutefois. J'opère un lent demi-tour et suis harponnée par des yeux de prédateur. Lui résister réveille carrément ses instincts.

— J'ai une dernière question à laquelle j'aimerais bien que vous répondiez, tenté-je d'une voix plus suave.

Il penche son visage sur le côté, balade ses yeux sur la totalité de mon corps qui se glace et hoche la tête pour m'autoriser à poursuivre :

— Avez-vous déjà violé quelqu'un ?

Ses traits se réveillent. Une sorte de démence les déforme durant un instant si bien que je regrette aussitôt ma question.

— Non, répond-il calmement, en totale contradiction avec son corps qui vient de s'animer.

— Pensez-vous en être capable ?

— Oui.

OK, je devrais sûrement déguerpir. Sauf que je ne me suis jamais réellement sentie en danger avec lui. Bien sûr, j'étais toujours prudente à ne surtout pas le pousser dans ses retranchements, mais si j'avais craint pour ma vie, je ne serais certainement pas venue me terrer ici avec lui. De plus, aussi glauque que cela puisse être, sa réponse me tire un soupir de soulagement.

— À mon tour, se prend-il au jeu, qu'est-ce que tu cherchais avec moi ?

— Me rassurer.

Il hausse un sourcil et ricane.

— Toi et moi sommes vraiment incompatibles dans ce cas. Tu devrais ressentir tout sauf de l'apaisement avec moi. Finalement, c'est peut-être toi la déviante de l'histoire.

— Qui essaie de se rassurer là ?

— Dégage, Goldie. Ou je te ligote pour ne plus jamais te détacher, reprend-il plus froidement.

Je ne peux empêcher un coup d'œil en biais vers la fille qui n'a pas bougé un cil durant notre échange.

— Ne t'en fais pas pour elle. Elle a choisi d'être ici, avec ses raisons. Comme toi.

Voilà qu'il se prend pour un gourou bienfaiteur le mec. Ce monde est barge. Je plante une dernière fois mes yeux dans les siens, dérive sur cette cicatrice qui barre l'entièreté de son torse nu, puis tourne les talons. Une douce torpeur envahit mes muscles alors que je rebrousse chemin dans ce couloir sombre. Je sors enfin, bizarrement sereine, et inspire une immense bouffée d'air frais en fermant les paupières. Le gorille qui fait office de décor près de l'entrée se racle la gorge afin d'attirer mon attention.

— Quoi ? dis-je, agacée, en me tournant vers lui.

Sans ouvrir sa bouche, il m'indique du regard un couple patientant un peu plus loin. Mes épaules s'affaissent, un long soupir fend ma poitrine. C'est une blague... Il faut que je m'exile dans une cabane au fin fond de l'Amazonie pour qu'on me fiche la paix ? Nul doute que ce fichu avocat blond a dû les rencarder sur mes secrets nocturnes. Enfin secrets... encore faudrait-il qu'on me laisse le loisir d'en

conserver. Envolé mon calme. Envolée ma patience aussi. D'un pas décidé et rapide, j'avance vers eux en faisant claquer mes talons sur le bitume. Soen s'interpose entre Milyia et moi, comme si j'étais une menace pour ma meilleure amie, ce qui me fait littéralement péter les plombs. Il veut me voir violente ? Pas de soucis. Ça aussi je sais faire.

À sa hauteur, mes poings s'abattent sur son ventre. Paraît-il que viser l'estomac est douloureux. J'espère qu'il se souviendra de moi au réveil demain. Les deux mains plaquées sur son ventre, il se plie en deux, mais se redresse aussitôt, les yeux écarquillés d'étonnement.

— Ne réagis pas comme si je pouvais faire du mal à Milyia ! crié-je.

— Putain, mais t'es dingue ! Je n'ai jamais pensé un truc pareil !

— Tu t'es foutu entre elle et moi, en mode protecteur.

— Hein ? Mais... merde ! Ce n'est qu'un réflexe, tu me connais pourtant !

Il est hors de lui. OK, j'ai un chouia exagéré. Cela étant dit, ça n'explique pas son emportement. Soen a son regard des mauvais jours, celui où le bleu de ses yeux semble se diluer pour prendre une teinte indéfinissable et inquiétante. Je ne l'avais pas vu comme ça depuis... longtemps, très longtemps. La panique me gagne, je reporte mon attention sur ma Creepy, scanne entièrement son corps. Tout est à sa place, même, et surtout, ma mini-Creepy. Milyia roule des yeux.

— Tout va bien, assure-t-elle d'une voix douce en posant une main sur le bras de Soen. Ronchonchon est un peu à cran, mais ce n'est pas une raison pour le frapper comme tu l'as fait. Je comprends que tu en veuilles à la gent masculine. J'apprécierais toutefois que tu ne prennes pas mon mec pour un punchingball. Enfin pas tant que j'en ai encore besoin.

— Il m'a énervée, bougonné-je.

— Je t'ai énervée ou tu as juste voulu trouver une distraction pour éviter de nous dire ce que tu fiches dans ce truc sordide ?

On y est, l'heure du jugement a sonné. À croire qu'ils ne me connaissent pas si bien que ça finalement ces deux-là.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que je vous dois une explication ? Il s'agit de ma vie. Intime qui plus est. En revanche, toi, tu me dois quelques éclaircissements. Que foutait cet avocat complètement déphasé chez mes parents ?

— Déphasé ou pas, cela ne t'a pas empêchée de passer la nuit avec lui, réplique-t-il.

Je lui fais face, croise les bras sous ma poitrine et me contente d'afficher une mine peu concernée. Mon cul reste et restera ma propriété. Je décide de qui peut en profiter, en user et en abuser. Je ne me suis jamais embarrassée à rendre des comptes à qui que ce soit et ce soir ne sera pas une première.

— On s'en fout de ça, s'agace Milyia. Karys couche avec qui elle veut enfin ! Au contraire même, ça reste un signe de bonne santé chez elle.

Alléluia ! Ma meilleure amie a parlé. Il était temps, j'étais prête à la secouer, enceinte ou pas.

— Vous ne répondez pas à ma question, insisté-je.

— On te répondra quand...

— Que dalle ! interromps-je Soen. Ras le bol des « plus tard » ! Vous voulez quoi ? Me protéger ? Sérieusement ? Vous, les paumés de la planète Terre, voulez me protéger ? Moi ? Moi ?

Les mâchoires du grand colérique se contractent à tel point qu'il va finir par exploser ses dents. Ma jolie Creepy, nullement impressionnée par mon léger pétage de pile, éjecte Soen d'un coup de hanche et se place devant moi en souriant. Elle attrape ma main et m'entraîne sur un petit muret un peu plus loin où nous nous asseyons.

— Désolée, je n'arrive pas à rester debout bien longtemps, souffle-t-elle.

— En même temps, pourquoi il t'a emmenée ici ? Il espérait tuer le business en affichant ton ventre de femme enceinte ?

— Je ne lui ai pas laissé vraiment le choix.

— Ouais, quelle question.

Je pose ma tempe sur son épaule et ma main sur son ventre, le caressant distraitement.

— C'est à propos de Caleb, lâche-t-elle, tout à trac. On a de très sérieuses raisons de penser qu'il n'a pas violé Emma. On pense même qu'elle l'a piégé. Si Nik est allé voir ta mère, c'est parce qu'elle est le gynéco qui a constaté le viol.

Putain ! Ça c'est du condensé d'informations. Informations qui galèrent à s'infiltrer jusqu'à mon cerveau d'ailleurs. Enfin, seulement la partie concernant maman.

— Tu ne dis rien ? s'inquiète Milyia après quelques secondes.

— Je le savais.

— Bien sûr que tu le savais, acquiesce-t-elle. Ce n'est pas pour rien si tu es la seule à voir au-delà de toute cette animosité qui l'entoure.

— Mouais, je me demande si la cécité n'est pas mieux dans ce cas précis...

Mes idées refusent et s'insurgent pour ne pas s'arrêter sur ce point. J'ai essayé pourtant. Plein de fois, trop de fois même. Mais mes forces continuent de s'épuiser en vain à vouloir forcer mon esprit à se focaliser sur cette putain de décision à prendre. Comme en cet instant.

Aussi, je dévie la conversation :

— Ma mère, tu dis ? Mais si elle a constaté un viol, c'est qu'il a bien eu lieu ?

— Ouais, je sais que ça paraît dingue. Nik nous a dit que certaines choses clochent sur ce rapport de viol. Je suis désolée ma Furie, mais il est persuadé que ta mère n'a pas été cent pour cent honnête sur ce coup-là.

Piquée, je me redresse.

— N'importe quoi ! Milyia, tu la connais, non ?

— Bien sûr et comme je le lui ai dit, il y a sûrement une explication. Après... tu sais comment est Hélène, elle est tellement sensible. Je me demande si elle ne s'est pas fait avoir par les yeux tristes de l'autre garce. Elle a accepté d'en dire plus à Nik. Ce dernier lui a expliqué pour toi et Caleb.

Ça explique sa façon d'agir à la maison. Mes jambes se mettent à trembler. Je bondis et fais quelques pas devant ma meilleure amie.

— Quand le dépravé est parti, maman est venue me voir. Elle m'a demandé de lui pardonner...

Ma voix se bloque. Une boule se loge dans ma gorge m'empêchant de poursuivre. Mon Dieu... Si tout cela est vrai... Je ne parviens même pas à mesurer toutes les conséquences de ces révélations. Mon cœur s'emballe, part en guerre sans que je ne comprenne contre qui ou quoi. Ses battements violents heurtent douloureusement ma cage thoracique.

— Viens t'asseoir, ordonne Milyia.

Je m'exécute et suis immédiatement entourée de petits bras protecteurs.

— Je sais que tout ceci est...surréaliste. Sauf que toi et moi sommes devenues pros des destins qui s'entremêlent. Réfléchis, sans toi, Caleb serait condamné à rester prisonnier d'Emma.

— A-t-il seulement envie d'être sauvé, rétorqué-je, acide. Parce qu'il me donne l'impression de ne pas vouloir s'en sortir.

— Ce n'est pas à moi de répondre à cette question. Tu devrais en parler directement avec lui.

Je me détache de son étreinte et reprends mon manège sur le trottoir.

— Je refuse de le voir. Durant toutes ces années, il aurait pu choisir de se battre, me choisir. Au lieu de ça, il a préféré agir comme un lâche. Je...

Je mords mes lèvres, étouffant le cri de rage qui menace de sortir. Les prunelles de ma Creepy m'enveloppent alors de cette chaleur douce que seule elle est capable de m'apporter. Elle se relève, pose ses mains sur mes joues et murmure :

— Je hais te voir souffrir. Là, tout de suite, j'ai envie de brûler la planète entière. Tu sais à quel point je t'aime. Je refuse que ma fille pointe le bout de son nez sur cette Terre avec une tata qui a le cœur brisé. Putain, je compte tellement sur ton aide pour qu'elle devienne forte. Je ne veux pas qu'elle gâche une partie de sa vie comme je l'ai fait. Tu étais la seule à m'insuffler cette force pleine d'espoir pendant toutes ces années. Tu crois quoi ? Que je suis sereine à l'idée d'accueillir une petite fille avec les gênes de nos familles à Soen et moi ? Non, je suis flippée. Et quand je suis flippée, je regarde dans ta direction pour m'apaiser. J'ai besoin de toi, Karys. De toi, entièrement.

La garce ! Je la déteste quand elle fait ça ! Une larme silencieuse roule sur ma joue alors que je la maudis autant que je l'aime pour ses paroles. Milyia a toujours su jouer sur la corde sensible. Elle est douée pour ça et le sait.

— Tu as recommencé.

— Oui, j'ai été égoïste, confirme-t-elle. Uniquement, car tu m'y as obligé. Et ça fonctionne parce que tu me places toujours avant toi. Et ce sera pire avec mini-Creepy. Prépare-toi, tu en as jusqu'à la fin de ta vie.

— C'est injuste.

— Non. Parce que je ne le fais que pour ton bien. Du coup, je ne culpabilise même pas.

— Saleté !

Ses lèvres embrassent ma pommette. Elle sourit puis me dit :

— On va à l'appart, je veux que tu restes avec moi ce soir.

Je la laisse me guider vers Soen qui a le cul vissé sur sa moto.

— Alors, vous vous amusez bien sans moi ? lui lancé-je. Vous vous prenez pour des apprentis détectives ?

Tout à coup, je réalise que j'ignore totalement comment leur quête de la vérité a débuté.

— Au fait, c'est Caleb qui est venu vous voir ? demandé-je.

— Euh, non, répond Milyia. Soen est allé lui rendre une petite visite, il voulait comprendre. Quand il est revenu, il était fixé sur le fait que Caleb était innocent alors il a appelé Nik et le reste, tu le sais.

Mes yeux se braquent sur Soen.

— Tu as fait ça ?

— Tu regrettes de m'avoir frappé maintenant, hein ?

— Non, même pas. Mais tu le détestes ! Pourquoi l'aider ?

— Je m'en fous de lui.

Une autre vague de tendresse m'envahit, me submerge et me terrasse.

— Ne me regarde pas comme ça, Karys, grogne-t-il. Et te sens surtout pas obligée de...

Trop tard ! Je lui saute au cou et l'enlace brièvement. Ses mains attrapent mes épaules et me repoussent. Doucement, mais sûrement. M'en fiche, j'ai eu mon câlin.

— Bon, on y va ? s'agace Soen.

— Attends, tu n'es pas venu avec Milyia sur cet engin quand même !

— Bien sûr que non ! intervient celle-ci. J'ai pris un taxi. Soen, sa moto.

— J'ai horreur de m'enfermer dans ces boîtes, grommelle ce dernier.

Milyia et moi nous moquons de lui puis, main dans la main, rejoignons ma Coccinelle.

Alors que nous arpentons le couloir menant à leur appartement, une mauvaise intuition me met

les nerfs en mode combat. Milyia se tend à côté de moi et je la connais suffisamment pour savoir que je vais déguster.

Soen ouvre la porte, me laisse pénétrer en première avant de... refermer aussitôt derrière moi à clef. *WTF ?*

Mes mains s'enroulent autour de la poignée, puis s'excitent dessus dans le but de me libérer. Je tape sur le panneau et hurle des insultes à l'encontre de Soen et Milyia quand une paume couvre la mienne. Sa chaleur me paralyse avant de m'embraser. Je recule le plus loin possible sous ses yeux encore plus noirs que dans mes souvenirs.

Chapitre 37

Karys

Mon corps devient subitement douloureux. Est-ce dû à cette onde de choc qui me transperce de part en part ou au manque que chacun de mes membres ressent soudain ? Je l'ignore. Toujours est-il que mon souffle se fait la malle avec mes dernières forces. Je m'adosse au mur sans quitter ses yeux que je poignarde des miens. Je ne suis pas prête pour ça. Le voir, le sentir si près de moi est une torture.

— Karys...

L'entendre aussi. Je grimace, ferme les paupières pour les rouvrir aussi sec en le sentant bouger. Sa paume s'arrête à quelques millimètres de mon visage sous la menace de mon regard.

— Si tu tiens à conserver tes mains pour pousser le fauteuil de ta chère et tendre dans l'allée de l'église, je te conseille de ne pas me toucher. Ni même tenter de le faire.

Une lueur d'incompréhension traverse ses pupilles. Ses sourcils se froncent sur ses yeux qui semblent aussi épuisés que mon corps. Deux creux se sont formés sur ses joues et son teint étrangement pâle me tue un peu plus. Merde ! Ça pue ! Je dois vite mettre de la distance entre lui et moi.

Je me décale, me dérobe à sa présence trop proche, puis me dirige vers le centre de l'immense loft. Je l'entends me suivre et me retourne sur lui quand sa voix me percute une fois de plus.

— Je ne comprends pas. Milyia ne t'a rien dit ?

— Je ne lui ai pas vraiment laissé le temps de parler.

Je mens. Il est tout simplement hors de question que je lui facilite la tâche. S'il veut me parler, il va devoir tout déballer, tout cracher même si cela doit le faire saigner.. C'est pour cette raison que je n'ai pas demandé davantage de détails à ma meilleure amie. Je veux que *sa* bouche me dise la vérité, quitte à lui arracher le palais au passage. J'ai besoin qu'il choisisse enfin. Caleb s'avance de quelques pas. Je ne bouge pas malgré mon envie de courir. Mes jambes ne sont toutefois pas décidées concernant la direction. Tous deux, debout et immobiles, l'un en face de l'autre, nous nous toisons. Avec rage de mon côté. Du sien, avec une assurance qui m'ébranle plus que de raison. Il se décide enfin à ouvrir la bouche après avoir fait momentanément apparaître son sempiternel rictus. *Il se paie ma tête ou je rêve ?* Il m'explique alors ce que je sais déjà en omettant toutefois le rôle de ma mère. Une fois son discours achevé, je ne bronche toujours pas. Je relève seulement le menton et me contente de le fixer. Je me ferme complètement. Il a horreur de ça et je le sais. Son torse se gonfle un peu trop rapidement. Aux poings qu'ils fourrent dans ses poches, je devine que ses muscles sont tendus. Il est énervé. J'ai réussi.

L'une de ses mains quitte sa cachette pour masser sa nuque alors qu'il se met à ricaner :

— Putain trois minutes que tu es là et je suis déjà en feu.

J'arque un sourcil. *Ne surtout pas réagir.* Il fait alors les cent pas avant de se replanter devant moi. Plus près cette fois. Et plus perdu aussi. Ses traits se sont chiffonnés, le noir de ses yeux obscurcit encore. Je ne bouge pas.

— Tu as toutes les raisons du monde de m'en vouloir, me détester, me haïr, siffle-t-il, sur le point de rupture. Engueule-moi, insulte-moi, frappe-moi, tue-moi même si tu veux, mais réagis putain !

Une colère sourde s'empare de moi et ne demande qu'à sortir. Toutefois, je ne bouge pas.

— Karys, je t'en prie.

Sa voix n'a rien d'un supplice, mais tout d'une menace. J'en frissonne d'appréhension, mais ne bouge pas.

Caleb marche alors lentement vers moi, se rapproche dangereusement. Mes muscles se transissent. Je ne bouge pas.

Son index se place sous mon menton et m'oblige à redresser mon visage vers le sien qui n'est que souffrance. Ce qui me révolte autant que cela me bouleverse. Il n'a pas le droit ! Il a choisi, putain ! Mon sang bout dans mes veines. Cependant, je ne bouge pas.

— Parle-moi.

Silence. Aucune réaction. Son expression se durcit et la seconde d'après sa main se déplie sur ma mâchoire. Son nez plonge dans mon cou et c'est la guerre sous ma poitrine. Mon esprit a des envies violentes de laceration et de destruction. Mon cœur, perdu et malheureux, ne sait plus s'il doit s'emballer ou s'arrêter. Mon âme lancinante dérive vers lui. Pourtant, je ne bouge pas.

Ses lèvres effleurent et entaillent ma peau en remontant vers ma bouche. Il se bloque à sa surface, les yeux rivés dans les miens. Ma vision devient floue, gênée par les larmes qui s'y accumulent. Je l'entends alors soupirer lentement, poser son front sur le haut de mon crâne et presser fermement ma nuque d'une main. Il me garde ainsi contre lui jusqu'à ce que mes membres cessent de trembler. Cette étreinte me reconforte, me déchire, m'apaise et m'enflamme. Quand il se recule enfin, je ne peux m'empêcher de détailler son visage. De chercher ce que je n'y ai jamais trouvé pour le découvrir chez un autre. La violence. La vraie. À la place, de la douleur, du désespoir et autre chose que je refuse de voir pour le moment me répondent.

Caleb s'éloigne, s'assoit sur le canapé, les coudes sur les genoux et le visage dissimulé dans le creux de ses mains puis me dit, abattu :

— Demande-moi ce que tu veux. Si tu ne veux plus jamais entendre parler de

Là, c'est trop ! J'explose ! Si le reste je peux le gérer, le voir se défilier une nouvelle fois est pire que du sel sur mes blessures.

— T'aimerais bien, hein ? crié-je avec véhémence. Te trouver une raison de plus pour jouer les lâches ! Tu t'imposes pour mieux fuir ventre à terre parce...

Son visage se redresse et me coupe la chique quand il m'affiche son petit air de vainqueur. *L'enfoiré ! Il l'a fait exprès !*

— Je commençais à douter de mes capacités à te mettre hors de toi.

J'écarquille des yeux. *Mais à quoi il joue ?* Une envie brutale de chaos se greffe à mes pulsions. OK... jouons alors. Ou pas. Je vais le massacrer direct, ça va le calmer. Je me rue sur lui et saute sur ses genoux. Déconcerté par mon comportement, il ne réagit pas immédiatement. J'en profite pour fondre sur ses lèvres et en attraper une entre mes incisives qui se referment sans pitié. Je le mords avec une telle force qu'un goût de rouille ne tarde pas à s'ancrer à mon palais. J'atterris de nouveau sur mes pieds, me recule et admire mon œuvre sous son regard consterné.

— Bonne chance pour expliquer ça à ta blondasse !

— Mais tu es malade ! rugit-il.

Du revers de sa main, il appuie sur sa bouche avant de pousser un grognement en y découvrant du sang.

— Tu peux être fier. Tu parviens toujours à extirper le pire chez moi.

Ses yeux fusent sur moi. En un battement de paupières, il me bondit dessus. Son corps heurte le mien. Ses mains accrochent mes épaules et me repoussent jusqu'au mur opposé. Je tente de me dégager de son emprise, me débats, enfonce mes doigts dans son torse afin de le faire reculer et

déchire son tee-shirt sous mes assauts. Mes ongles se plantent dans sa peau, le griffent. Ce seul contact suffit à me paralyser, lui offrant un répit dont il profite pour s'emparer de mes poignets et les placer au-dessus de ma tête. Ma robe trop courte remonte, dévoilant la totalité de mes cuisses, avant d'être bloquée sur mes hanches par son bassin qui vient se visser au mien.

— Calme-toi, bordel !

Je ferme les paupières sans l'écouter et tape l'arrière de mon crâne contre le mur. Et répète ce geste plusieurs fois. Tout cela est trop pour moi. Son odeur qui recouvre ma chair. Son souffle chaud qui s'échoue sur mes lèvres. Ce brasier qui émane de lui et lèche chaque cellule de mon épiderme. C'est trop, beaucoup trop. Et cela fait trop de temps que je me contrôle. Je le déteste de toutes mes forces, mais le désir que j'éprouve pour lui en cet instant écrase tout. J'ai tenté en vain tant de fois de l'anéantir ces derniers temps qu'il m'éclate au visage et s'empare de chacune de mes terminaisons nerveuses. Un désir vengeur... j'ignore si ce terme existe toutefois il prend tout son sens dans les bras de Caleb. Je rouvre les yeux, plonge dans cette obscurité si intense et tout prend feu. Ma bouche s'abat sur ses lèvres dont je m'empare avec brutalité. Ses mains lâchent immédiatement les miennes et s'enfouissent dans mes cheveux. Il me rend mon baiser avec la même violence dont je fais preuve à son égard. Son corps m'écrase, m'enchaîne à lui. Je perds complètement pied. La douleur dans le bas de mon ventre devient insupportable et la nécessité de la soulager domine tous mes gestes trop précipités, trop désespérés. Mes doigts s'attaquent aux boutons de son jean et ne tardent pas à le descendre sous ses fesses que je presse durement.

— Karys, gronde Caleb en se reculant légèrement, pas comme ça.

— Non ! Ne t'arrête pas, je t'en prie. J'ai mal... ça me fait tellement mal, supplié-je en serrant mes poings contre mon ventre.

— Ma beauté...

Je me recroqueville sur moi-même. Les chaînes dans mes entrailles se resserrent, me blessent encore et toujours plus. J'ai besoin de lui. Maintenant. S'il me rejette...

Soudain, je suis soulevée du sol. Mes jambes s'enroulent par automatisme autour de sa taille. Mon dessous finit déchiré et la seconde d'après Caleb me possède enfin. La sensation de le sentir en moi m'aveugle, annihile tous mes sens pour mieux les ramener à la vie. Fichée en moi jusqu'à la garde, Caleb se bloque et enfouit son nez dans mon cou. Nos respirations erratiques inondent la pièce. Ses muscles tremblent sous la pulpe de mes doigts quand tous mes membres se relâchent. Je me sens emplie, entière, complète. Sensation qui se décuple alors que son bassin me quitte, et revient se souder à moi, doucement, puis de façon plus frénétique. Ma douleur s'estompe, se gomme pour commencer à disparaître au profit d'une onde autrement plus intense.

Je me fige subitement. Libérée de ce qui emprisonnait ma raison, la réalité de la situation me revient comme un boomerang. Un éclair me transperce. *Bordel, qu'est-ce que je fais ?* Les paumes de Caleb englobent alors mes joues pour capter mon regard.

— Ma beauté, je t'interdis de me lâcher maintenant.

— Mais... putain, je suis désolée, j'aurais...

— Tais-toi, grince-t-il des dents, tout va bien. C'est juste toi et moi... que du bon, tu te souviens ?

— Tu es sûr ? Je... je n'en ai plus vraiment l'impression.

— Alors, laisse-moi te rafraîchir la mémoire.

Ses paroles sont accompagnées d'un coup de reins qui m'incruste presque dans le mur. Ses lèvres se plaquent sur mon cou, grognent quand elles sont gênées par ma robe. Caleb glisse donc ses mains sous le tissu qui termine sur le sol suivi de mon soutien-gorge. Sa bouche me dévore, ravage délicieusement mes seins avant de retrouver mes lèvres qu'il ne dessoude pas des siennes malgré ses

va-et-vient en moi s'intensifiant. J'enroule mes bras autour de sa nuque, attire sa peau contre la mienne, l'incite à m'en donner davantage. La douleur s'évapore enfin complètement. Ses poings se convulsent contre ma taille, marquant mes hanches et leur chair. Un orgasme me renverse, me tue, me ressuscite alors que je m'abandonne dans la chaleur de nos corps enfin imbriqués. Je peine à revenir sur Terre. Et n'en ai pas envie non plus.

Caleb m'embrasse durement une dernière fois avant de se retirer délicatement. Mes pieds retrouvent la terre ferme et, afin de compenser ce vide dans mon ventre, je me laisse glisser contre le mur et ramène mes genoux contre mon buste. Rassasiée, apaisée, mais totalement larguée, j'observe amèrement Caleb remonter son jean sur son érection encore tendue. J'ai envie de pleurer, mais n'en fais rien.

— Ne me balance pas ton regard de serial killer, dit-il, un sourire flottant sur ses lèvres. J'ai besoin de vider ma tête pour...

— Vider tes couilles ?

Son air stupéfait me tire un ricanement. Son rire ne tarde pas à envahir la pièce et mon crâne. Il s'assoit en tailleur face à moi, prend quelques secondes pour retrouver son sérieux et poursuit :

— Je veux être certain que tu ne risques rien.

— Pourquoi ? Tu crains de... d'exploser en plein vol et que je me prenne une balle perdue ? Genre : pouf ? mimé-je avec mes doigts une explosion.

Second rire qui résonne au fond de ma poitrine cette fois. Ses yeux s'enfoncent au fond de mes pupilles, s'y fondent et s'y infiltrent. Lorsqu'il se met à parler, sa voix revêt une teinte métallique, grave et dangereuse.

— Elle t'a menacée.

— Oh. Mais tu sais, une pichenette et elle dévale...

— Karys, s'il te plaît, pas de plaisanterie débile. Tu ne sais pas de quoi elle est capable.

— En effet, jusqu'à tout à l'heure je la prenais pour une fille malmenée par la vie, adorable et que tu as préférée à moi.

Second blocage. Seconde perforation oculaire.

— Elle avait engagé quelqu'un pour me suivre. Elle a ainsi découvert ton existence et...

Il secoue la tête comme pour se débarrasser d'images trop dures à supporter.

— Caleb, j'ai besoin de savoir. Je dois comprendre.

— Toutes ces années, j'ai pensé l'avoir marquée de la pire des façons. Elle m'a laissé le choix : ou j'avouais et allais directement en prison ou je restais et me soumettais à sa vengeance. Par lâcheté, je suppose, je suis resté. Je pensais tellement le mériter... Et puis, tu as débarqué, tu m'as réappris à respirer. Je ne pensais tellement pas *te* mériter... alors j'ai joué les égoïstes et t'ai gardée cachée dans le seul but de voler quelques moments d'espoir au milieu de cet enfer. Mais ce séjour chez mes parents était différent, tu souffrais à cause de l'ombre d'Emma, la mort de mon père s'est transformée en déclic et surtout, je savais que tu m'aimais encore. Vivre à travers toi était devenu ma seule échappatoire. Alors lorsque nous sommes revenus à Paris, je suis allé la voir. Je voulais ma liberté et surtout ne plus jamais toucher une autre femme que toi donc je lui ai dit que j'étais prêt à me dénoncer. Sauf qu'elle ne tenait pas particulièrement à perdre son joujou alors elle a dégainé la seule arme qu'elle pouvait utiliser contre moi. Toi. Cette garce a menacé d'envoyer son sbire te violer pendant que je serais en prison.

La grimace de pure haine qui détruit les traits de son visage a bien plus d'impact sur moi que ses paroles. Bizarrement, j'ai du mal à me sentir en danger. En revanche, la coulée de rage qui se propage à toute vitesse dans mes veines est bien réelle. De rage contre cette tarée. De rage contre ce que

Caleb a dû endurer. De rage contre lui et ce qu'il vient de dire. Je suis parfaitement consciente que le reste est bien plus horrible, cependant le terme « toucher » est le seul à tourner en boucle et à vriller mes neurones.

— OK, résumé-je avec un calme uniquement apparent. Commençons par le plus facile : elle ne sort jamais de chez elle, comment elle peut me menacer ?

— Putain, Karys ! Le plus facile ? T'es sérieuse ?

— La ferme et réponds.

Son regard m'incendie, mais je n'y prête pas attention.

— Internet, dit-il simplement. On peut y trouver de tout y compris des individus prêts à beaucoup pour peu d'argent. Nik m'a parlé de Dark Web, je crois.

— OK... donc ça craint pour mon cul là puisque je suis avec toi.

— J'ai fait deux fois le tour de Paris avec Soen et Nik sur mes talons en moto avant de venir ici. Soen s'est même fait passer pour mon témoin au cas où...

Je ne peux réprimer un gloussement à cette seule idée. Merde, Ronchonchon va me le faire payer cher...

—... et de toute façon, elle pense déjà avoir gagné avec ce putain de mariage.

— Tu as dit, j'inspire profondément et reprends : tu as dit « toucher »...

Je ne m'explique pas davantage. Sa façon de presque me supplier du regard me confirme qu'il a compris où je voulais en venir.

— Toucher Emma, oui.

Je prends le coup en plein cœur. Violent, cruel et destructeur.

— Tu m'as menti, soufflé-je. Tu m'as promis ne jamais lui avoir fait l'amour.

— Si tu appelles faire l'amour prendre un putain de médoc pour me permettre de bander et la pénétrer alors que je préférerais me faire écarteler ou même crever comme un chien dans un fossé alors ouais... je lui ai fait l'amour.

— Pourquoi ?

Question conne, mais c'est la seule chose qui est parvenue à sortir avant que mon corps ne réalise et soit pris d'un violent soubresaut.

— Parce ce qu'elle le voulait. Parce qu'elle disait me punir ainsi...

Ma main écrase ma bouche. Un frisson glacial grimpe ma colonne vertébrale et comprime ma trachée. La bile remonte mon œsophage, des crampes secouent mon ventre et j'ai tout juste le temps de courir jusqu'à l'évier pour y vomir le contenu de mon estomac. La présence de Caleb se déploie aussitôt dans mon dos, rassurante et dérangeante en même temps. Il soulève mes cheveux blonds d'une main et pose l'autre sur mon abdomen. Ses lèvres embrassent délicatement ma nuque et ne la quittent pas durant tout le temps où je reste prostrée au-dessus de l'inox. L'horreur s'impose à mon esprit et déforme toutes ces années avec lui, tous nos bons moments passés ensemble. Je me déteste de ne rien avoir vu. Et je le hais d'avoir accepté cette situation. Mais surtout, je me sens monstrueuse, car j'ignore si je suis capable de faire face à tout ça. Caleb a besoin de moi, je l'ai toujours su toujours senti. Pourtant, j'ai peur de l'abandonner, encore...

Je me redresse, passe de l'eau sur mon visage, puis me retourne. Je fuis son regard et me réfugie dans ses bras. Mon corps nu se réchauffe immédiatement contre lui.

— Caleb, je...

Rien à faire, je suis incapable de parler, de dire quoi que ce soit alors je me contente de me blottir davantage contre lui. Ses bras me capturent et se mettent à trembler.

— Ma beauté, je suis si désolé.

Désolé ? Comment peut-il être désolé ? Il ne comprend rien. Moi non plus d'ailleurs. Je me suis égarée quelque part entre mes ressentiments, ma peine et mes sentiments. Je suis fatiguée... si fatiguée.

J'ignore combien de temps je reste accrochée à Caleb, mais lorsque je reviens à la réalité, je suis sur le canapé, recouverte d'un plaid et dans ses bras.

— Karys, je dois rentrer.

Je hoche la tête. *Je devrais le retenir.*

— Soen a déverrouillé la porte d'entrée plus tôt, puis est reparti sans l'ouvrir...

J'acquiesce silencieusement. *Le devrais-je ?*

— Je te laisse te reposer... dit-il à contrecœur, en embrassant ma tempe.

Oui, je le devrais sûrement.

Je sens son regard me brûler une dernière fois avant de se diriger vers la porte.

Quelque chose s'agite sous ma peau. Quelque chose cogne lourdement contre ma cage thoracique. Quelque chose vibre, s'excite et s'élève. Comme un souvenir. Comme un rappel.

— Caleb !

Il se retourne, me dévisage longuement et un rictus foutrement énervant s'épanouit sur ses lèvres. L'instant d'après, il disparaît dans le couloir.

Les yeux dans le vide, je fixe le champ de bataille qui règne au fond de ma poitrine. Comment on procède déjà ? On compte les dommages, relève les blessés et repart en guerre ? C'est bien ça ?

Oui, c'est exactement ça...

Chapitre 38

Karys

Mon couple d'amis traîtres débarque peu de temps après. Soen semble sur les nerfs si j'en crois les muscles de ses bras contractés. Milyia, quant à elle, me cherche frénétiquement du regard à peine entrée et, pousse un long soupir de soulagement en m'apercevant sur le canapé. Ses yeux passent ensuite de mon corps nu dissimulé par la couverture à mes vêtements gisant encore sur le sol près du mur opposé.

— Vous étiez censés parler, pas vous bouffer, souffle-t-elle en s'asseyant à ma gauche.

— L'un n'empêche pas l'autre et je dirais même que l'un accompagne souvent l'autre avec Caleb, réponds-je, pendant que ses lèvres se posent sur ma joue.

— J'hallucine, vous avez baisé dans mon appart', dit Soen avec une mine dégoûtée.

— Tu t'attendais à quoi en m'enfermant avec lui ? Qu'on s'explique tranquillement ? Tu l'as vu ? Tu m'as vue ? Tu as de la chance de ne pas avoir retrouvé de cadavre dans ton salon alors estime-toi heureux.

Il pose ses fesses par terre face à nous et s'adresse à Milyia.

— Viens, on se refait un tour du monde et on revient quand mini-Creepy aura seize ans.

Je le fixe avec des yeux ronds en l'entendant appeler sa fille ainsi.

— Milyia veut garder le prénom secret jusqu'à la naissance, explique-t-il. Je sens déjà qu'elle sera aussi chiant que sa mère alors ce surnom est parfait.

Ma meilleure amie lui sourit de toutes ses dents, puis reporte son attention sur moi :

— Comment tu te sens ?

— Tu n'as pas une question un peu plus facile ?

— Raconte, ordonne-t-elle, en étalant ses jambes sur les miennes.

Après un rapport détaillé de mon entrevue avec Caleb – trop détaillé même au vu de la fuite de Soen vers la cuisine lorsque j'en suis arrivée au moment où nos corps se sont retrouvés – je bloque encore une fois sur la dernière partie. Une boule s'installe au fond de ma gorge et s'amuse à déchiqueter mes entrailles.

— Ma Furie ? s'inquiète Milyia.

Soen nous rejoint à ce moment et s'immobilise devant mon air prostré. Faut dire que je dois leur jouer un beau spectacle, à moitié à poil, la main sur mon cou et mes yeux sondant le vide.

— Karys ? insiste ma rouquine.

— Il t'a dit ce que cette pute l'obligeait à faire, c'est ça ? intervient Soen.

J'acquiesce silencieusement.

— Quel con ! Je lui avais dit d'attendre, râle ma Creepy en m'attirant contre sa poitrine pour m'enlacer.

— Il a bien fait. Caleb lui a dissimulé trop de choses pendant trop de temps. Il lui doit la vérité aussi dérangeante et violente soit-elle.

— Le souci c'est que... il me dit les choses sans rien dire, commenté-je, amère, la voix étouffée par le câlin un peu trop envahissant de Milyia.

— De ce que j'ai entendu, tu ne lui as pas vraiment laissé l'occasion de s'exprimer entièrement, remarque Soen.

Je me redresse, reprends une bouffée d'air et me décale sur le canapé avant de finir asphyxiée.

— Je suis perdue, déclaré-je. Ça y est, c'est dit : je suis paumée, larguée, égarée.

— Si tu es perdue, il l'est aussi.

Il commence à m'énerver sévère, lui !

— Merci, ironisé-je. Ça m'aide beaucoup.

— Tu ne te rappelles pas de ces paroles ? enchaîne-t-il. Ce sont exactement les mêmes que tu m'as balancées quand Milyia était partie à Nice.

Ah... comme quoi toutes mes idées ne sont pas si brillantes que ça. À court d'arguments et surtout de force, je lui adresse mon majeur.

— Écoute, dit Milyia, que tu ne saches pas où tu en es, c'est normal. Après tout ce que tu viens d'apprendre en quelques heures de temps, qui ne le serait pas ? Tu as peur, car c'est un fait inhabituel chez toi. Regarde-moi...

Ses doigts accrochent délicatement mon menton. Ses yeux noisette se noient avec douceur et assurance au fond de mes iris.

— Ce qui te rend si exceptionnelle est cette volonté et cette force que tu as pour toi et les autres. Ton instinct, ma Furie, c'est la meilleure partie de toi. Alors, si j'appuie là, dit-elle en portant sa main sur ma poitrine, dis-moi ce qu'il en sort.

— Un bordel sans nom.

— Fais un effort !

— Une chanson, réponds-je sans même réfléchir.

Milyia me dévisage, interloquée. Soen fuit, une seconde fois, devinant sûrement que les choses risquent de prendre une tournure trop sentimentale pour lui. Emmitouflée dans ma couverture, je pars récupérer mon sac à main, échoué près de l'entrée suite à mon choc visuel et en retire mon portable avec mes écouteurs. Après avoir cherché dans ma playlist, je tends le tout à ma rouquine qui s'empresse d'appuyer sur play. Elle ferme les yeux et plonge dans la musique. Son visage ne trahit aucune émotion jusqu'à ce que la dernière note s'évanouisse. Lorsqu'elle rouvre les paupières, cette intensité qui fait vaciller l'éclat de ses prunelles me bombarde de sa chaleur.

— Il semblerait que tu ne sois pas si perdue que ça finalement, se contente-t-elle d'observer.

— Je vais y aller, ma Creepy, dis-je en ramassant mes affaires. Je dois y voir plus clair. J'ai besoin de réponses et pour ça, une petite visite à maman s'impose.

— Je comprends. Tiens-moi au courant, s'il te plaît. Et... tu comptes retourner dans ce... club ?

Je parcours les quelques mètres me séparant d'elle, embrasse son front ainsi que son ventre et la rassure :

— Tu n'as pas à t'inquiéter, je ne compte plus m'y rendre. Et tu n'as pas non plus à te prendre la tête sur ce que j'y faisais. Je devais juste m'exposer pour avancer. Se protéger ne rend pas plus fort. Être moins accessible à la peine ne l'empêche en rien de nous abattre un jour.

— Alors, cours te casser la gueule pour mieux te relever.

— C'est bien résumé, ricané-je, avant de filer me rhabiller dans la salle de bain.

Si je me fous à poil devant Soen, sûr qu'il me fait une syncope dans la seconde.

* * *

Exténuée, je rentre au petit matin chez moi. Maman et moi avons discuté une grande partie de la nuit et j'étais bien trop agitée et perturbée pour rester dormir dans la chambre de mon enfance. Ses

révélations m'ont abattue. Je suis crevée, démoralisée et n'aspire qu'à dormir pour les cent prochaines années.

J'introduis la clef dans la serrure et me fige au moment où mes doigts entrent en contact avec l'objet disposé autour de la poignée. Je le récupère, le cœur battant, et serre le bracelet de perles roses au creux de ma paume. Mon front choit sur le battant. *Pas maintenant, Caleb...*

Je rassemble mes dernières forces pour pousser la porte et enfin pénétrer chez moi. Mes vêtements volent dans la pièce en embarquant mes idées confuses. Tant mieux, mon esprit a besoin d'une pause. Dans la baignoire, je m'affale sur l'émail, le dos appuyé contre la paroi et les jambes allongées. Mes muscles se délassent lentement. L'eau apaise cette chaleur qui irradie ma peau depuis son contact avec Caleb. Je presse mes mains sur mes tempes. Mon cerveau, bien que déserté de toute émotion, me fait un mal de chien et semble sur le point de me refiler sa démission.

Soudain, des coups résonnent dans l'appartement. Quelqu'un frappe avec la délicatesse d'un hippopotame sous amphètes à ma porte. Ouais, bah, qui que ce soit, j'espère qu'il est venu avec une grue. Hors de question que je lève mon cul d'ici. Les coups redoublent d'intensité, me percent le crâne, mais je ne bouge toujours pas. Qu'ils aillent au diable. Le silence s'impose subitement. Je soupire de soulagement et me laisse de nouveau aller sous l'eau en fermant les yeux.

— Karys ?

Mes paupières s'ouvrent au moment où une ombre se glisse dans ma salle de bain. Mes muscles n'ont même plus assez d'énergie pour réagir ou se tendre. Mon regard entre en collision avec des iris noirs. C'est une blague... ce n'est vraiment pas ma soirée. Ni mon année. Ni ma décennie d'ailleurs.

— Je vous en prie, Élisabeth, faites comme chez vous, raillé-je.

— Désolée, ta porte était ouverte. Comme tu ne répondais pas, je me suis inquiétée.

— Je n'avais juste aucune envie de bouger, dis-je en refermant les yeux.

— Karys, je...

— Je sais. Vous êtes venue me parler de votre fils. Laissez-moi juste deux minutes et j'arrive.

— Bien-sûr. Prends ton temps.

Le bruit de ses talons sur le carrelage me fait supposer qu'elle quitte la pièce. Je souffle et incline mon visage sous le jet d'eau. Je me sens plus chaude pour une flagellation que pour une discussion avec elle. J'ignore ce qu'elle sait à propos de Caleb et cette salope, mais le connaissant, je suis prête à parier un rein qu'il ne lui a rien dit. Du coup, je me retrouve avec la mère dans les pattes alors que je ne gère que dalle depuis quelques heures. Si elle a le malheur de me dire que je n'ai pas respecté ma promesse, je la jette par la fenêtre.

Le bras tendu, je coupe l'eau, reprends une bouffée d'air, et me relève. Je tombe alors nez à nez avec mon peignoir. Une petite main attrape la mienne, m'aide à sortir de la douche, puis pose l'éponge sur mon dos que j'enfile avant de sortir vivement de la salle de bain. J'ai horreur qu'on soit aux petits soins avec moi. Je n'ai rien d'un animal blessé et quand bien même, si c'était le cas, je serais plutôt du genre à mordre qu'à me laisser mourir.

Je file dans la cuisine, talonnée par Élisabeth, et branche la machine à café. Je m'oblige à en proposer un à ma visiteuse qui accepte sans broncher. Je sens ses yeux dans mon dos m'étudier avec minutie. Elle est d'une patience épouvantable et me fait penser à son fils quand il s'adaptait trop facilement à mes sautes d'humeur. Je me retourne enfin, nous sers et lui tiens face.

— Pourquoi êtes-vous ici ?

Pas besoin d'introduction. Je suis trop fatiguée pour y mettre les formes.

— Tu es assez intelligente pour le deviner.

— Écoutez, je n'ai pas dormi de la nuit. Je suis épuisée et c'est le foutoir dans ma tête alors si

vous pouviez en venir au fait, je vous en serais reconnaissante.

— En effet, tu as mauvaise mine, déclare-t-elle avec un sourire triste. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ne jouez pas les concernées. La seule chose qui vous intéresse est de savoir pourquoi Caleb épouse cette... fille. Sauf que je ne vous dirai rien. Déjà parce que ce n'est pas à moi de le faire et aussi parce que je n'en ai pas la moindre envie. En fait, j'ignore moi-même ce dont j'ai envie justement. Ou si. Je ne le sais que trop bien, mais...

Je m'interromps. J'en ai marre. J'estime avoir le droit, aujourd'hui, de ne pas jouer à la femme forte, de juste m'enrouler au chaud dans ma couette. Et pleurer. Oui, j'ai envie de pleurer. Eh merde, ça aussi j'en ai le droit.

— Tu te trompes. Je me préoccupe de te voir aussi mal, mais soit, je comprends que tu aies du mal à l'assimiler. Et comme tu n'es clairement pas en état de l'entendre, je ne dirai plus rien à ce sujet. Laisse-moi juste... t'aider ? Que fais-tu habituellement quand tu sens que tu es sur le point de te noyer ?

— Je ne me noie jamais. Je remonte toujours à la surface et, pour cela, la futilité m'aide beaucoup. Je me saoule, je baise ou... je danse dans mon salon avec la musique à fond. Juste le temps de déconnecter un peu.

— Alors pour les deux premiers, je ne peux rien pour toi. En revanche, danser ça, je sais faire. Déroutée, je l'observe balayer mon salon du regard.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Une chaîne hi-fi. Et des cd.

Bah voyons, et pourquoi pas un tourne-disque tant qu'on y est.

— Élisabeth, oubliez. Je veux juste aller me coucher.

— Je ne te laisse pas le choix. Ou plutôt si, je te le laisse. Ou tu dances avec moi, ou je te harcèle de questions. Et il faudra que tu appelles la police pour me faire sortir d'ici.

Achevez-moi. Avant que je ne la sèche avec un couteau de cuisine.

Devant son insistance et comprenant qu'elle ne me lâchera pas, je lui indique le dock I-pod relié à ma télé. Elle le regarde en haussant un sourcil, puis reporte sur moi un air perdu. Je place donc mon téléphone afin de lui montrer rapidement comment choisir une chanson. Peu de temps après, les notes de Footloose résonnent. L'envie de me défenestrer toute seule me traverse l'esprit. Mes voisins vont penser que j'ai invité la petite vieille du rez-de-chaussée à faire la fête. Remarque, ils seront peut-être plus conciliants avec les enceintes du home cinéma hurlant à huit heures du mat'.

Élisabeth décale ma table basse contre le canapé afin de libérer un peu d'espace. Erreur. Leçon numéro 1, on danse sur la table, pas à côté. Mais ok, je la laisse à ses erreurs de débutante et me contente de croiser les bras en m'adossant au mur.

— Tu ne vas pas me faciliter la tâche, hein ? Tant pis, j'en ai eu des plus difficiles que toi.

Sans se démonter, elle commence à bouger et s'agiter au milieu du tapis. Mouais, je dois reconnaître qu'elle ne bouge pas trop mal, ses mouvements restent toujours mieux coordonnés que ceux de maman. Elle exécute ensuite un condensé de tous les pas de danse les plus kitsch des années quatre-vingts sous mes yeux ébahis. J'ignore ce qui est le pire, qu'elle ne me calcule même plus en s'éclatant ou qu'elle connaisse par cœur toutes les paroles de la chanson. Ma main se plaque sur ma bouche pour dissimuler le sourire que mes lèvres étirent malgré moi. Cette femme est folle.

Et puis, la fatigue, le besoin de tout lâcher, sa joie communicative ainsi que les notes entraînantes ont raison de ma mauvaise humeur. Mes fesses se trémoussent sans en avoir reçu l'ordre et le reste de mon corps ne tarde pas à suivre. Autant lier l'utile à l'agréable : avec un peu de chance, je vais tellement l'épuiser qu'elle va s'écrouler. Je n'aurais plus qu'à l'enrouler dans le tapis comme

un rouleau de printemps et la ficher dehors. Je grimpe donc sur ma table, ferme les paupières et sombre dans ce délire musical. Élisabeth ne tarde pas à me rejoindre et se produit alors quelque chose d'inattendu. J'oublie. Tout : Caleb, ma mère, cette histoire sordide. J'oublie même jusqu'au vide venu assombrir l'intérieur de ma poitrine.

Mes mains dans celles de ma copine de danse, je me perds dans un fouillis d'ondes sonores et de folie plus ou moins douce, l'espace d'un instant, à moins que ce ne soit plus... Cela m'est égal. Je suis loin et tellement bien.

La fatigue l'ayant finalement emportée, je m'affale sur mon canapé puis ferme les paupières. Le sommeil m'embarque presque aussitôt et j'ai bien trop hâte de rejoindre les bras de Morphée pour résister.

Lorsque je refais surface, une agréable odeur de chocolat me chatouille les narines. Je m'étire paresseusement quand une présence me surplombe. *Merde, je l'avais oubliée.* Élisabeth pose une tasse de café et une part de gâteau sur ma table basse en me souriant. Son manteau sous le bras, elle me dit d'une voix douce :

— Il est seize heures, marmotte. Je t'ai préparé un goûter, enfin un petit-déjeuner plutôt. J'attendais que tu te réveilles avant de partir.

Sa main caresse doucement mon épaule puis, elle fait volte-face et se dirige vers la porte.

— Je ne comprends pas, grommelé-je.

La mère de Caleb se retourne, le regard interrogateur.

— Je m'attendais à un tas de question, de reproches pour avoir abandonné votre fils, expliqué-je.

— Tu l'as abandonné ?

— Non ! Sûrement pas ! me révolté-je sans comprendre pourquoi alors que... c'est peut-être bien le cas.

— Je n'ai rien à te reprocher et encore moins à te juger. Le souci, c'est que, trop souvent, on oublie qu'un cœur, aussi combatif et fort soit-il, souffre tout autant que ceux des autres. J'ai fait cette erreur te concernant. Peut-être as-tu assez donné, assez bataillé et... qu'il est temps de te laisser en paix.

Pardon ? Elle a sifflé tout le bar pendant que je dormais ou quoi ? Mes nerfs s'insurgent sous mon épiderme, grattant et excitant ma chair. Des picotements raidissent ma nuque et j'ai une brusque envie de partir en guerre.

— Quelle erreur ? Vous ne savez rien de moi !

— En effet, et c'est bien pour ça que je ne peux que m'en tenir aux faits. Tu me sembles à bout. Je refuse que mon fils embarque une personne de plus dans cette chute qu'il semble à tout prix vouloir mener à bout.

— Je remonte toujours, sifflé-je, la mâchoire crispée.

— Ah oui ? Alors fais-gaffe, tu te plantes de direction, Karys, lâche-t-elle, avant de claquer la porte derrière elle.

Chapitre 39

Karys

Deux semaines plus tard,

Devant le miroir de ma salle de bain, j'applique une touche de rouge sur mes lèvres avant de reculer de quelques pas afin d'observer ma tenue. J'ai du mal à me reconnaître, tout comme ce voile sombre qui couvre à présent le vert de mes yeux. Et pourtant, je ne me suis jamais vue aussi sûre de chacun de mes gestes, chacune de mes pensées. Parce qu'aujourd'hui, c'est la fin.

J'attrape mon *clutch*, jette un dernier coup d'œil aux cartons qui remplissent mon appartement, puis referme définitivement la porte sur cette partie de ma vie.

Lorsque j'arrive chez mes amis, Milyia m'accueille avec un sourire crispé et inquiet. Je ne relève pas, me contente de lever les yeux au ciel et rejoins ma meilleure amie en mode loukoum séché sur le canapé.

— Comment va ma mini-Creepy ?

— Elle s'accroche, se plaint-elle. Tu crois qu'elle se retient à mon utérus, mains et pieds agrippés aux parois, pour ne jamais sortir ?

— Impossible. Elle a trop hâte de voir sa super tata Karys.

— Mouais, sauf que sa tata ne sera sûrement pas là pour sa naissance, dit-elle en grimaçant et en plaquant sa main sur son ventre.

Je soupire et me rencogne dans le canapé. Elle n'a aucun droit de me le reprocher...

Mes rétines sont alors prises en otage par une apparition sortant tout droit de la salle de bain. Soen se poste devant nous, en costume bleu nuit. Les premiers boutons de sa chemise sont ouverts sur l'encre noire qui décore sa peau. Ses cheveux blonds retombent en bordel total sur son front soulignant paradoxalement la couleur azur de ses yeux.

— Pu-tain, soufflé-je.

— Je suis ridicule, grogne-t-il.

— Ce n'est pas le mot que j'aurais employé...

— Merde, t'es sexy ! Trop sexy ! s'agite soudain Milyia.

— Ouais, voilà, c'est le mot, renchéris-je.

— Ma fille, s'agace tout à coup ma rouquine en s'adressant à son ventre, tu vas te magner de lâcher ta mère un peu. Maman a un très grand besoin de sauter sur papa et pas pour une partie de rodéo !

J'éclate de rire devant le visage frustré de mon amie.

— J'ai comme l'impression que ma Creepy est en manque !

— À qui le dis-tu, rajoute Soen.

— Si j'avais le temps je vous plaindrais tiens, m'esclaffé-je.

— Oh la ferme ! Toi aussi tu fais partie du club des frustrés, me rappelle Milyia.

Je recouvre aussitôt mon sérieux. *Quelle rabat-joie !*

— Putain, tu as mis le paquet, ricane Soen en m'analysant des pieds à la tête.

— Contrairement à ce qu'on dit, les apparences sont importantes. Et crois-moi, les trois quarts du temps, elles font cinquante pour cent du boulot à ma place, réponds-je avec un clin d'œil. Toujours soigner ces entrées, débutant que tu es.

— Je te présente Monsieur cinquante pour cent, dit-il en levant un poing en l'air, et d'ajouter en montrant le second : et voici les cinquante pour cent manquants.

— Chacun se débrouille avec ce dont la nature l'a pourvu, ris-je.

— Bon, à mon tour de me préparer, déclare Milyia. Si je m'enroule dans un rideau, ça peut le faire tu penses ?

Je secoue la tête en souriant pendant que Soen l'aide à se relever. Je l'observe se traîner jusqu'à la pièce d'eau, toujours en se tenant le ventre. Ronchonchon me propose alors un café que je refuse. Mes nerfs sont déjà bien assez excités comme ça, pas besoin de les encourager davantage. Un gémissement étouffé me parvient et je bondis sur mes pieds. Je cours rejoindre mon amie qui, les deux paumes crispées sur le rebord du lavabo, est pliée en deux. Je hurle aussitôt le prénom de Soen, et me baisse pour attraper le visage en souffrance de Milyia entre mes mains.

— Ma Creepy, ce sont des contractions ?

— Non, non, gémit-elle en serrant les dents.

— Tu te fous de moi ? paniqué-je.

Je pose immédiatement ma main sur son ventre aussi dur que de l'acier trempé.

— À quoi tu joues ? m'énervé-je. C'est bien une contraction putain !

Soen débarque alors, analyse la situation un quart de seconde, puis la soulève dans ses bras avant de la poser délicatement sur le canapé. Il s'agenouille ensuite et prend les mains de Milyia dans les siennes. *À quoi il joue lui aussi ? Ce n'est pas le moment de se faire des câlins !* Je tourne comme un lion en cage derrière lui, prête à en prendre un pour taper sur l'autre. Quelqu'un leur a bouffé le cerveau ou merde !

Je m'apprête à leur suggérer tout sauf gentiment de se magner le trou de balle quand Soen me fait taire d'un tout aussi gentil « La ferme ».

— Ma Rose, je sais ce que tu es en train de faire, mais tu n'en as pas le droit. Karys est tout à fait capable de s'en sortir sans nous, lui murmure-t-il alors.

— Je ne peux pas l'abandonner, supplie ma meilleure amie en me fendant le cœur. Je ne peux pas. Elle a été là toute ma vie, je me dois d'être à ses côtés dans un des pires moments de la sienne. Je...

— Stop ! intervient-je par-dessus l'épaule de Soen. Ce que tu es en train de faire est une connerie. Une grosse connerie. Réfléchis deux secondes, tu crois qu'en contractant ton cul, mini-Creepy va sagement attendre ? Raisonne un peu !

Sa bouche s'ouvre pour ne plus se refermer. Je vois des larmes perler dans ses yeux, m'obligeant à me radoucir quand je n'ai qu'une envie : le secouer.

— Milyia, il ne tient qu'à toi de transformer ce pire instant de ma vie en quelque chose d'exceptionnel. Transcende ce moment pour moi, tu ne pourras m'offrir de meilleur soutien.

Réaction instantanée : ses traits de détendent. Des gouttes d'eau coulent sur ses joues, mais elle les essuie d'un revers de main en acquiesçant frénétiquement de la tête. Du coin de l'œil, je perçois les épaules de Soen qui s'affaissent de soulagement. Il appuie son dos un tout petit instant contre mes jambes puis se ressaisit en se redressant.

— Va chercher ses affaires, lui dis-je en pressant son épaule.

J'aide ma chieuse à se mettre debout. Sa contraction semble passée puisqu'elle m'attire aussi sec dans ses bras.

— Merci, ma Furie. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— La panique. Ce qui est tout à fait normal au vu des circonstances, mais maintenant, tu vas oublier tout ça et te focaliser sur l'arrivée de ta fille. Elle est ta priorité. Pas moi. Et encore moins ce

* * *

Par la fenêtre arrière de la voiture, j'observe les derniers invités grimper les petites marches blanches de la mairie. Après avoir remercié le chauffeur, je sors de l'habitacle en inspirant profondément. Soen ayant emprunté ma voiture pour emmener ma rousse à l'hôpital, j'ai dû commander un Uber. Ce qui ne fut pas plus mal, j'ignore si j'aurais été capable de conduire.

Je m'avance lentement vers l'entrée – déserte maintenant – du bâtiment et m'immobilise un instant une fois à l'intérieur. Un scénario à la Kill Bill vient momentanément chahuter mes pensées. Je secoue la tête pour envoyer valser cette idée barge quoique plutôt agréable quand une main dans mon dos me fait sursauter.

— Mais qu'est-ce que tu fous là, toi ? m'insurgé-je en découvrant la silhouette à côté de moi.

— Relax. Fausse alerte.

De rage, ma main s'enroule dans le col de sa chemise et attire son visage à quelques millimètres du mien.

— Tu me prends pour une conne en plus ? Je suis sûre qu'elle t'a supplié pour que tu viennes ! Et tu t'es fait avoir comme à chaque fois !

Sans broncher le moins du monde, Soen plante un regard vif dans mes yeux.

— Karys, je tiens beaucoup à toi. Vraiment. Mais on parle de Milyia et de ma fille là. Et sois certaine d'une chose : tu passes après.

Clair, concis, efficace. Rassurée, je relâche lentement ma prise.

— T'as intérêt, bougonné-je.

— Ils la gardent à l'hôpital pour le moment, comme elle est arrivée au terme, ils ne veulent prendre aucun risque, m'explique-t-il alors, le nez levé sur le grand escalier menant sûrement à la salle des mariages.

Je hoche la tête en silence.

— Tu devrais y aller. Tu es l'un des témoins après tout, dis-je d'une voix blanche.

— Ça va aller ?

— Repose-moi la question dans une heure.

— Ta force de caractère m'impressionnera toujours, dit-il en enroulant son bras autour de mon cou. Une putain de guerrière.

— Attends que je dégaine mon Katana et que j'éventre tout le monde.

Je me décale sur le côté et souffle un bon coup pendant qu'il ricane.

— Vas-y. Je te rejoins dans quelques minutes, affirmé-je.

Soen monte alors les marches quatre à quatre pendant que je l'observe, étrangement calme.

J'ai fait une promesse, celle d'être présente à ce mariage. Je tiens toujours mes promesses, qu'importe ce qu'il m'en coûte. Qu'importe que mon cœur menace de m'arracher la poitrine.

Chapitre 40

Emma

« Quoi qu'il t'en coûte, quoi qu'il en coûte aux autres, tu dois toujours tout faire pour réaliser tes rêves. Tu es la seule à détenir les clefs de ton bonheur ». Ces paroles – prononcées par ma mère il y a de nombreuses années – ont sinué leur chemin tortueux dans mon esprit, l'ont envahi jusqu'à l'incruster de leur vérité. Cette vérité qui m'a menée à tout donner, à tout prendre... à lui.

Dans cette chambre, que je hais autant que je la bénis pour avoir été à la fois le témoin du pire et des meilleurs moments de ma vie, je me délecte de ma victoire, de sa défaite, de mon bonheur, de son malheur pour m'avoir trahie.

Mes yeux se posent sur mon lit, lieu de nos batailles sanglantes, là où l'idée de me faire passer pour la proie fut un vrai coup de maître. Mes lèvres se retroussent par instinct au seul souvenir de ce début de journée qui m'a plongée en enfer. Il était toutefois hors de question que j'y sombre seule. Je suis une survivante. Ce maudit accident de cheval aura au moins eu l'avantage de m'apprendre à me battre, à me tenir debout, malgré mes jambes mortes, au milieu de tous ces hypocrites trop enclins à servir leur pitié comme amuse-gueule à leur conscience afin que celle-ci leur lâche la bride. Mon père ne fait pas exception. Le jour de la mort de ma mère, il nous a poussés à sortir, soumettant – ou plutôt imposant – l'idée d'une balade en forêt pour plus de tranquillité. Femme et enfant se révèlent parfois être de vrais obstacles dans la course à la réussite... Mais je ne lui en veux pas. C'est même l'inverse, car lorsque je me suis réveillée, handicapée, de ce coma artificiel, je me suis découvert un étrange pouvoir. J'étais certes diminuée physiquement, mais tellement plus puissante.

Quel beau sentiment que la culpabilité... se glissant sournoisement par les pores, s'infiltrant sous la peau jusqu'à pourrir la moelle de son hôte. Mon père la transpire par chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, chacun de ses actes visant à me protéger de tout et de rien. Plus le temps avançait, plus elle lui bouffait les entrailles, plus je devenais prisonnière des murs qui m'entouraient. Cependant, je m'en fichais. Tant que je l'avais, *lui*. Caleb. Mon ami d'enfance, mon amour, mon besoin, mon obsession. Personne, et encore moins cette sale garce allumeuse dont il s'est entiché, n'est capable de l'aimer comme je l'aime. Je me suis détruite pour renaître digne de lui. Sa présence était tellement forte, tellement étouffante, tellement tentaculaire, que j'ai dû m'y adapter, me déformer et me dénaturer afin de ne pas disparaître sous son regard. Ce qui, malheureusement, se serait produit si je n'avais pas réagi à temps, ce fameux soir où nos destins ont basculé...

Je me rappelle exactement cette joie dans mon cœur quand je lui ai demandé d'être mon premier. Nul autre que lui ne pouvait me prendre ma virginité. Je me rappelle exactement ce truc immonde bloquant mes poumons face à son visage désolé, exactement comment ça enflait et anéantissait tout en moi à mesure que Caleb déversait un flot d'excuses à vomir. J'étais comme sa petite sœur après tout, il aurait eu l'impression de se trahir s'il me touchait... Je me souviens exactement des mots que je lui avais alors crachés au visage : que c'était sa faute si ce genre d'envie m'étreignait les soirs où je m'endormais près de lui, simulant une baisse de moral. Sa faute s'il avait laissé le doute s'installer entre nous deux. Sa faute si mon désir était né de ses gestes parfois déplacés envers moi... Bien sûr, tout ceci était faux. Je ne voulais que le blesser, le faire crever comme moi je crevais de son rejet. Nous nous étions ensuite violemment disputés et lorsqu'il avait claqué la porte de ma chambre, ce jour-là, j'étais effondrée, anéantie et entamais déjà ma descente vers ce purgatoire que j'allais tant aimer. Ma descente qui deviendrait bientôt la nôtre. Et à ce moment-là, je ne savais pas encore que la

culpabilité me servirait une nouvelle fois.

J'avais enfin réussi à m'endormir quand Caleb dans un état pitoyable réapparut en pleine nuit dans ma chambre. Il puait l'alcool, le parfum odorant et bon marché féminin, mais surtout il sentait bon le désespoir. Ses pupilles dilatées mangeaient la totalité de ses yeux quand il me promit que jamais il ne m'abandonnerait, me suppliait de lui pardonner. J'y avais alors vu une brèche dans laquelle il m'avait été si facile de m'engouffrer pour enfin avoir la main mise sur son cœur. Je jouai avec cette injustice qu'il avait toujours ressentie face à mon accident : je lui pardonnai, en lui assurant que je comprenais très bien que mon handicap le rebutât, que moi-même je me dégoûtais. L'effet fut escompté, une douleur décima alors les beaux traits de son visage et guida son corps au-dessus du mien. Décidé à me soulager de cette peine qu'il pensait me détruire de l'intérieur, il posa ses lèvres sur les miennes, puis sur mes joues et enfin sur chaque parcelle de mon buste dénudé. J'avais parfaitement conscience qu'il le faisait pour les mauvaises raisons, mais m'en foutais. Il allait être à moi. Le posséder était tout ce qui m'importait au point d'arpenter chaque recoin de mon cerveau, de hanter chaque instant de ma vie et de torpiller définitivement cet ancien moi trop faible.

Le moment où il me pénétra fut étrange. Sur le point physique, je ne ressentis strictement rien : le vide, un abysse sombre et froid. Émotionnellement, en revanche, ce fut comme si j'étais ravagée de l'intérieur. Une onde violente provenant du plus profond de mon être me perfora pour déchirer en lambeaux les derniers fragments de la jeune Emma. Caleb a toujours eu raison. Il a créé un monstre cette nuit-là... toutefois, il n'a jamais su comment.

Une coulée corrosive de haine pure brûle tout à coup ma poitrine alors que je me remémore la suite... cette erreur qui nous a condamnés comme sauvés. Parce qu'à peine se fut-il enfoui en moi qu'il se retira. Son sexe était redevenu flaccide, creusant ainsi davantage ces failles qui peuplaient de plus en plus mon cœur. Le regard mortifié, à la limite de l'écoeurement, qu'il porta alors sur moi fut pire qu'une lame s'enfonçant sournoisement dans ma cage thoracique. L'air s'était soudainement raréfié jusqu'à se putréfier au fond de ma gorge. Ce second rejet et l'horreur sur son visage venaient de définitivement dévoyer mon âme. Je ne réagis pas quand il se confondit en excuses avant de s'écrouler sur la place libre à côté de moi. Je restai un long moment à fixer le plafond. Un venin insidieux et bizarrement électrisant se propagea alors doucement dans mes veines pendant que les rouages de mon esprit cherchaient un moyen de lui faire payer cet ultime affront. Me considérer comme sa petite sœur était déjà à la limite du supportable, mais ça... il me le paierait de son âme. Et puisque ce ne serait pas de son gré, je l'emprisonnerais quitte à la pulvériser.

Une fois mon plan en tête, ce démon qui l'entraverait enfin avait fini par dominer la moindre goutte de mon sang.

Je tentai alors de le réveiller. En vain, comme je le pensais et l'espérais surtout. Tout ce qu'il s'était injecté ou avait ingurgité cette nuit-là avait eu raison de son corps amorphe sur mon matelas. Je me traînai ensuite au plus près de lui et, les yeux près des siens clos, plantai mes ongles dans la chair de ses bras. La sensation de sa peau qui cédait sous la force de mes griffures fut jubilatoire, jouissive et d'une violente satisfaction. La parfaite illustration de ce que j'avais toujours désiré : arracher des morceaux de lui pour le faire mien. À jamais.

Comme j'étais alors sûre qu'il n'émergerait pas vu le manque de réaction à mes multiples lacérations, je tournai son visage sur le côté, l'embrassai, puis m'assis sur mon lit. Les draps rejetés par terre, j'observai d'un œil satisfait les quelques gouttes de sang échouées sur le coton blanc. Il s'était au moins enfoncé juste ce qu'il fallait pour faire de moi une femme. Pas assez toutefois pour envahir ce gouffre béant qui me servait de palpitant. Tant pis, il n'appartenait qu'à moi de le combler. Une rage profonde s'empara de moi, possédant mes mains qui s'acharnaient sur mes cuisses, sur ces

jambes qui avaient tué une partie de moi en crevant sous ce cheval. Lorsque mes forces furent épuisées et mon esprit apaisé, je déchirai ma chemise de nuit, que je laissai sur le matelas, pour attraper mon fauteuil toujours situé près de mon lit. À la force de mes bras et par habitude, je parvins à me hisser dessus et me retranchai dans la salle de bain le temps de m'habiller. Je renvoyai Karen chez elle, invoquant un besoin de me retrouver seule avec Caleb. Trop heureuse de croire mes espoirs enfin devenus réalité, elle s'exécuta sans protester. Puis, après avoir appelé un taxi adapté, je me rendis à la clinique privée où j'avais l'habitude d'aller.

Sur place, je demandai à voir mon gynécologue qui malheureusement – ou heureusement devrais-je dire – n'était pas disponible à une heure si matinale. Sauf que l'on ne dit jamais non à une fille de diplomate. Encore moins quand celle-ci est handicapée. Le personnel de la clinique appela un autre médecin en urgence. Une femme arriva, une demi-heure plus tard, avec cette chaleur rassurante qui se propagea à chacun de ces gestes et de ses sourires doux. Elle était parfaite. Devant mon air triste, elle me prit immédiatement en charge. La suite fut d'une telle facilité... À mesure que je racontais les faits imaginés dans ma tête, ses prunelles vacillaient. À mesure que je lui parlais de mon prétendu viol, son empathie m'étouffait. J'avais presque envie de lui rire au nez et lui révéler la vérité uniquement pour la punir de sa stupidité et de sa faiblesse face à mon beau visage. Après une auscultation abrégée en prétextant ne pas supporter que l'on me touche davantage, je lui indiquai ne pas vouloir porter plainte. Que ma présence était uniquement due à mon handicap, et au fait que j'aurais été incapable de sentir une quelconque douleur interne me signalant un problème grave ou une infection. Elle ne fut pas surprise le moins du monde face à mon refus d'impliquer la police. En revanche, lorsque je lui demandai un rapport détaillé de mon examen médical, elle hésita longuement pour finir par céder, estimant sûrement que cela me déciderait à finalement porter plainte.

Quand je rentrai à la maison, mon Caleb dormait toujours, son odeur embaumait la chambre qui bientôt deviendrait son Enfer et mon Eden : mon monde parfait.

J'attendis patiemment qu'il se réveille, qu'il panique, qu'il comprenne et enfin qu'il sombre... Caleb opta alors précisément pour le choix que j'avais prédit. Son père, pétri de bonnes intentions et de vertus, avait bien travaillé en amont, à force de prêcher à son fils qu'un homme devait prendre ses responsabilités. Et c'est exactement ce qu'il fit... car pour Caleb assumer son acte n'était pas se livrer à la police, mais se punir et nourrir les feux de ma vengeance.

J'avais enfin le pouvoir, le contrôle. Je le tenais au creux de ma main, prête à en faire mon pantin.

— Emma ?

La voix d'Élisabeth me tire de mes souvenirs. Je cligne des paupières le temps de retrouver mon rôle de parfaite jeune fille, puis lui souris doucement alors qu'elle pénètre la pièce avec la coiffeuse.

— Il est temps d'enfiler la plus belle tenue de ta vie, me dit-elle avec un sourire qui se fige sur ses lèvres.

— Je vous attendais justement, réponds-je gentiment. Où est Caleb ?

— Ne t'en fais pas, il ne compte pas se sauver. Il se prépare avec ton père à l'étage.

Bien sûr qu'il ne va pas se sauver. Il tient trop à sa précieuse pute, le seul grain de sable qui a bien failli foutre en l'air tout mon engrenage. Savoir qu'il baisait la moitié des pauvres filles de Paris ne m'a jamais dérangée. Bien au contraire, plus il avilissait son corps, plus son cœur pourrissait, plus son âme m'appartenait. J'aimais qu'il se salisse dans tous ces clubs sordides, car cela prouvait sa culpabilité grandissante. J'avais dégoté un type parfait en fouillant et creusant sur Internet. Comme beaucoup d'hommes, ses scrupules disparaissaient comme par magie dès qu'on allongeait la monnaie. Je le payais plusieurs fois par mois pour suivre Caleb. Ce dernier ne couchait jamais avec les mêmes

filles, se fichant pas mal de leur identité. Alors, lorsque j'ai appris qu'il voyait régulièrement cette salope aux yeux verts, j'ai eu peur. Pas longtemps toutefois. Cette garce, sans que je ne sache pourquoi, a disparu comme un courant d'air, pour mon plus grand bonheur et au plus grand désarroi de mon amour. Voir cette déchirure encore plus profonde dans son regard lorsqu'il était au-dessus de moi a été ma plus belle victoire. Il m'a brisée en ne m'aimant pas, je l'ai brisé en étant cette barrière entre lui et cette fille.

Un sourire éclot sur mes lèvres pendant qu'Élisabeth m'aide à enfiler ma robe de mariée, puis se déploie davantage quand je me découvre dans le miroir. Parfaite. Elle pose deux mains se voulant rassurantes sur mes épaules et me regarde à son tour. Ses yeux ne s'attardent à aucun moment sur ma tenue, se contentent de fixer les miens sûrement à la recherche de quelque chose qu'elle ne trouvera jamais. Je suis consciente que ma future belle-mère ne voit pas d'un très bon œil notre mariage. Cela ne peut m'être plus égal. Après tout, n'est-ce pas l'un des souhaits de toute maman ? Que leur fils trouve une femme capable de tout, du pire comme du meilleur, pour lui ?

— Détends-toi, tu es belle comme un ange, articule-t-elle lentement en plissant les paupières, comme si elle tentait de voir plus loin que mon enveloppe. On dirait que Dieu lui-même a dessiné tes jolis traits...

— ... pour mieux y dissimuler un véritable démon, intervient une voix sombre qui vibre à l'intérieur de ma poitrine.

Élisabeth reste immobile, ne cesse de m'observer sans ne prêter aucune attention à cette interruption. Mes yeux fusent à travers le miroir sur ceux de Caleb qui, adossé au chambranle de la porte, m'étudie attentivement. Il offre un sourire à sa mère qu'elle ne lui rend pas, ne comprenant sûrement pas sa remarque. Seule moi comprends le poids et la véracité de chacun de ses mots. Comment pourrais-je le contredire ? Et c'est ce que j'aime encore plus que tout le reste : ne pas me dissimuler derrière ce masque de petite fille sage. Ma véritable personnalité s'épanouit, se déchaîne en sa présence. Je suis enfin moi, ce moi que j'ai créé de toutes pièces. Pour lui.

— Je m'occupe d'elle à présent, signale-t-il à Élisabeth.

Celle-ci me lance un dernier regard insistant avant de se retourner vers son fils. Sans échanger un seul mot, un seul son, leurs yeux se perdent l'un dans l'autre. Un soupir filtre d'entre les lèvres de la veuve puis, toujours en silence, elle sort de ma chambre. Mon amour s'approche ensuite dans mon dos. À travers le miroir, il balade son regard sur mon corps avant de revenir à mon visage.

— Comment me trouves-tu ?

— Un leurre parfait, chuchote-t-il, comment deviner qu'une si jolie enveloppe enferme le chaos ?

Un frisson me chatouille la nuque. J'aime qu'il me voie telle que je suis. Sauf qu'au fond de mes entrailles, le chaos porte son nom.

— J'étais sûre que tu aimerais, susurré-je.

Ses billes sombres s'accrochent à moi, son rictus s'évanouit subitement.

— Je suis désolé, Emma, dit-il en caressant une de mes pommettes.

Un sentiment désagréable se colle à ma peau. J'ignore pourquoi. D'ordinaire, le voir se débattre dans sa culpabilité me réjouit or, là, je sens que ses paroles ont un sens différent. Et j'ai horreur que son âme m'échappe...

— Allez, se reprend-il en poussant mon fauteuil, on y va. Prête à devenir Madame Andersen ?

— Je le suis depuis ma naissance.

Devant la mairie, tout stress, toute excitation a disparu. Je n'ai jamais été aussi sereine et sûre de toute ma vie. J'y suis arrivée. Je vais me marier avec l'homme qui hante la moindre seconde de mon temps, mon créateur. Mon bonheur se trouve dans ses beaux yeux noirs, sur sa chair, dans chaque battement de son cœur, dans son âme que je lui ai volée. Il est à moi. Enfin.

Toute mon attention est focalisée sur sa présence, sa chaleur, si bien que je ne prête aucune attention au reste ou aux invités. Ce ne sont que des connaissances de nos parents de toute façon. Mais aujourd'hui, les autres me sont égal. Je ne veux que lui.

Caleb et moi faisons le tour du bâtiment afin d'avoir accès à l'ascenseur. Sa main ne quitte pas la mienne alors que nous progressons dans le couloir menant à la pièce qui scellera à jamais nos destins. Je relève mon visage sur le sien, fermé et plein d'assurance lui aussi. À l'image du mien. Je souris. Je suis bien.

Quelques minutes plus tard, la voix du maire s'élève et nous accueille. Je ne l'écoute pas. Je souris. Je suis bien.

Nous prenons place devant un immense bureau ovale, nos parents assis dans notre dos et le témoin de Caleb à sa gauche. Caleb lâche soudain ma main. Sa manche se retrousse légèrement, dévoilant un bracelet de perles roses. Je souris. Un frisson d'appréhension se faufile dans mon dos.

Le maire commence son discours qui s'évanouit avant de parvenir à mon esprit. Les yeux de Caleb, froids et minéraux, percutent les miens. Je ne souris plus. J'ai peur.

Une voix éclate ensuite dans mon dos.

— Où est la garce qui a commis l'erreur de s'attaquer à *mon* bonheur ?

Je pivote mon buste. La haine s'empare de mon sang. Cette salope aux yeux de serpent se tient au milieu de la petite allée, le visage braqué sur moi.

Chapitre 41

Karys

Quelques jours auparavant,

La main en suspens au-dessus de la poignée du petit portail, je m'autorise quelques secondes de flottement pour me replonger dans les souvenirs de mon enfance. J'ai dû passer autant de temps ici que chez moi, Milyia était alors la seule personne à partager un morceau de mon cœur avec mes parents. Celle-ci pointe d'ailleurs le bout de son nez par la fenêtre de la cuisine :

— T'essaies d'instaurer un suspense à patienter comme ça ? me crie-t-elle. Entre ! Nous sommes tous là ! Comme d'hab, nous attendons princesse Karys !

— Reine Karys ! J'ai une gueule à passer en second ? répliqué-je.

Ma Creepy roule alors des yeux et disparaît à l'intérieur.

Je pénètre donc le jardin de Mamie Iris pour rejoindre tout le monde dans la maison. Une réunion au sommet dans un endroit neutre selon ma mère. Tous les visages convergent sur moi au moment où je débarque entre les murs du salon, mais un seul déclenche un violent choc électrique dans ma poitrine. Les yeux noirs de Caleb accrochent aussitôt les miens toujours avec cette ardeur n'appartenant qu'à lui, avec néanmoins une pointe de douceur qui m'était jusqu'alors inconnue. Je me détourne de cette sensation étrange et enlace les trois femmes présentes, à savoir : Mamie Iris, Milyia et maman. Je réprime l'envie de faire un câlin à Soen uniquement pour l'entendre grogner, puis m'installe sur le canapé à côté de ma meilleure amie. Le regard rieur de Nik se pose alors sur moi. Alors toi, même pas en rêve je te touche !

— Bon, maintenant que vous êtes au complet, je vais m'évanouir dans les airs et vous laisser tranquilles, déclare Iris. J'ai assez donné dans ma jeunesse pour les sauvetages. À votre tour maintenant.

Je ris sous cape devant la mine renfrognée de Caleb. Le faire passer pour la petite victime à sauver ne doit franchement pas lui plaire.

Nik se lève ensuite avec une nonchalance complètement dingue au vu des événements de ces derniers temps avant d'ouvrir la bouche pour parler. Malheureusement pour lui, il est aussitôt devancé par maman qui lâche tout à coup :

— Je suis désolée.

Nous la dévisageons toutes. Avec compassion pour Milyia. Avec compréhension pour Soen et Nik. Avec tristesse me concernant. Quant à Caleb, je ne saurais dire. Il porte sur elle un regard assez dur sans toutefois refléter une quelconque animosité.

— Maman...

— Hélène, me coupe alors Caleb, on en a déjà parlé. Avec ou sans vous, le résultat aurait été le même. Emma aurait trouvé un autre moyen, un autre médecin, une autre clinique ou que sais-je. Vous n'étiez qu'un pion qu'elle aurait facilement pu échanger contre un autre. Vous n'êtes pas responsable de ses choix.

— J'ai commis des erreurs. Je suis médecin, j'ai immédiatement vu que certains faits étaient étranges, seulement je me suis laissée aveugler par son air de chien battu, par ses paroles si tristes... Elle avait vraiment l'air détruite.

— Parce qu'elle l'était en quelque sorte.

— J'ai failli détruire ma fille en même temps, déglutit-elle, au bord de la crise de larmes.

— Maman... murmuré-je.

Je m'apprête à me mettre debout pour la réconforter quand Caleb me devance. Il se lève lentement pour s'agenouiller face à ma mère, sur le point de craquer, et capture ses mains dans ses larges paumes. En retour, elle lui adresse ce sourire qui me réchauffe toujours de l'intérieur et lui chuchote encore combien elle est désolée.

— Vous avez écouté vos sentiments. Ne vous en voulez pas d'avoir agi par compassion plutôt que par logique. Certes nos émotions sont parfois complexes et prennent souvent le pas sur le reste. Malgré tout, j'ai appris à les accepter, les aimer, à ne plus savoir m'en passer et surtout à ne plus m'en vouloir de les ressentir, lui répond-il avant de diriger son regard sur moi et d'ajouter : Et ça, c'est uniquement grâce à vous car sans votre cœur, jamais je n'aurais eu cette chance de damné d'apprivoiser le plus beau qu'il m'eut été donné d'approcher.

OK, ça, je le prends directement en plein cœur, moi aussi... C'est brutal, mais sans la douleur qui m'accompagnait ces derniers mois. Un peu comme un plongeon dans l'océan, il y a le choc de l'entrée dans l'eau, puis soudain, le bercement du silence, les milliers de gouttes qui vous enveloppent, isolant votre corps du reste du monde dans un cocon temporaire, le relâchement de tous vos muscles une fraction de seconde avant de les déployer pour remonter à la surface. Une sensation de plénitude, rien qu'à soi.

La main de Milyia se pose sur ma cuisse. Je la regarde et manque d'éclater de rire devant sa bouche ouverte. Si je suis plus ou moins habituée à ce genre de phrases que Caleb peut sortir de temps en temps, les autres, en revanche, moins. Beaucoup moins même si j'en crois les yeux ahuris de Soen. Ces paroles m'étaient clairement destinées toutefois je semble être la seule à m'en remettre. Même maman qui pourtant adore ce genre de débordement paraît ne plus avoir le cerveau irrigué.

Afin d'éviter un bug général, j'indique d'un signe de tête à Nik de poursuivre, ou de commencer plutôt. Celui-ci, heureux de mettre un terme à ce moment sûrement trop niais pour lui, s'empresse de s'exécuter une fois Caleb rassis :

— Bon, pour les mauvais de la classe, je vais résumer la situation : nous avons une garce qui s'amuse avec les couilles de notre cher Caleb ici présent depuis qu'elle lui a fait croire à ce viol. La seule preuve concrète en sa possession étant ce fameux rapport de viol que nous savons plus que bancal. Autrement dit, elle n'a rien. Le souci ? C'est que nous avons certes peu de preuves, mais d'un côté comme de l'autre. Devant un tribunal, ce serait parole contre parole... et nous savons pertinemment qu'Emma a le profil idéal de la parfaite petite victime que l'on adorerait sauver.

— Emma ne veut pas aller devant la justice. Elle me perdrait si c'était le cas, intervient Caleb.

— Exact, poursuit l'avocat. D'où son second argument, si on peut l'appeler ainsi.

— Karys, répond Soen.

— Encore exact.

Je sens ma mère s'agiter sur le fauteuil en face de moi. Ses yeux paniqués font des allers et retours entre notre avocat qui se prend pour un orateur doublé d'un gourou et moi. Elle ne devrait pas être là... Tout ceci ne va servir qu'à la rendre davantage coupable. Or, s'il y a bien une chose que j'ai comprise, c'est que la culpabilité peut faire des dégâts, beaucoup de dégâts.

— Est-on sûr qu'elle a les moyens de réellement engager quelqu'un pour agresser Karys ? demande Milyia.

— Elle l'a déjà fait pour me faire suivre. Et de toute façon, il est hors de question de prendre un quelconque risque alors on part du principe que oui, elle a les moyens, réplique sèchement Caleb.

OK, sa réponse ne me plaît pas, mais alors pas du tout.

— Et donc ? m'adressé-je à lui. On en reste là ? Tu retournes sagement auprès de ton illuminée du caisson parce que tu as trop peur pour moi ? Sois gentil, laisse-moi m'occuper de mon cul et commence par prendre soin du tien.

— Je n'ai pas dit ça, dit-il la mâchoire crispée. Je veux juste faire en sorte que tu ne sois pas en danger.

— Ah oui ? J'ai eu une mauvaise nouvelle pour toi dans ce cas : trop tard !

Le regard sombre qu'il me jette répond pour lui. J'ai conscience d'être dure, mais une part de moi est apeurée à l'idée qu'il se trouve une excuse et ne se débarrasse jamais de l'emprise d'Emma. Je n'arrive pas à accepter qu'il ait pu si facilement endosser le rôle de coupable et surtout, qu'il n'ait jamais voulu stopper toute cette folie avant. Même pas pour moi...

— Range tes griffes chaton, ricane Nik, comme si la situation prêtait à rire. Vous deux avez un max de choses à régler, mais plus tard. Redirige ton agressivité vers l'autre cinglée et trouvons un point faible que l'on pourrait exploiter.

— Caleb, avance alors maman. Il semble clairement être son point faible.

— Eh bah voilà, m'exclamé-je, on a trouvé ! On enterre Caleb au fond du jardin, elle sombre d'être loin de lui et finit à l'asile. D'une pierre, deux coups !

Milyia glousse à côté moi. Soen se pince l'arête du nez pour ne pas rire à son tour et ma mère me dévisage en secouant la tête. Quant à Caleb, cette flamme dans ses yeux est réapparue et semble désireuse de me consumer entièrement.

— Trop dangereux, remarque-t-il alors en se détournant vers ma mère. Si je m'évanouis dans la nature, elle s'en prendra à Karys.

— Et si vous disparaissiez tous les deux ? Toi et Karys ? propose Milyia.

— Tu t'es crue dans un film ? riposté-je. Personne ne peut totalement disparaître de la surface de la Terre. Et puis, vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de ma tête, non merci. Sans compter que je devrais supporter cet abruti chaque instant de ma vie, no way.

La voix de Milyia me répond, mais je ne prête pas attention à ses paroles. Je suis fixée sur la bouche de Caleb qui prononce silencieusement : « trop tard ».

— Il n'y a pas une personne qui pourrait témoigner que cette fille est tarée ? intervient Soen.

— À part moi, personne. Elle ne révèle jamais son vrai visage. J'ai grandi avec Emma et pas une seule fois je me suis douté que son cœur renfermait autant de folie jusqu'à ce qu'elle la déchaîne sur moi.

— Il y a peut-être une carte à jouer là-dessus, fait Nik songeur en s'adossant contre un mur. Je suppose que son père ne se doute de rien lui non plus.

— Non et même si je lui disais la vérité, il ne me croirait pas une seule seconde. Et ce bien qu'il me fasse assez confiance pour épouser sa fille.

Un élan de violence s'empare de mes nerfs. Je ferme les paupières afin de me calmer et retrouver un semblant d'assurance. Si nous parvenons à mettre fin à cette histoire, je vais avoir besoin d'une méga cuite, un truc à frôler le coma éthylique pour me vider la tête et m'en remettre.

— Dans ce cas, chargeons-nous d'enlever les œillères de beau papa, répond l'avocat. S'il voit la réelle nature de sa fille, il sera sûrement moins enclin à lui laisser libre accès à ses comptes en banque. Et peut-être même qu'il pourrait la faire interner, ce qui ne serait pas du luxe...

— Et comment on fait ça ? demande Milyia.

Je rouvre tout à coup les yeux. Une idée – une mauvaise idée – venant de me traverser l'esprit.

— Je sais. Le mariage.

Mon intervention redirige tous les regards sur moi.

— Il faut la pousser à bout. Qu'elle explose devant tout le monde. Nous devons la forcer à tout révéler devant témoins et pour ça... nous allons la provoquer, l'attaquer, la fatiguer jusqu'à la blesser pour qu'elle ne se relève plus jamais.

* * *

Allongée sur mon ancien lit, je savoure ce sentiment éphémère de paix. Le plan que nous avons mis en place avec les autres est aussi fragile qu'un château de cartes pourtant, j'y crois. Il le faut. Je vais arracher ce cul beaucoup trop sexy des griffes de cette garce, avec ou sans le consentement de son propriétaire. Il est temps que lui aussi comprenne. Plus personne ne se mettra en travers de mon chemin, où que celui-ci me mène... Ces derniers jours, seule et enfin avec toutes les données en mains, m'auront au moins éclaircie sur un point : contrairement à ce que j'ai pu penser, je ne suis pas prête à avancer sans lui.

Lorsque je suis partie de chez Iris, plus tôt, lui dire au revoir sans le toucher m'a déchirée. Il n'a même pas tenté le moindre geste, s'est contenté de me regarder m'en aller. C'était la première fois depuis notre rencontre que nous n'avons eu aucun contact physique. Et c'est la première fois depuis ma naissance que j'ai eu la sensation que le bonheur était peut-être finalement trop loin pour le rattraper... jusqu'à ce que, comme par magie...

— Je n'aurais pas imaginé cette pièce autrement, résonne une voix grave teintée d'une pointe d'amusement.

Je me redresse sur le matelas, puis observe d'un air abasourdi Caleb s'avancer dans ma chambre d'enfance.

— Ta mère m'a dit où te trouver, me renseigne-t-il en poursuivant l'analyse de la décoration de l'adolescente typique que j'étais.

— C'est dingue toutes ces personnes qui ouvrent les portes de mon intimité ! râlé-je. Allez-y ! C'est open-bar chez Karys !

— Que veux-tu, elle n'a pas su me résister. Mon charme les rend toutes accros.

— Mouais, ce n'est pas vraiment le moment de faire ce genre de blague... Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

En quelques enjambées, il se poste en face de mon lit, le cul – *mon* cul – posé sur mon bureau. Son regard me heurte, puis la couleur de ses yeux se mue aussitôt en quelque chose de tendre et implacable à la fois.

— Tu es sûre de vouloir le faire ?

Alors c'est ça... il veut juste me faire changer d'avis...

— Et te fournir une excuse ? Jamais de la vie.

— Mais à quoi... Putain ! Tu me rends barge des fois, Karys ! Arrête de faire une fixation là-dessus ! Je cherche juste à te protéger !

— Tu serais prêt à te marier avec elle, à poursuivre ce délire insensé uniquement pour me protéger ?

— Bien sûr, souffle-t-il, déconcerté.

J'explose.

— Mais ce n'est pas ce que je veux entendre ! crié-je en bondissant sur le sol avant de me ruer sur lui. Merde ! Bats-toi ! Je veux te voir la rage au ventre, Caleb ! Je préférerais mille fois te mettre en danger plutôt que de prendre le risque de ne plus te voir ! Je me battrais jusqu'au sang pour toi ! Se battre c'est ça ! S'impliquer et impliquer les autres ! Il faut savoir tout donner si on espère tout avoir

un jour !

Son masque plus tôt si paisible se fissure, puis finit par se pulvériser sous mes paroles. Ses mains fusent sur mes bras qu'ils croisent contre ma poitrine avant de sèchement m'attirer contre son torse.

— Jusqu'au sang, hein ? rugit-il à quelques millimètres de mon visage. Jusqu'à laisser la rage de quelqu'un d'autre s'abattre sur toi ? J'ai vu les bleus sur ton corps et tu veux que je te dise ? Voir ta peau ainsi marquée m'a fait bien plus de mal que toutes ces années près d'Emma ! Il n'y a pas à dire, tu sais très bien te battre !

— Je...

— Tu n'avais pas le droit, Karys ! Salir ta chair, salir ce corps qui m'appartient... Tu...

Il déglutit et quand il reprend la parole, ses cordes vocales semblent sur le point de se rompre.

— Tu t'es fait mal à cause de moi.

Un élan de colère me transit des pieds à la tête. *Comment est-il au courant ?* Toutefois, je le noie dans mon besoin instinctif de le rassurer. Ses iris sont sur le point d'encore se briser, ce que je refuse. Hors de question que nous fassions un seul pas en arrière désormais. Je veux avancer. Je veux le présent et le futur. Et surtout, je veux la tendresse que j'ai vue plus tôt au fond de ses yeux. Et je la veux maintenant.

— Alors, déjà, que les choses soient claires : mon corps ne t'appartient pas. Pas tant que tu t'entêteras à désert.

— Je ne suis plus certain de le mé...

— La ferme. Et laisse-moi finir. Tu te plantes sur toute la ligne si tu penses que j'aspirais à me faire souffrir, Caleb. Pour ça, je t'ai toi et je n'autoriserai personne d'autre à me blesser. Ce sera sûrement difficile à comprendre, mais si je voyais cet homme...

Ma voix se bloque dans le fond de ma gorge quand ses ongles se plantent sévèrement dans la peau de mes poignets.

— ... c'était uniquement dans le but de te retrouver. Quand tu m'as annoncé cette horreur, le peu de temps où j'y ai cru, j'avais la sensation de suffoquer, de littéralement crever. Un matin, quand j'ai aperçu mon reflet, je ne me suis pas reconnue. Je dépérissais. Je dépérissais, car je me trahissais. Chaque minute où je te prenais pour un monstre était un supplice qui me tuait à petit feu. Un soir, un homme m'a accostée et quand mes yeux se sont posés sur lui, j'y ai vu tant de violence que j'ai eu la sensation d'être bombardée en plein chaos. Mais, au milieu de tout ça, je me suis sentie bien. Plus je le regardais, plus je comprenais que tu n'avais pas pu commettre un acte aussi abject. Les démons qui l'habitaient n'ont jamais été les mêmes que les tiens. C'était comme se réveiller d'un cauchemar, plus je le suivais dans son néant, plus je regagnais en assurance. Tu peux voir ça comme un acte désespéré seulement, c'est exactement le contraire. Même loin de toi, je n'ai pas cessé de me battre Caleb. Je devais me battre un peu contre moi pour me retrouver et te retrouver.

Doucement, je me défais de sa prise sur mes bras pour venir caresser le pli entre ses sourcils de la pulpe de mon pouce. Il semble en plein conflit intérieur et son regard m'est difficile à supporter.

— Caleb, tu n'as pas à t'en vouloir. Je fais mes propres choix. Tu ne peux pas toujours te penser responsable de tout et crois-moi, j'y ai trouvé une vraie libération parce que sans ça, je ne serai pas dans tes bras à l'heure qu'il est. Et puis... ce n'est rien en comparaison à ce que tu as fait subir à ton propre corps.

Mes dernières paroles m'arrachent le palais et provoquent chez lui un sentiment tout aussi violent si j'en crois son regard qui se déchaîne.

— Je pensais mériter tout ça, Karys.

— Sauf que tu viens de me dire que tu pourrais l'endurer encore uniquement pour me protéger. Tu vois la différence ? J'ai fait tout ça dans l'unique but de gagner une bataille. Toi, tu veux juste cesser de te battre...

— Tout le monde n'est pas comme toi ! Nous n'avons pas tous cette foi vissée au corps, celle qui te permet de toujours te relever. Et parfois, se battre c'est aussi ne rien faire. Parfois, se battre est égoïste. Parfois, se battre n'amène que de la douleur. Uniquement de la douleur. Je peux endurer une guerre sans fin à la seule condition de te savoir protégée et heureuse.

— Ouais, mais il est là le hic, je suis incapable d'être heureuse sans toi, avoué-je dans un souffle. J'ai essayé pourtant. Putain que j'ai essayé, mais j'ai beau nager à contre-courant, me débattre ou même carrément me laisser couler... je n'y arrive tout simplement pas...

Son visage se chiffonne. Ses lèvres entrent subitement en collision avec les miennes. Ses paumes délaissent mes mains et viennent englober mes joues avec force. Malgré la gravité du moment, de notre conversation, la totalité de mes muscles se relâche. Sa peau... ce contact qui me manquait tant tout à l'heure agit sur mon corps comme un vrai shoot. Je suis d'abord soulagée, libérée de ce besoin. Puis, une vague effervescente de désir animal s'empare de mes terminaisons nerveuses. Mes doigts accrochés à sa nuque, je lui rends son baiser avec autant d'ardeur, d'acharnement et de fureur que lui. Je me presse davantage contre son torse, je veux ressentir son corps. L'apaiser du mien et soulager ma peau grâce à la sienne.

La voix de mes parents nous parvient du rez-de-chaussée et si cela ne peut m'être plus égal, Caleb semble y accorder une importance puisqu'il se détache délicatement de ma bouche. Son index vient ensuite caresser tendrement mes lèvres. Il sourit. D'abord doucement, puis peu à peu, son sourire gagne son visage en entier. Ses traits s'éclairent, ses yeux s'illuminent à embraser ses iris et à incendier mon cœur.

— Caleb, je... j'ai besoin de savoir que toute cette énergie dépensée, toute cette souffrance n'est pas vaine.

— Je sais, ma beauté. Et c'est l'une des raisons pour laquelle j'ai autorisé ton plan complètement dingue.

— Et après ?

— Eh bien, si tout fonctionne, j'espère ne plus jamais la revoir. Où qu'elle finisse, où qu'elle pourrisse, je veux que ce soit loin de moi.

— Mais... et après ? Vais-je encore devoir me battre contre toi ?

— J'y compte bien, ricane-t-il avant de poser un baiser sur ma bouche. Et puis, tu me retrouveras toujours, non ?

Surprise par ce choix de mots, je lève un regard interrogateur sur lui.

— Ce ne sont pas les paroles de la chanson ? insiste-t-il.

Je me recule d'un pas, déroutée.

— Tu as des écouteurs ? demande Caleb en affichant son rictus en coin.

Sans dire un mot, j'ouvre le premier tiroir du bureau et en sors l'objet en question. Caleb l'attrape, le connecte à mon téléphone qui gît sur mon lit, puis arque un sourcil en découvrant les petites licornes sur les oreillettes. Il en pose ensuite une sur mon oreille et l'autre sur la sienne. Peu de temps après, la voix mélodieuse de Ruelle envahit gracieusement mes tympans.

— Comment tu as su ?

— J'ai demandé à Milyia tes identifiants pour me connecter à ta playlist. Et je me suis tapé la moitié du répertoire avant de la trouver.

— Tu aurais dû lui demander. Elle connaît l'histoire de cette chanson.

— Je lui ai indiqué pourquoi je voulais cette playlist... elle ne m'a rien dit. La garce.

Je pouffe en imaginant ma meilleure amie penser : « Qu'il se démerde ! Ça l'empêchera de faire des conneries pendant ce temps-là ! »

Instinctivement, mes paupières se ferment.

**I can hear the sound of your barely beating heart
Pieces on the ground from the world that fell apart**

Je peux à peine entendre le battement de ton cœur

Des morceaux sur le sol de ce monde qui s'est écroulé

Just hold on

It won't be long

Tiens bon

Ce ne sera pas long

I will find you here inside the dark

I will break through

No matter where you are

I will find you

Je te trouverai ici, dans l'obscurité

Je vais traverser

Peu importe où tu es

Je te trouverai

Like the wind that cries

I can feel you in the night

A distant lullaby

Underneath the shattered sky

Comme le vent qui pleure

Je peux te sentir dans la nuit

Une berceuse éloignée

Sous le ciel brisé

Just hold on

It won't be long

Tiens bon

Ce ne sera pas long

I will find you here inside the dark

I will break through

No matter where you are

I will find you

Je te trouverai ici, dans l'obscurité

Je vais traverser

*Peu importe où tu es
Je te trouverai*

**I'll be the light and lead you home
When there's nowhere left to go
I'll be the voice you always know
When you're lost and all alone
I won't let you go**

*Je serai la lumière et te guiderai chez toi
Quand il n'y aura plus nulle part où aller
Je serai la voix que tu as toujours connue
Lorsque tu seras perdu et seul
Je ne te laisserai pas partir.*

La musique s'égrène doucement entre nous, autour de nous. Je laisse choir mon front contre son buste pendant que l'une de ses mains enserme ma nuque et l'autre ma taille. Le sens des paroles de Find you me renvoie à mes premières années avec Caleb, quand j'avais la sensation de devoir le trouver au fond d'eaux troubles et profondes pour qu'enfin il se livre entièrement à moi. Mais je savais. Je savais déjà que je le rejoindrais. Sûrement est-ce pour cette raison que je ressentais le besoin de la fredonner lorsque j'étais avec lui. Je n'avais juste pas pensé que regagner la surface serait aussi douloureux.

Les dernières notes s'évanouissent. Je plonge mon regard dans celui, calme et tranquille, de Caleb.

— Merci, murmuré-je. Je crois que j'avais besoin de l'entendre aujourd'hui.

— Tu te sens plus combative encore ?

— Ne te moque pas. Et oui, en quelque sorte, mais j'ai peur aussi.

— Dis-moi.

— Penses-tu que je serai assez forte pour toi ? Ce que tu as vécu...

Sa bouche accapare la mienne, interrompant ma réflexion. Le second écouteur rejoint alors mon autre oreille. La chanson repart. Caleb m'embrasse une dernière fois, pose ses lèvres sur mon front puis m'offre un sourire si intense que mon souffle se coupe. Sans un mot de plus, il s'éclipse dans le couloir.

Je ferme les paupières, une nouvelle fois catapultée dans mes souvenirs.

Ce que mes amis ne comprennent pas, c'est que je ne tire pas ma force de mon assurance, mais directement d'eux. Et ce n'est rien en comparaison de ce que m'insuffle Caleb, j'ai beau tomber à cause de lui, plus le temps passe, plus je me sens invincible.

Que son destin se prépare, j'arrive.

Chapitre 42

Caleb

Présent,

— Où est la garce qui a commis l'erreur de s'attaquer à *mon* bonheur ?

Le regard rivé à celui d'Emma, je ne parviens pas à réprimer un soupir de soulagement en entendant la voix de ma Perle. Non pas que j'ai douté une seule seconde que Karys viendrait, bien au contraire, j'en étais même certain. Cette fille a l'obstination pour seul drapeau et je dois bien avouer que sans cela, j'en serais encore à passer de corps en corps dans l'unique but d'oublier la sensation de la chair d'Emma sous la mienne. En parlant de cette dernière, son masque se fissure une trop courte seconde lorsqu'elle réalise que son pire cauchemar vient de se matérialiser à son propre mariage. Je prends un instant pour jouir de cette vision avant de reporter mes yeux sur Karys. *Merde !* Vêtue d'une longue robe blanche qui caresse ses pieds nus, elle se tient, magnifique, au bout de la petite allée. Sur ses épaules, de fines bretelles retiennent le tissu immaculé sur sa poitrine dont on devine les formes à travers l'étoffe. Ses longs cheveux d'un rouge sang sont parés de petites fleurs blanches et retombent en boucles dans son dos. Un sourire naît sur mes lèvres. Une Karys dans toute sa splendeur rayonnante, son assurance, nous dévisage tous et nous bombarde de sa confiance. On dirait une apparition sortie d'un monde angélique. Seule ombre au tableau : son regard où ne brûle qu'une rage sourde.

— Qu'est-ce que cette... siffle Emma avant de s'interrompre aussitôt et se recomposer aussi sec son visage de garce innocente. Pardon, mais qui êtes-vous ? reprend-elle doucement en tournant son fauteuil vers Karys.

— Qui je suis ? Ton karma, rétorque ma beauté calmement en opérant quelques pas en avant. Non, je déconne. Si c'était le cas, je ressemblerais plus à un truc difforme et monstrueux...

J'entends la respiration d'Emma se couper un court instant avant de repartir le plus normalement possible. Cette garce joue un rôle depuis des années, se donnant sans cesse en spectacle devant les autres sans même que ceux-ci ne comprennent qu'ils ne font que réciter un scénario choisi par Emma et elle seule. Nul doute que la faire craquer ne sera en aucun cas aisé.

— ... Je dirais plus que je représente ta fin, reprend Karys. Ouais, c'est ça : ta fin. Tu vois, tu as commis l'erreur de me menacer seulement tu t'es plantée dans la distribution des rôles. Je ne suis pas ta victime, mais ton bourreau.

Karys continue de remonter dans la petite allée. Tous les regards convergent dans sa direction, attachés au moindre de ses mouvements lents. Un silence abasourdi accompagne sa progression. Les yeux clairs d'Emma fouillent l'assistance qui ne moufte pas, encore dans l'incompréhension, avant de se poser sur moi et ne tardent pas à me révéler cette noirceur si familière vivant en elle. Ses lèvres se retroussent le temps d'un battement de cils lorsque je lui souris calmement. Comprenant que je suis dans le coup, elle se retourne alors sur son père, assis au premier rang derrière elle.

— Papa, s'il te plaît, fais-la partir. Elle... elle me fait peur, gémit-elle avec sa mine de biche effrayée. Devant les paroles suppliantes de sa fille, Andrew réagit instantanément et saute sur ses pieds.

— Andrew, intervient-je alors. Tu dois entendre ça.

Ce dernier hésite un instant en me regardant, surpris. Je me lève et me dirige vers lui avant de

poser une main sur son épaule.

— Je suis désolé pour ce qui va suivre, dis-je à voix basse, mais tu comprendras que je n'ai pas eu d'autre choix.

— Fils, de quoi parles-tu ? C'est ton mariage auj...

— Non, le coupé-je. Aujourd'hui, je ne me marie pas, mais j'enterre une partie bien trop sombre de ma vie.

Cette dernière phrase n'est pas passée inaperçue. Bien que mon regard reste fixé sur celui d'Andrew, je peux sentir une sorte de fièvre s'emparer des invités. Je les entends s'agiter sur leurs chaises et des murmures commencent à perturber le calme présageant la tempête qui régnait alors dans la salle. Si je m'en fous totalement, c'est loin d'être le cas du père d'Emma. Les personnes présentes ici évoluent toutes dans son cercle privé et professionnel. Or, un scandale n'est jamais bon pour un diplomate.

Dans ses yeux, je perçois soudain un éclat de colère. Et pourtant, il n'est pas au bout de ses peines, les prochaines minutes risquent de lui infliger une blessure pire que celle de la mort de sa femme. Une boule se loge au fond de ma gorge. J'aime et respecte l'ami de mon père. Il n'est coupable que de surprotection et ne mérite pas ce guet-apens qui portera sûrement un coup fatal à sa réputation et peut-être même à sa carrière. Toutefois, le temps des regrets est révolu et plus rien ne se mettra entre Karys et moi. Plus jamais.

— De quoi parles-tu ?

— Tu me connais, Andrew. Et j'en fais appel à ton amitié envers mon père. Fais-moi confiance.

Il détourne son regard une seconde sur sa fille avant de le rediriger sur moi.

— Tu as cinq minutes.

J'acquiesce silencieusement.

Emma reporte ensuite dans ma direction des yeux meurtriers et une légère panique commence à gagner ses iris lorsqu'elle constate que personne ne bouge ni ne dit quoi que ce soit. Bien sûr que personne ne bouge, tous sont dans l'attente d'un bon scandale, d'un peu de merde à se foutre sous la dent afin d'occuper leur temps libre ou bien soulager leur conscience. Après tout, rien n'est plus rassurant que de s'apercevoir qu'il y a bien pire derrière les murs de nos voisins. Alors, non, pas un ne bouge. Ils se contentent d'afficher des mines choquées ou outrées, bien qu'ils ne soient, en réalité, que dans l'expectative, la fébrilité d'enfin découvrir un pan pourri de plus chez l'être humain. Quant au maire, lui est dans le coup. Nik et un très généreux bakchich ont eu vite fait de le ranger de notre côté. De plus, selon les dires de notre cher avocat, avoir un élu municipal comme témoin – bien que douteux – est loin d'être un atout négligeable. À supposer que notre plan fonctionne...

— Emma, poursuit Karys, belle et magnifique Emma... belle, magnifique et sournoise Emma, tu te souviens de moi, n'est-ce pas ?

L'intéressée, toute à son rôle, secoue frénétiquement la tête.

— Petite menteuse, je suis certaine du contraire. Comment oublier le visage de celle que l'on crèverait d'être. Comment oublier un corps bien vivant et qui a reçu les seules attentions que tu désires plus que tout ?

Les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil, Emma continue de dévisager Karys comme si elle sortait de l'asile du coin. Une brèche apparaît cependant sous sa poitrine... et c'est avec un sourire que je peine à dissimuler que j'observe sa cage thoracique se soulever de plus en plus vite.

— On dirait que je te fais peur, dit Karys en lui adressant une moue faussement boudeuse.

Je me détourne d'Emma pour observer ma beauté s'avancer telle une reine, et plusieurs sentiments m'envahissent. De l'admiration devant cette force qui émane de sa détermination alors

qu'elle sait faire face au monstre qui s'est acharné à me détruire. Un désir intense qui va bien au-delà du charnel, un besoin implacable d'enfin totalement la faire mienne. Et puis une certitude. Elle. Moi. Nous. Mon destin ne m'a jamais abandonné comme je le pensais. Il n'a cessé d'agiter ses fesses toujours en rythme sous mon nez depuis maintenant bien longtemps...

Au moment où ma beauté arrive enfin près de nous, ses prunelles de jade me perforent de cette foi, cette évidence qui l'a toujours possédée avant de soudain se baisser sur Emma. D'un mouvement rapide, elle plante ses mains sur celles de la jeune femme, puis amène son visage à hauteur du sien. Andrew tique, mais ne bouge pas.

— Tu veux que je parte ? crache-t-elle. Dévoile-toi et je m'en irai. Reste tapie dans l'ombre et je n'aurai de cesse de te chercher jusqu'à te débusquer.

— J'ignore qui vous êtes et encore moins pourquoi vous me prenez pour cible, répond Emma, à voix basse, mais c'est vous qui vous fourvoyez en pensant que j'accorderai une quelconque importance à une personne telle que vous. Venir interrompre un mariage relève de la folie, vous n'êtes au mieux qu'une personne désespérée. Et ce genre de personne me fait... vomir.

Karys lève un sourcil avant qu'un sourire cruel que je ne lui connaissais pas vienne creuser ses joues. Elle se redresse, puis parle de façon que personne ne perde une miette de ce qu'elle dit :

— Oh bien sûr que tu connais le désespoir, tu ne connais même que ça. Il te façonne, te possède et nul autre que toi ne sait mieux le provoquer chez les autres. Je dois avouer que tu m'impressionnes... Refuser ce rôle de victime tout en l'acceptant aux yeux de tous : c'était un coup de maître. Qui pourrait soupçonner l'adorable vision que tu représentes de n'être en réalité qu'un entrelacs de fils tous plus malsains et vils que les autres destinés à manipuler ton monde ? Je te félicite : tu as berné le monde entier. Dommage que l'on ne puisse pas tromper son propre cœur, cela t'aurait peut-être évité de pourrir de l'intérieur et tu aurais sans doute pu prédire cette journée. Parce que, vois-tu, c'est ton moment, Emma, l'heure de ton jugement.

Mais celle-ci ne réagit toujours pas. Ses yeux écarquillés cherchent le soutien de son père qui ne va pas tarder à perdre pied. Contrairement à sa fille qui elle, ne montre aucun signe de faiblesse. Des années de faux-semblants sont inscrites dans sa chair, dans son esprit. Elle enrage de voir Karys face à elle sans toutefois que ça ne la touche réellement ni ne se voie d'ailleurs.

Nous nous sommes plantés, jamais elle ne craquera de cette façon. La peur et la colère, elle s'en est trop longtemps gavée pour qu'ils puissent de nouveau l'affaiblir. Il était convenu que Karys la pousse à bout sauf que cela met trop de temps et je crains qu'Andrew prenne peur bien avant Emma. Nous devons taper différemment, je dois taper différemment.

C'est pourquoi je m'éloigne d'Andrew et tends la main vers ma beauté qui s'empresse de la saisir en plantant un regard froid au fond des iris d'Emma. Son sempiternel masque vacille, mais résiste. J'enroule mon bras autour de la taille de Karys et l'attire contre moi, tout en continuant de fixer Emma.

— Tu la vois cette différence, non ? asséné-je. Cette façon que j'ai de la regarder comme jamais je ne le ferai avec toi. Ou de la toucher... je la caresse quand ta peau n'est que du verre brisé sous la mienne...

Ma paume encadre délicatement le visage de ma beauté qui frissonne sans pour autant adoucir ses traits, ses yeux assassins persistent à poignarder ceux d'Emma. Je glisse mon pouce entre ses lèvres, me détourne de mon monstre puis chuchote contre le cou de Karys.

— ... du moins, c'est ce que je ressentais avant. Tu étais mon cauchemar, le démon qui hantait chacun de mes moments, qui étouffait mon souffle et qui alimentait ma destruction. Mais à présent, tu n'es plus. Ma haine, ma rage, ma culpabilité n'existent plus. Ou si une infime partie d'eux subsiste

encore dans mon cœur, tu ne les mérites pas. Ta vengeance t'a anéantie, te réduisant à cet être insignifiant à mes yeux. Je préfère et de loin, les offrir à une personne digne de moi.

— Moi ! glousse soudain Karys accrochée à mon cou. Au cas où tu n'aurais pas compris...

Les mains d'Emma tremblent. Je la vois lutter pour conserver son air affolé et ne pas exploser en m'observant à présent caresser le dos nu de Karys. Le cuir de son visage craquelle toutefois et une grimace enragée l'envahit peu à peu. J'y suis presque.

Puis, ses traits fins se froissent, se tordent pour se réassembler en une créature brisée, détruite.

— Comment peux-tu être aussi cruel avec moi, sanglote-t-elle alors en soutenant faiblement mon regard. Après tout ce que tu m'as fait subir. Après que tu... tu m'aies violée...

Une chape de plomb s'abat sur l'atmosphère.

Un brouhaha émerge de la masse d'invités. Des femmes portent des mains à leurs bouches en me jetant des regards dégoûtés, furieux puis haineux. Quelques hommes me dévisagent avec pitié ou colère alors que certains se contentent de me plaindre en silence.

Je connais cette sensation : comme un serpent froid et malsain qui s'infiltré entre les particules d'air afin de mieux étouffer ses proies. Oui, je connais cette sensation... Je ferme les paupières, le temps de chasser cette immonde créature qui rampe sur mon épiderme. Je. Suis. Innocent.

Je rouvre les yeux à temps pour apercevoir Andrew foncer sur moi. Un grognement résonne au fond de ma poitrine au moment où Karys s'interpose pour mieux se faire bousculer. Je m'avance donc et me dresse face à l'ami de mon père. La détresse, la rage et l'impuissance hurlent à travers les lignes déformées de son visage au moment où il tente de me frapper. Je pare son uppercut sans toutefois aucune intention de répliquer puis le repousse. D'un bond, Soen qui était jusqu'alors assis à sa place de témoin, se coule dans son dos et bloque ses mouvements. Un grondement sourd jaillit du plus profond de sa gorge quand Andrew se débat et tente de le frapper à son tour. Le tatoué enroule donc son bras autour de son cou et serre jusque ce qu'il faut pour empêcher sa proie de trop se révolter.

— Putain ! siffle-t-il, je ne vous veux aucun mal. OK ? Votre réaction est on ne peut plus légitime. Toutefois, je n'hésiterai pas à vous péter un poignet s'il le faut ! Alors maintenant, écoutez et fermez-là !

J'ai tout juste le temps d'apercevoir plusieurs hommes se lever de leurs chaises que ma mère bondit à son tour sur ses pieds et se positionne entre nous et les invités.

— Je vous en prie, déclare-t-elle d'une voix calme et assurée, restez tranquilles. Je comprends que tout ceci soit perturbant, mais vous me connaissez depuis des années maintenant. Et vous savez que vous pouvez me faire confiance. Je vous considère comme mes amis et aujourd'hui, j'ai besoin de vous. Alors, s'il vous plaît, au nom de toutes ces années d'amitié, ne bougez pas.

Tourné à nouveau vers Emma, je ne peux voir leur réaction. Néanmoins, le silence ne tarde pas à nous recouvrir. Je peux parfaitement sentir le regard de ma mère peser lourdement sur mes épaules. Celui de Karys, en revanche, s'embrase de ce qui ressemble à de la haine pure. Quant à moi, mon corps ne réagit plus à ces paroles. Mon sang ne bouillonne plus, mon cœur ne crève plus de s'extraire de cette cage aux allures de prison et ma chair est enfin en paix avec elle-même. Je suis enfin en paix avec moi-même. Ce qu'Emma semble deviner également au vu de la lueur de panique tourmentant soudain ses iris. Ce changement en elle opère un étrange écho en moi. L'espace d'un instant, il me semble revoir cette petite fille apeurée et perdue qu'elle était suite à son accident.

— Tu as raison, avoué-je en m'agenouillant devant elle. Toutefois, contrairement à ce que tu veux me faire croire, ce n'est pas ton corps que j'ai violé, mais ton cœur. Je te l'ai pris alors qu'il ne m'appartenait pas. Je crois qu'une partie de moi a toujours su que tu tombais amoureuse de moi, mais

j'ai fait passer mon besoin de te protéger avant. Je t'ai enfermée dans notre relation sans réellement le vouloir. Je n'aurais pas dû et je m'en excuse, Emma. Mais je t'en prie, avant d'aller plus loin, abandonne. Rendre les armes est parfois la meilleure chose à faire pour vaincre. Délivre-toi de moi, de ta vengeance... de toi.

Une larme coule lentement sur sa joue. Elle se penche alors en avant et murmure à mon oreille :

— Trop tard, tu es mon monde depuis trop de temps...

Puis, elle se redresse et ajoute à voix haute :

— ... depuis ce jour où tu m'as volé ma virginité et brisé mon corps un peu plus.

J'encaisse le coup et ferme momentanément les paupières. J'avais sincèrement espéré lui faire entendre raison. J'avais cru... mais cette petite fille est morte avec sa mère. Emma a raison, elle s'est perdue dans ce monde qu'elle a créé depuis trop longtemps.

Une plainte déchirante résonne contre les murs. Andrew se débat, rue, pour s'échapper des serres de Soen, ce qui ne fait qu'énerver ce dernier.

— Merde Andrew ! Arrête tes conneries ! aboyé-je en me redressant. Je ne suis pas ton ennemi ! Ta fille, c'est elle le monstre de l'histoire !

Rien à faire. Andrew ne semble même pas entendre le son de ma voix et se débat sous les pleurs d'Emma ainsi que les yeux soudainement affolés des invités et du maire.

— Mec, c'est quand tu veux pour passer la seconde, râle Soen. Je vais finir par l'étrangler s'il ne se calme pas !

— Me calmer ? rugit Andrew en luttant de toutes ses forces. Je viens d'apprendre que ma fille s'est fait violer par l'homme que je considérais quasiment comme mon fils et vous me demandez de me calmer ?

— Justement ça ne vous choque pas qu'elle veuille épouser son violeur ? intervient alors Karys.

Andrew se fige soudain et dévisage alors ma beauté, en proie au doute. Il se tourne aussitôt sur Emma qui secoue la tête :

— Papa, supplie-t-elle, je dis la vérité, je te jure. Toi, tu sais. Je suis ta fille, tu me connais mieux que personne.

Devant le désarroi de son enfant, Andrew tente de se dégager de l'emprise de Soen de plus belle.

La mâchoire contractée, le tatoué grimace, m'insulte puis resserre sa prise. Ma mère pénètre enfin mon champ de vision, le regard qu'elle pose sur moi n'est que douceur et tendresse teintée toutefois d'une pointe de tristesse. Le soulagement qui m'a étreint lorsque je lui ai révélé les accusations d'Emma a été incomparable, bien plus libérateur que celui où j'ai pris conscience de ma propre innocence, car pas une seule seconde elle n'a fait preuve d'un quelconque doute à mon égard.

Elle attrape ensuite avec délicatesse le visage de son ami avant de lui chuchoter des paroles inaudibles mises à part pour Soen qui fronce les sourcils en baissant la tête, puis finit par relâcher un Andrew étrangement calme, mais abattu.

— Emma, articule alors froidement ma mère, te rends-tu compte des accusations que tu profères à l'encontre de mon fils ?

— Je sais, Élisabeth, répond-elle, tremblotante. J'ai... je n'en ai pas parlé, car je l'aime voyez-vous. Je n'ai jamais été avec aucun autre homme, je pensais que... je ne sais pas... mais... s'il m'aimait, peu importait la façon dont il avait abusé de mon corps... non ?

Elle lève sur nous un regard si larmoyant et anéanti que c'en est perturbant. Même pour moi. Mon cœur se met à cogner rudement contre ma cage thoracique et j'ignore si c'est de colère ou de peine.

— Je ne t'ai jamais touchée, dis-je, en détachant chaque syllabe. Ja-mais.

Emma tique face à mes paroles mensongères. Trop habituée à ce que j'endosse à la perfection ce

manteau nocif et mortel qu'est la culpabilité, elle paraît décontenancée un instant.

— menteur ! Tu m'as fait l'amour chaque dimanche depuis plus de huit ans maintenant !

Je sens Karys chanceler à mes côtés. D'instinct, je me rapproche d'elle dans le but de la rassurer. Je sais qu'elle ne me lâchera pas si près du but, mais je suis aussi parfaitement conscient que ce « sujet » la bouleverse profondément, créant des brèches dans la carapace de son assurance. Cependant, s'avouer vaincue n'a jamais fait partie de ses options. La combativité coule dans ses veines et anime son cœur de guerrière. Elle relève donc son menton et dit :

— Tu veux vraiment nous faire croire que tu couches avec lui ? Après ce dont tu l'accuses ?

— Je pensais que c'était de l'amour ! se défend Emma.

— C'est ta parole contre la sienne de toute façon, rétorque ma beauté. Tu n'as aucune preuve de ce que tu avances et tes actes démentent tes dires. Qui croirait une fille qui prétend passer ses nuits avec celui qui l'aurait violée ? Au mieux, tu passes pour une folle, une pauvre désespérée qui essaie piteusement de retenir l'homme qu'elle aime, car lui, ne partage pas ses sentiments...

— Arrête ! crie-t-elle alors. J'ai une preuve !

La pression sur mes épaules retombe enfin. On y est. Ma Perle a réussi à l'emmener exactement où nous le voulions.

— Pourquoi mens-tu ? enfoncé-je le clou. Tu n'as strictement rien contre moi.

— Comment tu... mais c'est toi le menteur ! s'énervait-elle sur son fauteuil. Tu sais parfaitement que je suis allée à l'hôpital cette nuit-là ! Et qu'un médecin a constaté le viol !

— Pardon, mais si tu pensais que c'était de l'amour comme tu dis, pourquoi aller à l'hôpital ? insiste Karys. Faire constater le viol prouve bien que tu étais consciente de la gravité d'un tel acte, non ? On en revient donc à ce que je disais plus tôt : tes paroles n'ont aucun sens !

Emma cligne des yeux à plusieurs reprises comme pour reprendre ses esprits et remettre ses idées en ordre. Elle se rend bien compte avoir commis un faux pas toutefois, une hyène ne lâche pas aussi facilement sa proie.

— Peu importe ce que tu penses. J'ai une preuve, déclare-t-elle.

— Ah oui ? Et tu pensais que je n'allais pas vérifier la crédibilité de cette preuve ? balancé-je en penchant la tête vers elle.

— Bien, à mon tour d'intervenir, je suppose !

La voix de Nik couvre les nôtres. Dissimilé parmi les invités, il se lève lentement de sa chaise puis, l'air peu intéressé par ce qui l'entoure, se fraie un passage jusqu'à nous.

— Je me présente, Niklaus Morgan, avocat, lâche celui-ci avec son sourire de vieux renard. Je suis ici pour défendre les intérêts de mon client, à savoir Caleb Andersen. Et permettez-moi de vous dire que, Mademoiselle, vous avez été une très vilaine fille, renchérit-il en s'adressant directement Emma.

Celle-ci me jette le regard le plus sombre qu'il m'ait été donné de voir. Même chez elle. De mon côté, je me contente de lui offrir un sourire victorieux, ce qui ne fait que l'enrager davantage.

— Alors c'est à vous que l'on doit toute cette mascarade ? crache-t-elle au blond. Vous avez de drôles de méthodes pour un avocat, légèrement affligeant si vous voulez mon avis.

— En fait, non. Pour cela, vous pouvez remercier cette sublime créature, répond-il en désignant Karys qui lui fait un clin d'œil. Cela étant dit, si ça ne tenait qu'à moi, vous seriez déjà en prison, nous avons tout ce qu'il faut pour vous y envoyer, bluffe-t-il, mais mon client est un grand naïf qui pense encore pouvoir sauver votre âme. Il était persuadé qu'en vous exposant ainsi vous vous monteriez raisonnable. Le pauvre... il n'a pas assez d'expérience en la pourriture humaine pour comprendre...

Je prends sur moi et inspire profondément. Me faire passer pour un abruti me donne envie de lui arracher les yeux, mais si cela peut enfin me délivrer, je suppose que je suis prêt à ce petit sacrifice.

— ... Je ne vais pas y aller par quatre chemins. La seule et unique preuve que vous avez ne tient pas la route. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, je me suis permis d'ajouter une personne sur la liste des invités.

Il se recule ensuite de quelques pas avant de théâtralement déployer son bras vers une femme assise à la dernière rangée. Cette dernière se met alors debout en défroissant sa longue tunique mauve, puis s'avance vers nous, un sourire bienveillant fleurissant sur ses lèvres. Prenant soin de ne regarder ni moi ni Karys, elle s'immobilise et s'agenouille devant Emma.

— Tu te souviens de moi, je me trompe ?

La jeune femme, soudain pétrifiée, hoche la tête.

— Bien. Parce que moi non plus je ne t'ai pas oubliée, dit-elle d'une voix posée et rassurante en effleurant la pommette d'Emma de son pouce. Tu es une jeune femme si magnifique... je n'avais pas remarqué à quel point tu étais cabossée de l'intérieur.

Elle se relève alors pour se tourner vers Andrew.

— Monsieur, je m'appelle Hélène Raynaud. Je suis la gynécologue qui a effectivement constaté le viol. Toutefois, avant que vous laissiez exploser votre colère, j'aimerais revenir sur quelques points.

Aucune réaction ne parvient de son interlocuteur. Ses yeux sont arrimés à ceux de la mère de Karys, mais rien ne s'y passe. Le néant semble avoir pris possession de lui.

— Emma, reprend Hélène, veux-tu bien me raconter une nouvelle fois ce qui s'est passé cette nuit-là ?

— Je... je ne peux pas, fait-elle, un trémolo dans la voix.

— Je comprends. Je vais m'en charger alors...

Elle pivote donc en direction du diplomate et de ma mère puis enchaîne :

— Cela fait plusieurs années maintenant que j'ai rencontré Emma. Une nuit, elle est arrivée en catastrophe, tremblante, apeurée et bouleversée. Elle prétendait que son ami de toujours l'avait violée. J'ai donc pratiqué un examen médical afin de déterminer si oui ou non, cette jeune fille avait effectivement été agressée. Pas de trace de sperme, mais l'hymen avait bien été brisé et des hématomes commençaient à se former sur ses cuisses et ses mollets. Mon verdict a été relativement facile à donner. Est ensuite arrivé le moment où Emma m'a relaté les faits : comment son ami avait débarqué dans sa chambre en pleine nuit, saoul, tout en lui hurlant qu'elle lui appartenait, qu'il pouvait faire exactement ce qu'il désirait d'elle puisqu'elle ne disposait pas de la force physique nécessaire pour l'en empêcher et que jamais elle ne retrouverait sa liberté. Et puis... comment il lui avait déchiré sa chemise de nuit, puis maintenue afin qu'elle ne bouge pas avant de la pénétrer violemment.

Quelque chose éclate en moi, une fureur sourde et dévastatrice. L'envie de réellement lui faire mal physiquement. Comment a-t-elle pu vomir toutes ces horreurs sur mon compte ? Mon monde s'écroule une fois de plus, mais pour enfin me dévoiler toute la difformité de ce qu'était vraiment ma réalité. Sa difformité. Si depuis peu je prenais conscience de la garce manipulatrice qu'elle est, je réalise alors qu'Emma est bel et bien perdue. Ce soir-là, elle a choisi seule de vivre en enfer. Et plus rien ne pourra la sauver. Encore moins moi.

Karys entremêle ses doigts aux miens et ce simple geste suffit à me rappeler que, contrairement à ce que je pensais, l'enfer n'est pas ma finalité. Mais juste la sienne.

— J'ai très souvent pensé à cette jeune fille depuis, poursuit Hélène, ces mots, cette violence

décrite... tout ceci me renvoyait à mon enfance, à mon vécu, à cette souffrance qui bien que profondément enfouie, s'était réveillée face à ce petit bout de femme brisée. Mais j'ai commis une erreur : je me suis laissé aveugler par ma douleur et mes sentiments et je suis passée à côté de l'essentiel. Ou choisis de passer à côté.

Par automatisme, je pivote la tête vers Karys qui, bien qu'immobile, crie sa peine en silence. Cette femme est d'une dignité déconcertante. Toutes les émotions sont belles à regarder à la surface de son visage... même l'horreur que provoquent en elle les paroles de sa propre mère.

Hélène fait ensuite volte-face pour se planter devant Emma :

— Explique-moi une chose : pourquoi tes jambes étaient couvertes de bleus ?

Déroutée, la jeune blonde se fige instantanément.

— C'est... lui qui me les a faits !

— T'es-tu débattue ?

— Oui !

— Vraiment ?

— Oui ! Au début, oui !

— Dans ce cas, pourquoi ce ne sont pas tes bras qui étaient couverts de contusions ? Inutile de te rappeler que ce sont tes seuls membres valides pour te permettre de te défendre... donc, je réitère, d'où venaient les hématomes sur tes jambes ?

L'intervention d'Hélène semble la déstabiliser complètement. Je sens la panique la gagner enfin, cependant, cela n'est toujours pas suffisant. Il m'appartient de la mettre à terre. Maintenant.

— Tu te les ai infligés toute seule, n'est-ce pas ? décidé-je d'intervenir. Ce soir-là, je suis bien venu te voir, mais uniquement dans le but de me réconcilier avec toi suite à notre dispute. Je ne voulais pas que tu te sentes rejetée parce que j'avais refusé de coucher avec toi alors j'ai fait la connerie d'aller à l'encontre de ce que je croyais juste. J'ai accepté de t'accorder ce caprice sauf que j'ai été incapable d'aller jusqu'au bout... je ne t'ai pas pris ta virginité, Emma, tu me l'as offerte, n'est-ce-pas ? Mais ce n'était pas suffisant, hein ? Tu cherchais un moyen pour me retenir et m'emprisonner à tes côtés... et tu l'as trouvé avec ce jeu malsain que tu as installé entre nous. Le plus triste c'est que tu en as toujours été la perdante, car jamais tu n'es parvenue à obtenir ce que tu voulais...

Je m'interromps soudain, puis mon bras retrouve la taille de Karys pour la plaquer tout contre moi sans pour autant cesser de fixer Emma.

— Sais-tu que je les lui ai déjà avoués ? Ces mots pour lesquels tu as été jusqu'à enterrer ton âme ? Ces mots que jamais je ne serais capable de te dire ?

Le pouls de Karys contre mon buste s'emballe quand je me détourne d'Emma pour plonger mon regard dans la chaleur de celui de ma beauté et prononce :

— Karys Léry, je t'aime. Et ce, malgré tous ces moments sombres qui ont peuplé ma vie, malgré ces chaînes qui me blessaient et même malgré moi parfois. J'ai cru devoir me libérer pour enfin te trouver, mais j'avais tout faux. Ma liberté, c'est toi.

Ses ongles se plantent dans ma nuque. Son corps tremble contre le mien et ses cils se bordent de larmes. Oui, tous les sentiments sont beaux chez elle, mais l'amour... elle le sublime à chaque seconde de notre existence. Un instant, un tout petit instant, j'oublie où nous sommes et ne ressens plus que sa présence apaisante et bienfaitrice. Elle ferme une microseconde ses paupières, puis les rouvre pour me révéler un feu dansant au fond de ses yeux. Un ricanement m'échappe : je peux très bien imaginer son cœur déchiré en deux, un morceau subjugué par mes paroles et un autre... crevant d'envie de m'éventrer d'avoir osé dire tout ça à un moment pareil.

— Ta liberté ?

Le timbre soudain devenu sombre d'Emma nous ramène à la réalité.

— Mais tu ne mérites pas d'être libre ! dit-elle la voix tremblante alors que Karys et moi pivotons de concert vers elle.

Son visage est méconnaissable. À croire que toute sa noirceur, toute cette haine en elle n'attendait que ce moment pour enfin imprégner chaque ligne visible de sa peau et ainsi se montrer à la face du monde.

— J'ai tout fait pour que tu m'aimes ! hurle-t-elle, mais toi, tu préférerais sauter ces salopes qui ignoraient tout du mot décence ! Je t'ai donné mon cœur et tu n'as pas été capable de voir plus loin que mon corps détruit ! J'ai déformé mon âme pour toi ! Il fallait bien que je te démontre que j'étais prête à tout pour être à ta hauteur ! C'était le seul moyen pour que tu ne me voies plus comme cet être faible et qu'enfin tu me désires comme une vraie femme ! Alors oui je t'ai piégé parce que je préférerais de loin être ton adversaire, ta Némésis, ton bourreau plutôt que d'incarner cette fille sans saveur que tu n'aurais jamais touchée ! Tu ne vois pas ce dont je suis capable pour toi ? Je suis devenue ton monstre, ta création. Qui peut se vanter d'avoir une telle emprise sur un être humain ? J'ai fait de toi mon Dieu en me façonnant pour vivre à tes côtés. Crois-tu qu'elle saura en faire autant ?

Un long silence étouffant accueille ses aveux. Personne n'ose bouger si ce n'est Andrew qui tombe à genoux, accablé et anéanti devant la vraie nature de sa fille. Ces mots ne sont que le reflet de cette folie qui contamine chaque atome autour de nous. Ma cage thoracique se soulève avec difficulté, se débattant avec cette culpabilité qui, une fois de trop, m'empêche de respirer. Et puis, la voix de Karys me sauve. Définitivement.

— Je saurai faire l'unique chose dont tu n'as jamais été capable : le laisser partir. Les sentiments s'éteignent, meurent à petit feu pour se pervertir s'ils sont captifs. Il n'y a qu'à te regarder pour le comprendre.

Je me redresse alors et me délivre enfin de ces chaînes qui oppressaient mon torse. Sans hésiter une seconde de plus, je me tourne vers Nik pour lui demander :

— C'est bon ? Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Mes attentes ont été surpassées, mon pote. Tel que tu me vois, je suis un avocat comblé, ironise celui-ci.

— Parfait. Nous n'avons plus rien à faire ici dans ce cas.

Je me détourne au moment où Nik s'adresse à Emma :

— Mon client ne souhaite pas vous poursuivre, et ce malgré mes fortes recommandations. Toutefois, si vous persistez à le harceler ou si quoi que ce soit devait arriver à Melle Léry...

Je secoue la tête et décide de ne pas écouter la suite. Je veux juste en finir avec tout ça. Des suppliques et des sanglots franchissent la bouche d'Emma, sans parvenir à m'ébranler. La partie de moi qui se retenait à mes souvenirs est morte. Elle avec.

La main de Karys fermement captive de la mienne, j'avance donc de quelques pas et me stoppe à la hauteur d'Andrew qui se relève difficilement :

— Je regrette que tu aies dû assister à ça. Je ne pouvais faire autrement pour me défaire de ce piège dans lequel je me débats depuis tout ce temps.

Ses prunelles tremblent et son corps vacille. La désolation et la détresse transpirant de son faciès me fichent un coup violent dans l'estomac. Pourtant, malgré sa souffrance, il pose un bras sur mon épaule et dit dans un anglais aux accents obscurs :

— Je suis désolé, fils. Je n'ai rien vu... ni même regardé il faut dire. J'espère que tu sauras me pardonner un jour. En attendant, pars en paix. Je te fais la promesse que plus jamais tu n'entendras parler de nous.

Ma bouche s'ouvre, mais se trouve dans l'incapacité de prononcer quoi que ce soit. Je me contente de hocher la tête, puis m'engage dans la petite allée menant à la sortie.

Je suis libre à présent et je n'aspire à rien d'autre si ce n'est en profiter avec l'unique personne m'ayant réappris à respirer. Karys me suit d'ailleurs en silence quand un cri la paralyse soudain.

— Je refuse que tu partes ! hurle alors Emma dans notre dos. Tu... tu ne peux pas m'abandonner ! Je suis capable de tout et du pire, tu le sais ! Jamais je ne te laisserai....

Un claquement fouette soudain l'air et l'empêche de poursuivre sa crise d'hystérie. Je me fige à mon tour, mais ne me retourne pas. Comme je l'ai déjà précisé, Emma a besoin du regard des autres. Et surtout le mien. Ne plus le lui accorder revient à tuer son âme une seconde fois.

— La ferme ! gronde alors la voix de ma mère. Je te conseille de te taire ou tu ne t'en sortiras pas indemne cette fois. J'userais jusqu'à mon dernier souffle s'il le faut pour que tu paies. Je respecte la décision de mon fils, mais ne me pousse pas à bout...

Je n'en écoute pas davantage et tire sur la main de Karys pour qu'elle me suive. Les cris et les pleurs d'Emma envahissent alors la salle, se répercutant et s'écrasant contre les murs. Sa voix se meurt sans même m'effleurer. C'est fini, je refuse qu'elle ne me touche d'une quelconque autre façon. Elle n'est plus et avec son âme brisée disparaît ma prison, mon Enfer.

Place à la vie maintenant. *Ma vie.*

Chapitre 43

Karys

Allongée sur le lit d'hôpital à côté de ma Creepy, je pose ma tempe sur son épaule, ferme les paupières et parviens enfin à me détendre. Lorsque nous sommes sortis de la mairie plus tôt dans la journée, j'ai cru mourir de tous ces sentiments contradictoires qui grésillaient sous ma peau. J'ai toujours chéri chacune des sensations que je ressentais, plus le bordel ravageait mes neurones, plus je me sentais vivante seulement là, c'était trop, même pour moi. Je me suis efforcée de ne rien laisser transparaître au reste du monde, mais la vérité c'est qu'à l'intérieur j'étais déchirée entre le feu de ma rage contre cette garce et l'hiver gelant mes entrailles à cause de tout ce qu'elle lui a fait subir. Et le plus déroutant, je dois avouer, fut la réaction de Caleb. À peine a-t-il obtenu ses aveux qu'il s'est tout bonnement détourné sans rien dire... Ne devrait-il pas réclamer vengeance ? Ou au moins lui hurler toute sa haine ? Lui cracher au visage toute cette souffrance qu'il a endurée par sa faute ? Parce que moi, j'en crève d'envie. Plus d'une fois, l'image de ses traits si parfaits lacérés par mes propres ongles m'a traversé l'esprit... et le soulagement que j'éprouvais alors était si minime que je devais me retenir de toutes mes forces à Caleb pour ne pas exécuter mes pensées meurtrières. En fait, plus j'y réfléchis et plus je parviens à mettre le doigt sur ce qui me chiffonne à ce point : j'aurais aimé qu'il lui crie à quel point il la déteste. Me retrouver face à celle qui, au final, le connaît depuis toujours n'a fait que me pétrir de doutes. Tout un pan de sa vie m'a toujours été dissimulé et la réalité est aussi difficile à avaler qu'une tige bardée d'épines : elle a été importante pour lui. Peut-être même plus que moi...

Je souffle bruyamment tout en me serrant davantage contre Milyia. En fait, la réalité est beaucoup moins compliquée : je suis juste jalouse. Ce qui objectivement parlant est d'une débilité sans nom. Ouais, sauf que je ne suis pas dans les baskets de quelqu'un d'autre, mais bien ancrée dans mes stilettos. Et savoir qu'il l'a touchée peut-être plus que moi me donne envie d'hurler à mon tour.

— Tu devrais être soulagée que tout soit fini, me chuchote ma meilleure amie. Et pourtant, j'ai l'impression que c'est tout le contraire.

— Bien sûr que je suis soulagée.

— Alors pourquoi tu n'es pas avec Caleb ?

Je souffle une nouvelle fois. Parce qu'en plus de tout le reste, je suis frustrée. Une fois que nous avons regagné l'air libre, je n'ai pas eu le temps de prendre une profonde respiration que des lèvres se sont posées avec avidité sur les miennes. Et bordel, j'ai aimé ça. C'était encore plus dingue que toutes les fois précédentes, les sensations encore plus démentielles qu'avant. Aussi lorsqu'Élisabeth nous a interrompus afin qu'elle et son fils s'entretiennent avec le père d'Emma, j'ai bien failli perdre pied. Caleb a eu beau refuser une première fois, sa mère a tout de même eu raison de lui avec ses suppliques.

Certes, je me sens piégée de ce tourbillon d'émotions, mais bordel, laissez-moi être perdue avec lui. Merde, j'ai bien gagné au moins ce droit ! Alors, trop énervée pour attendre gentiment, j'ai littéralement couru rejoindre ma Creepy. Ma tenue m'a bien attiré une montagne d'œillades en tous genres, mais tant pis. Me changer était le cadet de mes soucis. J'avais besoin de ma Milyia vu que je ne pouvais pas profiter de Caleb. Soen n'a d'ailleurs pas été ravi de me trouver ici avant lui.

— Ouais, grogne celui-ci, assis sur le fauteuil près du lit, je n'ai pas subi tout ce cirque pour rien. À ta place, je serai déjà enfermé dans une chambre avec lui à rattraper le temps perdu.

Milyia et moi pivotons nos visages vers lui en même temps. Je hausse un sourcil pendant que ma rouquine grimace. Soen, la cheville gauche calée sur son genou droit, soupire en nous balançant un regard sombre.

— Je parlais de la folle furieuse, croit-il bon de préciser, pas de moi.

— Peut-être, mais ne dis pas ce genre de chose, réponds-je. C'est perturbant.

— Carrément d'accord, confirme Milyia.

— Toi arrête de réfléchir et contente-toi de sortir ma fille de là, râle-t-il.

— Connard.

— Ah, soupiré-je, tant d'amour, c'est beau à voir.

Je me penche alors sur le ventre de ma rousse et murmure :

— Tu sais ce qu'on dit ma mini-Creepy, on ne choisit pas sa famille, mais heureusement, tu as une tata qui veillera toujours au grain.

Une petite main me tape l'arrière du crâne alors que je me redresse. Je tire la langue à Milyia qui reprend son sérieux et me sonde de ses yeux devenus soudain trop intenses pour ne pas être déstabilisants.

— Ma Furie, Ronchonchon a raison : ta place est avec lui. Pas ici, avec nous.

— Je sais, merci. Dis ça à sa mère qui ...

— Karys, ça fait trois heures !

— Trois heures et quarante-cinq minutes plus précisément, gronde alors une voix qui provoque tout en moi sauf une once d'intimidation.

J'observe alors Caleb s'avancer lentement dans la chambre. Il a troqué son horrible costume – bon, OK, pas si horrible que ça si l'on considère que, l'envie de le coincer contre un mur a réussi à percer mon brouillard de confusion mentale lors de cette fichue cérémonie – pour un tee-shirt simple et noir ainsi que son éternel jean. Ses cheveux ne sont plus tirés en arrière, mais ses boucles retombent de façon désordonnée sur le haut de son front. Mes lèvres s'étirent doucement, puis plus franchement à mesure que je le détaille et retrouve mon Caleb... toujours avec ce petit truc en plus toutefois. Ses iris sombres m'effleurent et j'ai l'impression que tout s'éclaire dans ma poitrine. Bon, ça reste quand même aussi bordélique qu'un jour de soldes chez Primark, mais cela a au moins le mérite d'y mettre de la couleur, plein de couleurs. Et puis, le bordel, j'ai toujours aimé ça de toute façon.

Caleb me tend une main que je n'attrape pas. Au lieu de ça, je le toise, le provoque en silence sans moi-même comprendre pourquoi. Du coin de l'œil, je vois Milyia se marrer pendant qu'un long soupir de Soen vient chatouiller mon oreille. Indifférent à leurs réactions, Caleb plonge longuement ses yeux dans les miens, l'obscurité gagne progressivement la totalité de son regard. Le coin de ses lèvres se soulève quand il se penche, pose un index sur ma tempe et me chuchote en ricanant à moitié :

— C'est le foutoir, hein ?

Sale con ! Je chope la main de Milyia, plie ses doigts pour n'en garder qu'un seul dressé que je brandis bien sous le nez de Caleb.

— Je te présente mini-Caleb, l'original. Et il t'emmerde encore plus profondément que moi.

— Hey ! s'insurge ma Creepy en retirant son poignet. Je ne veux rien avoir à faire avec vos histoires de doigts ! Beurk !

Caleb et moi ignorons ses plaintes, toujours aussi captivés par notre affrontement visuel. Sauf que là, il est plus près. Sa présence reprend ses droits sur mes sens, son corps sur le mien. Mes cuisses se resserrent et cette douleur au creux de mon ventre refait surface. Semblant le remarquer, les yeux de Caleb se baissent instantanément pour s'ancrer la seconde suivante de nouveau au fond de

mes pupilles. Et là aussi c'est douloureux, mais différemment de toutes les souffrances que j'ai pu ressentir avec lui : je suppose que sentir son cœur se reconstruire pour renaître doit faire mal...

— Comment ça s'est passé après notre départ ?

Soen nous ramène brutalement sur Terre par cette question, ce qui m'agace prodigieusement. Fichez-nous la paix !

Caleb se redresse et va s'adosser au mur en face de nous. Après une profonde inspiration, il relate avec un détachement que je trouve presque alarmant :

— Nik s'est assuré que le maire garderait tout pour lui, mais qu'il resterait néanmoins à notre disposition en cas de besoin. De même pour les invités même si cela me semble compromis concernant le premier point. Ma mère et moi avons parlé avec Andrew. Il pense rapatrier Emma aux États-Unis et la faire suivre par un psy ou la placer dans une maison de repos spécialisée. Hélène a voulu rester un peu avec elle, mais...

C'est toute ma mère ça... elle se sent tellement coupable qu'elle en fait des tonnes pour compenser. Comme cette intervention lors de la cérémonie avec laquelle je n'étais pas d'accord. Lorsqu'elle m'a appris avoir été abusée physiquement par un membre de sa famille étant petite, mon cœur s'est brisé une seconde fois. Elle a toutefois refusé de m'en révéler davantage et je n'ai pas insisté. Un peu par égoïsme je dois l'avouer : affronter ça en plus de toute cette histoire sordide entre Caleb et Emma était tout simplement trop. Et puis, je connais assez Hélène Raynaud pour savoir que l'idée de m'en avoir seulement parlé a dû l'anéantir bien plus que moi.

— Mais ? insiste Milyia.

Caleb semble hésiter un long moment avant de lâcher de façon abrupte :

— Mais c'est trop tard. Emma semble morte, intérieurement du moins.

Plus personne n'ose parler ou faire la moindre remarque. J'ignore ce que les autres ressentent, mais une pointe perfide de satisfaction m'envahit et me soulage immédiatement. Mes yeux retrouvent ceux de Caleb qui m'enveloppent d'une chaleur déconcertante. Ce regard dont je ne saisis pas les sentiments cachés me suit alors que je me rapproche de ma Creepy et me blottis encore contre elle. J'aperçois vaguement Soen faire un signe de tête. Lui et Caleb s'évaporent ensuite me laissant ainsi seule avec Milyia qui passe un bras sur mes épaules et m'attire encore plus près contre son buste.

— Ça ne va pas, ma Furie ?

— Si, très bien en fait.

Ce qui est tout à fait vrai... depuis la réapparition de mon instrument de torture préféré.

— Tu n'oserais pas me mentir, j'espère. C'est normal tu sais, de se sentir abattue après tout ça.

— Mais je ne le suis pas, ma Creepy. Je te le promets. OK, je ne nie pas que j'ai plein de choses à démêler dans ma tête toutefois, je crois que j'aime ça. Caleb me fait... toujours ressentir plus, tu vois ? J'ai cette boule dans mon ventre qui attend d'exploser. Encore. Et je sais qu'elle n'explosera qu'avec lui. Je veux qu'elle nous brûle lui et moi. Encore. Parce que c'est ainsi que je conçois l'amour. Et même si certains moments ont été difficiles, je suis plus vivante que jamais.

Je la devine sourire contre mon cuir chevelu alors qu'elle murmure :

— Et je ne connais personne qui aime la vie autant que toi...

— Je suis exactement là où je devrais. Alors oui, je me sens bien. Je vais le choper, me battre contre ces sentiments qui me perturbent et me venger. Après ça, eh bien, après vient le reste de notre vie.

— Et il est temps de s'y plonger à corps perdu, ma Furie. Maintenant.

— Ce n'est pas ce que je fais tout le temps ? Je voulais juste un tout petit moment avec toi. C'est aussi notre histoire à toutes les deux après tout, dis-je en faisant la moue.

Ses lèvres embrassent l'arrière de ma tête tandis qu'elle resserre son étreinte. Nous restons un très long moment ainsi, en silence, bercées par le fredonnement de nos pensées qui, de mon côté, sont devenues aussi calmes qu'une mer une douce nuit d'été.

— Les heures de visites vont bientôt toucher à leur fin, ma Furie, fait remarquer Milyia.

Je me relève et masse ma nuque endolorie par ma position initiale.

— Je vais dire à Soen de te rejoindre sinon je n'aurais bientôt plus de cou à masser, raillé-je.

— En fait, non. Sors-le ce soir. Ici, il va tourner comme un lion en cage et me rendre dingue.

Sans compter que si j'ai le malheur de cligner des yeux, il rameutera toute l'équipe médicale. Je l'adore, mais il est tellement inquiet que ça me porte sur les nerfs. Il est urgent qu'il relâche la pression ou il va me faire un AVC avec l'arrivée de mini-Creepy.

— Ma Creepy, on parle de Soen. Il a toujours été comme ça. Et il ne changera pas. C'est un besoin chez lui de te surprotéger.

— Je sais et je ne veux pas qu'il change. Seulement, il y a de fortes chances qu'on me déclenche l'accouchement demain. J'ai besoin de lui serein. Et une soirée avec Karys ouvrirait même les chakras du Pape.

Je roule des yeux. Pour qui elle me prend ?

— Remarque, une cuite me ferait du bien aussi. À mes chakras également d'ailleurs. Une bonne murge en compagnie de Caleb et Soen : je vais donner une autre dimension au mot fête, ironisé-je.

Mes pieds retrouvent la terre ferme. Je soupire. D'un, je comptais mettre les paroles de Soen plus tôt en application. De deux, je connais Monsieur Ronchonchon : il va être d'une humeur massacrant et plomber jusqu'à ma libido. Et là, je suis dans un tel état de manque qu'il faut y aller.

— Tu noteras que je suis déjà la meilleure des tatas avant même que cette petite ne naisse, remarqué-je avant de poser mes lèvres sur le front de ma rousse.

— Tu es la meilleure en tout point de vue.

— Ouais, n'abuse pas avec la flatterie. En attendant, profite-en pour te reposer parce que tes prochaines années ne seront pas de tout repos. Je t'aime, saleté, même si tu me fous ton mec dans les pattes alors que je n'ai qu'une envie c'est de baiser le mien.

Milyia me balance son sourire de petite fille gâtée ainsi qu'un « je t'aime » au moment où je referme la porte de sa chambre.

Je mets une bonne dizaine de minutes avant de trouver Caleb et Soen à la cafétéria de la maternité. Je bloque un moment devant leurs visages concentrés pendant qu'ils discutent. Ils discutent ? Rien que cet acte si simple est étrange avec eux. Je pensais qu'ils seraient comme deux cons à se regarder en chien de faïence, je ne m'attendais pas à ça. Le pire, c'est que leurs traits sont plutôt détendus, sans aucune trace d'animosité.

J'avance d'un pas assuré, avec prudence toutefois, vers eux puis m'affale sur la chaise à côté de Caleb. Le regard de ce dernier se fond par automatisme dans le mien et Soen en profite pour se lever dans le but de nous laisser seuls. Sans me détourner de cette couleur si sombre qui m'agite plus que de raison, je lève un index en direction du grand tatoué :

— Hin-hin. Toi et ton cul n'allez nulle part part. Ce soir, tata Karys s'occupe de vous.

Les sourcils de Caleb se froncent. Quelque chose d'obscur voile aussitôt ses iris. Je secoue la tête en levant les yeux au ciel, puis me tourne vers Soen qui affiche une mine à mi-chemin entre l'incompréhension et la panique.

— Sans déconner ? soupire-je. Vous avez un grain sérieux... Ronchonchon, pardon pour ton ego, mais le seul cul dont je compte profiter ce soir, ce n'est pas le tien. Et il est carrément plus sexy en plus.

En guise de réponse, il lève un sourcil alors que Caleb intervient :

— Fais pas gaffe, mec. Elle est en manque.

— Qui te dit que je parle de toi ? riposté-je.

Je me penche ensuite vers lui jusqu'à frôler de mes lèvres les siennes et ajoute :

— On verra qui sera le plus en manque d'ici demain matin.

Je bondis ensuite sur mes pieds et annonce :

— On se casse, j'ai la dalle. Soen, tu viens. De toute façon, je dois passer chez vous récupérer les affaires que j'y ai laissées. Je ne peux décemment pas rester habillée comme ça.

— Tu planes, la folle furieuse. Je reste avec Milyia...

— ... qui a besoin d'espace et de tranquillité. Tu la fais flipper à la surprotéger. C'est une très grande qualité qui peut cependant vite s'avérer néfaste si tu ne te contrôles pas un tant soit peu. Lâche du lest pour ce soir, Soen. Vous en avez, tous les deux, besoin.

— Je veux être près d'elle quand elle accouchera, gronde-t-il.

— Et tu le seras. Si le travail commence, elle t'appellera. Mini-Creepy ne va pas sortir si sa mère éternue, enfin ! Ça prend du temps ces choses-là, assez pour que tu sois là bien avant que ta fille naisse.

J'ai un pincement au cœur lorsque je vois ses épaules s'affaisser.

— C'est Milyia qui le demande ?

— Oui, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne t'aime pas.

— Je sais. Je sais très bien.

Et ce sont les seuls mots qui franchissent ses lèvres avant qu'il ne prenne la direction de la sortie à grandes enjambées. Je jette un regard paniqué à Caleb qui tente alors de me rassurer :

— Il a compris, ne t'en fais pas.

— J'espère...

Il se rapproche alors de moi et m'enlace. Mes doigts s'enroulent dans son tee-shirt alors que j'inspire son odeur... sans aucune discrétion.

— Allons le distraire un peu. On lui doit bien ça, me dit-il.

— Je suis tout à fait d'accord sur ce point. Mais après, on s'exile sur une île déserte et on fait sauter le moindre bateau qui s'approche.

Son rire me réchauffe le cœur.

— Promis, chuchote-t-il avant de m'embrasser.

Chapitre 44

Karys

Je suis saoule. Rien de bien extraordinaire me dira-t-on... Sauf que ça l'est, car cette fois, mon esprit n'a aucune envie de planer. Et mon corps encore moins. Tous deux n'aspirent au contraire qu'à s'enchaîner à notre monde, et en particulier à cet autre corps... putain de corps sexy à m'en donner mal au bide ! Je ne parviens même pas à remplir mon rôle de super copine auprès de mon tatoué parce que, pour une fois, j'ai envie d'être égoïste et de ne penser qu'à ma gueule... ou celle de Caleb sur l'entièreté de mon corps... enfin surtout sur les endroits les plus indécents de mon anatomie. Bref, on aura compris, Karys est contente, mais Karys se noie dans sa frustration.

Ma joue écrasée dans le creux de ma paume, mon regard effectue des va-et-vient entre Caleb et Soen qui discutent tranquillement. Cela fait plus de deux heures que l'on est attablés dans cette pizzeria de Paname, et des racines vont bientôt me sortir de l'arrière-train si on ne bouge pas fissa. L'inactivité a horreur de moi... ou vice-versa, je ne suis plus très sûre. Je me suis saoulée au spritz et j'entends les bulles éclater les unes à la suite des autres contre les parois de mon cerveau plongeant mes neurones dans la confusion. Enfin je ne vois que ça pour expliquer que ni Soen ni Caleb n'a encore tenté d'étrangler l'autre. C'est trop bizarre... et moi j'ai des fourmis dans le foufouillon. C'est pourquoi je me lève soudain, visualise mentalement comment mettre un pied devant l'autre et m'exécute. Je leur baragouine un « on se retrouve au Lampone » à peine compréhensible, puis sors du restaurant.

À peine ai-je le nez dehors qu'une voix rauque m'interpelle et me tire des frissons. Elle a beau m'engueuler, son timbre ne fait en réalité que me lécher ardemment les reins.

— Arrête de m'allumer, boudé-je.

— Je viens de te traiter de casse-couilles et tu penses que je t'allume ?

— Ouais. Tu es pire qu'une allumette pyromane.

— Quoi ? rit-il. Ma beauté, je ne fais strictement rien du tout.

— Tu respirez, cela suffit, dis-je en reprenant ma marche.

Son bras s'enroule autour de ma taille et m'attire contre lui pour me stopper. Sa main se déploie le long de ma mâchoire avant que ses lèvres viennent frôler les miennes.

— Dans quelques heures, il n'y aura plus que toi et moi. Ma peau contre la tienne, mon corps dans ton corps. Tout ce temps perdu, on va le rattraper et mettre un putain de point final à ce bordel. Et on le fera si bien que toute cette fichue histoire ne sera plus que cendres.

— Je te préviens : je prends ça pour une promesse. Et gare à ton cul si tu ne la tiens pas.

— Ouais, bah, ce n'est pas pour tout de suite, nous interrompt Soen. Déjà parce j'ai bien envie de te faire chier pour m'avoir éloigné de Milyia et aussi, car... non, rien en fait. J'aime te voir galérer un peu. Oh, et vous me devez un resto, ajoute-t-il, en agitant un ticket de caisse au-dessus de nos têtes.

Cet enfoiré nous bouscule, passe entre Caleb et moi en m'adressant un rictus moqueur, puis nous dépasse d'un pas rapide. Je le poursuis, perchée sur mes talons, en brandissant un majeur insistant à sa nuque. Je vais tuer ce mec. *Désolée, mini-Creepy, mais quelqu'un doit bien payer pour cette journée de m...* Mon visage s'aplatit soudain sur un torse à la dureté minérale. *Merde, à quel moment il s'est retourné lui ?* Je fronce mon nez tout en le massant de ma main droite, la gauche trop occupée à maintenir en vie mini-Caleb. Soen penche la tête en avant et hausse un sourcil comme si je n'étais qu'un moustique bourdonnant trop près de lui.

— Faut vraiment que tu cesses cette manie de faire des doigts d'honneur, siffle celui-ci.

— T'es jaloux ? Toi aussi, tu en veux un à ton nom ? Je peux toujours le rebaptiser mini-Soen tu sais, le provoqué-je. Aussi con que le premier, mais en plus rageur. Un vrai chihuahua mal toiletté !

Une longue expiration pourfend sa poitrine. Ses yeux m'abandonnent pour regarder par-dessus mon crâne.

— Je ne la supporte pas quand elle est bourrée, dit-il alors à Caleb.

— Ah ouais ? Au contraire, elle n'a plus aucune barrière.

— T'es sérieux, mec ? Elle n'en a déjà pas assez à jeun !

J'entends Caleb ricaner dans mon dos alors qu'il se rapproche. Sa main se glisse sur mon ventre au moment où il répond :

— Il faut bien une personne sans barrière pour réunifier tous nos mondes.

Le visage de Soen se détend aussitôt. Ses yeux bleus se posent avec chaleur sur moi puis, sans un mot de plus, il se retourne et s'éloigne en direction du club. Quant à moi, mon cerveau patauge, mouline dans le vide. Je ne parviens pas à saisir la phrase qu'il vient de sortir. Merde, il ne va pas jouer les Adam à balancer des trucs qu'on ne comprend qu'une fois sur deux ?

Abandonnant la simple idée de mettre mes neurones en marche, j'opère une volte-face et enfouis mon nez dans son cou. J'inspire profondément. Ce shoot suffit à me remettre d'aplomb, un frisson d'énergie pure parcourt mon corps et... je me sens bien. Je m'attarde un peu plus dans son étreinte, me gorge de lui, de nous avant de me reculer. Mes yeux ne quittant pas le confort de son regard, je fais un, deux puis trois pas en arrière quand soudain, je lui tire la langue et fais demi-tour pour m'élancer vers Soen. Une fois à sa hauteur, je le bouscule d'un coup de hanche et reprends ma course. J'aperçois ensuite un couple près d'un mur en train de s'embrasser alors je me retourne en direction de Caleb qui secoue la tête, blasé. D'un signe de menton, je lui montre les deux en pleine exploration buccale, puis rejoins mes deux index de façon suggestive. Je parrais le tout avec une petite danse mêlant coup de reins indécents ainsi que mouvements aguicheurs de la poitrine. Si Soen semble soudain regretter le simple fait d'être né, Caleb, lui, paraît hésiter entre éclater de rire ou de fureur. Sans lui donner le loisir de réagir davantage, je balance une dernière fois mon fessier et repars en courant. Je n'ai toutefois pas le temps d'aller bien loin, deux bras fermes – et bardés de ces veines que je meurs d'envie de lécher – me soulèvent de terre. J'échoue sur l'épaule de Caleb, les fesses en l'air, et en prends plein les mirettes. Mes rétines crament. Le pire c'est qu'elles en redemandent ces connes puisqu'elles ne parviennent pas à se détacher de ce fichu cul en mouvement.

Je chante à m'en fracasser la voix, *Superbad* de Jesse McCartney :

My man's a supersonic sex machine

He would put a technical into screen

Yeah- he's a superstar in daddy dream

My man is super-super-superbad

— Je croyais que ces paroles étaient adressées à une fille, rigole-t-il.

— Ouais, mais cette vision valait bien quelques libertés littéraires. Et te plains pas, j'aurais pu faire plus trash.

Mes pieds retrouvent soudain la terre ferme. D'un doigt, il soulève mon menton et souffle contre ma bouche :

— Du style ?

Un sourire vorace explose sur mes lèvres. Je glisse mes ongles sous son tee-shirt à la lisière de

la ceinture de son jean, puis susurre à son oreille les paroles de *Desire* de Meg Myers :

Boy, I want to taste you
(Mec, je veux te goûter)
I want to skin you with my tongue
(Je veux t'écorcher avec ma langue)
I'm gonna kill you
(Je vais te tuer)
I'm gonna lay you in the ground
(Je vais te metre au sol)
Desire, I'm hungry
(Désir, je suis affamée)
I hope you'll feed me...
(J'espère que tu me nourriras)

Ses abdominaux se contractent brutalement sous ma paume. Une lueur enflamme son regard ainsi que le reste de son corps. En une fraction de seconde, son apparente sérénité s'évapore pour faire place à cette bestialité qu'il n'a jamais réellement laissée sans entrave... jusqu'ici j'ose espérer. D'un geste un peu trop abrupt, il attrape ma queue-de-cheval d'une main. L'autre s'enroule doucement, mais fermement autour de mon cou et me pousse contre un mur, dans une ruelle adjacente. Acculée et coincée entre le béton et lui, je me sens pourtant plus forte que jamais. Je lève sur lui un regard provocateur et murmure d'autres paroles :

I want to feel you
I want it all...
(Je veux te sentir. Je veux tout)

Son pouce m'empêche de poursuivre en envahissant ma bouche. Sa langue vient ensuite lécher ma gorge, puis le fil de ma mâchoire pour enfin se perdre sur mes lèvres. Son entrejambe enflé pèse lourdement sur mon bassin m'incitant, par pur instinct, à onduler contre lui.

— Tu te venges, hein ?

Je ne réponds pas, le fixe sans ciller et laisse ma langue jouer avec son doigt toujours dans ma bouche.

— Karys, grogne-t-il en retirant son pouce.

— Me venger de quoi ? De ta déclaration à la mairie ? De ne pas te comprendre ? Ou de cette douleur qui persiste à incendier mon ventre ?

— Ton côté guerrière vengeresse est ce qui m'a toujours le plus excité, ma beauté, ricane-t-il, alors que son genou s'immisce entre mes cuisses. J'espère avoir encore de très nombreuses occasions de le provoquer.

Je le sens s'affairer à déboutonner mon jean slim pour ensuite infiltrer mon dessous. Je ferme les paupières, dans l'attente de l'assouvissement de ce besoin oppressant qu'il me touche.

— Désolé... vraiment je m'en veux parce que vous avez l'air bien partis là, mais vous avez oublié que vous devez jouer les baby-sitters ce soir.

Je rouvre aussi sec les yeux, en priant, non suppliant carrément Satan d'avoir seulement imaginé la voix de Soen. Bon, penser à Soen à un tel moment serait flippant cependant je préfère encore ça plutôt que... Je pivote ma tête vers la droite et réalise que mon cauchemar est bel et bien là, souriant de toutes ses dents à quelques centimètres de mon visage seulement, le coude bien calé contre le mur.

— Quoi ? Tu m'as oublié, la folle furieuse ?

— Je vais te tuer, articulé-je froidement. T'écarteler, te démembrer et te dissoudre dans de l'acide.

Il me gratifie d'un clin d'œil et lâche joyeusement :

— Considère que ta dette pour ce putain de rose chez moi est acquittée.

Un voile rouge de colère recouvre ma vue alors que je l'observe nous tourner le dos pour s'éclipser.

— Mec, l'interpelle Caleb, je te dois beaucoup toutefois là t'as dépassé les bornes. Celle-là, je te la ferai payer.

— Je m'en carre ! crie Soen par-dessus son épaule.

— Je peux savoir ce que tu lui as fait ? grogne Caleb en s'éloignant de moi.

— Rien. Juste repeint un mur de son appartement en rose, vraiment pas de quoi fouetter un chat. Quoique, le chat aurait plus de chance que moi sur ce coup, bougonné-je en me rhabillant.

Il ne semble pas réellement étonné de ma connerie. En revanche, sa frustration, elle, assombrit davantage – si tant est que cela soit possible – son regard... et ne fait que trop écho à la mienne. Caleb attrape sèchement ma main et m'incite à le suivre pour rattraper Soen.

Une fois au Lampone, une banquette vide nous attend – privilège de sortir avec le gérant. Je laisse les deux ours ronchons grogner entre eux et file sur la piste dans le but d'évacuer toutes les ondes négatives accumulées durant cette journée. Ce qui fonctionne très bien. Mon esprit décolle enfin et s'en va très loin, bien que mon corps refuse de trop s'éloigner de celui de Caleb, sait-on jamais...

Au bout d'un temps que je ne saurais définir, je décide de rejoindre mon connard, mais néanmoins ami. J'ai desoûlé et mes muscles sont temporairement apaisés par mon tour de danse. Je profite que Caleb ait rejoint Anthony derrière le bar pour une raison inconnue et me laisse donc tomber à côté de Soen.

— Boude pas, Ronchonchon, Milyia ne t'a pas rejeté ...

— Je sais, soupire-t-il sans me laisser le temps de finir. Je sais. Si j'essaie d'être objectif, je comprends même. Mon côté protecteur est devenu ingérable depuis qu'elle est enceinte. Et s'il l'est pour moi, j'imagine pour elle... mais putain, c'est plus fort que moi. Et ça me rend dingue de ne pas être à ses côtés.

Instantanément, il fourre ses poings dans ses poches, geste instinctif quand la colère commence à prendre le dessus.

— Ce n'est pas Milyia que tu veux protéger, mais ta fille. Rien n'est plus normal comme réaction pour un père. C'est juste primaire. Après, c'est aussi vrai que tu réagis de façon excessive, mais qui peut t'en vouloir avec ton passé et cette histoire avec ta sœur ? Personne et Milyia encore moins.

— Pourtant elle ne veut pas de moi ce soir, siffle-t-il, les bras de plus en plus tendus.

— Là encore tu exagères. Je connais ma meilleure amie. Même si elle prétend le contraire, elle a toujours eu besoin de quelqu'un à ses côtés, quitte à être la personne la plus égoïste que j'ai pu rencontrer. Sauf ce soir : elle a préféré assumer sa solitude pour te permettre de souffler, de relâcher cette pression que tu t'imposes.

Ses yeux bleus quittent les miens pour se perdre dans le vide. Si sa colère semble l'avoir déserté, un autre sentiment prend le dessus. Ma gorge se noue. La dernière fois que j'ai vu Soen aussi abattu et perdu, c'était à la mort d'Adam. Je me rapproche donc de lui, passe un bras sur sa nuque et pose mon menton sur son épaule.

— Je te vois, hein, dis-je en plissant les yeux. Je sais à quoi tu penses. Et tu as raison, Milyia et toi traînez des bagages que beaucoup auraient du mal à porter. Mais pas vous. Et toi, Soen, tu seras un super papa. Et tu sais quoi ? Les super papas ne sont pas parfaits parce qu'ils apprennent en même temps que leurs enfants. Ils savent mieux que quiconque relever leur petite fille, car eux-mêmes ont chuté avant. Tu es l'une des personnes les plus fiables que je connaisse. Regarde ce que tu as fait pour Caleb.

— Pour toi, me coupe-t-il.

— Pour moi... et pour Adam, précisé-je, ce qui me vaut un regard assassin que j'ignore. Tu fais toujours ce qui est juste. Tu as attendu Milyia pendant un an. Un an bordel ! Douze mois où tu as mis de côté ton besoin quasi pathologique de l'avoir sous la main. Alors si tu es capable de tout ça par amitié et par amour, imagine un peu ce qu'il en sera pour ta fille.

Ses iris continuent de me fixer sans toutefois réellement me regarder. Lui aussi voit loin, beaucoup plus loin... Sachant qu'il ne me répondra pas, je pose ma joue sur son bras au moment où un léger sourire fleurit sur ses lèvres. Et je souris avec lui. Parce que j'ai encore réussi. Je vais me reconverter en gourou ou en coach de vie, je suis sûre que j'ai de l'avenir dans ce domaine. Mon nez se plisse au bout de quelques secondes : mauvaise idée. J'ai déjà trop à faire avec eux.

D'un bond, je suis sur mes pieds. Caleb ne se décidant pas à réapparaître et ma BA de la soirée accomplie, place aux ondes sonores sur ma peau. Alors que je m'élançe vers les corps s'agitant en rythme, j'entends Soen hurler un « merci » dans mon dos. Interdite, je me retourne, la bouche grande ouverte. Ronchonchon qui me remercie ? Je dois être en plein bad-trip... Je porte alors deux mains sur mon cœur, fais mine de sécher une larme au coin de mon œil et mime des remerciements dignes d'une remise d'Oscar. Je suis d'autant plus émue quand je réalise avoir une vraie influence sur ce garçon : le majeur qu'il m'a adressé était magnifique.

* * *

La tête dans le cosmos, le corps en mouvement et la peau transpirante : voilà l'une de mes nombreuses définitions du bonheur. Du moins, l'une des prémices : la même chose, mais enfermée avec mon instrument de torture et là, on atteint le paradis. Enfin bon, pour l'instant, je dois me contenter de la piste de danse. Et vu le regard que Caleb m'a lancé quand je suis allée au bar voir Anthony, je commence à me dire que je suis condamnée à vivre dans la frustration jusqu'à la fin de mes jours. Alors, pour le moment, je m'excite sur la musique, à défaut d'autre chose.

Un soupçon d'espoir me regagne quand deux mains se referment sur mes hanches. Une présence envoûtante me kidnappe et mon dos se laisse aller contre le torse de Caleb en signe de reddition la plus totale. Ses lèvres effleurent ma nuque, puis remontent jusqu'à mon oreille avant de murmurer :

— Je connais quelqu'un qui va être tata cette nuit.

Je fais aussitôt volte-face et jette un coup d'œil vers la place occupée plus tôt par Soen et qui maintenant est déserte.

— Il a reçu un appel de Milyia. Le travail a commencé, explique-t-il.

Une lame de joie et de bonheur me fend la poitrine.

— Oh mon Dieu ! m'exclamé-je. Ça y est ! Mon bébé va avoir son bébé !

Caleb éclate de rire, mais je m'en moque. Je suis juste heureuse. Tellement heureuse. Je saute dans ses bras, ceins sa taille avec mes jambes et parsème son visage ainsi que son cou de baisers humides. Puis, je m'agrippe à lui comme si ma vie en dépendait et le serre de toutes mes forces. Son étreinte devient encore plus insistante, mon corps se fond dans le sien à tel point qu'il m'est impossible d'ignorer plus longtemps notre désir dévorant.

— On rentre ?

— Putain, j'ai cru qu'on n'y arriverait jamais. Je te préviens, j'éventre le premier qui se fout sur notre passage, pesté-je.

* * *

Enfin arrivés à son appartement, j'ai soudain peur de le voir s'enfuir. Je l'ai tellement saoulé à sauter partout en criant que ma mini-Creepy serait bientôt dans mes bras sur le chemin du retour qu'il risque de regretter Emma, le pauvre.

Toutefois, mes craintes sont de courte durée quand je me retrouve propulsée contre un mur à peine la porte refermée derrière nous. Des lèvres s'abattent sur les miennes et des mains parcourent mon corps comme si elles étaient légion. Mes doigts attrapent l'ourlet de son tee-shirt pour le lui retirer, puis griffent la chair de son torse quand son téléphone sonne soudain. Il grogne. Je le menace :

— Ne songe même pas à répondre !

— Ferme-la et déshabille-toi.

J'arque un sourcil. Il a de la chance que je sois en manque. Je m'exécute sans plus de résistance et finis en sous-vêtements.

La sonnerie cesse pour reprendre de plus belle.

Caleb me soulève alors du sol pour m'asseoir sur le plan de travail de la cuisine. Ses yeux bloquent sur le tatouage de mon sein gauche avant de se reporter dans mes prunelles. Son regard devient alors si intense qu'il me coupe le souffle et me paralyse. D'un geste tendre, son index se pose sur ma peau et suit avec douceur les lignes d'encre représentant un bracelet de perles aussi noires que ses yeux, ce qui finit de me rendre complètement dingue.

Et ce fichu téléphone nous interrompt encore.

Caleb grommelle quelques insultes et extirpe l'objet de malheur de sa poche arrière.

— C'est ma mère, dit-il en fronçant les sourcils.

Ouais, bah belle-maman ou pas, elle va finir comme les autres : enterrée dans les bois ! Il décroche sous mes yeux furibonds... et les siens semblent littéralement se fissurer. Mon cœur s'emballe... mais d'appréhension. Après trois mots échangés avec Élisabeth, il raccroche, plonge son nez dans mon cou puis lâche sombrement :

— Emma s'est suicidée.

Chapitre 45

Karys

Il y a des moments dans une vie où l'on sait être à contre-courant que nos sentiments vont dans une direction erronée, qu'au lieu de suivre la lumière, on fonce vers un endroit plus froid et sombre. Comme en cet instant où plusieurs morceaux de mon cœur refusent toute compassion ou peine pour leur préférer la délivrance, la satisfaction et même un peu de colère envers Caleb. Mon esprit, plus objectif, a beau m'envoyer des signaux dans ce sens, mon cœur n'accepte pas le désarroi de l'homme qui me tient dans ses bras. Et pourtant, malgré mon combat intérieur, je m'efforce de l'apaiser en me serrant contre lui plutôt que de le repousser, de caresser la peau nue de son dos plutôt que d'y planter mes ongles.

Au final, je devrais être rassurée : on est encore « nous ». Ressentir, encore et toujours plus.

Assise sur le plan de travail, Caleb debout entre mes jambes, je pose ma joue sur son torse brûlant. Les battements sous sa poitrine sont étrangement lents, me plongeant davantage dans cette incompréhension mêlée de rancune. Aucun son n'a franchi la barrière de ses lèvres depuis maintenant un bon quart d'heure et je crois que si je laisse encore passer soixante secondes supplémentaires de ce fichu silence, je vais définitivement devenir tarée. Lentement, je dessoude donc mes mains de sa taille, les laisse retomber sur mes cuisses et relève la tête vers lui. Son visage ne reflète que du calme. En fait, rien n'en transparaît. Seuls ses yeux me renvoient cette tristesse que je ne supporte pas. Je pose mon index au niveau de son sternum, puis le force à se reculer légèrement. Caleb fronce des sourcils et un tic nerveux relève un coin de sa bouche.

— Je ne comprends pas, murmuré-je.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? prononce-t-il en détachant chaque syllabe.

Sa voix est encore plus basse qu'à l'accoutumée. Je connais ce timbre grave, celui dont il use toujours pour me prévenir de ne pas le pousser à bout. Peut-être que, pour une fois, je devrais prendre en compte cette menace. Peut-être...

Sauf que j'ai assez attendu. À partir de maintenant, c'est lui et moi. Et je vais tâcher de lui faire rentrer ça dans le crâne. Tant pis si ce n'est pas le bon moment pour ça. Ou peut-être que si finalement, il ne peut y en avoir de meilleur.

— Ta tristesse, réponds-je sur le même ton. Non, pas ta tristesse, me reprends-je, ça, je peux le comprendre, mais ne devrais-tu pas te sentir un peu soulagé ?

— Soulagé ? Selon toi, la mort de quelqu'un devrait m'apporter un quelconque réconfort ?

— Quand ce quelqu'un t'a enfermé dans une relation toxique et destructrice, oui ! Enfin, merde, Caleb ! Elle t'a accusé de viol, t'a emprisonné dans ta culpabilité pour... Elle a abusé de toi, putain !

— Et elle en a souffert tout autant que moi.

— Mais dans quel monde tu vis ? Cette garce a joui de te voir malheureux. Elle a usé de toi de la pire des façons uniquement par caprice ! Réveille-toi, Caleb ! Cette fille ne t'a jamais aimé !

Furieuse, je saute du plan de travail en le poussant de toutes mes forces afin qu'il me laisse passer. Je ramasse rageusement mes affaires encore sur le sol puis tente de me rhabiller. Mes gestes sont toutefois vite interrompus par Caleb qui, d'un mouvement brusque, me retourne face à lui et bloque mes avant-bras entre ses larges paumes.

— Déjà, je t'interdis de te rhabiller. On en a assez chié pour enfin se retrouver. Je ne veux plus te voir avec des vêtements avant l'an prochain !

— Ce n'est pas vraiment le moment pour des blagues douteuses, répliqué-je froidement en tenant vainement de me dégager.

— Cinq ans, Karys. Durant cinq ans, j'avais mal de te désirer autant alors putain, maintenant que je suis enfin libre, tu vas en bouffer des blagues douteuses et sans râler !

— Là, tu rêves, mon pote ou ta soudaine liberté te fait croire aux miracles.

Ses yeux se plantent férocement au fond des miens. Il m'énerve ! Dieu qu'il m'énerve ! Mon sang part en guerre dans mes veines pourtant je ne bronche pas quand ses doigts s'impriment un peu plus dans ma chair en m'attirant davantage contre lui. Non, je ne moufte pas, car cela le met hors de lui.

— En attendant, tu vas me l'accorder ce miracle parce que tu vas te taire et m'écouter.

— Oh, mais je t'en prie, moi aussi j'attends depuis cinq ans que tu parles enfin.

Ses paupières se ferment un court instant. Sa bouche s'ouvre pour laisser échapper un profond soupir. Quant à moi, je dois lutter pour ne pas craquer, car je sais qu'il s'exhorte mentalement à ne pas me sauter dessus.

— Si tu m'interromps encore, je te bâillonne.

Je pince mes lèvres. J'hésite. Mais la gravité de la situation a raison de mon caractère rebelle. Quand il comprend que j'accède à sa requête, il poursuit :

— Je ne peux pas me sentir soulagé de sa mort, Karys. Enfin, ce n'était encore qu'une enfant. Emma n'a jamais grandi, dès son plus jeune âge, elle s'est retrouvée prisonnière de son père et de son corps sans aucune chance de pouvoir évoluer. Je suis tout simplement triste parce qu'au final, elle n'aura jamais été heureuse. Eh oui, malgré tout j'aurais aimé qu'elle le soit un jour.

Sans que je ne puisse le contrôler, mes poings se ferment et se convulsent à en trembler. Ses paroles me révoltent et me font mal.

— Ma beauté, je sais que tu aurais préféré que je la haïsse, et la vérité, c'est que ce fut le cas pendant des années. Jusqu'à ce matin. Karys, je dois passer à autre chose. Ma haine, ma rage ne feraient que me replonger avec elle, dans ce tourbillon infernal et je n'en ai pas envie. Parce que je ne veux pas t'entraîner là-dedans, parce qu'elle n'infectera plus jamais notre relation et aussi parce que je veux juste... être bien. Je veux respirer, avec toi. Alors, même si tu as envie de m'arracher les yeux, je lui pardonne. Pour nous. Pour enfin vivre.

Mes mains se déplient lentement pour s'enrouler autour des siennes. Je suis... je n'en sais rien en fait. Ce con vient de me mettre K.O. incapable de desceller mes lèvres, je regarde cet homme aux contrastes déstabilisants, parfois d'une obscurité troublante ou d'autres fois, comme en ce cas précis, d'une authenticité et d'une grandeur renversante. C'est lui... tout à fait lui. Ressentir encore et toujours plus.

Un doux sourire se déploie sur sa bouche. Son front s'échoue contre le mien puis, une lueur tendre dans le regard, il chuchote :

— Dis-moi où est le vrai problème. Que je passe à autre chose devrait, au contraire, te rassurer. Tu es la première à toujours vouloir aller de l'avant. Alors, si tu m'avouais ce qui te perturbe autant.

— Je...

Je ne parviens pas à continuer. Ou simplement lui révéler que je doute. Oui, moi, Karys Léry, je doute. Encore. Ma confiance s'est envolée, piétinée par cette salope qu'on appelle jalousie.

— Ma beauté, c'est presque flippant de te voir sans voix, se moque-t-il.

Sa main droite délaisse les miennes, caresse ma poitrine, serpente sur mon cou, puis sur ma nuque pour se refermer dans mon cuir chevelu et incliner mon visage vers lui. Sa présence à beau m'envelopper de douceur, je fais un blocage. Je n'aime pas ce que je ressens et sa tendresse ne m'aide pas. C'est pire même. Quand il se pose en adversaire, mon côté belliqueux prend le dessus et sait

toujours quoi répondre. Mais là, il abat mes défenses, les submerge avec une facilité déconcertante uniquement avec ce regard sincère et... pur ?

— Karys, tu n'as pas à te cacher. Encore moins de moi. Je sais que tu aimes jouer les fortes...

— Je ne joue pas les fortes. J'ai juste horreur de douter. Et cela m'arrive un peu trop souvent à mon goût avec toi.

— Ça me va, ricane-t-il. Je me garde tes doutes et te laisse les miens, il n'y a que comme ça que toi et moi arrivons à avancer de toute façon. Seulement, tu dois les partager avec moi.

J'inspire un bon coup. Autant y aller, ce n'est pas comme s'il allait se sauver en courant... non ? Non, impossible. Je suis à moitié à poil dans ses bras. Il ne me lâchera pas.

— J'ai l'impression que tu la vois encore comme cette petite fille, celle que tu as aimée. Eh oui, ça me fait mal de te voir lui pardonner aussi facilement. Tu as vécu en enfer à cause d'elle ! J'ai vécu un enfer aussi à cause d'elle ! J'ai peur de devoir vivre avec son fantôme. Je souffre parce que tu souffres de sa disparition et surtout... je suis putain de jalouse de toutes ces années qu'elle nous a volées, de... d'imaginer juste ta peau contre la sienne. J'ai ces images dans ma tête qui tournent en boucle et ça me rend malade, car je me dis que, peut-être, jamais tu ne parviendras à passer à autre chose. Mais... par-dessus tout, j'ai peur que tu l'aimes. Tu l'as toujours choisie, elle. Même si je sais que ce n'était pas pour les bonnes raisons, je ne peux m'empêcher de me dire que pas une seule fois, tu m'as choisie...

Une part de moi regrette ces paroles à peine les ai-je prononcées et l'attitude de Caleb ne fait que renforcer ce sentiment. Ses muscles se tendent sous son épiderme et, d'un pas en arrière, il se dégage de notre étreinte. Cependant, l'autre part de moi se sent enfin en paix. Je sonde, sans un mot de plus, l'homme en face de moi lutter intérieurement pour ne pas exploser. Au bout d'une très longue minute, il attrape ma main et m'oblige ainsi à le suivre. Nous marchons jusqu'à sa chambre où, il me place au centre de la pièce en me sommant de ne pas bouger puis fouille dans son armoire. Il en sort ensuite un carton avant de se diriger de nouveau vers moi. D'instinct, j'esquisse un mouvement de recul au moment où il retourne ledit carton juste au-dessus de ma tête. Des centaines de petites perles roses en plastique se déversent alors, glissant sur mon corps, percutant le parquet dans un immense vacarme. Les yeux ronds, je les regarde rouler sur le sol dans toutes les directions. Des bracelets emballés dans des petits sachets transparents viennent s'ajouter à cette cascade et s'échouent à leur tour par terre. Je m'agenouille et ramasse une petite boule rose qui s'est retrouvée coincée entre mes pieds. Sans grande surprise, je reconnais celles qu'il n'a cessé de me distribuer depuis notre rencontre.

— Tu sais que pendant très longtemps, on pensait que les perles provenaient des gouttes de pluie qui tombaient dans la mer, m'informe-t-il tandis que je me relève.

— Je ne suis pas sûre de saisir...

En une enjambée, il se plante devant moi, torse nu, en fourrant ses mains dans ses poches. Confiant, d'une beauté redoutable et indéniablement sexy. Et quand sa voix claque dans l'air, j'ai la sensation que ma peau l'absorbe et se consume.

— Pour en revenir à Emma, oui je l'ai aimée, mais pas dans le sens où tu l'entends. J'ai grandi à ses côtés, comme auprès d'un membre de ma famille. À mes yeux, elle restera toujours cette petite fille que je n'ai pas réussi à protéger. Et contrairement à ce que tu crois, j'ai parfaitement conscience de ce monstre qu'elle est devenue. Alors effectivement, je lui ai pardonné par amour. Mais par amour pour toi. Parce que je veux que le pire de moi demeure avec elle et le meilleur avec toi.

— Mais je veux tout de toi. Même tes démons.

Ses lèvres s'étirent légèrement. Il me sourit une toute petite seconde avant de reprendre un air

grave.

— Karys, crois-moi, tu auras du « pire » aussi, car je suis incapable de rester près de toi sans ressentir, trop ressentir.

— Je prends ça encore pour une promesse.

— Ça l'est. Et je t'en fais une autre aussi : je vais tellement t'épuiser physiquement que plus jamais ces putains d'images ne viendront polluer ton cerveau. La seule chose dont tu pourras te rappeler sera mon corps recouvrant entièrement le tien.

— Ou mon corps sur toi.

Ses paupières se ferment. Quand il les rouvre, je sens qu'il est sur le point de craquer. Et moi aussi d'ailleurs.

— Et... ces perles ? demandé-je, en désignant le sol autour de nous.

— La soirée étudiante que j'avais organisée, celle où tu t'es débrouillée pour me mettre la main dessus une seconde fois...

Je hoche la tête, en lui adressant un sourire fier. Eh ouais mec, tu étais déjà à moi parce que je l'avais décidé.

— J'ignore si tu t'en souviens, mais on distribuait ces petits bracelets de perles roses aux filles présentes. Un de nos fournisseurs d'alcool nous les avait donnés avec une commande et les barmans en offraient à chaque conso. En repartant, tu en avais une bonne dizaine sur les bras.

Je ne peux m'empêcher de rire avec lui. Je n'ai aucun souvenir de cette partie de la soirée, toutefois je veux bien le croire sur parole.

— Tu les as tous virés une fois dans ma chambre, poursuit-il, et quand je me suis réveillé le lendemain, il ne me restait plus que ça comme trace de cette tempête qui s'était engouffrée dans ma nuit. Ne me demande pas pourquoi, mais, quand je suis allé rendre visite à Emma quelques jours après, je portais l'un de ces bracelets débiles au poignet. Elle l'a remarqué et m'a alors raconté cette histoire de croyance sur la naissance des perles. Cela m'a renvoyé à cette image de toi à ce concert fantôme. Toi, au milieu de la cohue. Seule. Étincelante. Vibrante. Une goutte d'eau dans toute cette foule qui t'entourait. Quelque chose de précieux dans cette marée d'âmes perdues. De pur dans mon obscurité. De dingue dans mon désespoir. D'incalculable. Trop même. Je ne méritais pas de profiter de toi. Tout comme tu ne méritais pas de me suivre dans mon monde. Alors je me suis autorisé un moment de paix, je me suis promis de te revoir autant de fois qu'il y avait de perles sur ce bracelet avant de tirer définitivement un trait sur toi. Sauf que dès que je t'en donnais une en guise de sablier, j'avais l'impression de suffoquer, de m'éteindre. Alors j'ai décidé d'être égoïste et j'ai rappelé mon fournisseur. Pour la faire courte, je dois avoir dix cartons en plus de celui-ci dans mes stocks.

— Tu te rends compte qu'il y en a pour plus d'une vie, dis-je, la gorge nouée.

— J'ai prévu large... pour une petite goutte d'eau qui est parvenue à conquérir un océan entier et ensuite devenir mon monde.

Des larmes roulent en silence sur mes joues. Je le déteste. Non, c'est pire. Je l'aime plus que ma raison ne sache le définir. Et ce sentiment n'a fait que s'accroître au fil des ans. Malgré la peine et la souffrance. Le temps d'un battement de mon cœur, je me revois sur ce ponton avec ma Milyia, à parler de ce fameux grand amour et une bulle de bonheur immense éclate au fond de ma poitrine. J'ai réussi. Je me suis battue. J'ai souffert, saigné aussi. Pour lui certes, mais surtout pour moi. Parce que cet homme si imparfait, aux contours brisés et tranchants, apporte toutes ces nuances colorées et chaudes qui me rendent si vivante.

Chapitre 46

Caleb

Allongé sur mon lit et les yeux rivés sur le plafond de ma chambre, je profite de ce premier vrai moment de paix. Je respire librement. Enfin. Le passé est mort, une partie du moins. Le voile opaque qui recouvrait mon futur s'est évaporé. Quant au présent, il ne m'a jamais paru aussi... vivant. Mon regard dérive, puis vient errer sur cette fille assez dingue pour m'avoir choisi et qui dort contre moi. Nue. Karys est juste incapable de conserver le moindre vêtement quand je suis près d'elle. Et ce n'est pas en m'attardant sur ses fesses découvertes par le drap retiré – je l'avoue – par mes soins que je vais m'en plaindre. Sa bouche entrouverte est collée à mon flanc droit, sa jambe entrave les miennes. Son corps dégage une chaleur hallucinante pourtant je m'y sens bien, enfin débarrassé de ce froid perpétuel qui cherchait inlassablement à me dévorer.

Je jette un œil au réveil sur ma table de chevet : six heures et demie. Je n'ai pas dormi de la nuit afin de ne pas laisser une seule seconde m'échapper. Mon cœur cogne plus fort dans ma cage thoracique, comme s'il s'était retenu durant toutes ces années. Mais malgré ça et la fatigue, une étrange énergie bourdonne sous ma peau, réveillant la moindre cellule qui me compose.

Le plus doucement possible, je me détache de Karys, me lève, puis ouvre sans faire de bruit la fenêtre. Je me hisse alors sur la corniche, laisse un pied se balancer dans le vide et me perds dans la contemplation du ciel parisien qui s'éclaire peu à peu sous la chaleur du levant. Quelques minutes défilent dans un calme presque absolu avant qu'une voix vienne le perturber... plutôt agréablement je dois dire.

— Je te préviens si tu sautes, je trouverai le moyen de te ressusciter pour te foutre la branlée de ta vie.

Toujours allongée sur le ventre, Karys se redresse légèrement sur ses avant-bras. Ses iris verts, incandescents me perforent et ravivent autre chose de plus profond. Nos regards se percutent, s'affrontent avant que le sien quitte le combat pour glisser lentement sur mon corps nu ; toutefois, quand il réintègre le champ de bataille, c'est pour mieux déclarer la guerre. Ses incisives se plantent dans la pulpe de sa lèvre inférieure au moment où ses reins se creusent. Un mouvement... d'un seul mouvement, elle est capable de mettre le feu aux poudres et d'incendier ce qui reste de raison à n'importe quel homme. Pourtant, je ne bouge pas, reste là, à contempler cette sensualité imprégnant chaque balancement de ses hanches, et ce, malgré ma peau pressée de s'en nourrir. J'aime cette sensation sur ma chair, ce feu qui s'en est emparé est presque aussi bon que de la sentir contre moi.

Sauf que ma beauté est loin d'être aussi patiente que moi. Elle m'adresse une moue faussement boudeuse et, d'un geste provocant, lèche les doigts de sa main droite avant de les glisser sous son ventre puis plus bas. Karys repose sa joue sur l'oreiller tout en décollant son bassin du matelas afin que je n'aie aucun doute sur ses intentions. J'avais faux, elle ne se contente pas uniquement de la raison, mais s'attaque à l'homme civilisé pour le réduire à un simple instinct primaire. Un sourire naît sur son visage quand, d'un bond, je saute de mon perchoir et me dirige vers elle. Je pose un genou sur le matelas, puis un second et me positionne de manière à me retrouver au-dessus de son corps, une jambe de chaque côté de ses fesses. Ma paume s'enroule ensuite fermement dans ses cheveux pour incliner sa tête en arrière pendant que l'autre retire la sienne d'entre ses cuisses. Ma soif de son corps est à son paroxysme, mais avant, j'ai un petit quelque chose à régler avec elle. Je me penche donc et

murmure à son oreille :

— Je vais te faire oublier tous ces autres que tu as autorisés à te toucher. À utiliser ce corps qui m'appartient.

Sa réaction est immédiate. Tous ses muscles se figent sous les miens. Déstabilisée par mon comportement, elle tente d'apercevoir mon visage, mais je l'en empêche en resserrant ma prise dans son cuir chevelu.

— Je peux savoir à quoi tu joues ? siffle-t-elle.

Je l'oblige à se retourner pour me faire face et me glisse entre ses jambes.

— À celui qui bluffe le plus, réponds-je en plaquant mon sexe contre le sien.

Là aussi, sa réaction est immédiate. Son dos s'arc-boute, ses mains s'emparent aussitôt de mes fesses. Un grognement rauque s'échappe de sa gorge quand j'attrape ses poignets pour les ramener au-dessus de sa tête en secouant doucement la tête.

— Putain, Caleb, de quoi tu parles ?

— De toi. De ce que tu m'as laissé croire, ce que tu me laisses encore croire, d'ailleurs.

Elle marque un temps d'arrêt et lâche plus sèchement :

— Que parfois tu peux être un abruti ?

— Que tu es à moi, grondé-je en écartant ses cuisses avec l'un de mes genoux. Que tu l'as toujours été.

Sa respiration se coupe. Quand elle reprend une profonde inspiration, je sens son esprit combatif monter en puissance. Ce qui ne fait que m'exciter encore plus.

— Caleb, tu ne veux pas aller sur ce chemin...

— Non, ma Perle, je ricane contre la peau de son cou, tu ne veux pas aller sur ce chemin. Explique-moi, est-ce par vengeance que tu refuses de me l'avouer ?

Ma bouche enveloppe son sein. Je le mordille, le suce, le maltraite avec douceur jusqu'à ce qu'une plainte s'exhale d'entre les lèvres de ma beauté. Ma langue parcourt ensuite son ventre, son pubis avant d'effleurer son clitoris. Des doigts s'emmêlent aussi sec dans mes cheveux pour m'inciter à poursuivre.

— Dis-moi, ma beauté... dis-moi que tu ne laisses plus personne te posséder depuis des années.

Son corps s'immobilise sous le mien. Je lève le regard pour accrocher le sien. Deux lames de jade me transpercent. Sa cage thoracique s'emballa, comme si son corps était à la recherche d'un adversaire à affronter. Et je dois avouer qu'il se bat féroce et rend coup pour coup : ma douleur grandit à mesure que je la désire. À mesure que sa peau me réclame, la mienne hurle. Mes muscles tremblent de se retenir, mais je tiens bon. J'en ai besoin.

La bouche de Karys s'incurve légèrement en prononçant :

— Qu'est-ce que tu cherches, Caleb ?

Ma main se déploie alors sur son ventre, en propriétaire. Sans cesser de harponner son regard, je pose mon pouce sur le sommet de son clitoris et le presse légèrement. Instinctivement, son bassin se soulève, frottant son intimité sans plus aucune pudeur contre ma main. Provocante, elle ondule outrageusement ses hanches juste sous mon nez et je dois faire appel à toute ma volonté pour ne pas la dévorer.

— Je veux savoir pourquoi, exigé-je d'une voix sombre.

En réalité, je veux juste entendre de sa bouche qu'elle m'appartient, et ce, depuis le début. Hier soir, au Lampone, je suis allé m'entretenir avec Anthony. Par obligation, seulement. J'ai décidé de filer ma démission au boss. J'ai besoin d'autre chose à présent, d'ailleurs. De fil en aiguille, il s'est cru obligé d'aborder le « sujet » Karys et c'est alors qu'il m'a révélé un secret que ma beauté s'est

bien gardée de me dire : elle a toujours refusé qu'un homme la pénètre... Sans le savoir, cet abruti a balayé mes derniers doutes. Alors oui, entendre ses jolies lèvres m'avouer que son corps n'attendait que moi pour le posséder réellement me bouffe le cerveau. J'en ai besoin, là, maintenant. Je le sens.

Des ongles se plantent soudain dans ma barbe. Le buste dressé, Karys me surplombe, et tire sur mon menton pour m'obliger à approcher mon visage près du sien. Ses yeux me sondent, cherchent, creusent. Et quand, enfin, sa voix me répond, je la laisse, elle, me posséder :

— Sûrement parce que je t'aime, débile.

Quelque chose d'une rare violence me secoue de l'intérieur. Une vague de sentiments qui ne peut porter que le sceau de Karys : tout en excès, en puissance, en fureur... en amour. Encore et toujours plus.

Mes paupières se ferment. Par réflexe, je niche mon nez dans son cou. Je respire son odeur, goûte à cette saveur à la fois sucrée et épicée que prend la vie sur sa peau. La tempête que ses mots viennent de déclencher se déchaîne de plus belle, s'empare de toutes mes sensations pour les rendre incontrôlables. Me rendre incontrôlable.

Mon poing se serre dans ses cheveux tandis que mon autre main l'oblige à s'allonger. En une poussée, je me retrouve enfin en elle, puis m'immobilise au creux de son ventre. Je rouvre mes yeux sur ma Perle. Un immense sourire aux lèvres, elle me provoque du regard tout en donnant un léger, mais aguicheur coup de reins. Seulement, je ne bouge pas. Une part de moi veut juste l'affronter, comme toujours. Une autre, uniquement la ressentir. Elle et plus rien d'autre. Bordel, je n'ai plus rien à foutre du reste, je ne veux plus jamais en avoir rien à foutre. Je veux savourer ma liberté, enchaîné à son corps, respirer à même sa peau. Je m'enfonce un peu plus au fond de son ventre. Mon besoin de la posséder infiltre chacune de mes pensées, me torpille l'esprit et me déglingue le cerveau. Je parsème son cou et la chair tendre de sa poitrine de morsures plus ou moins brutales. Je me perds littéralement.

— C'est toi, putain, je répète contre son épiderme. C'est toi, c'est toi...

— Cela n'a jamais été que moi, Caleb. Que nous. Le plaisir n'est pas que ça, dit-elle en glissant ses doigts entre nos deux sexes. Il est aussi au fond de ta poitrine, quelque part dans ta tête et entre nos âmes.

Sa main agrippe ensuite ma nuque, plaçant nos visages à quelques millimètres l'un de l'autre.

— Mais surtout, ajoute-t-elle, il est là...

En une fraction de seconde, sa bouche entre en collision avec la mienne. D'un coup de talon, elle m'oblige à me plonger encore plus loin. Mon corps recouvre totalement le sien, ce qui ne l'empêche pas de se cambrer comme une démonsse pour m'accueillir. Son bassin frémit, me quitte pour mieux s'emparer de moi et asseoir un peu plus sa domination. Sauf que même à travers ma folie, mon envie de lui faire front ressurgit.

Ma paume s'abat sur son buste pour l'enfoncer dans le matelas. D'un geste autoritaire, j'agrippe ses hanches, imprimant la trace de mes doigts dans leur chair, afin de les maintenir en place. Je redresse mon buste, baisse mon regard sur son corps en sueur, puis entame de très lents va-et-vient. En appui sur ses coudes, Karys rejette son visage en arrière et laisse échapper un rire vaincu. Cependant, quand ses yeux retrouvent les miens, ils reflètent tout sauf la défaite. Bien au contraire, ils se baladent lentement sur mon torse, descendent sur ma ceinture abdominale comme une reine sur son propre territoire. Elle humecte ses lèvres à l'aide de sa langue et pousse de profonds gémissements à chacune de mes pénétrations. Et à chacune de mes pénétrations, je disparaissais en elle pour me reconstruire.

L'arrière de son crâne finit par choir sur l'oreiller. Sa poitrine se dresse, son corps s'offre à mes

caresses comme avant. Non, pas comme avant. Plus jamais comme avant. Mon bassin s'éloigne lentement. La retrouve. Je m'éloigne certes, mais pour désormais toujours la retrouver.

Je sens mon plaisir monter sans que ce ne soit mécanique, artificiel, feint. Au contraire, rien ne me semble plus naturel, plus réel que son odeur mélangée à la mienne, mon souffle sur sa chair, ses plaintes sensuelles et vibrantes, sa peau touchant la mienne sans la blesser. Karys unit mon cœur et mon corps, les réconcilie pour mieux m'unir à elle. Je suis moi avec elle. Et le plus important : je serai moi, même sans elle... uniquement grâce à une petite goutte de pluie.

J'incruste davantage mes empreintes dans sa taille et intensifie mes coups de boutoir quand ses doigts attrapent l'une de mes mains pour la placer sur sa mâchoire. Geste qui me perd, définitivement. Le plaisir devient trop intense et anéantit tout pour ne laisser plus que ce besoin obsédant de la faire mienne. Quoiqu'il en coûte. Une partie de moi meurt pour laisser place au désir charnel : le seul qui devrait exister. Mon bassin claque furieusement contre elle. Je m'éloigne. Je la retrouve. Encore. Plus violemment. Plus férocement. Je m'éloigne. Je la retrouve. Encore. Ressentir. Encore et toujours plus.

Ses parois intimes se contractent soudain. Et alors que je me crispe, me bloque, par habitude un peu, et aussi par appréhension, mes yeux se posent sur elle. Sa poitrine est secouée de spasmes, entre rire et plaisir. Quant à son visage... la joie s'épanouit sur ses lèvres, des larmes coulent sur ses joues et illuminent ses yeux. Elle est juste resplendissante, et m'éblouit. Assez pour que je comprenne qu'il ne s'agit plus de sexe, mais de don de soi. À ce moment précis, il ne s'agit que de lui prouver que je la choisis. Pour vivre. Pour lui faire l'amour, la baiser, la goûter, la désirer ou la combattre.

Alors, je l'enchaîne contre moi en la serrant dans mes bras de toutes mes forces. Ma bouche capture la sienne et, je m'enfonce une dernière fois entre ses cuisses, nous basculant tous les deux dans l'orgasme. Je me répands en elle. Avec la sensation d'avoir enfin embrassé mon destin.

Nos deux corps se relâchent, repus, rassasiés et en paix. Le voile de sueur qui tapisse ma peau m'apaise étrangement. Je m'allonge au-dessus de Karys, niche mon nez dans son cou, par habitude, et respire ce parfum de quiétude. Je sais que ce sentiment n'est que passager, avec ma beauté, la tranquillité n'est jamais de longue durée. C'est pourquoi je ne suis guère étonné quand ses doigts, dominateurs, se faufilent sur mes tempes pour m'obliger à la regarder. Deux billes émeraude me scrutent, inquiets avant qu'une couleur plus chaude, plus lumineuse, se mette doucement à ondoyer au fond de ses iris. Karys ferme ses paupières de soulagement puis les rouvre. Soudain, ses jambes kidnappent ma taille, ses mains accrochent ma nuque et ses lèvres réclament les miennes.

Notre baiser relève de l'anarchie totale, Karys est tout à coup incapable de rester en place. Ses paumes semblent prises de frénésie et ne cessent de parcourir mon corps. Quant à sa bouche, elle hésite entre m'embrasser ou rire. Je suis obligé de poser mes mains sur ses joues pour tenter de la contrôler un minimum, mais là encore, rien n'y fait. Une furie s'agite juste en dessous de moi alors que mon sexe est encore prisonnier d'elle et j'ignore comment la calmer. Une furie... nue.. .alors que mon... Un éclair me frappe de plein fouet. Ma prise de conscience est brutale. Je l'ai fait. Je l'ai possédée.

— Tu es à moi. Enfin... putain, tu es enfin à moi.

Mes paroles ont le mérite de stopper son délire.

— Abruti, c'est un fait depuis des années maintenant. Mais j'avoue que cette façon-là d'être à toi est la plus plaisante.

— Plaisante ?

— Bah quoi ? C'était pas m...

Mes doigts serrent d'un coup sa mâchoire.

— Plaisante ? répété-je avant de mordre sa lèvre.

Indifférente à ma posture menaçante, sa main vient se poser sur la mienne, crispée sur son visage. Un sourire tendre naît sur sa bouche et je la sens fondre dans cette douceur que j'aime tant chez elle.

— C'était... comme la première fois où tu m'as touchée de cette façon. Délirant. Excitant. Incontrôlable. Électrisant. Enivrant. Apaisant. Sécurisant. Libérateur...

— Réel.

— Oui, rit-elle, c'était réel. Tout comme ce chemin qui s'ouvre à nous...

Chapitre 47

Caleb

— Je peux te poser une question ?

Karys, assise au-dessus de moi, les cuisses bien ancrées contre mes hanches, m'observe à travers la frange de ses cils. Ses ongles laqués de noir griffent légèrement la peau de mes pectoraux, caressent mon abdomen, glissent le long de mes obliques avant de recommencer leur manège aussi doux que cruel.

— Depuis quand tu demandes l'autorisation ?

Elle roule des yeux tout en secouant sa tête. Ses seins nus se balancent au moment où un soupir soulève sa cage thoracique, m'amadouant, me narguant, testant ma patience. Merde, je m'en fous de sa question. Parler est tout sauf ce dont j'ai envie pour l'instant. Et vu la façon dont elle bouge pile sur ma queue, je pense pouvoir affirmer que c'est aussi le cas de ma beauté.

— Crache le morceau, qu'on en finisse. Et qu'on passe à autre chose, cédé-je en posant deux mains féroces sur ses fesses afin qu'elle cesse sa danse à rendre taré le plus saint des hommes.

Karys arque un sourcil, vire mes paumes et reprend ses ondoiements lascifs.

— Pourquoi tu n'as jamais voulu jouir avant tout à l'heure ?

Je la considère, sidéré.

— T'es sérieuse ? Tu comptes réellement aborder ce sujet alors que tu es clairement en train de me chauffer ?

Son sourire espiègle refait surface. Elle se penche puis murmure contre mes lèvres :

— Je suis une femme donc capable de faire deux choses à la fois comme te soutirer des infos tout en t'allumant. En fait, le premier est plus facile grâce au second...

J'empoigne ses cheveux et incline son visage sur le côté. Mon regard se durcit. Le sien s'enflamme.

— Il n'y a qu'avec toi que je me le refusais.

— Dois-je me sentir vexée ? dit-elle d'une voix étrangement basse.

— D'après toi ?

Lentement, elle opère un léger aller-retour de la tête, ses lèvres s'étirant davantage.

— Avec toi, le sexe prenait une autre dimension. La première fois que je me suis enfoncé en toi, je n'ai ressenti que du plaisir. Un plaisir pur. Pas de culpabilité, pas de dégoût. Pas d'envie de me punir. J'ai eu peur. Peur, car je ne méritais pas de goûter à une telle libération. Et quand tu es revenue, c'est ton assurance naïve que j'ai eu peur de détruire si je te possédais entièrement.

— Et pourtant, tu ne m'as pas rejetée.

— Non. Je suis trop égoïste pour ça. Ta présence m'apaisait, me permettait de respirer de nouveau. Par la suite, tu t'es chargée du reste. Je crois que j'ai réalisé que partir n'était plus une option possible avant même de me rendre compte que je t'aimais. Tu m'avais piégé avec tes sourires et ta certitude.

— Piégé pour mieux te libérer.

D'une torsion de rein, je nous bascule sur le matelas, inverse nos positions et me réfugie entre ses cuisses en la pénétrant centimètre par centimètre.

— À mon tour de te piéger maintenant, promis-je.

— Même pas en rêve, rit-elle avant que je l'oblige à se taire en l'embrassant.

Un cri me réveille en sursaut. Je bondis de mon lit, atterris sur mes pieds et me rue dans le salon où se trouve Karys. Celle-ci tient son téléphone entre ses doigts, les yeux fixés sur l'écran sans pouvoir s'en détacher. Un frisson glacé dévale ma colonne vertébrale. J'attrape son portable, ignore ses exclamations outrées et... manque de l'insulter à mon tour.

— Putain ! T'es obligée de hurler comme ça ? j'aboie en lui balançant un regard noir. Tu m'as fait peur !

— Mais... mais regarde-la, gémit-elle en m'arrachant l'objet des mains.

Des larmes envahissent ses iris émeraude avant de se répandre le long de ses joues. Alors, d'un geste tendre, je l'attire contre moi, pose une main sur sa nuque et de l'autre, je relève son menton.

— Elle est magnifique, dis-je avant d'appuyer mes lèvres contre son front. Félicitations, ma beauté, tu es tata.

Deux bras se referment sur ma taille. Un long soupir me fend la poitrine quand elle se met à sautiller sur place, pleurer et chanter – oui, tout ça en même temps – sans pour autant me lâcher. Je sens que les prochaines heures ne vont pas être de tout repos encore...

Et j'étais loin du compte. Ma tête est sur le point d'exploser lorsque nous empruntons le couloir de l'hôpital. Dire que j'ai galéré pour convaincre Karys d'attendre l'après-midi avant de rendre visite à son amie est un euphémisme. J'ai dû user de tous les stratagèmes en ma possession pour la distraire, ce qui se résume à peu de choses avec elle : à savoir mon corps, mon corps et mon corps. Ah si, et un peu de musique histoire de la fatiguer un minimum. On pourrait penser que toute son énergie s'épuise dans son obstination, mais non... à croire que l'un nourrit l'autre...

C'est donc avec un mal de crâne effroyable et une énorme peluche dans les bras que nous pénétrons la chambre de Milyia. Enfin énorme... hors proportions ouais. Du Karys tout craché. Les sages-femmes vont nous suspecter de vouloir étouffer la gosse avec ce truc. D'ailleurs, je soupçonne Soen de penser exactement pareil lorsqu'il voit débarquer un immense loup plein de poils dans la pièce avant même de nous apercevoir. Un corps possédé me bouscule sans ménagement et se précipite vers le lit où Bichette est allongée, sa fille dans ses bras. Karys se retient de justesse de sauter à côté de sa meilleure amie en apercevant que celle-ci est en train d'allaiter. Au lieu de ça, elle se dandine sur place, trépigne et applaudit des deux mains comme si la scène devant ses yeux relevait de l'exploit. Bon, OK, c'en est un quand on connaît leur passé. Par respect pour leur intimité, je me contente de m'adosser sur le mur à côté de Soen qui, assis sur un fauteuil, dévisage Karys en train de faire des exercices respiratoires pour tenter de se détendre.

— Elle est folle, murmure-t-il pour que je sois le seul à l'entendre. Va falloir que je limite ses contacts avec ma fille.

— Bon courage, ricané-je. *By the way*, ajouté-je en posant une main sur son épaule, félicitations.

Il pivote son visage vers moi et hoche la tête. Malgré leur fatigue apparente, ses yeux ont gagné une teinte que je ne lui avais encore jamais décelée. Une teinte qui me touche de façon inexplicable. Cette violence sous-jacente qui semblait l'habiter, je ne la vois plus. Toutefois, mon impression est de courte durée, car Soen rompt notre contact visuel aussi vite qu'il l'a créé en considérant la peluche que j'ai préféré laisser près de la porte.

— C'est une idée de Karys, précisé-je. Elle m'a dit que tu comprendrais l'allusion au loup.

Un coin de sa bouche se hausse légèrement alors qu'il reporte un regard presque tendre sur les deux femmes et demie devant nous.

Lorsque j'en fais de même, ma beauté est en train de s'installer sur le lit, à côté de Milyia. Son menton vient s'échouer sur l'épaule de son amie et ses doigts caressent la tête sans cheveux du nourrisson. Je suis alors incapable de me détourner de Karys, de cet amour infini qui se devine dans ses yeux, dans cette tendresse extrême que traduit le moindre de ses gestes. Adam avait raison, sans l'amitié qui les unit toutes les deux, nous étions tous condamnés.

Bichette embrasse la joue de Karys puis s'adresse doucement à sa fille :

— Petit ange, je te présente ton adorable, mais néanmoins complètement dingue tata.

Une larme perle au coin de l'œil de ma beauté. Elle l'essuie, puis attrape délicatement les petits doigts du bébé en simulant une poignée de main.

— Enchantée, ma Mini-Creepy.

— Tata Furie, reprend Milyia d'une voix solennelle, je te présente Soley.

La poitrine de Karys se soulève démesurément. Je ne peux empêcher un sourire étirer mes lèvres en pensant qu'elle tente juste de se retenir de pleurer. Je crois que même pour elle, cela fait trop d'émotions en peu de temps.

— Soley ? C'est magnifique, ma Creepy.

Le regard de Milyia se perd sur le petit être dans ses bras. Et au moment où elle répond, je pourrais jurer qu'elle n'est plus vraiment avec nous.

— Ça signifie soleil.

Ses paroles me projettent loin à mon tour. À une époque où un musicien aussi paumé que moi a décidé de s'imposer dans ma vie, au début d'une renaissance. Soleil était le surnom qu'il avait attribué à Milyia. Je me souviens combien je trouvais ça ridicule quand ça ne me mettait pas hors de moi par peur qu'il plonge pour, cette fois, ne jamais revenir... Tout ceci me paraît presque dérisoire à présent. Grâce à ce prénom, à cet hommage, Bichette vient de donner un sens au passé, une âme nouvelle à celle perdue de mon ami décédé.

Mes yeux se fondent avec gratitude dans ceux, noisette, de Milyia qui me sourit, émue, mais heureuse.

Karys qui semble avoir oublié jusqu'à mon existence se blottit contre son amie, le regard fasciné par la petite chose qui gigote dans les bras de sa mère.

Sans même nous consulter, Soen et moi nous levons, puis sortons de la pièce afin de les laisser un peu seules. Nous descendons en silence à la cafétéria de l'hôpital, Soen ne semblant pas disposé à discuter. Au bout de quelques minutes, je le vois froncer des sourcils avant de me demander :

— Tu lui en as parlé ?

Je mets quelques secondes avant de comprendre ce à quoi il fait allusion.

— Non. Je t'ai promis de ne jamais lui dire. Et je tiens mes promesses.

— Tu n'as jamais été tenté d'aller la retrouver ? Ou au moins la voir ?

— Si, tous les jours. Mais elle m'avait fui et je pensais avoir été assez égoïste comme ça. Et je crois me souvenir que tu avais menacé de m'arracher la tête si j'avais le malheur de lui rendre visite.

Nous ricanons tous deux en nous remémorant le jour où il y a deux ans, j'ai débarqué chez lui me fichant royalement de notre haine mutuelle. Je m'en foutais, car je devais savoir où Karys se trouvait. Milyia demeurait, elle aussi, introuvable et la seule personne qui me rattachait à elle était lui. Le seul que je ne pouvais regarder sans sentir la blessure due à la mort d'Adam suinter encore plus.

— En revanche, j'ignore toujours pour quelle raison tu m'as refilé leur adresse à Nice.

— Parce que parfois, ce sont de vraies garces. Putain, j'ai beau ne plus voir ma vie sans ces

deux femmes, il n'en reste pas moins qu'elles savent nous torturer et nous foutre à genoux. Partir comme elles l'ont fait, c'était cruel. Quand je t'ai vu, c'est mon reflet que j'ai aperçu au fond de tes yeux. On était dans la même merde et puis... j'aurais toujours cette impression d'être redevable à Adam.

— Mec, tu t'es largement acquitté de ta dette.

D'un hochement de tête, il clôt la conversation. Je décide donc d'embrayer sur un sujet plus d'actualité.

— Comment tu te sens ?

— Tu es resté trop longtemps en compagnie de Karys, se moque-t-il. Tu penses sincèrement que je vais m'épancher auprès de toi ?

Je serre des dents et ravale que c'est pourtant exactement ce qui vient de se passer.

— Va falloir t'y faire, répliqué-je. Toi et moi, nous en avons pour des années.

Il bloque son gobelet de café à la lisière de ses lèvres, me jette un œil désabusé par-dessus puis grimace.

— Je le savais qu'elles auraient ma peau ces deux-là.

— Notre peau, ris-je. Le pire, c'est que ce n'est rien en comparaison de ce qui t'attend avec ta fille.

— Non, le pire c'est que j'en ai parfaitement conscience, grogne-t-il. Et pour répondre à ta question : je vais bien. Très bien même.

J'avale une gorgée du liquide brûlant et n'insiste pas plus. J'ai obtenu une réponse après tout, c'est déjà une belle avancée.

— Et toi ?

— Bien, très bien même, dis-je sur le même ton que le sien.

— Cool.

Je me retiens de rire. Ça promet pour la suite...

Lorsque nous rejoignons les filles, Soley a changé de bras et dort tranquillement contre sa tante. Celle-ci m'accueille du regard le plus heureux qu'il m'ait été donné de recevoir. Je m'approche doucement d'elles, embrasse le sommet du crâne de ma Perle avant de m'intéresser à la star du jour. J'effleure sa pommette de mon pouce et ensuite le sommet de sa petite main. Les paupières closes, elle ne semble pas faire cas de ma présence, profondément endormie dans la chaleur de Karys.

— Elle a les yeux de son papa, la traîtresse, me souffle-t-elle à l'oreille. Puis, elle ajoute un peu plus fort : je vous préviens, elle a intérêt d'être rousse, sinon je la teins dès qu'elle a des cheveux.

Milyia roule des yeux. Soen soupire.

— Moi, j'aimerais bien qu'elle soit blonde, déclare Bichette en souriant à Soen.

— Ne les écoute pas, bébé Creepy, tu seras une belle rousse comme ta maman. Et tu feras tourner ton père en bourrique, comme ta maman.

Karys et Soen se lancent alors dans une joute verbale qui n'en finit plus. Je vais pour m'asseoir, comprenant qu'aucun des deux n'est prêt à lâcher et que cela peut durer un long moment, quand j'aperçois Milyia piquer du nez. J'interromps donc Karys et lui indique Bichette du menton.

— On va te laisser, ma Creepy. Tu as besoin de te reposer.

Cette dernière acquiesce d'un signe de tête pendant que Karys confie Soley à son père. Cette lueur dans ses yeux réapparaît au moment où sa fille ouvre les paupières sur lui. Son nez vient frôler celui du bébé et un sourire contrastant avec ses traits durs fleurit sur son visage.

Des chuchotements soudain attirent mon attention que je braque sur les filles.

— Tu es sûre de toi ? demande la rouquine.

— Certaine.

Ma beauté enlace son amie qui la serre également dans ses bras. Elles échangent des paroles que je ne parviens pas à entendre, s'embrassent, puis Karys se lève, presque à contrecœur. Elle se dirige ensuite vers Soen qui vient de déposer Soley dans son berceau et passe deux bras autour de son cou. Il semble hésiter une seconde et, après un énième soupir, se décide à l'étreindre également.

J'en profite pour m'approcher de Milyia. Mes lèvres effleurent son front.

— Félicitations, Bichette.

Elle m'adresse un clin d'œil, me remercie avant de presser ma main dans la sienne.

Une fois dans le couloir, après avoir presque dû foutre Karys dehors pour les laisser se reposer, la voix de Milyia hurle soudain le prénom de son amie à travers la porte. Ma beauté s'empresse, bien sûr, de revenir sur ses pas et j'hésite tout à coup entre fuir ou rire. Tout l'étage de l'hôpital est alors témoin de leur « je t'aime » qu'elles se crient en chœur. Je suis donc obligé de choper Karys par le col de sa veste, sous les yeux reconnaissants de Soen, pour la traîner dehors.

— OK, je sais que tu aimes l'excès, mais là c'est trop, Karys. Même pour toi. Je te rappelle que vous habitez la même ville.

Sans que je ne m'y attende, elle enroule ses bras autour de ma taille et fond en larmes.

— Ma beauté, m'inquiété-je, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Ce n'est rien, renifle-t-elle en relevant son visage humide vers moi, je suis heureuse. Juste heureuse.

* * *

Heureuse... c'est bien ce qu'elle m'a affirmé quelques heures plus tôt, non ? Alors pourquoi, j'ai la soudaine envie de tout fracasser, de devoir me retenir à toute ma raison pour ne pas fondre un plomb ? Karys devrait être là, à côté de moi, mais à sa place, je ne vois que des draps froissés et rien d'autre. Elle n'est plus là. Plus là, putain ! Mon palpitant s'acharne contre ma cage thoracique, se révoltant déjà de son départ.

Mes doigts tremblent et se convulsent sur le mot qu'elle a négligemment laissé sur le lit.

**« I'll be the light and lead you home
When there's nowhere left to go
I'll be the voice you always know
When you're lost and all alone
I won't let you go »**

Chapitre 48

Karys

Paraît-il que je suis obstinée. Paraît-il que mon assurance est ma meilleure arme. Paraît-il que ma foi, mon amour de la vie me rend forte. Et ce n'est pas ce sentiment de toute-puissance qui sinue dans mes veines en cet instant précis qui me fera penser le contraire.

En fait, c'est même plus que ça... Les yeux fascinés par les milliers de gouttes d'eau déferlant devant moi, je me sens invincible. En réponse à cette sensation, mon poing se referme contre ma cuisse. Je la tiens. Enfin. Ma vie.

Des bruits de pas se rapprochent soudain. Je souris. Tout ira mieux à présent. Et tout sera pire. Ressentir. Encore et toujours plus.

Je me retourne et me heurte à mon prochain combat. Avant celui qui le suivra. Deux mains s'enroulent brusquement autour de mes poignets et m'attirent contre un corps transpirant la rage. Nos visages s'arrêtent à quelques millimètres l'un de l'autre, nos lèvres se frôlent, nos cœurs s'effleurent.

Deux diamants noirs me perforent, s'accrochent rageusement au fond de mes yeux et s'enracinent bien plus profondément encore. Son souffle erratique s'échoue avec fureur sur ma peau quand je ne fais que sourire davantage.

Et puis... c'est le choc. Ce qui parcourait mon sang explose. Sa bouche réclame la mienne, me possède. M'aime. De la plus furieuse des façons. Lorsqu'il rompt notre baiser, la tempête dans son regard s'est calmée même si je devine l'orage gronder encore au loin.

— Tu as deux minutes pour m'expliquer, dit-il, la mâchoire serrée à s'en faire péter les dents.

— Tu ne devines pas ?

— Putain, Karys. Ça fait presque quarante-huit heures que je te cherche alors non, je n'ai pas envie de jouer aux devinettes. Quand ma mère m'a appelé pour tout me dire, j'ai cru mourir de soulagement et crever de colère. Tu t'es barrée à l'autre bout de la planète, je veux savoir pourquoi.

— Pour que tu me rejoignes, réponds-je simplement.

Caleb se redresse, pousse un long soupir à s'en déchirer les entrailles avant de reculer de quelques pas. Il perd patience, mais je m'en fiche. Il est là après tout. Quant au reste, il devrait savoir que je ne compte pas lui faciliter la vie. Je ne me contenterai jamais de la traverser paisiblement.

— Pourquoi on est là, Karys ?

Mes yeux balayaient les arbres qui nous entourent, s'attardent sur le petit écriin d'eau ainsi que la cascade scintillante sous le soleil de Louisiane, puis reviennent à leur point de départ. Point de départ de beaucoup de choses quand on y pense...

— Pour vivre.

Ses paupières se closent pour se rouvrir aussitôt. Son regard se fait plus doux, plus nuancé. Autrement dit, Caleb a toujours envie de m'étrangler, mais commence à comprendre la raison de ma petite folie.

— Pourquoi ici ?

— Parce que c'est notre chez nous. Tu te souviens quand tu m'as emmenée dans cet endroit ? Tu m'as dit te sentir à ta place sur cette Terre. À la seconde où tu as prononcé ces mots, j'ai ressenti cette sensation aussi. Celle d'être à ma place. Ici tout est vierge, pur, sans passé. Je sais que... c'est ici, Caleb. Ici que je ne veux plus croire en rien d'autre qu'en nous.

— Même plus en la vie ? sourit-il en penchant la tête.

— Tu es ma vie, Caleb Andersen. Ma vie, mon bonheur, ma foi, ma force... alors croire en toi me suffit.

Bien qu'il ne bouge plus, semble soudain figé à jamais dans le temps, je sais l'avoir ébranlé. Tout en lui me le prouve : son regard si intense que j'en frissonne, cette lueur vacillante dans ses yeux, sa peau qui frémit au moment où je pose ma main sur sa joue...

— Tu es le plus bel adversaire dont je pouvais rêver. Parce que je sais que tu mettras autant d'énergie à te battre contre moi qu'avec moi. Et tu n'as pas idée à quel point j'ai pu rêver de...

Mes lèvres s'étirent davantage. J'ouvre mes bras pour désigner tout ce qui nous entoure puis murmure :

— ... ça.

D'une main tremblante qu'il déploie sur ma mâchoire, il soulève mon visage et l'approche du sien. Ses yeux se perdent un instant sur mes cheveux ayant recouvré leur couleur naturelle. Je l'entends ensuite déglutir, comme si sa trachée se retrouvait subitement comprimée avant de parvenir à dire :

— Tu as débarqué dans ma vie. Tu m'as sauvé. Je devrais être à genoux devant toi, devant ton acharnement à m'aimer. Et pourtant, je peux t'assurer que cela n'arrivera jamais. Tu m'as reconstruit Karys et grâce à toi, je me tiendrais debout, mes pieds solidement ancrés sur Terre... pour me battre, ici, contre toi et avec toi.

Je lui souris. Encore et toujours. J'ai la sensation de ne plus faire que ça : sourire à tout et rien à la fois. Mes mains prennent appui sur sa nuque et d'une impulsion, je saute dans ses bras, les cuisses fermement enroulées autour de sa taille. Caleb niche son nez dans mon cou par automatisme. Je me serre contre lui, le serre contre moi quitte à l'étouffer. À moins que ce soit lui qui m'étouffe en premier tant ses bras compressent ma cage thoracique. Tant pis, je veux bien crever d'avoir été trop aimée...

Lorsque Caleb tente de me poser à terre, je grogne et râle :

— Va te falloir un pied-de-biche pour me faire descendre.

— Ou alors...

Ses larges paumes me soulèvent et, sans que cela ne lui coûte le moindre effort, me reposent sur le sol. *Mauvais joueur.*

— Et sinon, me dire « tu sais ce serait cool de vivre à La Nouvelle-Orléans » te semblait trop simple comme idée ? raille-t-il alors que je lui adresse un regard assassin.

— D'un, je n'aime pas la simplicité, grommelé-je. De deux, je voulais que tu me retrouves.

— D'où les paroles de la chanson que tu m'as laissées, comme un appel pour rejoindre la maison.

— Oui. Et puis, j'avais besoin que tu me choisisses, avoué-je sans crainte, pour commencer cette nouvelle vie.

Au vu du regard ennuyé qu'il darde sur moi, je devine sans mal que mes paroles l'agacent.

— Je t'ai toujours choisie, Karys, lance-t-il d'un ton irrité.

Sans ajouter quoi que ce soit d'autre, il glisse la main dans la poche arrière de son jean, puis en retire une enveloppe qu'il me donne. Je l'analyse deux secondes avant d'affirmer :

— C'est à ton nom.

— Exact. Emma me l'a écrite avant de se donner la mort, articule-t-il calmement.

Je regarde le papier dans ma main et grimace comme si une odeur pestilentielle s'en échappait soudain.

— Tu ne l'as pas ouverte, constaté-je.

— En effet.

— Je ne com...

Avant que j'aie le temps de terminer ma phrase, Caleb me l'arrache des mains, la déchire en deux pour ensuite la balancer dans l'eau. Bouche bée, ma tête fait des allers et retours entre ce qu'il vient de jeter et ses yeux qui ne me quittent pas.

— Tu vois ? C'est toi que je choisis, bordel ! Elle appartient au passé ! Un passé que tu t'es escrimée à pulvériser ! Alors la prochaine fois que tu me sors encore une telle connerie, c'est toi que je fous à la flotte !

Sans me donner l'occasion de réagir, sa bouche entre en collision avec la mienne. De furieux, son baiser glisse lentement vers la passion, puis vers autre chose de plus profond... de l'abandon. Un abandon pur, victorieux. Ses lèvres me quittent sans pour autant s'éloigner. Haletants, nous reprenons notre souffle avant que Caleb ne déclenche une autre tempête.

— Épouse-moi.

Mon sang se glace aussitôt. Puis s'embrase. Je fourre mes doigts dans ses cheveux, l'embrasse, le domine avant de presser mon corps contre le sien, l'obligeant à reculer. Mes idées s'éparpillent, s'affolent. Et lorsqu'une parvient à faire entendre sa voix à toutes les autres, je me détache de Caleb et affirme :

— Jamais je ne t'épouserai.

Je le pousse ensuite de toutes mes forces, le projetant dans l'eau. Puis, je plonge à mon tour, savourant le froid sur ma peau brûlante avant de le rejoindre sous la surface. Nos deux corps se retrouvent, s'emmêlent et remontent ensemble à l'air libre. Un bras impérieux m'enchaîne à un homme hors de lui. Mes jambes se croisent sur ses hanches et je lui décoche un regard effronté, mais confiant.

— Je t'aime, Caleb. Mais j'ai besoin d'être libre pour t'aimer. Et je te suis bien plus précieuse quand je respire librement. Je te promets de toujours plonger plus loin et plus profond pour te ramener si besoin, mais jamais je ne t'épouserai.

Un rictus arrogant ourle tout à coup ses lèvres. La chaleur dans son regard semble gagner quelques degrés avant de carrément s'enflammer.

— Ça, ma beauté, c'est ce qu'on verra...

Un feu se diffuse au cœur de ma poitrine, lèche mes reins et galope sur ma chair.

Je souris... face au prochain combat qui nous attend.

Se battre. S'aimer. Lui contre moi. Moi avec lui.

Ressentir. Encore et toujours plus.

Épilogue

Milyia

— Ninja !

Je soupire longuement et lève les yeux au ciel. Me fatiguent ces gosses... J'inspire un bon coup, puis m'agenouille devant mon blondinet qui, clairement, ne comprend rien aux règles de la balle aux prisonniers.

— Nathan, on doit lancer le ballon sur les personnes en face. Pas leur faire des prises de karaté ou de je-ne-sais-quoi.

— Non, répond-il catégorique, une moue boudeuse sur sa bouille de petit garçon de trois ans, c'est moche un ballon. Moi veux faire ninja !

Je me redresse, rigole en l'observant exécuter des mouvements improbables et adresse un regard désolé à mes amis.

— Pauvre chat, ce n'est pas sa faute. Il a hérité de l'intelligence de son père, ce gosse. On ne peut pas vraiment lui en vouloir s'il ne comprend pas grand-chose, raille Karys en souriant de toutes ses dents à Soen.

Celui-ci ramasse tranquillement la balle à ses pieds avant de le bombarder sur ma Furie qui parvient à l'éviter de justesse. Elle déplie alors ses doigts dans sa direction.

— Karys ! Non ! dis-je en désignant les enfants autour de nous.

Pour faire diversion, Caleb attrape alors ma meilleure amie par le col et l'attire contre lui en nous regardant.

— Et si on allait manger plutôt ? Je crois que même Soley préférerait se casser une jambe plutôt que de poursuivre cette partie, plaisante-t-il.

Ma petite rouquine roule des yeux en croisant les bras sur sa poitrine. Son pied tape sur le sol en signe d'impatience. *Mon Dieu, j'étais comme ça à huit ans, moi ?* Son père la soulève soudain du sol et la jette sur son épaule. Ignorant les paillements révoltés de sa fille, il se dirige, impassible, vers la table dressée dans le jardin de l'ancienne maison des grands-parents de Caleb. La chaleur de Louisiane est particulièrement étouffante cette année. Pourtant, alors que je m'arrête un instant sur chaque visage autour de moi, je sais que plus jamais rien ne pourra m'empêcher de respirer à pleins poumons.

— Maman, moi aussi je veux aller dans les bras de papa.

Je baisse le regard sur Iris pour être capturée par deux petits yeux gris. Du haut de ses six ans, sa douceur ne cesse de m'étonner. Si Soley est mon portrait craché, Nathan, celui de son père, Iris est un mélange parfait : ma sensibilité protégée par la force de Soen. Je me penche pour lui faire un câlin, mais suis devancée par Caleb qui l'attrape pour la mettre sur ses épaules.

— Viens, je t'emmène voir tata. Elle est quand même plus fun que papa !

— Moi, je le trouve drôle papa quand il grogne des mots tout bas. Surtout quand maman l'énerve.

Caleb et moi éclatons de rire en chœur. Je les observe se déplacer jusque Karys, assise et en pleine bataille de cuillère avec Nathan. Lorsqu'elle aperçoit Iris, elle tend les bras vers ma fille, l'installe sur ses genoux et lui sert un verre d'eau.

Une présence s'impose soudain dans mon dos, deux mains se posent sur mon ventre et un menton s'appuie sur le sommet de mon crâne. Je ferme les paupières, rejette durant quelques secondes tout ce

qui n'est pas lui et moi. Malgré toutes ces années écoulées, je ressens toujours ce besoin de me couper du reste du monde pour le retrouver, le laisser réaffirmer son empreinte sur ma peau, son sceau sur mon cœur et sa marque sur mon âme. Et plus le temps passe, plus la sensation de lui appartenir devient forte. Et ce malgré ces trois petits monstres qui ont chamboulé nos vies. Je rouvre les yeux et ma poitrine se gonfle d'amour, de joie, de lui et moi, de nous tous. Qui aurait cru que je trouverai la félicité dans la maternité ? Moi ? Avec ce passé merdique que je me traîne... Et qui aurait cru que Soen s'épanouirait en devenant papa trois fois ? Pourtant, nous sommes loin d'être des parents parfaits. Il n'y a qu'à voir Soley qui se renferme parfois seule dans son coin, Nathan qui pique trop souvent des colères épiques ou Iris qui a besoin d'une présence constante auprès d'elle. Mais peu importe, Soen et moi avons vécu le pire. Et maintenant que je les observe tous, je sais que nous leur offrirons le meilleur. Et ce n'est pas le frisson délicieux à la surface de ma peau au contact de la main de mon loup se déployant sur ma gorge qui me prouvera le contraire. Ni quand sa voix rauque murmure à mon oreille :

— Dis-le.

Soen

— Je t'aime, chuchote Milyia, un sourire malicieux sur les lèvres.

Je passe mon bras en travers sa poitrine et la garde un peu contre moi. Je la sens gigoter discrètement des fesses sur mon entrejambe, m'arrachant un grognement.

— Arrête tes conneries. Il y a assez de chambres ici pour que je t'y enferme pendant un long, très long moment.

— Ça fait beaucoup de surfaces à tester ça, glousse-t-elle sans cesser son manège provocant.

— Ma poupée, continue et je te balance dans un marécage pour calmer tes ardeurs.

— Et tu resterais seul avec les trois ? rigole-t-elle en pointant un index sur nos petits monstres.

Ces trois morceaux de nous qui me rendent parfois dingue, me mettent souvent hors de moi, musellent en permanence à coup de sourires cette bête tapie dans ma poitrine, m'inondent sans cesse d'amour au point d'avoir parfois la sensation de m'y noyer... mais qui, surtout, envoient chier le passé un peu plus chaque jour. Ouais, ces gosses usent, abusent de ma patience, mais putain, quand je les vois, la même sensation que celle éprouvée lors de mes retrouvailles avec Milyia me percute. Ils sont nous. Une partie du moins. Et nous serons leurs fondations. Indestructibles et immortels. Je m'en assurerai.

— Si je les attache chacun dans leur chambre, passe deux fois par jour pour les nourrir, je devrais m'en sortir.

La tête de Milyia échoue sur mon torse alors qu'un rire franc s'échappe de sa gorge.

— Mes pauvres bébés, s'esclaffe-t-elle.

— Réfléchis, eux attachés, nous ne serions plus obligés d'attendre trois heures du mat' pour nous sauter dessus.

Ai-je l'air si frustré ? C'est parce que je le suis !

Ma Rose fait volte-face, écarquille des yeux puis me dit d'un ton conspirateur :

— J'ai vu des cordes dans le garage, à côté des voitures du père de Caleb. Va les chercher, je m'occupe de faire diversion.

Elle se hisse ensuite sur la pointe des pieds, m'embrasse rapidement – trop d'ailleurs à mon goût – puis court vers Soley et la couvre de bisous. Ce qui ne semble pas au goût de notre aînée d'ailleurs qui gigote dans tous les sens sur sa chaise pour échapper à sa mère avant de finir par se ruer sur moi.

— Papa, dis à maman que je ne suis plus un bébé. C'est chiant les câlins, souffle-t-elle.

— Ah ouais ?

Je l'attrape par la taille, la soulève dans mes bras, puis frotte ma barbe contre sa joue sachant pertinemment qu'elle a horreur de ça. Ses mains tentent de repousser mon torse. En vain. Après plusieurs tentatives infructueuses de se défaire de mon emprise, elle se rend sans pour autant cesser de bougonner. Ses petits bras s'enroulent alors autour de mon cou, sa tête s'appuie sur mon épaule et ses doigts se mettent à jouer avec mes cheveux courts. Je la serre contre moi et comme souvent, mon esprit divague une seconde vers celui qui ne cessera jamais de hanter nos vies. Adam a laissé, et ce, malgré le poids des années, une espèce d'aura diffuse, mais bien réelle au-dessus de nous tous. Une sorte de connexion, de lien, maintenant notre équilibre à travers les chemins sinueux de la vie.

Mon koala fermement agrippé à mon buste, je rejoins les autres et m'assois à table, en face de Caleb. Celui-ci affiche un sourire radieux à Karys toutefois à peine croise-t-il mon regard que le sien s'obscurcit.

— Tout va bien se passer, dessiné-je avec mes lèvres sans prononcer un mot.

Il hoche la tête, me remercie silencieusement. OK, je l'avoue. Je l'aime bien finalement ce mec. En même temps, il a réussi à éloigner Karys de plusieurs milliers de kilomètres. Cela vaut bien ma reconnaissance éternelle. Je ricane doucement quand il mime s'enfiler plusieurs shots d'affilée, puis interrompt notre échange visuel au moment où les yeux inquisiteurs de Karys se posent sur nous.

Karys

Suspicieuse, je lorgne du coin de l'œil Soen et Caleb. Je n'aime pas quand ces deux-là communiquent dans mon dos. Le pire est que ces petits cons sont tellement coincés de la parlotte qu'ils parviennent à se dire les choses sans un mot. Et cela m'agace. Fortement. Surtout quand je ne les comprends pas.

Les bras de ma meilleure amie sur mes épaules me font soudain sursauter. Debout dans mon dos, elle se penche pour me faire un câlin.

— Je n'ai pas envie que vous partiez ce soir, boudé-je.

— Tu sais qu'il vaut mieux que vous soyez seuls pour demain, ma Furie. Dans quelques mois, ce sera votre tour de nous rendre visite. Et puis, notre rendez-vous du vendredi soir tient toujours.

— Et comment !

Depuis que Caleb et moi avons emménagé dans la maison de ses parents, sa mère nous laissant occuper toute l'aile ouest, Milyia et moi nous organisons un apéro-Skype tous les vendredi soir. Et ceci qu'il vente, neige, qu'il y ait une tornade ou carrément un tsunami. Même coincée au pôle Nord, je trouverais le moyen de choper du Wi-Fi pour lui parler. Le seul événement ayant contrarié notre petite routine fut la naissance de Nathan... normal, c'est un mec. De temps en temps, notre jolie Solène se greffe à nos rendez-vous hebdomadaires et, ces soirs-là, nous ne réussissons pas à couper avant le petit matin. Notre amie est restée à Nice avec sa fille et son mari pour s'occuper de la partie française de notre entreprise que nous avons réussi à développer au-delà de nos espérances.

Quant à ma Creepy, tous les étés, elle et sa petite famille viennent passer ses vacances ici et tous les noëls, Caleb et moi les rejoignons à Paris. Je dois avouer que nous avons eu toutes deux un peu de mal à gérer notre séparation les premiers mois. Milyia se sentait perdue dans son rôle de maman, quant à moi... je me sentais coupable de ne pas être à ses côtés pour l'épauler. Je crois que c'est à ce moment précis que nous avons grandi toutes les deux. Soen et Caleb ont pris le relais, comblé un petit morceau de cette absence et volé en partie cette place de pilier que l'on avait l'une pour l'autre. En

partie seulement, car je suis toujours incapable de concevoir mon bonheur sans celui de ma meilleure amie.

Milyia embrasse ma joue, me presse une dernière fois dans ses bras, puis récupère Iris sagement assise sur mes jambes. Quand je pense que ma Creepy est devenue une vraie poule pondeuse ! Ma rouquine, maman de trois enfants. Je n'aurais jamais cru un tel miracle possible. Lire ce bonheur sur son visage m'emplit de joie à mon tour... et chasse une partie de ses sombres images qui, parfois, tourmentent encore mes cauchemars. Je secoue la tête et renvoie ses pensées dans les profondeurs, là où est leur place. J'ai mis plus de deux ans à me remettre de cet accident de voiture, à me réconcilier avec mon corps de femme meurtrie et à faire le deuil de notre enfant qui n'a jamais eu la chance de voir le jour. Ce furent les moments les plus obscurs de toute ma vie, chaque respiration m'était douloureuse, chaque pas un vrai combat. Toutefois, au milieu de tout ce chaos, Caleb était là, debout, d'une force incomparable et d'une confiance inébranlable. Le seul à percer cet épais brouillard qui cherchait à m'engloutir, le seul à m'avoir sauvée. Comme il me l'avait promis, il s'est battu contre mes démons, pour moi et enfin avec moi. La souffrance sera toujours là, mais elle ne sera jamais rien comparée à mon envie de vivre aux côtés de Caleb.

Ressentir. Encore et toujours. Le meilleur, le pire, oui, mais ensemble.

Une fois le repas terminé, nous débarrassons et je profite que Milyia met Nathan à la sieste pour l'accompagner à l'étage pour m'éclipser prendre une douche. Huit années à La Nouvelle-Orléans n'auront pas suffi pour m'acclimater à cette humidité et m'habituer à cette sempiternelle pellicule de sueur filmant ma peau. Du coup, les périodes de fortes chaleurs, je dois bien me laver trois ou quatre fois par jour. Je me débarrasse de ma robe turquoise, puis me glisse sous le ciel de pluie. J'incline mon visage sous le jet d'eau quand une pression sur mon cuir chevelu m'oblige à me cambrer encore plus.

— Putain de cul, susurre une voix dans mon dos.

Caleb

— Putain de poète, ricane ma beauté en creusant davantage ses reins.

Cette vision me torpille l'esprit, fout le bordel sous mon épiderme. Mon désir, ce besoin constant d'elle explose dans mes veines et d'une poussée, je me retrouve au creux de son ventre. L'une de ses mains se crispe contre la faïence pendant qu'elle déroule son bras en arrière, le plaque sur mes fesses pour me souder à elle. Je penche son visage sur le côté et plonge mon nez dans son cou. Ce geste m'est devenu encore plus vital depuis son accident. Sentir sa chaleur, son odeur pour tuer un peu plus les souvenirs de ce jour horrible où un enfoiré qui conduisait en état d'ivresse a bien failli la tuer.

À chaque coup de reins, ma main se referme sur son ventre, sur cette cicatrice lui barrant l'abdomen, sur ce symbole physique de sa force inépuisable. Cette marque sur sa peau, je devrais sûrement la détester autant qu'elle en déteste le reflet dans le miroir, seulement j'en suis tout bonnement incapable. À mes yeux, cette trace n'est qu'un témoignage de notre amour qu'elle a porté en son sein, de mon admiration pour sa force ou sa dignité dans la douleur, mais surtout, de ce lien invincible qui nous unit. Ensemble, nous sommes l'océan. Infini, impitoyable et éternel.

Alors que je m'enfonce entre ses chairs, que je la possède de plus en plus furieusement, ma bouche effleure son oreille.

— Je t'aime... ma goutte d'eau, mon monde.

Je la sens alors se contracter autour de mon sexe, se libérant dans mon étreinte, me libérant dans

la sienne. Son corps se ramollit doucement contre mon torse, son souffle s'apaise et reprend peu à peu un rythme normal. Tendrement, je l'entoure de mes bras le temps que nous revenions sur Terre.

— Tu crois qu'on va y arriver ? demande-t-elle alors à voix basse.

— J'en suis persuadé.

— À qui penses-tu avoir à faire, genius ? réplique-t-elle en se retournant et en apposant un index sur ma tempe. Je sais que toi aussi t'es inquiet.

— J'appréhende, c'est vrai. Toutefois, j'ai assez confiance en nous pour reléguer mes doutes au second plan. Ce ne sont pas des jours faciles qui nous attendent, mais nous battre, on sait faire. Et on est doué pour ça.

Un sourire étire lentement ses lèvres. Ses yeux s'illuminent soudain sous cet élan de combativité qui l'anime si souvent depuis que je la connais.

— Nous battre ? dit-elle d'une voix sensuelle.

— Je ne parlais pas de nous, ris-je, même si tu restes l'adversaire que je préfère et de loin. Alors, battons-nous l'un contre l'autre la nuit, mais battons-nous ensemble le jour.

— Comme toujours, Caleb, sourit-elle en m'embrassant.

Pendant que Karys se sèche, je me rhabille vite fait, puis sors de la chambre pour aller deux portes plus loin. Adossé au chambranle, mon regard se perd dans le mobilier moderne et sobre, en attente d'être personnalisé, de la chambre. Demain, c'est le grand jour. Le nôtre. Nous avons bataillé pour faire partie d'un programme de réinsertion pour jeunes en difficulté et dans vingt-quatre heures, nous accueillerons Nolan, orphelin depuis ses six ans, délaissé par le reste de sa famille et tombé dans la drogue à ses douze ans. Aujourd'hui, il en a quatorze et plus personne sur qui compter. Peu de personnes souhaitent adopter un adolescent surtout avec un passif comme le sien et je dois avouer que j'y étais également réticent. Pas Karys. Et son obstination n'est plus à prouver alors oui, j'ai fini par accepter. En même temps, qui mieux que cette femme peut venir en aide à une âme perdue ? Qui mieux que Karys Léry peut vous redonner goût à la vie ?

Qui mieux que nous peut prouver à un cœur en souffrance que le meilleur reste à venir ?

Le voilà notre prochain combat.

Notre prochaine petite goutte de pluie.

FIN

Remerciements

En tout premier lieu, merci à mes deux hommes. À toi, pour cette patience de saint dont tu fais preuve au quotidien, pour ton soutien, pour comprendre mon besoin de solitude dans mes moments de délirium littéraire. À notre mini-nous qui a beaucoup, beaucoup trop pris de ses parents mais qui surtout, renforce chaque jour nos fondations.

Merci à ma famille, plus particulièrement aux femmes de ma famille, pour leur force inépuisable.

Merci à mes morues, mes piliers, mes amies depuis tant d'années maintenant. Avec vous, c'est juste... facile, apaisant et vrai.

Merci à mes bêtas qui sont devenues tellement mais tellement plus que ça...

À ma Milyi, je me répète mais bordel sans toi, jamais Milyia, Karys et leurs hommes n'auraient pris vie. Merci de m'avoir tant encouragée, merci de me faire confiance pour tout. Je n'imagine plus l'écriture sans toi et encore moins mon quotidien. J'ai succombé à ton talent avant de succomber à ton cœur et ta sensibilité. Mélanger nos deux univers est l'une des plus belles preuves d'amitié que tu pouvais me faire. Je t'aime mon adorée. Toi et moi... c'est d'la bombe bébé !

À mon Emi, ma bouille, ma Karys. J'en aurais tellement à dire... Tu m'accompagnes à chaque mot que je pose, me soutiens et surtout, personne ne sait mieux me pousser que toi. Ta douce folie m'a d'abord attirée (sérieux, qui mieux que toi a le même humour pourri que moi ?) et puis... je suis tomber amoureuse de tout le reste : ta douceur, ta franchise, ta sincérité, ta folatititude mais aussi ton caractère de merde (si, si, un peu quand même... on peut le dire). Ta présence m'apporte l'une de ses touches de chaleur dont on a tant besoin dans la vie alors... merci. Merci d'être toi avec moi. Te raviolis.

À ma Ci (juste écrire ton surnom me donne le smile), au cœur débordant d'amour, de gentillesse et de tendresse. J'ai une chance de damnée de te compter parmi mes amies. Merci de ton soutien, de ta présence et de tes sourires si lumineux. Je nous souhaite encore plein d'heures à ratisser internet à la recherche d'appart' ou de chambres d'hôtels... et éventuellement d'autres à débattre sur ces persos qui nous rendent barges. Encore merci pour tout. Te nik de tout mon...

À ma Corinne, ma douce Coco, un immense merci pour cette relecture mais surtout pour ton soutien et ces mots adorables que tu m'envoies. Tes petits messages m'aident souvent à reprendre confiance en moi alors un grand merci à toi et ta gentillesse.

Un grand merci à mes biscuits Elo (ma folle, ton soutien depuis la Rose m'est précieux), ma fada Alys La, ma B. et enfin toi, Ma mina adorée : ma guerrière, mon attachée de presse à l'enthousiasme débordant, mille merci d'être toujours là...

À ma Steph, une passionnée présente depuis mes tout premiers mots sur wattpad. Un grand merci pour ce que tu fais pour les auteurs, pour tout ce temps consacré à dénicher de nouveaux talents et pour ta présence tout simplement.

Ma Séverine Wana, toujours là... je le sais. Je sens ton ombre veilleur sur moi.

Ma Sunshine, Elodie, alors toi... tu es l'une de mes plus belles rencontres virtuelles. Ta présence me fait un bien fou. Je prends tous nos échanges comme un pur shoot de positivisme. J'aime ta sensibilité mon Soleil. Tu me fais penser à ma Milyia tant tu rayannes... un immense et grand merci pour ton soutien.

Ma Julie Dory, mon joli crush. Merci pour ta gentillesse, ton enthousiasme au-delà de tout (mdr), et tes mp adorables. Ici, devant tous, je l'avoue : j'aime ton harcèlement !

Ma Vaness, admin de choc mais surtout, surtout, une présence devenue nécessaire à cette vie virtuelle. J'aime tes bonjours et bonsoirs quotidiens, j'aime Aldo, j'aime ta façon si... précise de voir les choses, j'aime tes mp, j'aime ta personnalité si franche et douce à la fois mais par-dessus tout... j'aime tes câlins !

Merci à Charlotte Pastoret, auteur sadique et surtout talentueuse, pour son soutien.

À ma Florine Hedal, auteur juste hallucinante, pour sa présence. J'aime ta boulettitude et surtout... vive Basile !!

Enfin un merci du fond du cœur à toutes celles avec qui je partage via mon groupe facebook ou les réseaux sociaux. Nos échanges m'insufflent un peu de cette confiance qui me fait trop souvent défaut et m'enveloppent d'ondes positives... Ma Julie Pereto dont les mots me font rêver, Ma Chris adorée pour son soutien, Jus tine et ses mots qui me reboostent à fond, Rose et son enthousiasme, Aurélie et ses coms adorables, Stéph Anie et ses visuels incroyables consacrés à nos histoires, Elyio pour ses choix de chansons parfaits pour nos persos, Lisa Mars pour avoir répondu présente lorsque je l'ai sollicitée, Lai pour sa présence, Ma Jessica, auteur de talent pour son soutien sans faille, Floe (toujours là), Laetitia Gil et ses supers chroniques, Bettina et ses remarques parfois hilarantes, Catherine que j'aime rendre folle, Sweetie Ly, Lage Ender, Vaness Riss, Vaness Del, Rachel, Eve Roux, Marjory Kenlay, Nathalie B. Hattler, Leslie, Ange Elle...

Je m'excuse de ne pouvoir citer tout le monde. Sachez que je reçois chacun de vos petits mots et petits gestes avec énormément de joie et de reconnaissance.

Merci à ma maison d'édition. En particulier à mon éditrice, Aurélie, pour sa confiance, son soutien, sa présence dans l'épanouissement de mes bébés.

Et enfin, merci à vous, d'avoir laissé une chance à mes mots de vous toucher ou tout simplement d'avoir accompagné Karys et Caleb durant cette partie de leur vie.

Je vous dis à très bientôt pour de nouvelles aventures cette fois. Milyia, Soen, Karys et Caleb étant à présent assez forts pour continuer à vivre sans moi...

Playlist

- Chapitre 1 : Haunting - Halsey
- Chapitre 2 : Battleship - Daughtry
- Chapitre 3 : Devil On My Shoulder - Faith Marie
- Chapitre 4 : I Walk The Line - Halsey
- Chapitre 5 : Dynasty - Miia
- Chapitre 6 : Thunder - Imagine Dragons
- Chapitre 7 : Everybody Wants To Rule The World - Lorde
- Chapitre 8 : Where's My Love - SYML
- Chapitre 9 : Hush Hush - Avril Lavigne
- Chapitre 10 : Roman Holiday - Halsey
- Chapitre 11 : All The Things Lost - MS MR
- Chapitre 12 : Brain - Banks
- Chapitre 13 : Dangerous Night - Thirty Seconds To mars
- Chapitre 14 : From Can To Can't - Corey Taylor
- Chapitre 15 : American - Lana Del Rey
- Chapitre 16 : Bruises – Lewis Capaldi
- Chapitre 17 : Run On For A Long Time - Blues Saraceno
- Chapitre 18 : Carry Me Back Home – Blues Saraceno
- Chapitre 19 : Give You What You Like – Avril Lavigne
- Chapitre 20 : Devil - Milck
- Chapitre 21 : Body - SYML
- Chapitre 22 : Together - Avicii/ Transylvanian Comcubine - Rasputina
- Chapitre 23 : Desire - Meg Myers
- Chapitre 24 : I'll Be Good - Jaymes Young
- Chapitre 25 : Game Of Survival - Ruelle
- Chapitre 26 : Great Wide Open - Thirty Seconds To Mars
- Chapitre 27 : A Modern Myth - Thirty Seconds To Mars
- Chapitre 28 : War of hearts (version acoustique) – Ruelle
- Chapitre 29 : War of hearts (version acoustique) – Ruelle
- Chapitre 30 : Daydream - Ruelle
- Chapitre 31 : My Sacrifice - Creed
- Chapitre 32 : Just Won't Let Him Go - Robin Loxley
- Chapitre 33 : Drive - Halsey
- Chapitre 34 : Lullaby - The cure
- Chapitre 35 : Devil Side - Foxes
- Chapitre 36 : Ghost - Halsey
- Chapitre 37 : You Should Know Where I'm Coming From - Banks
- Chapitre 38 : Feel Something - James Young
- Chapitre 39 : Let Me Go - Avril Lavigne
- Chapitre 40 : Rival - Ruelle

Chapitre 41 : Find You - Ruelle
Chapitre 42 : The Devil Within - Digital Daggers
Chapitre 43 : In Flames - Digital Daggers
Chapitre 44 : Rock'n Roll - Avril Lavigne
Chapitre 45 : Closing-in - Ruelle
Chapitre 46 : Waiting Game - Banks
Chapitre 47 : The Curse - Agnes Obel
Chapitre 48 : Better - SYML
Épilogue : Direzione La Vita - Analisa

Musiques additionnelles :

Body – SYML
White Mustang - Lana del Rey
My Boy - Billie Eilish
Carry You – Ruelle feat. Fleurie
Madness - Ruelle
Stalemate - Io Echo
Lost On You – Lewis Capaldi

Les autres ouvrages disponibles chez Butterfly Editions :

Butterfly Edition Collection Dark Romance

Jolie Plume : Dirty Love Tome 1,2 et 3

Oly Tl : Jumeaux

Butterfly Edition Collection Red Romance

Juliette Mey : Up and Down

Juliette Mey : Celia

Kessilya : Gabriel et Light

Milyi Kind : Jamais 2 sans trois Tome 1, 2 et 3

Milyi Kind : Love in Melodies

Milyi Kind : As Mad as your are - Sanmdi's angers #1

Louise Lucas : Te retrouver

Mel D. : Another Chance

Another Choice

Diane Hart : Babysitting Love

Madilie V. : Nurse for you et Die for you

À bout portant

Anna Santos : Obsession tome 1 et 2

Emma P. : Golden

Love Experience

Nina Lena : Fearless tome 1 - Broken

Nina Lena : Fearless tome 2 - Alive

Céline Delhaye : Tout ce que J'aime chez toi Tome 1 et 2

Ava Krol : Love to death Tome 1, 2 et 3

Isla A : La rose des vents

Lea Lou : Ella

Aline Broteau : La violette

Butterfly Editions : Collection Pink romance

Emma P. : Joy

Anna Santos : Wedding trouble

Angélique Ayraud : D'un coup de baguette mon coeur balance

Butterfly Editions : Collection Romance fantastique

Yan Robel : Double Je Tome 1 et 2

Butterfly Editions : Collection Roman

Emmanuel Ranson : Quarante jours, le reste d'une vie

Emilie Billon : Confidences Tome 1 et 2

Dominique Castel : Julie cherche Marie

Butterfly Editions : Collection Thriller

Jean-Marie Roth : L'enfer en 11 lettres

Lise Delukas : La jupe écossaise

Lise Delukas : Les lames de la mort

Suivez les Editions Butterfly sur les réseaux Sociaux

Facebook Twitter Google +

[Facebook](#) [Twitter](#) [Google +](#)